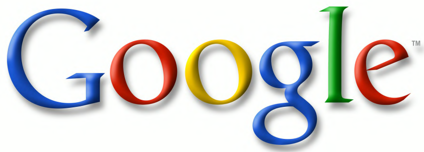






L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVII.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVII.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Vie du Dauphin, père de Louis XVI *écrite sur les mémoires de la cou[r] présentée au roi & à la famil[le] royale, par M. l'abbé* Proyar[t] *1 vol. in-12 de plus de 400 page[s] petit caractère. A Paris, chez* Bert[on] *libraire, rue Saint-Victor; chez veuve* Herissant*, rue Neuve-No[tre] Dame: & se trouve chez l'aute[ur] au College de Louis-le Grand.*

VOUS venez de lire avec pla[isir] Monsieur, des mémoires rel[atifs] à la vie de feu M. le Dauphin vous annonce aujourd'hui une completre. Vous y trouverez l[e ta]bleau fidèle des actions, des [senti]mens & des occupations d'un p[rince]

destiné au trône, & qui préparoit dans le silence du cabinet le bonheur & la gloire de la nation françoise. Les talens, les vertus & tous les genres de mérite réunis, que M. le Dauphin ne nous laissa jamais entrevoir qu'à travers le voile de la modestie, M. l'abbé *Proyart* nous les expose aujourd'hui dans tout leur jour. Sans s'assujettir à l'ordre rigoureux de la chronologie, il a rapproché & classé les différens traits, selon leur analogie; & cette disposition, qui seroit vicieuse dans l'histoire d'un conquérant, annonce ici le goût & le jugement de l'auteur, dont l'ouvrage devoit être moins méthodique, pour paroître mieux ordonné. Il le divise en six livres. Dans le premier, il conduit M. le Dauphin depuis sa naissance jusqu'après son mariage avec la princesse *Marie-Josephe de Pologne*. Le second offre le détail des qualités de l'esprit & des vertus du prince. Le troisième fait connoître son cœur & les vertus de l'homme. Le quatrième, son ame & les vertus du chrétien. Le récit des circonstances

de sa maladie & de sa mort fait la matière du cinquième. Dans le sixième, M. l'abbé *Proyart* achève le portrait déja commencé de Madame la Dauphine.

Vous observerez, Monsieur, que l'auteur a écrit sur les mémoires qui ont été recueillis sous les yeux & par les ordres de Madame la Dauphine; & ces mémoires sont de Madame la Dauphine elle-même, de M. l'abbé *Soldini*, son confesseur, de M. *de Nicolaï*, évêque de Verdun, de M. *Collet*, confesseur de M. le Dauphin, & de M. le Duc *de la Vauguyon*. Tout ce que M. l'abbé *Proyart* fait dire à M. le Dauphin a été fidèlement extrait de ses écrits, excepté ce qui est du style de conversation, qui a cependant été puisé, comme l'historique, dans la collection des mémoires qui lui ont été confiés en trois volumes *in*-4°. Plusieurs lettres, tant de M. le Dauphin, que de Madame la Dauphine, ont été copiées par l'auteur sur les originaux.

Dès la première enfance de M. le

Dauphin, on apperçut, à travers les saillies impétueuses d'un caractère entier, & qui ne respiroit que l'indépendance, le germe des grandes qualités qui l'ont depuis distingué. Il avoit de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans l'ame, de la sensibilité dans le cœur. Il n'avoit pas encore dix ans, lorsqu'un jour le cardinal *de Fleury*, pour lui donner une leçon utile, lui faisoit l'énumération de tout ce qui servoit à ses usages, ajoutant à chaque chose qu'il lui nommoit: » cela, Monsieur, est au roi, cela » vient du roi, rien de tout cela ne » vous appartient ». Le jeune prince l'écouta en silence, & quand il eut fini: » eh! bien, reprit-il, avec émo» tion, que tout le reste soit au roi, » au moins mon cœur & ma pensée » sont à moi ». La raison, la religion, l'étroite amitié qu'il lia avec deux des princesses ses sœurs, qui étoient à peu près de son âge, adoucirent peu à peu son caractère, & en dirigèrent toute la vivacité vers le bien. Son précepteur lui ayant demandé auquel des rois ses ancêtres il aime-

roit le mieux ressembler ; » à saint » *Louis*, répondit-il, je voudrois bien » devenir un saint comme lui ». Une tournure d'esprit fine & enjouée le disposoit merveilleusement à saisir les ridicules & à manier la plaisanterie ; & ce ne fut que par de longs efforts de vertu qu'il vint à bout de réprimer le penchant qu'il avoit pour la satyre. La légereté de l'âge ne l'empêcha pas de profiter assez bien de ses premières études pour en sentir l'insuffisance, & la nécessité de *reprendre*, comme il le disoit, *son éducation sous œuvre*. Il se laissa pour lors tellement éprendre des charmes de la littérature, que l'abbé de *Saint-Cyr* lui en faisant un jour une sorte de reproche, lui demanda s'il n'avoit pas honte de connoître si bien les règles de la rhétorique.

Faisant enfin céder le goût au devoir, il résolut de faire son unique occupation du soin plus important de préparer le bonheur des peuples ; c'est vers ce but qu'il dirigea toutes ses études. » Le plus grand art des rois, » dit-il, est celui de connoître les

» hommes, d'apprécier leurs talens, » & de les placer dans les emplois » qui leur conviennent ; mais c'eſt auſſi, ſelon lui, le plus difficile. » Ceux qui ſont des hommes pour » vous, diſoit-il à l'abbé *de Marbeuf*, » ne ſont plus devant nous que des » perſonnages de tapiſſerie, des auto- » mates que nous ne faiſons remuer » que par reſſorts ». C'eſt ce qui lui fit ſentir la néceſſité d'étudier l'hiſtoire, qu'il poſſédoit juſqu'à étonner, & quelquefois embarraſſer les plus ſçavans dans cette partie. » M. le » Dauphin, diſoit le préſident *Hénault*, » m'a quelquefois inſtruit en me con- » ſultant, & j'avoue qu'en une occa- » ſion, il m'a mis en défaut ». Il s'inſtruiſit à fond de tout ce qu'il convient à un prince deſtiné au trône de ſçavoir ſur les loix, les finances, le commerce, la guerre & toutes les branches de l'adminiſtration publique. Des hommes inſtruits & déſintéreſſés étoient chargés de l'éclairer de leurs obſervations ſur ces différens objets. C'eſt dans la crainte de les compromettre, qu'il eut l'attention, pendant

sa dernière maladie, d'envoyer à Ve
sailles un homme de confiance, av
ordre de jetter au feu une quanti
prodigieuse de papiers, écrits, les u
de sa main, les autres de mains étra
gères. Il employa le ministère
Madame la Dauphine pour faire
même opération à Fontainebleа
» Il me fit appeller, écrit la princess
» il me confia ses clefs, & me dit
» chercher tous les papiers qui étoie
» dans son bureau & dans son secr
» taire. Je les lui présentai : il les pr
» me les rendit l'un après l'autre,
» dit en riant ce qu'ils contenoie
» & m'ordonna de les brûler ».

Sincèrement ami de la paix,
grand courage ne lui eût pas l
craindre de soutenir une guerre
cessaire ; on le vit dans les pl
de Fontenoi, au moment où
troupes enfoncées plioient de t
parts, oublier qu'il étoit Dauph
piquer, l'épée à la main, droi
plus épais bataillons des ennem
comme on lui représentoit,
ramenant auprès du roi,
vie étoit trop précieuse pou

ſouffrît qu'il l'expoſât au haſard d'une mêlée ; » ma vie, reprit-il en ſoupi» rant ? ah ! ce n'eſt point la mienne, » c'eſt celle d'un général qui eſt pré» cieuſe en un jour de bataille » ! La prudence, la juſtice & la bonté ſont des vertus qui faiſoient caractère dans M. le Dauphin, & dont l'auteur cite une infinité de traits vraîment intéreſſans. » Le monarque, dit ce » prince, n'eſt que l'économe des » revenus de l'état. . . . . Un état doit » néceſſairement périr quand ſes re» venus ne ſont pas adminiſtrés avec » la plus exacte & la plus prudente » économie. . . . Les rois doivent être » infiniment réſervés à accorder à des » particuliers des exemptions de tailles » & de ſubſides, qui diminuent les » revenus de l'état, & font retomber » ſur le pauvre peuple tout le poids » dont la faveur ſoulage un petit » nombre. Il y a déja, par toutes » ſortes de charges & d'emplois, un » ſi grand nombre d'exempts, que » l'augmenter feroit véritablement une » injuſtice odieuſe. Les exemptions » ſont ſouvent plus contraires à l'hu» manité que les impôts même ».

M. le Dauphin regardoit les mœurs publiques comme un des objets les plus dignes de fixer l'attention d'un ſage gouvernement. » Je n'ai jamais » douté, dit-il, que la morale d'*Epi-» cure*, à laquelle on attribue la dé-» cadence de l'empire romain., ne » doive entraîner la ruine de toutes les » nations chez leſquelles elle s'introdui-» ra : » d'où il conclud qu'il eſt néceſ-» ſaire d'élever avec ſoin la jeuneſſe. » Dans toute ſociété, ajoute t-il, une » partie des hommes conduit l'autre ; » ceux qui ont eu l'eſprit cultivé par » les lettres, ſe trouvent naturelle-» ment à la tête de ceux qui n'ont » point eu le même avantage, & leur » communiquent néceſſairement leurs » vices ou leurs vertus. . . . Les plus » beaux jours de Lacédémone furent » ceux où elle éleva ſa jeuneſſe avec » des ſoins plus particuliers : Rome » ne fut plus ſemblable à elle-même, » quand ſa jeuneſſe commença à ſe » corrompre ».

Il ne connoiſſoit aucune de ces paſ-ſions faméliques qu'on n'entretient qu'à frais immenſes. Chaſte comme le plus

saint de ses ancêtres; » le nom de maî-
» tresses, dit-il, fait horreur à un chré-
» tien. Je n'ai jamais compris comment
» des écrivains cyniques ont pu porter
» l'audace jusqu'à qualifier de passion
» des grandes ames celle qui traîne par-
» tout après elle la honte & l'infamie,
» qui porte l'amertume & la division
» au sein des famillles, qui n'offre de
» toutes parts, au milieu de la société,
» que des hommes dont elle abrutit la
» raison, des chrétiens dont elle
» éteint la foi, des *Salomons* qu'elle
» aveugle, & sur le salut desquels
» elle laisse à peine à la postérité la
» plus effrayante incertitude ». Ami
de la simplicité, il sçavoit soutenir
la dignité de son rang, & dédaigner,
comme l'auguste monarque qui nous
gouverne, la pompe des équipages,
la somptuosité des ameublemens,
l'ostentation de la parure, les pro-
fusions de la table, & tout ce vain
alentour qui annonce aujourd'hui
nos marquis, & dont le moindre in-
convénient, dans un prince, est d'in-
viter le peuple à la dépense & aux
excès du luxe. On parloit en sa

présence du prix qu'un seigneur avoit mis en un seul met. » Je serois bien » fâché, dit-il, qu'il eût paru sur ma » table ayant coûté si cher ». On le voyoit souvent s'occuper avec une sorte d'inquiétude de la subsistance du peuple, & calculer, avec des gens à portée de l'instruire, le prix du pain, des légumes & des denrées les plus communes, dont se nourrissent le pauvre & l'artisan. » Il faudroit, » disoit-il à l'ambassadeur d'Espagne, » pour qu'un prince goûte une joie » bien pure au milieu d'un festin, » qu'il pût y convier toute la nation, » ou que du moins il pût se dire en » se mettant à table, *aucun de mes » sujets n'ira aujourd'hui coucher sans » souper.* ». Il refusa de toucher une somme que le roi lui avoit assignée à la suite d'une longue maladie, en disant : » je puis m'en passer, & le » pauvre peuple en a besoin ». Après avoir donné à deviner à l'évêque de Verdun ce qu'il y avoit de mieux dans le plan d'un palais royal qu'il avoit lui-même tracé avec beaucoup de soin. » c'est, lui dit-il en riant, qu'il ne sera

» jamais bâti qu'en crayon, & qu'il » ne coûtera rien au peuple ». Non-content de n'occasionner à l'état aucune dépense superflue, ses revenus étoient comme le patrimoine des malheureux. Il faut voir dans l'ouvrage l'emploi qu'il en faisoit. Dans une circonstance où toutes ses ressources étant épuisées, il lui restoit encore un nombre de misérables à secourir; il crut que c'étoit le cas où il n'étoit pas indigne d'un Dauphin d'avoir recours à l'emprunt, & ne prenant conseil que de son grand coeur, il en fit un dont le remboursement devoit lui coûter des privations de plusieurs années. Il étoit encore redevable de cent mille écus à M. *Pâris de Montmartel* quand il mourut. Le roi fit acquitter cette somme, & c'est la seule fois qu'il paya ses dettes.

Plus il approfondissoit les devoirs d'un souverain, plus il sentoit qu'une couronne étoit un pesant fardeau; aussi, disoit-il au lit de la mort, » je n'ai jamais été ébloui par l'éclat » du trône auquel ma naissance m'ap» pelloit, parce que je ne l'ai jamais

» envisagé que du côté des devoirs » redoutables qui l'accompagnent & » des périls qui l'environnent ». Il ne paroît occupé, dans ses écrits, qu'à se retracer ces devoirs & ces périls.... » La puissance des rois n'est établie, » selon lui, que pour exercer en par» ticulier celle de Dieu; pour récom» penser & pour punir; pour effrayer » par les châtimens, attirer par les » bienfaits, faire naître une noble » émulation, maintenir le bon droit, » le défendre contre la violence, » terminer les dissentions & les que» relles, entretenir l'union entre tous » les membres de l'état....... Un » monarque, image de la divinité sur » la terre, doit la prendre pour mo» dèle dans l'exercice de sa puissance.. » Et s'il n'a pas de juge ici-bas, il ne » doit pas oublier qu'il en est un dans » le ciel qui juge également & les » rois & les peuples »..... Et c'est lorsque ce bon prince se livroit, sans ménagement, aux recherches les plus pénibles & aux études les plus profondes; c'est lorsque, victime de son grand amour pour les peuples, il

leur ſacrifioit ſon repos, ſon ſommeil, ſes délaſſemens les plus légitimes, ſa ſanté même, qu'on entendoit demander dans les cercles philoſophiques.
» Qu'eſt-ce que fait le Dauphin pour » le bonheur de l'humanité ? M. le » Dauphin, dit M. l'abbé *Proyart*, » étoit parfaitement inſtruit de cette » diſpoſition de la ſecte à ſon égard, » & il en rioit. Un jour qu'un ſeigneur » qui étoit honoré de ſa confiance, ve» noit, après avoir paſſé quelques jours » à Paris, lui faire ſa cour. Eh! bien, lui » dit-il en plaiſantant, que diſent nos » grands génies & nos philoſophes de » Paris, qu'ils ont bien de l'eſprit, & » que le Dauphin en a une bien petite » doſe ? Il aimoit la vérité ; on lui » avoua qu'il devinoit juſte. Vraîment, » reprit-il, il y auroit là de quoi me » donner de l'amour propre ; j'ai » toujours cru qu'un Dauphin devoit » éloigner de lui juſqu'au ſoupçon de » prétendre au ſuffrage de ces beaux » eſprits : je croirois preſque avoir » réuſſi ».

On ne ſçauroit imaginer tout ce qu'il fit pour l'éducation des princes

ses fils, dont il se constitua le premier maître, & auxquels il ne cessa pas de donner ses instructions, même pendant sa dernière maladie. » Tout » le temps qui s'est passé, dit Madame la Dauphine, depuis qu'il » reçut ses sacremens pour la première fois, jusqu'à quinze jours » avant sa mort, il a toujours continué de donner ses leçons à ses enfans, quoique souvent cet exercice » le fît tousser ou lui fatiguât la tête ».

Jamais prince ne fut mieux instruit de la religion, ne la protégea avec plus de zèle, & ne la pratiqua plus fidèlement. Le paysan le plus simple peut, selon lui, confondre le sectaire le plus subtil, par ce mot de saint *Augustin : vous n'étiez pas hier.* Les productions de nos philosophes modernes, si funestes à tant d'esprits superficiellement instruits de la religion, ne firent jamais sur lui qu'une impression d'horreur : » Je les ai étudiés, dit-il, j'ai passé de leurs principes à leurs conséquences, & j'ai » reconnu dans les uns, des hommes » libertins & corrompus, intéressés à

» décrier une morale qui les con-
» damne, à éteindre des feux qui les
» effrayent, à jeter des doutes sur
» un avenir qui les inquiète; dans
» les autres, des esprits superbes,
» qui, emportés par la vanité de vou-
» loir penser en neuf, ont imaginé de
» raisonner par systêmes sur la divi-
» nité, ses attributs & ses mystères,
» comme il est permis de le faire sur
» ses ouvrages». Et ailleurs: » Suivant
» les principes de nos nouveaux phi-
» losophes, le trône ne porte plus
» l'empreinte de la divinité; ils déci-
» dent qu'il fut l'ouvrage de la vio-
» lence, & que ce que la force eût
» le droit d'élever, la force a le droit
» de l'abattre & de le détruire; que le
» peuple ne peut jamais céder l'auto-
» rité, qu'il ne peut que la prêter,
» toujours en droit de la communi-
» quer & de s'en ressaisir, selon que
» le lui conseille l'intérêt personnel,
» son unique maître..... Ce que les
» passions se contenteroient d'insi-
» nuer, nos philosophes l'enseignent,
» que tout est permis au prince,
» quand il peut tout, & qu'il a rempli

» ses devoirs quand il a contenté ses » desirs. Car enfin, si cette loi de » l'intérêt, c'est-à-dire, du caprice » des passions humaines venoit à être » adoptée, au point de faire oublier » la loi de Dieu, alors toutes les » idées du juste & de l'injuste... du » bien & du mal moral seroient » effacées & anéanties dans l'esprit » des hommes.... Les sujets seroient » indociles & factieux, les maîtres » sans bienfaisance & sans humanité: » les peuples seroient donc toujours » dans la révolte ou dans l'oppres- » sion ». Pouvoit-on mieux saisir le résultat de ces monstrueux systêmes?

Qu'il me soit permis de rapporter ici une anecdote que j'ignorois, & qui est bien honorable à la mémoire de mon père, puisqu'elle suppose qu'un prince, qui sçavoit si bien apprécier le mérite & les talens, daignoit l'honorer de ses bontés. Effrayé des progrès & des ravages de la nouvelle philosophie, il jugea qu'il falloit lui opposer un adversaire courageux, & sur-tout habile à manier les armes du ridicule. Il fit appeller

» Je trouve que M. *de Montesquieu* » raisonne en philosophe, mais en » philosophe trop physicien ». Vous voyez, Monsieur, que nos philosophes aiment la bonne compagnie. Ils osent inscrire sur la liste de leur proselites jusqu'à M. le Dauphin. Rien assurément ne pouvoit mieux accréditer la secte qu'un nom si illustre, si respecté. Il est bien malheureux que les mémoires de Madame la Dauphine aient démasqué & confondu cette petite imposture philosophique.

Le quatrième livre de cet ouvrage est rempli d'extraits d'écrits de M. le Dauphin, qui feront le plus grand plaisir au lecteur : « Rien, dit-il, de » plus ordinaire que de se former de » fausses idées de la piété. Les mon» dains cherchent à la décrier, re» présentant ceux qui la pratiquent » comme gens tristes & insociables, » qui inspirent à tout le monde leur » humeur mélancolique ; mais la » vraie dévotion, loin de nuire à la » société, est seule capable d'y main» tenir le bon ordre. Elle sçait varier » ses effets, selon la diversité des » états, parce que le Dieu qu'elle

» doit honorer est l'auteur de toutes
» les conditions ; ainsi pour remplir
» les devoirs d'évêque, de prince,
» de magistrat ou d'artisan, il faut
» suivre les voies diverses que ces
» états mêmes indiquent, & s'appli-
» quer à se perfectionner dans son
» état & selon son état ». Et dans un
autre endroit : « Rien de plus utile
» que l'habitude de contempler Dieu
» dans ses ouvrages, de reconnoître
» sa providence dans les évènemens
» de l'associer, pour-ainsi-dire,
» toutes nos entreprises. Sans cel
» le repos n'est qu'oisiveté, le trava
» qu'embarras..... Recourons à Di
» dans nos difficultés, implorons
» lumières dans nos doutes, bénisso
» le dans nos succès, offrons-lui
» voeux ». Plus à portée que perso
de connoître le monde, voici le
trait qu'il en trace : « Le monde
» à nos yeux un spectacle formé
» les passions les plus séduisan
» j'y vois les succès de l'intrigue
» triomphes de la vengeance, l
» des richesses, les amorces des
» firs, les charmes de la volup
» faste du luxe, les honneurs d

» gueil & de l'ambition, &c. mais
» prenant en main le flambeau de la
» foi, pour reconnoître de plus près
» ce spectacle enchanteur, l'illusion
» se dissipe, je ne vois plus que des
» inclinations honteuses, des passions
» avilissantes, l'ordre renversé, &c. »
Ce morceau, Monsieur, ne vous paroît-il pas digne de nos plus fameux orateurs ?

La mort de M. le Dauphin, semblable à sa vie, fut celle d'un vrai philosophe & d'un héros chrétien. La relation de sa maladie écrite par Madame la Dauphine elle-même, est un de ces morceaux précieux dont les moindres détails intéressent. On reconnoît le cœur & les vertus de la princesse aux traits seuls dont elle peint son époux. Un jour que M. le Dauphin se trouvoit seul avec son médecin : « J'espérois, lui dit-il, faire
» mes dévotions à Noël ; dites-moi si
» je puis encore vivre quinze jours. »
Le médecin parut déconcerté par cette question : le prince lui prenant la main, lui dit avec un visage riant & serein : « Vous êtes ému, rassurez-vous,

» vous, vous sçavez bien que je ne » crains point la mort ». « Par la grace » de Dieu, disoit-il en une autre occa» sion, je ne me sens nullement attaché » à la vie : je voudrois bien avoir une » meilleure ame, mais je me confie » en la miséricorde infinie de mon » Dieu ». « Je ne sçaurois vous expri» mer, mes cœurs, disoit-il à Madame » la Dauphine & à Madame *Adélaïde*, » combien je suis aise de partir le pre» mier : je suis fâché de vous quitter, » mais je suis bien aise de ne pas res» ter après vous ». « Je n'aurois jamais » cru, disoit-il encore, que recevoir » ses derniers sacremens effrayât si » peu & donnât tant de consolation, » vous ne sçauriez l'imaginer.... Oui » si j'avois mille vies & mille santés » en ma disposition, je les sacrifierois à » l'instant au desir qui me presse de » voir mon Dieu & de le posséder. Je » n'ai jamais rien tant souhaité que » de le connoître en lui-même : il doit » être bien grand, bien admirable » dans l'étendue de ses perfections » ! C'est au milieu de ces sentimens qu'expira M. le Dauphin.

Ce prince avoit eu le bonheur de rencontrer dans la perſonne de *Marie-Joſephe de Saxe* une épouſe vraiment digne de lui. A un eſprit judicieux & orné, elle joignoit un bon cœur, une ame élevée & ſolidement vertueuſe. Amie de l'ordre & de la ſimplicité, ennemie du luxe, de la dépenſe & des divertiſſemens bruyans, on la voit occupée du travail des mains, du ſoin de règler ſa maiſon, de plaire à ſon époux, de ſoulager les malheureux, en un mot de ſe perfectionner par la pratique exacte des vertus chrétiennes & de tous les devoirs que lui impoſoit ſon rang. M. l'abbé *Proyart*, en faiſant connoître cette princeſſe ſous les rapports les plus propres à intéreſſer, nous fait remarquer qu'elle a paſſé preſque tous ſes jours dans le deuil & l'affliction. La ſeule choſe qu'elle parut regretter, en mourant, c'étoit de n'avoir pu mettre la dernière main à l'éducation des princes & princeſſes ſes enfans, dont le Roi, conformément à la demande de M. le Dauphin, l'avoit laiſſée ſeule maîtreſſe. Sentant ſa dernière heure ap-

procher, elle fit venir les trois jeunes princes au pied de son lit, pour leur donner ses dernières instructions; mais son attendrissement ne lui en laissant pas la force, elle leur donna sa bénédiction, & chargea son confesseur de leur parler en son nom. « Messeigneurs, » leur dit-il, Madame la Dauphine » m'ordonne de vous dire qu'elle vous » donne sa bénédiction de tout son » cœur, & qu'elle prie le Seigneur de » vous combler de toutes les siennes. » Elle vous recommande de marcher » devant Dieu dans la droiture de » votre cœur, d'honorer le Roi & la » Reine, de les consoler en retraçant » à leurs yeux les vertus de votre au» guste père: de ne vous écarter ja» mais des sages avis que vous don» nent les personnes qui sont chargées » de votre éducation, & de vous » souvenir de prier Dieu pour elle ». Sa mort fut aussi chrétienne que sa vie avoit été édifiante.

Vous avez pu observer, Monsieur, qu'un Dauphin de France n'est point tel que le représentent nos déclamateurs, un personnage désœuvré qui

s'achemine nonchalamment, & comme les yeux bandés, vers le trône, & qui s'y trouve assis sans nulles connoissances ni de l'étendue de ses devoirs, ni des moyens de s'en acquitter. Vous remarquerez que l'ouvrage de M. l'abbé *Proyart* a ce mérite particulier, que l'on voit presque par-tout M. le Dauphin lui-même parler & agir : ses actions, ses paroles, ses écrits sont des traits qui le peignent, & qui laissent dans l'ame du lecteur une impression vive & profonde. Dès la première lecture on voit ressortir le portrait du Prince : un esprit juste & pénétrant, une aptitude peu commune pour les sciences, beaucoup de facilité, un style plein de graces & d'énergie. On voit un génie qui approfondit tout, un discernement qui apprécie tout, une sagesse qui prévoit tout, une prudence qui concilie tout, des vues qui embrassent tout, une activité qui anime tout, l'heureux assemblage enfin des qualités qui constituent le vrai politique & le grand homme d'état. Parmi ses vertus de caractère, on distingue facilement la

constance, la bonté & l'enjouement. On voit en lui le fils le plus respectueux, l'époux le plus tendre, le père le plus affectionné, l'ami le plus généreux, le maître le plus humain, le riche le plus compatissant, l'homme le plus ami de l'humanité: &, ce qui relève infiniment ces talens de l'esprit & ces qualités du cœur, c'est que la religion les consacre & les ennoblit: toutes ses vues sont épurées par la foi, la piété anime ses actions; en un mot, on voit dans M. le Dauphin un prince dont la vie, digne de servir à jamais de modèle au prince, à l'homme & au chrétien, est couronnée par une mort de héros.

L'auteur déjà connu par plusieurs ouvrages dont le succès n'a point été équivoque, a droit d'en attendre un plus flatteur encore de celui-ci. Il a sçu employer avec goût les précieux matériaux qui lui ont été confiés; & son ouvrage, si intéressant par la nature du sujet, acquiert encore un nouveau degré d'intérêt par la manière dont il est traité; mais vous n'y remarquerez ni la morgue dédaigneuse

de nos illustres, ni les phrases énigmatiques de nos penseurs mystérieux, ni le ton romanesque de nos ennuyeux conteurs; aussi n'y a-t-il point d'apparence qu'il soit annoncé dans nos cafés au son de la trompette philosophique; mais au défaut de ce suffrage de commande, M. l'abbé *Proyart* peut compter sur toute la reconnoissance des vrais François, & de tous les cœurs sensibles à la vertu: la nation entière lui sçaura gré d'avoir mis dans tout leur jour les qualités, les vertus & les actions d'un de ses plus grands princes, père du meilleur de nos rois.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Histoire du cardinal de Polignac, *par le père* Chrysostome Faucher, *religieux de saint François, auteur de l'Histoire de* Photius, *& des observations sur le Fanatisme; deux volumes* in-12. *A Paris, chez* d'Houry, *rue de la vieille Boucherie*, 1777.

Vous avez été choqué plus d'une fois, Monsieur, & avec raison, lorsque parmi les ouvrages que je vous annonçois, vous en trouviez qui contrastoient d'une manière frappante avec l'état & la profession de leurs auteurs. Vous êtes persuadé qu'un ecclésiastique & à plus forte raison un religieux, ne doivent jamais oublier la sainteté des engagemens qu'ils ont pris, qu'il ne leur est permis de se livrer à la littérature, qu'à condition de s'en tenir à ce qu'elle présente de grave & de sérieux, & que toute réputation qu'ils pourroient acquérir dans d'autres genres, ne seroit propre qu'à les deshono-

rer. Le père *Chryſoſtome Faucher* n'a point de reproche à craindre ſur cet article : il a déjà exercé ſa plume ſur divers ſujets ; mais il lui a été facile de les traiter ſans perdre de vue le genre de vie qu'il a embraſſé. Auſſi il peut avouer hardiment & s'honorer même de pareilles productions.

L'hiſtoire du cardinal de *Polignac* n'eſt pas indigne de figurer avec les premiers écrits du père *Faucher*. L'auteur paroît rempli d'admiration pour l'homme célèbre dont il nous donne la vie & les actions. Ce ſentiment eſt naturel dans l'hiſtorien qui a une matière également riche & brillante ; mais n'eſt-il pas un peu outré dans celui-ci, & l'admiration de l'écrivain ne va-t-elle pas juſqu'à l'enthouſiaſme ? Sans cela comment auroit-il pu fournir deux volumes ſur des évènemens, intéreſſans à la vérité juſqu'à un certain point, mais dont le détail, après tout, n'appartient pas en propre à celui qui n'a pas été ſeul à les ménager & à les déterminer ? Le cardinal de *Polignac* a été chargé de diverſes négociations, plus ou moins

importantes, en Pologne, en Hollande, en Italie. Là-dessus le père *Faucher* se croit en droit de traiter amplement tout ce qui peut être relatif aux traités qui en ont été les suites. La négociation de Pologne, par exemple, occupe elle seule presque tout le premier volume; on voit l'état politique de ce royaume, les caractères de toutes les personnes de la famille royale, & de beaucoup d'autres encore; on y trouve les extraits des dépêches, des mémoires, des manifestes : tout cela est curieux, mais ne fait pas une partie essentielle de l'histoire qui nous est annoncée. La longueur même jette un peu de confusion dans le récit, & pour comble de malheur, toutes les peines du cardinal n'aboutissent à rien; la couronne échappe au prince de *Conti* : le négociateur est disgracié, & le lecteur, en finissant ce premier volume, se trouve comme un homme qui a fait un rêve pénible, dont les incidens confus & multipliés n'ont fait que l'agiter & troubler son repos. Les conférences de Gertruydemberg &

d'Utrecht sont exposées d'une manière un peu moins prolixe, mais encore trop détaillée; d'ailleurs, le cardinal n'y étoit pas seul, ni même le premier pour la France. Si l'on faisoit la vie de ses collègues, ils pourroient revendiquer bien des choses qui leur appartiennent. Enfin nous croyons qu'il y a bien de la différence entre un général d'armée & un négociateur. Les opérations du premier sont vraiment à lui, il combine, il forme des plans, il les exécute comme principal acteur; ensorte que les évènemens d'une campagne où il a commandé sont véritablement partie de son histoire; un ambassadeur, au contraire, est beaucoup plus gêné, toutes ses démarches sont réglées d'avance; à chaque nouvel incident, il attend de nouveaux ordres; en un mot des instructions sans cesse renouvellées, lui dictent ses paroles & même son silence, & quels que soient ses talens dans l'exécution de sa commission, le détail en appartient à l'histoire de la nation beaucoup plus qu'à celle d'un particulier. Observons encore, pour

prouver que le père *Faucher* est ébloui lui-même par son propre sujet, observons, dis-je, qu'il employe trop fréquemment l'exclamation, il est étonné, il se récrie, tantôt sur la grandeur des actions de son héros, tantôt sur l'injustice de ses envieux; il semble qu'il faut un peu plus de sang froid dans un historien. Croiriez-vous, Monsieur, qu'il va jusqu'à nommer les couriers qui ont porté certaines dépêches; qu'il donne des éclaircissemens sur leur compte, ensorte que ces hommes, qui ne sont guères plus que des machines très-mobiles, vont être connus de la postérité & vivre dans l'histoire, parce qu'ils ont eu l'avantage de crever des chevaux pour le cardinal de *Polignac*. Au reste, ces taches sont aisées à effacer, & montrent seulement que le père *Faucher* étoit un peu trop enthousiasmé de sa matière.

A la tête de l'ouvrage est une préface bien écrite, mais peut-être inutile, puisqu'elle n'est destinée qu'à louer celui dont on va lire la vie; c'est-à-dire, que c'est un éloge abrégé

qui précède un éloge circonstancié: en voici quelques traits. « Il est des » hommes dont le nom ne se prononce » qu'avec respect, parce qu'il rappelle » les qualités supérieures qui les ont » élevés au-dessus des autres : tel est » le cardinal *de Polignac ;* il a réuni » en sa personne tout ce qui constitue » le grand homme & l'honnête hom- » me ; ensorte que la supériorité de » son mérite pouvoit aller de pair » avec l'élévation de sa fortune ». Quoique dans le vrai on ne puisse être *grand homme* sans être *honnête homme*, cependant les esprits ordinaires ne réunissent pas toujours ces deux idées, & même ils sont sujets à être beaucoup plus frappés par les qualités brillantes ; ensorte que nous devons sçavoir gré au père *Faucher* d'avoir donné, dans cette espèce de gradation, la place d'honneur à celui qui la mérite réellement. « Né pour » être l'ornement de son siècle & de » sa nation, il a réuni les suffrages » des peuples opposés par leurs mœurs » & par leurs intérêts. Les cours du » nord & du midi ont long-temps

» retenti des éloges donnés à la beauté
» de son génie & aux charmes de son
» éloquence. Son mérite lui apparte-
» noit donc tout entier, c'est-à-dire,
» qu'il étoit indépendant de la naif-
» sance, du rang, & des dignités ...
» Il a eu la gloire de mériter tous les
» honneurs qu'il a obtenus, & quel-
» qu'éminens que soient ces honneurs,
» ce ne sont pas des titres que l'ambi-
» tion & la faveur lui ont acquis, ce
» sont des récompenses qu'on n'a pu
» refuser aux services qu'il a rendus
» à l'église & à l'état .... Sa grande
» capacité a paru dans le ministère le
» plus difficile de tous, & qui de-
» mande à la fois de la dextérité &
» de la souplesse, une grande étendue
» de connoissances, sur-tout un dis-
» cernement fin & délicat, beaucoup
» d'élévation & de noblesse dans les
» procédés; ministère où il faut un
» esprit attentif & appliqué, qui ne
» se laisse point distraire par les amu-
» semens frivoles; un sens droit qui
» aille au but par les voies les plus
» naturelles; une justesse d'esprit qui
» ne s'égare point par de vaines

» subtilités ; de la pénétration pour
» découvrir ce qui se passe dans le
» cœur des hommes, pour étudier &
» sçavoir profiter des mouvemens de
» leurs visages, & des *autres effets qui*
» *échappent* quelquefois aux plus dissi-
» mulés ; un esprit fécond en expé-
» diens pour applanir les difficultés
» qui se rencontrent *à ajuster* les in-
» térêts dont on est chargé ; une hu-
» meur égale, un naturel tranquille
» & patient, toujours disposé à écou-
» ter les autres sans distraction ; un
» abord ouvert, doux, civil &
» agréable, des mœurs faciles & des
» manières insinuantes ». Je n'ai pas fait difficulté, Monsieur, de copier ce morceau, quoiqu'un peu long, il vous donnera une idée du style du P. *Faucher* ; d'ailleurs ce tableau d'un négociateur habile est précisément celui du cardinal *de Polignac*, & on ne le trouvera pas flatté quand on aura lu cette nouvelle histoire.

L'abbé *de Polignac* naquit dans le Velai en 1661. Il fit ses humanités à Paris, chez les Jésuites, & sa philosophie, au college d'Harcourt. Une

double thèse qu'il soutint à la fin de son cours, en deux jours consécutifs, lui fit beaucoup d'honneur. Le premier jour, il défendit le systême de *Descartes* par persuasion; & le second, celui d'*Aristote* par complaisance pour son professeur, & dans chacun de ces deux actes, il satisfit également les partisans des nouvelles opinions philosophiques & ceux des anciennes. Cette espèce de phénomène littéraire avertit le public du mérite naissant du jeune abbé, & la suite fit voir que le présage n'avoit point été trompeur. Il accompagna le cardinal *de Bouillon* à deux conclaves, se fit estimer à la cour de Rome par ses manières nobles & insinuantes; & il montroit déja tant d'habileté dans l'art de négocier, qu'un jour, au sortir d'une conférence qu'il avoit eue avec *Alexandre VIII*, ce pape dit ces paroles remarquables: *Je ne sçais comment il fait, il ne me contredit jamais; il est toujours de mon avis, & cependant c'est toujours le sien qui prévaut; ce jeune abbé est un séducteur.* Il eut bientôt une plus grande occasion

d'exercer ses talens en ce genre ; lorsqu'il fut envoyé en Pologne avec le titre d'ambassadeur extraordinaire ; *Sobieski* régnoit alors. Vous avez, Monsieur, la plus haute idée de ce prince, & certainement son mérite égala sa réputation. Né simple particulier, il ne dut sa couronne qu'à ses exploits éclatans. Il exécuta de plus grandes choses encore après qu'il fut roi. La levée du siége de Vienne suffiroit pour immortaliser un monarque guerrier, & ce service rendu par la Pologne à l'Allemagne, est un de ceux qu'il sera difficile de reconnoître par quelque chose d'équivalent. Mais il y a peu de héros qui le soient vis-à-vis de leurs valets de chambres. Le grand *Sobieski* ressembloit en ce point aux hommes ordinaires. Voici ce qu'en dit l'abbé *de Polignac*. » Ce prince » tout vaillant, tout intrépide qu'il » soit les armes à la main, ne peut » pas soutenir l'idée de la mort, qu'il » faut supposer, toutes les fois qu'on » veut lui parler du danger auquel sa » famille seroit exposée après lui. » Cette foiblesse embarrasse toujours

» les mesures que l'on voudroit » prendre pour sa succession ». Cette pusillanimité si commune aux princes, & qui déparoit le caractère de *Sobieski*, doit relever à nos yeux celui de *Louis XIV*, qui envisageoit ce terme commun de tous les hommes avec une tranquillité, non pas seulement *philosophique*, mais vraiment chrétienne, & qui s'occupa long-temps d'avance de ce qui devoit arriver après lui. Il n'en étoit pas de même du roi de Pologne, & quoique sa mort dût exposer sa famille aux plus fâcheuses révolutions, il ne fit jamais rien pour les prévenir; & sans se garantir lui-même d'un malheur inévitable, il laissa dans des embarras cruels les personnes qui lui étoient les plus chères. Ce prince étoit plein d'affection pour l'abbé *de Polignac*, qui paroissoit plutôt un premier ministre de Pologne qu'un ambassadeur étranger.

La mort de *Sobieski* fit naître tous les troubles que l'on avoit prévu. On lia des intrigues, on forma des cabales avec une vivacité proportionnée au

grand intérêt qui mettoit tous les esprits en mouvement. Il s'agissoit d'une couronne, que les Polonois vouloient vendre, & que peu de concurrens étoient en état d'acheter au prix où elle étoit mise : l'ambassadeur de France avoit très-bien lié sa partie, il portoit le prince de *Conti*, digne par son mérite & ses hautes qualités du rang auguste où on vouloit l'élever. Le négociateur gagnoit tous les esprits, il triomphoit dans la diète par ses discours éloquens, applanissant toutes les difficultés dans des mémoires toujours victorieux. Entre ces difficultés il y en avoit une assez singulière. Les deux dernières reines de Pologne, toutes deux françoises, avoient donné au peuple cette impression, que le génie françois, & sur-tout celui des femmes de cette nation, est impérieux. On craignoit donc qu'en élisant le prince *de Conti* on ne retombât de nouveau dans un inconvénient qui avoit excité bien des murmures. Voici comme l'abbé *de Polignac* essaye de dissiper ces alarmes. « Il est vrai que le prince a

» une épouse née du sang royal, fille
» du duc *d'Anguien*, & de la princesse
» palatine du Rhin ; mais on n'a rien
» à craindre de sa part, chacun sçait
» quelle est sa douceur, & qu'elle est
» si sujette à son mari, qu'elle ne
» prendroit d'autre part au gouverne-
» ment, que celle qui convient à une
» reine, qui ne consiste qu'à honorer
» la cour de sa personne & de sa
» magnificence ; cet empire que les
» femmes usurpent, & dont la Po-
» logne, ainsi que plusieurs autres
» royaumes, sentent les funestes
» effets, ne procède que de l'oisiveté
» des maris ; qu'un roi soit vaillant,
» vigilant, actif, aimant la gloire, &
» attaché aux affaires, les reines ne
» gouverneront point ». *Polignac* avoit
raison sans doute, mais il échoua ce-
pendant, faute de secours pécuniai-
res, qui étoient les seuls moyens dé-
cisifs avec la noblesse polonnoise. Des
banquiers exacts auroient infailliblе-
ment fait pencher la balance en fa-
veur du prince *de Conti*, & déterminé
les palatins & les starostes, qui,
comme le dit naïvement le P. *Faucher*,

dans le fond ne demandoient pas mieux que d'agir, pourvu qu'ils vissent des suretés.

Louis XIV n'étoit point en état d'en donner pour-lors; aussi l'affaire manqua absolument, & le prince *de Conti*, qui étoit venu jusqu'à Dantzic fut obligé de retourner en France, n'ayant pu, faute d'argent, profiter de la bonne volonté intéressée de ceux qui consentoient bien à le faire roi, mais à condition qu'il payât d'avance. Le mauvais succès de la négociation fut rejetté sur le négociateur, qui eut ordre de se retirer à son abbaye de Bonport. Ce fut là qu'il commença son poëme de l'*Anti-Lucrèce*. Tout le monde sçait qu'il en conçut l'idée dans des entretiens qu'il eut à son retour de Pologne avec l'auteur du *Dictionnaire Historique*. Il sentit tout le danger des principes que tâchoit d'accréditer un écrivain, qui n'a jamais été plus habile que quand il s'agissoit de former des doutes sur la religion, ni plus hardi que quand il offroit des tableaux dangereux pour les mœurs. Ce poëme commencé

pendant son premier exil, devint ensuite l'occupation chérie de l'abbé *de Polignac* dans tous les intervalles que lui laissèrent les affaires publiques dont il fut presque continuellement chargé; il a fait sa consolation & son délassement pendant sa vie, & c'est aujourd'hui le plus beau monument de sa gloire.

La réputation de l'abbé *de Polignac*, comme homme de lettres, étoit si bien établie, qu'en 1704, après la mort de M. *Bossuet*, s'étant présenté pour remplir la place de ce prélat dans l'académie, tous les concurrens se retirèrent, & demeuré seul d'aspirant, il réunit tous les suffrages en sa faveur. Fait pour honorer cette compagnie, encore plus par ses talens que par sa haute naissance, il ne souffroit rien de ce qui auroit pu ternir sa gloire. Il montra sa délicatesse à cet égard, & sa fermeté tout ensemble, dans une occasion singulière.

L'abbé *de Saint-Pierre*, si connu par ses projets, fit en 1716 un livre de politique, dans lequel on crut ap-

percevoir une critique amère de la conduite & du gouvernement de *Louis XIV*. M. *de Polignac*, qui étoit pour-lors cardinal, déféra l'ouvrage à l'académie Françoise, dont l'abbé *de Saint-Pierre* étoit membre aussi bien que lui. Il fit un discours de la plus grande force. Il reprocha à son confrère son *opiniâtreté*, son *acharnement* à calomnier la mémoire d'un prince qu'ils avoient toujours fait profession d'admirer & de célébrer par leurs éloges, que toute la France regardoit comme un de ses plus illustres monarques, &c... « Lorsqu'il entra dans » cette illustre compagnie, & depuis » en plusieurs occasions, il a joint sa » voix à la nôtre pour rendre justice » à un mérite si reconnu de toute la » terre : il se sépare aujourd'hui de » tous ses confrères, comme pour » leur donner là-dessus un démenti » solemnel.... Quand le feu roi vou- » lut bien être notre protecteur, il » mit, pour-ainsi-dire, entre nos » mains le dépôt de sa gloire. Quels » remercîmens ne lui fîmes-nous pas

» de ce qu'il nous avoit jugés digne
» de cet honneur ? Etoit-ce pour par
» ticiper un jour, par une indign
» tolérance, au crime de ceux qu
» tâcheroient de couvrir sa mémoir
» d'ignominie » ? Il faut avouer qu
c'étoit là un argument *ad hominem*
qui devoit embarrasser l'abbé *de Sain*
Pierre, & qui embarrasseroit égale
ment tout académicien qui attaque
roit la gloire de *Louis XIV*, & qu'
ne pourroit faire sans tomber en co
tradiction avec lui-même, & rétra
ter l'hommage public qu'il lui a ren
le jour de sa réception. Le cardi
finit ainsi : « Il est d'une nécessité
» solue que cette aventure fasse
» vuide dans l'académie. Si M. l'a
» *de Saint-Pierre* n'en sort pas, je
» sçaurois demeurer. J'en connois
» ou six qui sont dans les mêmes s
» mens, & qui vous le déclare
» Pour moi qui ai toujours re
» l'honneur d'y être admis comn
» des plus grands de ma vie,
» me croirai jamais permis de
» seoir dans le même lieu que

» qui n'a pas craint de calomnier indi-
» gnement mon bienfaiteur, mon maî-
» tre, mon protecteur & le vôtre».

Ce discours fut appuyé par un autre que prononça le cardinal *de Fleuri*, qui n'étoit alors que précepteur du roi ; ils firent une si vive impression sur la compagnie, que la place de l'abbé *de Saint-Pierre* fut déclarée vacante d'une voix unanime : cependant on de lui donna point de successeur.

Cette anecdote fait honneur au cardinal *de Polignac*, & montre bien son courage ; car il en faut pour se déclarer le dénonciateur d'un confrère. C'est un personnage dont on ne se charge pas volontiers ; mais, dans le besoin, il est beau de se mettre au-dessus d'un vain scrupule, & l'événement fit voir de quelle force est quelquefois la représentation d'un sage. Si ce grand homme montra tant de zèle pour défendre la mémoire de son prince, quelle n'eût pas été sa douleur & son indignation, si par hasard il eût vu des excès beaucoup plus condamnables, s'il eût remarqué quelqu'ennemi

quelqu'ennemi de la religion, qui attaquât ses dogmes, tournât ses ministres en ridicule, ou essayât de les rendre odieux? Auroit-il voulu communiquer avec des confrères connus pour auteurs d'ouvrages impies ou licentieux? Leurs talens lui en auroient-ils imposé; leur réputation l'auroit-elle subjugué? Avec quelle vivacité se seroit-il écrié: *il faut que ce scandale fasse un vuide dans l'académie, si tel écrivain n'en sort pas, je n'y sçaurois demeurer.* Qu'un pareil langage seroit digne d'un homme élevé aux premiers honneurs de l'église, & qu'il seroit propre à empêcher que la littérature, en prenant mal à propos l'essor, ne devienne infiniment funeste à la société!

Le cardinal *de Polignac* retourna encore à Rome, où il travailla beaucoup à la reconciliation du cardinal *de Noailles* avec le saint-siege, par l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, à quoi il réussit enfin. Il traita d'autres affaires chétives en apparence, mais auxquelles la politique donne de l'importance. L'ambassadeur de l'empe-

reur vouloit avoir deux loges au théâtre, & deux cierges le jour de la purification. Ces deux prétentions qui n'avoient guères d'analogie entre elles, sinon par l'ambition de celui qui en étoit entêté, furent combattues par le ministre de France avec succès; il eut le dessous dans l'affaire des loges & obtint l'égalité pour les cierges. Ainsi dans la guerre une défaite est réparée par une victoire. Enfin il mourut à Paris le 20 Novembre 1741, âgé de quatre-vingt ans.

Le père *Faucher* fait une peinture agréable du cardinal *de Polignac*, accueillant les sçavans, protégeant les artistes, occupé même des travaux de l'agriculture, » à l'exemple de ces » fameux romains, qui, dans les jours » austères de la république, labou» roient leurs champs avec des mains » victorieuses; il cultivoit les fleurs, » les fruits, & les plantes rares de la » même main qui avoit écrit tant de » belles choses en tant de genres, & « tracé de si beaux vers ». L'auteur finit par des détails intéressans sur

l'*Anti-Lucrèce*, & il en parle en homme qui en connoît les beautés. Cette histoire du cardinal *de Polignac* doit faire souhaiter au public que le père *Faucher* continue d'écrire dans un genre pour lequel il a des talens; à condition qu'il veuille se resserrer un peu, & ne pas admettre indifféremment tout ce que son sujet paroît lui fournir.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Lettre aux auteurs de l'Année Littéraire, sur un article du Journal de Politique & de Littérature, concernant la déclamation théâtrale.

Tous les connoisseurs ont dû applaudir, Messieurs, aux réflexions que vous avez faites dans le N°. 28 de votre dernière *Année Littéraire*, sur la *déclamation* vicieuse qui règne au *théâtre*. Vous ne vous contentez pas de présenter le miroir de la nature

aux poëtes qui s'en écartent dans leurs productions ; vous étendez jusques sur les acteurs une critique judicieuse. C'est en vain, en effet, que la scène s'enrichiroit de nouveaux chef-d'œuvres, si l'art de la déclamation qui les vivifie restoit dans l'enfance, ou retomboit dans la barbarie. Ainsi vous ne devez pas moins faire justice de ceux qui donnent de mauvais préceptes dans l'art de dire les vers, que de ceux qui donnent de mauvais modèles dans l'art de les faire.

Vous n'avez donc pu voir, Messieurs, avec indifférence, dans le N°. 13 du Journal de M. *de la Harpe*, ses principes sur la déclamation théâtrale, & le jugement qu'il y porte d'un des plus célèbres comédiens de l'Europe. M. *Dorat*, dans une des notes de son poëme sur la déclamation, avoit parlé favorablement de M. *Aufresne*. Aujourd'hui M. *de la Harpe* entreprend de dépriser les talens de ce grand acteur, & s'élève contre le genre de déclamation qui lui est propre. Est-ce erreur de jugement? est-ce antipathie pour les idées d'un adversaire qu'on a pris en haine? Je l'ignore ; mais la

justice & le goût réclament également contre une censure si peu réfléchie.

Sans doute le ton familier & prosaïque est un extrême à éviter dans la tragédie, comme le ton chantant & déclamatoire. Je vous demande, Messieurs, si l'on doit proscrire pour cela la déclamation simple & naturelle, comme le fait M. *de la Harpe*? Je vous demande encore si ce dernier vice, qui est le plus voisin du ridicule, n'est pas aussi le vice le plus ordinaire, & celui dont il importe le plus d'exhorter le théâtre à se garantir? La plupart des comédiens sont des hommes d'une trempe d'ame fort commune, qui se formant de fausses idées de la grandeur, s'imaginent que pour représenter de grands personnages, on ne peut se guinder trop haut, mettre trop d'enflure dans sa marche, sa contenance, son ton & ses gestes. Idées puériles s'il en fut jamais, & qui n'ont pu naître chez des ames élevées & des esprits nés pour les grandes choses. La manière dont les Anglois jugent des hommes influe sur l'estime qu'ils font des ac-

teurs. Chez eux la nobleſſe des ſentimens n'a rien d'apprêté. Ils ſçavent démêler le vrai, & ne ſont point dupes des apparences. Dès qu'ils voient un acteur qui ſe gonfle pour exprimer de belles penſées, ils préſument que cet acteur a l'ame petite; ils lui tournent le dos, & ne reviennent plus l'entendre. Le fameux *Garrick* n'a pas peu contribué à éclairer leur goût à cet égard. Rien dans ſon jeu qui ſente le moins du monde les efforts & l'affectation; tout coule de ſource, & la vérité du perſonnage ne laiſſe pas même entrevoir l'acteur.

Qu'oppoſe M. *de la Harpe* aux partiſans d'une déclamation ſimple & naturelle? *Si la ſcène*, dit-il, *étoit la nature, il ne vaudroit pas la peine de ſortir de chez ſoi pour aller au ſpectacle.* Cela ſeroit vrai, ſi l'on repréſentoit ſur la ſcène une nature commune & journalière, ſi on y alloit au four & au moulin, ſi l'on y vaquoit aux petites affaires de la vie: mais eſt-ce parce que la ſcène n'eſt pas la nature qu'elle a tant de charmes? En ce cas le ſpectacle devroit avoir de nos jours bien des ſectateurs. Je crois au

contraire, qu'on ne s'y rend que dans l'espoir (souvent illusoire, il est vrai,) de retrouver cette même nature, mais choisie, mais perfectionnée, mais présentée sous quelque aspect piquant & propre à faire impression sur l'ame. Ne vaut-il pas la peine de *sortir de chez soi* pour voir un superbe torrent, un ciel orageux, un animal étranger & rare? Tout cela est dans la nature, & tout cela plaît. C'est de même une chose très-intéressante, que de voir sur la scène les orages des passions humaines, le développement de ces grands caractères qui étonnent par leurs crimes ou par leurs vertus. Tous les traits doivent être pris dans la nature; il n'y a que le resserrement des faits, l'ordre dans lequel ils se succèdent, leur choix, leur concours pour produire telle ou telle fin, qui soit à la disposition du poëte; encore doit-il s'asservir en tout cela aux plus étroites règles de la vraisemblance, sinon c'est un monstre qu'il aura mis au jour, & non pas un ouvrage dramatique.

Distinguons donc ici toutes les pen-

ſées individuelles, tous les ſentimens particuliers dont la réunion forme la tragédie, de la tragédie priſe en ſon enſemble. Cet enſemble, ſi l'on veut, n'eſt pas naturel; c'eſt-à-dire, qu'il n'y a que l'art qui puiſſe diſpoſer ainſi les évènemens, & qu'on ne voit pas dans la ſociété ordinaire des tragédies ſi bien arrangées. Mais tous les détails en doivent être puiſés dans la ſituation & le caractère des perſonnages; toutes les expreſſions en doivent être vraies, ſimples, naturelles. Autrement, par quel moyen la tragédie pourroit-elle plaire? comment le cœur s'intéreſſeroit-il à ce qui ſe paſſe au ſpectacle? C'eſt bien aſſez que je renonce en quelque ſorte à ma perſonnalité pour me mettre à la place d'un héros de théâtre, pour m'affliger de ſes infortunes & me rejouir de ſes ſuccès; n'exigez pas encore de moi que je me tranſporte, pour le ſuivre, hors de la nature humaine. Si vous voulez que mon eſprit goûte ce que vous dites, & que mon ame réponde à ce que vous éprouvez, conſervez un fond d'analogie entre vous & moi;

car je ne prendrai part à votre scène qu'autant que j'en serai l'acteur secret, & que mon cœur y pourra jouer quelque rôle.

Penserons-nous donc avec M. *de la Harpe*, que *l'imitation de la nature ne donneroit plus aucun plaisir, si l'on parvenoit à confondre cette imitation avec la chose imitée ?* Non certainement. Que l'on peigne un objet trivial qui n'ait rien d'intéressant en lui-même, je conviens qu'alors l'imitation doit être apperçue pour que l'on ressente quelque plaisir. Si je vois un trophée de chasse tellement grouppé & colorié que je le prenne pour du gibier pendu au crochet, je ne serai frappé agréablement qu'au moment où je serai détrompé. Le plaisir que donnent la plupart des arts est de cette espèce ; comme il a sa source dans la perfection du rapport, il suppose évidemment que l'esprit compare deux choses distinctes. Quand le sujet représenté est intéressant, l'ame éprouve un double plaisir. C'est le cas de ces beaux chef-d'œuvres de peinture & de sculpture que nous admirons : mais

ſouvent l'objet de l'imitation eſt tel, que ſa préſence réelle donneroit un plaiſir beaucoup plus vif que la plus parfaite imitation. A quoi l'artiſte peut-il aſpirer de mieux alors, qu'à faire, s'il le peut, cette illuſion au ſpectateur ? Ses efforts ne ſeront que trop inutiles. Quelque admirable que ſoit le *Germanicus* mourant du *Pouſſin*, on n'imagine pas, en le voyant, être tranſporté tout-d'un-coup à Antioche, & malgré le magique pinceau du *Corrège*, dans ſon tableau de la Nuit, on ne penſe pas la voir en plein jour.

Il en eſt de même d'une repréſentation théâtrale, qui n'eſt que la peinture de quelque action vraie ou feinte de la vie humaine. Eſſayez, Meſſieurs les acteurs, de faire revivre ſur la ſcène *Achille* ou *Agamemnon*, montrez-nous *Auguſte* déliberant avec ſes deux favoris ſur l'abdication de l'empire ; que je croye voir en vous *Mithridate*, quoique vaincu, diſpoſant tout pour la conquête de l'Italie ; *Pompée* & *Sertorius* en préſence ; *Brutus* envoyant ſon fils à la mort. Croyez que je goûterai pour le moins autant de plaiſi

à croire ouir ces grands hommes qu'à ne voir que des comédiens qui les représentent, & qu'ici *la chose imitée* vaudra bien pour moi l'*imitation*.

Mais l'art est trop imparfait pour créer sur la scène une illusion de quelque durée. Une foule de circonstances avertit sans cesse le spectateur qu'il n'est qu'au théâtre ; & graces à la manière dont les pièces sont jouées, ces momens si courts sont aussi fort rares ; & M. *de La Harpe* doit être content. Cependant on peut affirmer que ces éclairs d'illusion sont le premier enchantement du spectacle : & comment un si doux prestige peut-il avoir lieu ? C'est lorsqu'un grand intérêt concentre tellement notre attention que nous n'appercevons plus cette multitude de choses disparates qui rompent le charme de la scène ; lorsque la vraisemblance est parfaitement gardée ; lorsque notre ame est saisie, transportée par la vérité de la situation & l'expression pure du sentiment. Mademoiselle *Clairon* prononçant ce vers d'*Ariane* à sa confidente,

Est-ce *Mégiste*, *Eglé*, qui le rend infidele ?

entend un jeune homme qui lui répète d'une voix étouffée & sanglotante : *C'est Phèdre, c'est Phèdre.* Mademoiselle *Dumesnil*, dans cette imprécation de *Cléopâtre* :

> Je maudirois les Dieux s'ils me rendoient le jour.

se sent tout-à-coup frappée par un officier qui la charge en même temps d'injures. Voilà l'éloge le moins équivoque & le plus beau triomphe de l'art. Croit-on que les spectateurs séduits à ce point eussent desiré, pour leur plaisir, d'être plus indifférens à la tragédie ? Loin donc que l'acteur doive, par son jeu, faire obstacle à cette illusion, c'est à l'exciter qu'il doit tendre, & il ne le peut, sans les accens vrais, naïfs & pathétiques de la nature. Jamais il ne s'élève au théâtre d'acclamation universelle, que cette nature n'y soit rendue telle qu'elle est, sans exagération, sans emphase. Les vers les plus applaudis sont ceux qui se prêtent le mieux à cette espèce de déclamation. Un mot suffit même pour exciter quelquefois

les plus vifs tranſports. *Monime*, dans l'aveu de ſon amour pour *Xipharès*, croit voir s'allumer la jalouſie de *Mithridate* : *Seigneur*, lui dit-elle en s'interrompant, *vous changez de viſage ?* *Mithridate* lui répond : *Non, Madame.* Ce ſeul mot dans la bouche d'*Auffreſne* ravit le ſpectateur.

Si dans la tragédie les idées doivent être parfaitement conformes au ſujet, & les expreſſions aux idées ; que penſez-vous, Meſſieurs, d'une manière de réciter, qui prétend amplifier les expreſſions, & les rendre avec des tons étrangers ailleurs qu'au théâtre ? Sous prétexte qu'un poëme dramatique eſt l'*imitation d'une nature embellie*, on veut que l'art de la déclamation orne encore la diction des vers ; comme ſi les mots diſoient autre choſe que ce qu'ils diſent, & qu'il fût poſſible de les donner pour plus qu'ils ne valent. N'eſt-ce pas d'ailleurs un ornement faux & ridicule, qu'un ton merveilleux pour des expreſſions ſouvent très-communes ? Si le poëte renchérit ſur la nature, & le déclamateur ſur le poëte, que verra-t-on

ſur la ſcène, ſinon des beautés factices & de mauvais goût, un traveſtiſſement de toutes les formes par leſquelles la vérité a droit de nous plaire? Rappellons-nous le mot d'*Apelle* à un écolier ſur la figure d'*Hélène* qu'il avoit peinte; *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche.* Deſtitués de vrais talens, la plupart des comédiens y ſuppléent comme ils peuvent, ils chargent leurs rôles pour ſurprendre quelques applaudiſſemens, & croyent jouer la tragédie, en deshonorant la ſcène par de véritables parades. C'eſt ainſi que le goût du public ſe corrompt inſenſiblement. Le rouge n'a d'abord ſervi chez les femmes qu'à leur tenir lieu de fraîcheur & de coloris. Aujourd'hui l'uſage en eſt général; & cet art eſt devenu ſi groſſier, qu'il dédaigne même d'être pris pour la nature. Croit-on que ce ſoient les belles femmes & les bons acteurs qui aient mis à la mode cette enluminure?

Je ne conteſte point qu'il n'y ait dans les arts, comme le dit M. *de la Harpe* des *données* & des *conventions*:

mais parmi ces *données*, il y en a de raiſonnables qu'il faut reſpecter; il y en a de ridicules qu'il faut proſcrire. La déclamation n'eſt pas ſuſceptible, comme d'autres arts, de règles bien déterminées; mais elle a pourtant ſes règles générales, dont il n'eſt pas permis de s'écarter. C'eſt bien une choſe *convenue* de la part du ſpectateur, qu'il ſe prêtera une fois pour toutes à de certaines diſparités qu'on ne peut lever au théâtre; qu'il permettra, par exemple, à *Gilles* ou à *Michaut* de s'appeller *Ulyſſe* ou *Agamemnon*; qu'il prendra cinq ou ſix toiſes en quarré pour le champ des Grecs; & quelques toiles peintes du plafond pour le ſéjour des dieux & du tonnerre: mais on n'a jamais pu *convenir* que les tons & les geſtes bourſoufflés d'un fanfaron à brodequins fuſſent propres à exprimer les grandes penſées des héros de l'antiquité. Ces *données* là choqueroient toutes les notions du vrai & du beau, & tendroient à faire de la déclamation un art tout-à-fait arbitraire.

Mais on parle en vers dans la tra-

gédie, remarque M. *de la Harpe*; & *si vous ne voulez pas dire des vers comme des vers, commencez par les mettre en prose.* Objection commode pour nous! Puisque sans y rien changer, elle forme un excellent conseil dans notre système. Qu'est-ce qui distingue en effet nos vers de la prose? C'est la césure & la rime. Or dans la récitation d'un long poëme, ce sont là des vices à corriger, & non des beautés à faire sentir. Que fera donc un acteur jaloux de bien dire? Il commencera par débarrasser ses vers de la pompe des expressions, il les décomposera, les *mettra en prose*; & pour rendre avec précision le sens une fois saisi, loin de *dire ses vers comme des vers*, il sçaura couler sur la rime, & rompre à propos la mesure. Mais voilà ce que la plupart des acteurs ne sçavent pas faire. Ils se laissent entraîner par l'harmonie de la phrase poëtique; ils la cadencent, la chantent, & ne parlent ainsi ni au cœur ni à l'esprit; au lieu de peindre la pensée, ils ne font entendre que de fausses notes & une mauvaise musique.

Je sçais que le style des vers est plus cadencé que celui de la prose, & que l'harmonie en est plus sensible. Qu'en conclurons-nous ? C'est que si les vers sont bien saisis, si le poëte a du goût, les phrases seront tellement coupées, que leur harmonie se fera sentir d'elle-même ; l'acteur n'aura qu'à bien parler, & à exprimer purement le sens, pour charmer l'oreille. Je soutiens même qu'il est impossible sans cela d'éviter la monotonie, d'où naît infailliblement la froideur du dialogue, & par-là même le relâchement de l'attention & l'ennui du spectateur.

Cette différence, sur laquelle on insiste tant, des vers à la prose, n'est donc point propre, ce me semble, à établir, comme on le voudroit, deux sortes de déclamations, & à justifier le ton héroïque, le débit pompeux qui règne au théâtre. Je vois bien là l'écueil des déclamateurs ; mais je n'y sçaurois voir un genre véritable de déclamation. Le panégyriste de *Racine* ne recusera pas ici l'autorité de ce grand tragique, si je peux du moins

m'en prévaloir par analogie. Quel poëte sçut mettre plus de noblesse & d'harmonie dans son style ? C'est vraîment l'*Apollon* de notre parnasse. Cependant, quel naturel ! Quelle élégante simplicité! Relisez, Messieurs, ceux de ses vers qui expriment les sentimens les plus relevés, ceux qui sont prononcés par les plus grands personnages, & dans les situations les plus importantes. C'est de la poësie, sans doute, & de la plus riche. Mais vous n'y trouverez presque point d'inversions, point d'épithètes emphatiques ; l'homme du goût le plus sévère ne s'exprimeroit pas autrement en prose ; & pour rendre la même chose aussi bien que lui, on est obligé de dire ses vers. Ce grand homme entendoit, sans doute, autre chose que nous par la noblesse théâtrale. Il sçavoit que la grandeur des idées gagne à la simplicité de l'expression ; & que la beauté de l'expression est bien mieux sentie quand le débit est simple comme elle. Dès-lors, il auroit été bien loin de prétendre qu'on manquât à la dignité de ses personnages en récitant comme

il écrivoit. Je n'offrirai ici qu'un exemple. Voyez la belle reponse de *Pyrrhus* à *Oreste*, quand celui-ci lui redemande *Astianax*. C'est la raison & l'humanité qui parlent avec éloquence, mais sans affectation, sans étalage. La pièce d'*Andromaque* a beau être une tragédie, *Pyrrhus* un roi, *Oreste* un ambassadeur ; si vous mettez la moindre déclamation dans tout ce discours, vous n'êtes plus qu'un vil histrion, aussi indigne de réciter des vers de *Racine*, que d'être roi d'Epire & protecteur du fils d'un héros.

Voilà pourtant un des argumens de M. *de La Harpe* : *Les rois*, dit-il, *les grands, les hommes bien élevés, ne parlent pas comme le peuple*. J'en conviens : mais c'est dans la manière de penser & de s'exprimer que gît la principale différence qu'il y ait entr'eux. Or l'auteur a sa tâche faite là-dessus ; il ne lui reste qu'à être fidèle à son rôle. Quant à l'extérieur ; observons que rien n'est si ordinaire à l'homme du peuple qui veut sortir du pair, & se donner pour un personnage, que de mettre de la bouffissure

dans son air, & d'affecter dans ses discours l'importance la plus ridicule; tandis que les plus grands hommes se sont distingués dans tous les temps, par la simplicité de leur langage & de leurs manières. Tels on nous peint les *Bayard*, les *Vendôme*, les *Turenne*; tels sont aujourd'hui les *Louis*, les *Joseph*, les *Fréderic*, les *Gustave* & les hommes les plus remarquables en Europe par le mérite joint à la naissance. L'air fastueux, la démarche altière, le ton imposant & magnifique donneront-ils une plus haute idée d'un roi que la simplicité d'*Henri IV*, dont l'ame étoit trop noble, trop élevée, pour qu'il crût gagner quelque chose à tout ce vain étalage?

Il est possible cependant que des circonstances particulières mettent, pour un temps, cette afféterie à la mode, & en imposent même là-dessus aux hommes de goût. Oserai-je, Messieurs, hasarder, à ce sujet, une réflexion que je soumets à votre jugement? On connoît l'amour de *Louis XIV* pour le faste, & tout ce qui tenoit à la représentation. Son

maintien étoit majestueux ; son ton, sa démarche, tout annonçoit son goût décidé pour l'air de grandeur. Il fit admirer ce ton à Versailles ; & l'on y prit, par imitation, des airs héroïques. De-là, le peu d'accueil qu'y reçut le Czar *Pierre* dont la simplicité presque rustique n'annonçoit rien aux yeux de la cour qui remplît l'idée qu'elle s'étoit faite d'un grand prince. Ce n'étoit pour elle qu'un homme, ce n'étoit rien. Or *Louis XIV* se plaisoit infiniment au spectacle. Les héros de théâtre, courtisans adroits du héros du jour, ne furent pas les derniers, comme on pense, à se comporter magnifiquement pour lui agréer ; & la scène, en dégénérant, se monta sur ce ton de fausse grandeur qui trouve encore parmi nous des apologistes.

Reprenons nos remarques. *On n'opine pas dans un conseil*, poursuit le critique, *du ton dont on jase à dîner ; on ne parle pas à son maître comme à son ami, ni aux hommes assemblés comme à son valet de chambre*. Fort bien. Que suit-il de là ? c'est qu'il y a des mœurs,

des convenances théâtrales, à observer pour le comédien comme pour l'auteur; c'est qu'il doit adapter son ton, ses gestes, sa contenance, au caractère du rôle qu'il joue, aux sentimens qu'il exprime, à la qualité des personnes auxquelles il s'adresse, & aux circonstances où il se rencontre; c'est qu'enfin l'acteur ne doit pas défigurer par son débit ce que le poëte s'est appliqué à dire de la manière la plus convenable. S'il est vrai que le fameux *soyons amis, Cinna*, soit prononcé par M. *Aufresne* du ton familier dont on diroit: *Mon ami, venez dîner avec moi*, c'est un contre-sens manifeste. Comment reconnoître à ces accens la supériorité d'*Auguste* sur *Cinna* dans son pardon magnanime? & si M. *du Fresnel* dit: *Je te connois, Omar;* comme on diroit: *Je te connois, beau masque;* il est clair qu'il transporte très-mal à propos *Zopire* au bal de l'opéra.

Tomberons-nous dans un excès pour éviter l'autre? Et conclurons-nous qu'au théâtre, quand on *opine dans un conseil*, quand *on parle à son*

maître, ou qu'on *s'adresse à des hommes assemblés*, il faille sortir du ton naturel & vrai qu'on employe dans le monde en ces occurrences? Ce paradoxe n'est pas soutenable. On voit des hommes d'état *opiner au conseil* du ton le plus simple, comme on voit des mirmidons *jaser à dîner* d'un ton d'importance. Tout dépend du goût, du bon sens, & de la portée de celui qui parle. Qui me prouvera qu'une déclamation vague & manièrée dans le goût moderne, est plus séante qu'une déclamation juste & naturelle qui s'attache au sens plutôt qu'à la phrase? Cet acteur ne mériteroit-il pas la risée, qui, sous prétexte qu'il *parle à des hommes assemblés*, voudroit mettre de la majesté en annonçant au parterre qu'on donnera dimànche *Turcaret*, suivi des *Fourberies de Scapin*, ou qui débiteroit d'un ton épique son compliment de rentrée? Faut-il qu'un comédien, dès qu'il paroît sur la scène, s'imagine tout-à coup avoir subi une métamorphose, qu'il prenne le cothurne pour des échasses, qu'il outre la nature, & se donne un air

gigantefque, plus fait encore pour révolter les gens de goût, que pour en impofer au commun peuple? Croyons, Meffieurs, que tant que les perfonnages tragiques conferveront au théâtre l'apparence humaine, tant qu'ils parleront notre langage & s'occuperont d'intérêts femblables aux nôtres, fuffent-ils des héros du premier ordre & des demi-dieux, croyons qu'ils ne doivent pas perdre un moment de vue cette nature que nous connoiffons, & que la peinture qu'ils nous préfentent doit, s'il eft poffible, pouvoir être prife en tout point pour l'original. M. *de la Harpe* veut que *le débit des vers* foit toujours *vrai dans fa dignité;* je ne fçais comment il accorde tout cela; pour moi, je trouverai ce *débit* toujours affez digne, pourvu qu'il foit vrai *.

* La longueur exceffive de cette lettre ne nous a pas permis de l'inférer toute entière dans ce N°; ce qui en refte forme comme une feconde partie de cette difcuffion intéreffante. Ce qu'on vient de lire, doit, à notre avis, faire defirer la fuite, où l'on trouvera pareillement d'excellens principes.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Œuvres de M. Palissot, *tome second, contenant les pièces de théâtre, &c.*

JE vous ai déjà rendu compte, Monsieur, des pièces de théâtre imprimées dans le premier tome de cette nouvelle collection. Je me rappelle vous avoir fait observer que ce volume, quoique des plus gros, ne contenoit cependant presque rien, & que sur quatre pièces qu'on y avoit inserées, il n'y en avoit guères qu'une qui fut supportable. Peut-être le second volume nous offrira-t-il des ouvrages plus dignes des talens que M. *Palissot* s'attribue, sur-tout pour le genre comique. Il me paroît que c'est principalement sur ses comédies qu'il

fonde sa réputation présente & l'espoir qu'il a de vivre dans la postérité. Il se regarde comme le restaurateur du vrai comique ; il répete sans cesse dans ses longues préfaces, avec ce ton de modestie qui lui est propre, qu'il a souvent été nommé *comme un de ceux qui paroissoient avoir le plus de dispositions pour ressusciter le genre de la bonne comédie ;* que *l'on citoit son talent toutes les fois qu'on parloit de la bonne comedie.* Il affecte continuellement de rapprocher ses pièces de celles de *Molière*, & ceux qui connoissent M. *Palissot* ne croiront certainement point que ce soit dans le dessein de s'humilier ; ils seront bien plus portés à penser que son amour-propre est assez aveugle pour ne pas voir l'intervalle immense qui le sépare du créateur de la comédie. Ces prétentions paroîtront d'autant plus extraordinaires, que les pièces de M. *Palissot* sont au théâtre comme non avenues, on ne les représente jamais, & bien des gens qui fréquentent assiduement les spectacles ne sçavent seulement pas si M. *Palissot* a fait des comédies. On pourroit peut-être supposer que si ses

ouvrages ne brillent pas sur la scène, c'est moins leur foiblesse qu'il en faut accuser que l'injustice des comédiens : il faut donc examiner avec impartialité les pièces en elles-mêmes : il faut voir si elles annoncent effectivement dans l'auteur ce génie dont il lui plaît de se gratifier si libéralement, & sçavoir une fois à quoi *s'en tenir* sur le degré d'estime qui est dû aux talens dramatiques de M. *Palissot*. Je sçais qu'il se prévaut aujourd'hui des éloges prodigués autrefois dans l'Année Littéraire à quelques-unes de ses productions théâtrales ; mais il dissimule adroitement ces critiques que la force de la vérité arrachoit à son panégyriste. D'ailleurs, si mon père, séduit par son attachement pour M. *Palissot*, a lu plusieurs de ses pièces avec les yeux indulgens de l'amitié, c'est une faute que l'on ne doit plus lui reprocher, elle est assez expiée : si, en faveur d'un ami, il s'est écarté une fois des règles de la saine critique, M. *Palissot* a pris soin lui-même de punir cette erreur,

par la manière cruelle dont il a outragé son imprudent panégyriste ; & il ne pourra pas du moins m'opposer le témoignage d'un homme qu'il accuse d'avoir rendu suspectes ses louanges, en les prodiguant à des hommes médiocres, puisqu'il est lui-même le principal objet de ces éloges outrés. Ainsi, Monsieur, dans l'examen où je vais entrer, je ne craindrai point de paroître plus sévère que mon père, persuadé qu'il eût pensé comme moi si le vif intérêt qu'il prenoit à la gloire de M. *Palissot* ne lui eût fait illusion.

Le Cercle, ou les Originaux, comédie représentée à Nancy le jour de la dédicace de la statue de *Louis XV*. Nous passerons légérement sur cette bagatelle ; l'auteur lui-même ne paroît pas y attacher un grand prix : à peine ose-t-il lui donner le nom de comédie ; il avoue que ce n'est qu'une simple esquisse, dans laquelle il a crayonné foiblement quelques ridicules, & certainement on peut l'en croire lorsqu'il lui arrive de parler modestement de ses ouvrages. *Le Cercle* est une pièce épisodique, appellée vulgairement

pièce à tiroir. Elle est composée de scènes décousues dans lesquelles différens originaux étalent leurs ridicules ; on y voit passer successivement en revue un poëte sottement entêté de son mérite, caractère usé & rebattu ; une femme sçavante bien moins comique que celles dont *Molière* nous a tracé le portrait ; un financier petit-maître ; un médecin doucereux & galant ; un philosophe possédé du démon de la singularité. Ces trois scènes sont les meilleures, ou plutôt les seules qui aient quelque mérite : mais à la peinture de ces originaux, qui a quelque chose de comique & de réjouissant, succède une querelle entre deux amans, qui finissent, selon l'usage, par se raccommoder : cette situation, aujourd'hui si commune & si triviale, paroît encore plus fade & plus ennuyeuse, parce qu'elle est d'un genre tout différent de celui qui domine dans les scènes précédentes. Malgré la médiocrité de sa pièce, l'auteur, dans son avant-propos, a la mal-adresse de citer les Fâcheux de *Molière*, comédie du même genre que

la ſienne, & qui fut faite auſſi à l'occaſion d'une fête. Cependant ce qui pouvoit lui arriver de plus fâcheux c'étoit ſans doute que l'on mît ſon ouvrage en oppoſition avec celui de *Molière*. Il inſiſte auſſi beaucoup ſur le mérite des portraits qui ſe trouvent dans ſa pièce, &, comme s'il craignoit que ſes lecteurs n'euſſent point aſſez de ſagacité pour découvrir toute la fineſſe de ſon art, il a ſoin de leur faire remarquer qu'il na pas peint les ridicules tels qu'ils étoient du temps de *Molière*, mais tels qu'ils ſont aujourd'hui ; que ſon financier n'eſt point lourd & épais comme *Turcaret*, & que ſon médecin n'a ni le chapeau pointu ni le pédantiſme de M. *Purgon*. Une pièce de cette nature étoit faite, ſans doute, pour tomber dans l'oubli, cependant le mérite & la réputation d'un écrivain que l'auteur y tournoit en ridicule, donnèrent à ſon ouvrage une certaine célébrité. L'éloquent citoyen de Génève, *Jean-Jacques Rouſſeau*, étoit ſi clairement déſigné dans la ſcène du philoſophe, qu'on ne l'eût pas mieux reconnu quand il eût été nommé. Des perſonnes reſ-

pectables furent indignées de voir un homme de génie ainsi prostitué à la risée publique & bafoué sur un théâtre. Elles se plaignirent au roi de Pologne de la témérité de M. *Palissot*. L'accusé écrivit pour sa justification; il ne demandoit pas mieux, c'étoit une occasion de faire briller son éloquence, qui n'est jamais plus vive & plus animée que lorsqu'il est lui-même l'objet du discours. En effet, il parla si bien qu'il gagna sa cause. Aujourd'hui les différentes pièces de ce procès servent à enfler les volumes de la nouvelle collection. Ce seroit peut-être ici le lieu d'examiner si les personnalités doivent être tolérées sur la scène, s'il est permis de produire en plein théâtre un citoyen assez clairement désigné pour que personne ne puisse le méconnoître. Ceux qui, avec M. *Palissot*, voudroient introduire une pareille licence, s'autorisent de l'exemple de *Molière*; mais si les portraits tracés par la main de ce grand homme dégénèrent quelquefois en satire personnelle, ce n'est pas par là qu'il faut l'imiter. La comédie des

Femmes ſçavantes eût-elle été moins plaiſante ſi l'auteur eût ſubſtitué au véritable ſonnet de l'abbé *Cotin* d'autres vers non moins ridicules, mais dont l'on n'eût point connu l'auteur? La comédie de M. *Paliſſot* auroit-elle eu moins de mérite, ſi dans la ſcène du philoſophe, il ſe fût borné à des plaiſanteries générales ſur l'amour de la ſingularité, s'il n'eut pas fait ſortir de la ſcène ſon philoſophe en chantant ces paroles du Devin de village, *quand on ſçait aimer & plaire?* &c. Je ſçais qu'un auteur comique doit peindre d'après nature, qu'il faut que ſes portraits ſoient reſſemblans; mais il ne doit jamais ſe permettre aucun de ces traits particuliers qui déterminent ſûrement l'application ſur telle ou telle perſonne; & qui font tomber le maſque dont le perſonnage eſt couvert; car de pareils traits annoncent toujours plus de malignité que de génie. M. *Paliſſot* dit dans ſon mémoire juſtificatif » que » l'attentat eſt dans celui qui fait les » applications en matière grave, & » qu'il n'appartient à perſonne de de- » viner le ſecret d'un auteur ». On

pouvoit lui répondre que l'attentat est dans l'auteur qui divulgue lui-même son secret, qui démasque son personnage & nomme en quelque sorte celui qu'*il* a voulu peindre.

Les Philosophes, comédie. Nous voici enfin arrivés au chef-d'œuvre de M. *Palissot*, à cette pièce immortelle, qui *n'a pas été moins accueillie chez les étrangers qu'à Paris même*, & qui, si l'on en croit les modestes raisonnemens de l'auteur, est fort supérieure aux Femmes sçavantes de *Molière*. C'est dans cet ouvrage qu'il a déployé toutes ses forces : lorsque nous en aurons apprécié le mérite, nous aurons la juste mesure des talens de M. *Palissot* ; mais avant d'entrer dans l'examen de la comédie des Philosophes, il faut rendre à l'auteur la justice qui lui est due. Rien n'étoit plus digne du zèle d'un bon citoyen que de s'élever contre une secte également funeste à la religion, à l'état & aux lettres. Les assemblées de l'hôtel de Rambouillet ne tendoient qu'à corrompre le goût, mais les nouveaux philosophes renversoient tous

les principes de la morale, & leur doctrine étoit capable de troubler l'ordre de la société. L'objet de la comédie des Philosophes étoit donc plus utile & plus important que celui des Femmes sçavantes. Mais il falloit un *Molière* pour traiter un pareil sujet, qui n'a été qu'ébauché par M. *Palissot*. D'abord, l'invention, cette partie si essentielle à un poëte dramatique, lui a manquée absolument. La fable de sa pièce est évidemment calquée sur celle des Femmes sçavantes. Dans la comédie de *Molière*, *Philaminte*, femme qui a la manie du bel-esprit, veut donner sa fille en mariage à *Trissotin*, poëte ridicule, qui la séduit par ses flatteries & son ton précieux. Dans la comédie des Philosophes, *Cydalise*, femme entêtée de la philosophie, veut donner sa fille en mariage à *Valère*, philosophe imposteur, qui la séduit par ses flatteries & son jargon emphatique. On y trouve aussi plusieurs traits pris dans la comédie du *Tartuffe*, sur-tout au premier acte, le caractère de la soubrette *Marton* est une foible copie de celui de *Dorine*. *Marton* exhorte *Rosalie* à refuser l'é-

pour que sa mère veut lui donner, comme *Dorine* exhorte *Mariane* à refuser *Tartuffe* que son père lui destine pour époux. La scène où *Cydalise* annonce à sa fille qu'elle veut la marier à *Valère* ne diffère en rien, quant au fonds, de celle où *Orgon* annonce à sa fille qu'il veut la marier à *Tartuffe*. Pour ce qui regarde les détails, M. *Palissot* s'applaudit beaucoup de la manière dont il a fait parler *Cydalise*; il prétend que les maximes philosophiques qu'elle débite sur l'amour maternel sont très-comiques, & il a raison; mais où a-t-il pris l'idée de ce comique? c'est évidemment dans ces vers où *Orgon* fait l'éloge du *Tartuffe*.

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien.
Il m'enseigne à n'avoir d'affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon ame,
Et je verrois mourir frère, enfans, mère & femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.

En effet, d'où naît le comique de ces vers ? n'est-ce pas de l'erreur ridicule d'*Orgon*, qui débite comme des maximes d'une véritable piété, des sentimens contraires à la nature & à l'humanité ? De même, lorsque *Cydalise* dit à sa fille :

Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est dans le fond qu'un mensonge assez doux,
Une foiblesse....
....
Je reconnois vos droits sur le cœur d'une mère ;
Mais je les annoblis, & si je vous suis chère ;
Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le hasard qui vous donna le jour.

D'où naît le comique d'un pareil langage ? n'est-ce pas de l'erreur ridicule de cette femme, qui expose, comme des maximes de la saine philosophie, des sentimens contraires aux plus douces loix de la nature. Suivez, Monsieur, la marche de cette

scène, vous verrez qu'elle n'est que la copie de celle d'*Orgon* avec sa fille. Voici le début de la scène de *Molière*.

> *J'ai, Mariane*, en vous
> Remarqué de tout temps un esprit assez doux;
> Et de tout tems aussi vous m'avez été chère, &c.

M. *Palissot* commence de la même manière. . . . . . .

> Vous êtes belle & sage;
> *Rosalie*, & pour vous j'eus toujours des bontés.
> Je vais connoître enfin si vous les méritez.

Vous remarquerez aussi que *Cydalise*, pour proposer *Valère* à sa fille, emploie le même tour dont se sert *Orgon* pour proposer *Tartuffe* à la sienne.

> J'avois avec *Damis* conclu votre himénée,
> De légers intérêts m'avoient déterminée . . . .
> . . . .
> Mais enfin, aujourd'hui, je romps ces nœuds vulgaires.
> *Damis* a du bon sens, des vertus, de l'honneur;
> Il a ce que le monde exige à la rigueur.
> Tout mortel n'est pas fait pour aller au sublime.
> Dans le fond cependant on lui doit de l'estime;

Mais je vous dois aussi, ma fille ; un autre
époux,
Beaucoup plus convenable & plus digne de
vous.
Valère a ce qu'il faut, pour plaire & pour séduire,
C'est peu de vous aimer, il sçaura vous conduire......

. . . .

Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.

Ecoutons maintenant *Molière*.

J'avois donné pour vous ma parole à *Valère* ;
Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin ;
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin.
Je ne remarque point qu'il hante les églises...

. . . .

Avec le ciel l'autre est le mieux du monde ;
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tout point comblera vos desirs ;
Et sera tout confit en douceurs & plaisirs,
Ensemble vous vivrez, &c.

Il y a dans la scène de M. *Palissot* un moment où *Cydalise*, émue des discours de sa fille, a besoin de toute

sa philosophie pour endurcir son ame. Le trait est heureux & naturel, mais vous le retrouverez également dans la troisième scène du quatrième acte du *Tartuffe*. *Orgon*, attendri par les pleurs de sa fille, mais persuadé que cet attendrissement est une foiblesse que la religion condamne, s'exhorte *à la* cruauté.

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse
humaine.

Vous voyez, Monsieur, que l'auteur n'a pas eu besoin d'un grand effort de génie pour imaginer cette scène, qui est une des meilleures de la pièce, & la seule qui soutienne le premier acte. Il est aisé de voir au premier coup-d'œil que l'entrée de *Cydalise* sur la scène est aussi copiée d'après l'entrée du *Tartuffe*. Ces vers

Retirez-vous, *Marton*,
Prenez mes clefs, allez renfermer mon *Platon*.

rappellent à l'instant celui-ci,

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline.

Il faut convenir, Monsieur, que ces imitations sont heureuses & fort adroites, & l'auteur, dont l'imagination est ingrate & stérile, ne pouvoit rien faire de mieux que d'imiter un si bon modèle.

Le second acte s'ouvre par une longue scène entre *Valère* le principal philosophe & son valet *Frontin*, qu'il a placé chez *Cydalise* en qualité de secrétaire, sous le nom de *Carondas*. On y trouve quelques détails agréables ; on a goûté sur-tout le trait de ce *Carondas*, qui, abusant de la doctrine de son maître sur l'intérêt personnel, fouille dans sa poche & veut le voler. On pourroit dire que cette résolution de voler est trop subite ; qu'il n'est pas naturel que *Carondas* se mette en devoir de pratiquer la doctrine de son maître au moment qu'il l'entend débiter, qu'il devoit attendre un lieu & une occasion plus favorables ; mais les charges théâtrales demandent plus d'indulgence, & si le trait n'est pas bien naturel, il est ingénieux ; cela n'empêche pas que le fonds de cette scène, & même

la plupart des détails, ne soient très-défectueux. Pourquoi *Valère* vient-il chez *Cydalise*? cet homme, à la veille d'épouser la fille de la maison, ne voit *ni la* mère ni la fille, & vient uniquement pour parler à son valet, & que vient-il lui dire? ce que le valet sçait aussi bien que lui, que tout va bien, & qu'il est sur le point dépouser *Rosalie*; il l'avertit de flatter *Cydalise*, de l'entretenir dans la bonne opinion qu'elle a conçue de lui, comme si, depuis qu'il l'a placé secrétaire chez *Cydalise*, il ne lui avoit pas déja donné amplement toutes ces instructions. Aussi tout cela n'est-il pas le motif; mais seulement le prétexte de la scène, & cela est si vrai, que le maître ne songe à donner cet avis au valet qu'à la fin d'une scène mortelle par sa longueur. Quel est donc la matière de ce long entretien? c'est la morale philosophique, ce sont les mystères les plus secrets de la secte. Pourquoi *Valère* vient-il débiter cette morale, & dévoiler ces mystères? pourquoi entre-t-il dans un enthousiasme ridicule devant un benêt de valet? c'est

que l'auteur n'a trouvé personne avec qui mettre son philosophe en scène. Je m'étonne cependant qu'avec autant d'adresse qu'il en a pour imiter, il n'ait pas songé a opposer à son philosophe un homme honnête & sensé, ce qui lui eût fourni le sujet d'une très-bonne scène dans le goût de celle d'*Ariste* & de *Cléon* dans le Méchant; de *Cléanthe* & de *Tartuffe*, de *Trissotin* & de *Clitandre* dans *Molière*; cette manière est sur-tout celle de *Molière*, qui n'est jamais plus admirable & plus éloquent que lorsqu'il fait parler l'honnête homme de sa pièce contre le vice qu'elle attaque. M. *Palissot* pouvoit ranimer son personnage froid & inutile de *Damis* en le mettant aux prises avec *Valère*. Les déclamations de ce *Damis* contre les philosophes dans sa scène avec *Cydalise* sont foibles, vagues, & sur-tout fort deplacées; il est naturel que *Cydalise* n'ajoute aucune foi aux invectives d'un jeune homme qui s'efforce de rendre son rival odieux; il est même peu vraisemblable que cette femme, prévenue, ait la patience d'écouter

si long-temps des discours qui doivent lui paroître insensés. Dès-lors il ne peut y avoir aucun intérêt dans cette scène; mais si *Damis*, placé vis-à-vis du philosophe, l'eût confondu & humilié par la force de ses raisons, ce contraste bien rendu, eût été au théâtre du plus grand effet. Ce second acte n'est guères plus riche que le premier; il n'a que deux scènes qui méritent quelqu'attention, celle de *Valère* avec *Carondas* dont je viens de vous faire sentir le défaut; celle de *Cydalise* travaillant à la préface de son livre : c'est, à mon gré, la meilleure, la plus comique & la plus originale de la pièce. Je vous ai indiqué en quoi péchoit celle de *Damis* avec *Cydalise*.

Jusqu'ici on n'a point encore vu paroître de philosophes, si ce n'est *Damis* qui est venu furtivement & *incognito* parler à son valet. On les voit arriver en cérémonie au commencement du troisième acte. La dispute de *Valère* & de *Dortidius* ressemble trop à celle de *Trissotin* & de *Vadius*, pour qu'on puisse en faire un mérite à l'auteur. L'entretien des

philoſophes avec *Cydaliſe* eſt fort au-deſſous de la ſcène de *Triſſotin* avec les femmes ſçavantes pour le feu, la gaîté & la bonne plaiſanterie. *Valère*, qui, dans une converſation avec ſon valet, a étalé, mal à propos, tant de philoſophie, ne joue auprès de *Cydaliſe* que le rôle d'un flatteur. Le défaut eſſentiel de cette ſçène eſt que les philoſophes y ſont repréſentés comme des fourbes & des intriguans littéraires, plutôt que comme des philoſophes; leur caractère principal eſt manqué abſolument. Il leur échappe même des maladreſſes capables de détromper *Cydaliſe*, ils lui font trop voir que toute leur reſſource eſt dans l'intrigue & dans la cabale.

Nous avons tant de gens qui pour nous ſe dévouent,
Tant de petits auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je ſuis aſſuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon ſens.

. . . .

Armons la main des ſots pour nous venger de lui;

Ne peut-on pas gagner des acteurs, des actrices ;
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses,
Il faut de la cabale exciter les rumeurs.

C'est alors le poëte qui parle, & non pas le personnage. La scène du colporteur n'est piquante que par les personnalités. Si les titres des livres n'eussent rappellé sur le champ les noms de leurs auteurs, qui tous étoient alors vivans & fort connus, elle eût paru fort insipide. On a ri de voir *Crispin* marcher à quatre pattes, & la seule singularité étoit capable de produire cet effet. Cette situation est sûrement neuve au théâtre ; il n'en est pas moins vrai que c'est une farce basse & grossière, d'autant plus condamnable qu'elle est disparate, & s'éloigne trop du ton noble & froid qui domine dans le reste de la pièce. Cet incident d'ailleurs est inutile & ne produit rien. *Crispin* ne vient sur la scène que pour remettre à *Cydalise* un billet important qu'il pouvoit aussi bien lui apporter en marchant sur ses deux pieds ; il a grand tort de dire :

Je me suis servi de ce déguisement
Pour remettre en vos mains un billet important.

Il n'étoit pas même nécessaire que ce billet fût remis par *Crispin* ; *Marton* qui l'a trouvé pouvoit tout aussi-bien le communiquer à sa maîtresse. Ce billet surpris chez *Carondas*, qui avoit malheureusement laissé sa porte ouverte, est une machine qui n'est pas heureuse, & on peut appliquer au dénouement de cette pièce ce vers que dit *Marton* :

L'heureux hasard, Monsieur, que cette porte ouverte.

Le personnage de *Crispin* est totalement inutile. Pendant le cours de la pièce il vante beaucoup son mérite & ses talens pour l'intrigue ; & toutes ces fanfaronades n'aboutissent qu'à être porteur d'un billet que tout autre pouvoit remettre aussi bien que lui. D'après ces observations vous voyez bien, Monsieur, que ce chef-d'œuvre de M. *Palissot* est fort éloigné d'être une bonne comédie : cependant vous

n'imagineriez pas les éloges pompeux que l'auteur se donne à lui-même dans l'examen qu'il a fait de sa pièce. C'est-là qu'il donne un libre essor à son amour-propre, & qu'il se couvre d'un ridicule plus grand que celui qu'il a essayé de jetter sur les philosophes. Effectivement, cet examen fait plus rire que la pièce même; mais c'est de M. *Palissot* que l'on rit: il commence d'abord par établir que le sujet de la comédie des Philosophes est un des plus difficiles qui eût jamais été traité sur la scène, parce que jusqu'alors on n'avoit guères entrepris de faire rire sur la scène aux dépens de quelque personnage, sans le dégrader en quelque sorte aux yeux des spectateurs, au lieu qu'il a rendu les siens ridicules sans les dégrader: Le fait est-il bien vrai? Selon M. *Palissot* on dégrade un personnage en lui prêtant, ou des idées ridicules auxquelles il attache une importance comique, ou une manière de s'exprimer triviale & risible, ou bien enfin en lui supposant une crédulité sans bornes, & qui le fait donner dans tous les pièges qu'on

veut lui tendre. Or je vous demande si M *Palissot* n'a pas effectivement prêté à ses philosophes des idées ridicules auxquelles ils attachent une importance comique ? quoi de plus ridicule que la sotte vanité d'un homme qui débite comme des oracles les systêmes d'un cerveau creux & qui se croit fait pour réformer le genre humain ? quoi de plus ridicule & de plus risible que l'emphase avec laquelle ses philosophes expriment des idées communes ? Une vaine enflure dans le style est aussi triviale que la bassesse de l'expression. *Cydalise* n'est-elle pas dégradée, à son tour, par cette crédulité sans bornes qui la fait donner dans tous les pièges grossiers que lui tendent les philosophes ? mais quand on accorderoit à M. *Palissot* qu'il a rendu ses personnages ridicules sans les dégrader, il ne seroit pas le premier qui eût tenté avec succès une pareille entreprise : le glorieux fait rire & son caractère n'est point dégradé ; le poëte fait rire dans la Métromanie & son caractère n'est point dégradé. Il seroit aisé de citer plusieurs autres exemples. L'auteur

nous explique ensuite pourquoi il a renfermé sa pièce dans les bornes de trois actes, c'est ce qu'il appelle *révéler son secret*. Ce grand secret, c'est qu'il a imité *Aristophane*; & comment l'a-t-il imité ? *En s'occupant foiblement de sa fable* & de la conduite de sa pièce. C'est par-là qu'il se flatte d'avoir approché de son modèle, au point qu'il se regarde comme un *Aristophane* moderne. Je conçois aisément que M. *Palissot* a pu imiter *Aristophane* dans l'irrégularité de ses plans; mais je vois que dans tout le reste il n'a rien de commun avec cet ancien comique. Aucun poëte n'a eu l'imagination plus vive, plus féconde, un talent plus heureux, plus d'invention qu'*Aristophane*. On sçait assez que l'invention n'est pas le côté brillant de M. *Palissot*. Les pièces d'*Aristophane* abondent en situations neuves & originales; M. *Palissot* n'abonde qu'en imitations & en copies. Aucun poëte n'a eu plus de feu & de vivacité dans le dialogue: M. *Palissot* a souvent de la précision ou de l'élégance, mais il est toujours froid & com-

passé. L'auteur *des Philosophes* est étonné de la sagacité & de la pénétration qu'il a fait éclater dans une scène de sa pièce, où il prédit que les philosophes répandront contre lui des libelles, & qu'ils se compareront à *Socrate* joué par *Aristophane*. Cette prédiction, conforme à l'évènement, lui paroît une *singularité remarquable*, *& dont on ne connoît pas d'exemple*, peu s'en faut qu'il ne se regarde comme un devin ou comme un prophete. Cependant n'est-il pas bien naturel de prévoir que des gens de lettres écriront contre un ennemi qui les diffâme? Est-il si difficile de deviner que des philosophes traduits sur la scène se rappelleront le plus grand philosophe de la Grèce berné sur un théâtre? En vérité *il ne faut pas être grand sorcier pour cela.* Ici l'auteur commence à s'appercevoir, quoiqu'un peu tard, qu'il n'est pas honnête de se louer soi-même. Il s'arrête au milieu de son panégyrique; mais son amour-propre n'y perd rien, &, pour se dédommager amplement de cet effort de modestie, il tire de l'oubli des réflexions sur sa pièce faites par lui & publiées sous le

nom d'un de ses plus zèlés partisans, qui *le* met sans façon au-dessus de *Molière* : à l'entendre, M. *Palissot* dans tous les endroits imités des *Femmes sçavantes* l'emporte de beaucoup sur son modèle. Les caractères de *Valère* & de *Cydalise* sont préférables à ceux de *Trissotin* & de *Philaminte*. Des assertions si étranges suffisent pour faire connoître le goût & la saine critique qui règnent dans ces réflexions, & quel fond on peut faire sur le jugement d'un écrivain aussi partial : si M. *Palissot* n'eût pas été séduit par le plaisir qu'on ressent toujours à être flatté, il eût sans doute songé que des éloges outrés nuisent quelquefois plus à la réputation d'un auteur que la plus sanglante satyre, & pour son propre honneur il n'eût point fait imprimer des réflexions qu'il n'a pu s'empêcher de trouver lui-même *trop flatteuses*.

L'Homme dangereux. Cette comédie est une nouvelle preuve de la stérilité de M. *Palissot* : après avoir pillé les autres, il en est venu au point de se piller lui-même. L'intrigue en est exactement la même que celle

des *Philosophes* : *Valère*, homme d'esprit, mais dont le caractère est noir & méchant, s'est emparé de la confiance d'*Oronte*, qui veut lui donner sa fille en mariage. Pour écarter son rival *Dorante* il lui attribue des couplets affreux qu'il a composés lui-même contre *Oronte* ; mais sa fourberie est découverte par l'adresse d'une soubrette, & il est congédié honteusement. Si on ne connoissoit pas au théâtre *le Flatteur*, *le Médisant*, *le Méchant*, l'Homme dangereux pourroit être regardé comme une comédie assez passable ; mais lisez, Monsieur les pièces que je viens de nommer, & sur-tout le *Méchant*, vous serez étonné de la hardiesse avec laquelle M. *Palissot* s'en est approprié les principaux traits. Vous verrez que le caractère de *Valère* est une foible copie de celui de *Cléon*, qu'*Oronte* est exactement dessiné d'après *Géronte* ; si les bornes de cet extrait me permettoient d'entrer dans quelque détail, je vous prouverois dans un parallèle suivi entre les deux pièces, que l'*Homme dangereux* n'est qu'un réchauffé du

Méchant. L'auteur, toujours imitateur fidèle d'*Aristophane*, & par conséquent peu attentif à la fable & à la conduite de ses pièces, s'est permis dans celle-ci plusieurs invraisemblances choquantes. Son Homme dangereux qu'il représente comme un personnage si fin, si délié, se laisse ridiculement duper par une soubrette & par la fille d'*Oronte*, quoiqu'il n'en soit point amoureux, & que cette jeune personne, par sa froideur & son air embarrassé, semble l'avertir qu'on le trompe : sa crédulité est si grande, qu'il dévoile son noir projet à ces deux femmes, au risque d'en être trahi. *Pasquin*, aussi imbécille que son maître, se laisse sottement intimider par les vaines menaces d'une soubrette, & lui livre les papiers de son maître : c'est par ces heureux moyens que l'auteur arrive avec beaucoup de peine à son dénouement : si M. *Palissot* eût prévu, lorsqu'il composa cet ouvrage, que sa brillante destinée l'appelloit à l'emploi de journaliste, il n'eût pas sans doute tenté d'avilir des fonctions très-utiles à la littérature,

il n'eût point travesti *Pasquin* en journaliste, il n'eût point dit que

Paris regorge de frelons,
De la littérature importans avortons,
Médisante recrue, à l'opprobre livrée,
Et dont les candidats sont pris dans la livrée.

M. *Palissot* qui s'est aggrégé depuis peu à ce corps, déjà trop nombreux, de frélons & d'importuns avortons de la littérature, & qui doit connoître un peu ses confrères, en pourroit-il citer quelqu'un qui eût été *pris dans la livrée?*

Il est à remarquer qu'il y a dans *l'Homme dangereux* une tirade sur les philosophes, fort supérieure à toutes celles qui se trouvent dans la comédie même des Philosophes. Vous lirez avec plaisir ce morceau qui est écrit avec vigueur.

ORONTE.

Dorante est philosophe ?

VALERE.

Il s'en donne le nom;
Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison,

Se croyant appellés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre;
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Eclairer l'univers & régenter les Rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs,
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs,
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules,
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux péné-
trans,
Prêchant la tolérance, & très-intolérans,
Qui sur un tribunal, érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protec-
teurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs;
Enfin du monde entier s'arrogeant les hom-
mages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. *Palissot* qui attache toujours à ses petites affaires une très-grande importance, est persuadé que la représentation de cette pièce eût été un des évènemens les plus singuliers de

l'année 1770 : il avoit tracé le principal caractère de sa pièce d'après l'idée injurieuse que les philosophes avoient donnée de sa personne dans une foule de libelles. Il avoit eu soin de faire répandre ensuite que cette pièce étoit une satyre sanglante contre lui ; ses ennemis n'eussent pas manqué de l'applaudir avec chaleur ; mais ils eussent été bien surpris lorsque M. *Palissot* auroit déclaré qu'il en étoit l'auteur. Malheureusement son secret transpira, & la police défendit qu'on jouât la pièce. Je crois cependant que M. *Palissot* peut se consoler de cette défense, qui lui a sans doute épargné le désagrément d'une chûte ; car il est probable que malgré les efforts du parti philosophique, les spectateurs indifférens, qui sont toujours le plus grand nombre, eussent été choqués des réminiscences, des vices de conduite, des mauvais jeux de théâtre entre le valet & la soubrette qui défigurent absolument cette pièce.

Les Courtisannes. Voici encore une comédie qui n'a point encore eu les honneurs de la représentation : quoi-

que munie de l'approbation de la police, elle a paru aux comédiens *peu compatible, par son extrême indécence, avec la dignité du théâtre François.* Ce refus fut pour M. *Palissot* la matière de plusieurs écrits & pièces justificatives qu'il a fait imprimer avec sa comédie, vous y trouverez même une consultation d'avocats, qui lui ont dit, pour son argent, que les comédiens avoient grand tort de refuser la pièce. Mon avis est que les comédiens ont rendu un véritable service à M. *Palissot* en refusant de la jouer; quelques réflexions sur cet ouvrage suffiront, Monsieur, pour vous en convaincre. Vous connoissez peut-être un roman intitulé: *Lettres du Marquis de Roselle*: c'est dans ce livre que M. *Palissot* a pris le sujet de sa pièce, mais le romancier est bien au-dessous du poëte par la force & la vérité des caractères, par la vivacité de l'intrigue, & pour l'utilité morale. *Rosalie* qui joue le rôle principal dans la pièce de M. *Palissot*, n'a point cet art de tromper, cette perfidie, cette profondeur de dissimulation &

d'artifice qui devoient composer son caractère : c'est une petite étourdie assez aimable, qui ne prend pas beaucoup de peine pour se déguiser aux yeux de son amant, & qui certainement ne peut être dangereuse que pour un imbécille ; d'ailleurs, elle aime *Gernance* d'assez bonne foi, elle n'est point, à beaucoup près, aussi odieuse qu'elle devoit l'être dans une pièce de ce genre. *Gernance* est un caractère foible & nullement théâtral, parce qu'il est toujours dans la même situation ; près d'épouser une certaine courtisanne, connue pour telle, il n'éprouve aucune agitation, aucune perplexité, il ne flotte point entre sa passion & son honneur, il n'est point ému des représentations de son ami, il poursuit son projet avec une tranquillité philosophique très-contraire au mouvement & à l'intérêt qu'on exige sur la scène. Un autre défaut essentiel de ce rôle, c'est que *Rosalie* étant bien éloignée de prendre les précautions nécessaires pour le tromper adroitement & avec une certaine décence, l'aveuglement de *Gernance*

ne peut plus être attribué au délire de la passion : c'est de sa part une pure bêtise qui le rend méprisable : lorsqu'au milieu d'un cercle de courtisannes, qui, avec sa future épouse, attendent impatiemment pour aller au bal la berline d'un financier, & se répandent en propos indécens, il ne s'apperçoit pas de la sottise qu'il va faire, & persiste à regarder *Rosalie* comme une femme honnête & digne de lui ; certainement il ne faut pas mettre absolument sur le compte de l'amour une insensibilité de cette espèce. *Lysimon*, l'ami de *Gernance*, ne met point dans les scènes avec son ami cette chaleur & ce pathétique que devoit lui inspirer le zèle de l'amitié. L'auteur pouvoit mettre dans sa bouche des détails très-éloquens sur les dangers auxquels *Gernance* s'exposoit en formant une pareille union ; bien loin de cela, son langage est toujours sec & brusque, il agit d'ailleurs fort peu, & quoi qu'allant & venant beaucoup durant la pièce, ses courses n'aboutissent qu'à aller demander à milord *Carlinfort* un cer-

tificat qu'il n'a jamais ſongé à s'unir avec *Roſalie*. Le rôle du philoſophe *Sophanes* n'eſt pas trop honnête, & c'eſt encore une malice de M. *Paliſſot* d'avoir décoré du nom de philoſophe le vil agent d'une courtiſanne; à cela près, ce caractère eſt aſſez vrai, & peut-être un des moins mauvais de la pièce, ſi l'on en excepte cependant celui de *Marton*, fort malhonnête à la vérité, & qu'on n'oſeroit appeller de ſon véritable nom, mais qui d'ailleurs eſt naturel & aſſez bien ſoutenu. Si des caractères nous paſſons à l'intrigue, nous trouverons que toute l'action porte ſur une prétendue lettre de milord *Carlinfort*, qui propoſe à *Roſalie* de l'épouſer. La ſoubrette a fait voir cette lettre à *Gernance* en lui vantant le ſacrifice que *Roſalie* lui faiſoit d'un parti ſi brillant. *Gernance* l'a montrée à ſon tour à *Lyſimon*, pour lui prouver qu'il a tort de ſoupçonner *Roſalie*, & *Lyſimon* court, pendant toute la pièce, pour déterrer *Carlinfort*, & ſçavoir de lui ſi la lettre eſt véritable. Un poëte habile pour donner du mouvement à ſon intrigue & l'ani-

mer l'intérêt, auroit suscité quelque brouillerie entre *Rosalie* & *Gernance*, & le racommodement eût fait éclater davantage la folle passion de l'un, l'artifice & la fausseté de l'autre. Dans la pièce de M. *Palissot*, la marche de l'action est toute monotone & sans aucun intérêt, les scènes ne sont remplies que de conversations inutiles, de projets de bal, & autres misères semblables : mais ce qu'il y a de plus vicieux, c'est le dénouement. En effet, la véritable lettre de milord *Carlinfort* n'est pas un motif suffisant pour détromper *Gernance* ; car la fausse lettre lui a été montrée secrettement par *Marton* à l'insçu de sa maîtresse, & *Rosalie* peut aisément rejetter ce bas artifice sur la soubrette & prétendre qu'elle n'en avoit aucune connoissance. Quant à l'aventure du fiacre, rien n'est plus ridiculement imaginé : d'abord on ne sçait point pourquoi le financier *Mondor* n'envoye point sa berline, il est certain que s'il eût tenu sa promesse il n'y avoit point de dénouement ; ensuite, il est inoui & sans exemple qu'un fiacre monte dans

une maiſon pour faire prix avec les maîtres qu'il doit mener. Ces conventions ſe font dans la rue entre le domeſtique & lui. Enfin, que *Roſalie* ſe trouve être la ſœur du fiacre, eſt-ce là une raiſon qui puiſſe arrêter le philoſophe *Gernance*, cet homme aſſez dégagé de toute eſpèce de préjugé, pour ſe réſoudre à épouſer une courtiſanne? La baſſeſſe de ſa naiſſance doit-elle faire plus d'impreſſion ſur lui que la honte de ſa vie paſſée? Quant à la futilité morale de cette pièce que M. *Paliſſot* fait tant valoir, elle ſe réduit preſque à rien par la manière foible & artificielle dont il a traité ſon ſujet; pour que ſa comédie fût vraiment utile aux mœurs, il falloit qu'il peignît avec force & qu'il mît dans le plus grand jour les intrigues, les ruſes & les artifices des courtiſannes, & les dangers auxquels un homme s'expoſe en s'attachant à des femmes de cette eſpèce; il falloit que *Gernance* fût trompé avec plus d'adreſſe, & qu'à la vue des moyens employés pour le ſéduire, tout honnête homme frémît de ſe voir expoſé

à une séduction si dangereuse. L'auteur a peint les courtisannes avec des traits vagues, & telles à-peu-près que tout le monde les connoît; son ouvrage n'apprend rien de nouveau sur le caractère des femmes de cette classe, beaucoup mieux saisi, & tracé d'une manière plus saillante dans la comédie de *Turcaret.*

D'après l'examen que je viens de faire des différentes pièces contenues dans ce second volume, vous voyez, Monsieur, qu'il n'est pas plus riche que le premier. Sur quatre comédies il ne s'en trouve qu'une qui ait quelque mérite, c'est la comédie des *Philosophes*, encore ce mérite se réduit-il à deux ou trois scènes, & à quelques détails agréables & bien écrits; tout le reste est très-médiocre, & le prodigieux succès de cette pièce doit être principalement attribué à la singularité du sujet, à la célébrité des personnages qui y étoient attaqués, & aux applications malignes auxquelles elle donnoit lieu: en général tous les plans de M. *Palissot* annoncent la pauvreté

& la sécheresse de son imagination ; on n'apperçoit chez lui aucune trace de ce génie créateur qui sçait inventer des situations neuves ; vous trouverez quelquefois dans ses pièces des tirades écrites d'un style pur & élégant, quelques scènes dialoguées avec précision & avec aisance, mais point de force & de vigueur dans les caractères, nulle chaleur, nul intérêt dans l'intrigue. M. *Palissot* a pris bonnement pour un véritable talent, un penchant naturel à la raillerie, un caractère caustique & mordant : cependant l'exemple de M. *de Voltaire* qui plaisante éternellement & n'a jamais pu faire une comédie passable, auroit dû lui apprendre qu'il y a bien loin d'une plaisanterie & d'un sarcasme à une bonne comédie.

Je suis, &c.



LETTRE V.

Suite de la lettre aux Auteurs de l'Année Littéraire sur la déclamation theâtrale.

VOUS avez lu, sans doute, Monsieur, avec beaucoup de plaisir, la lettre du partisan de la déclamation simple & naturelle, & les réponses victorieuses qu'il fait aux puériles objections de M. *de la Harpe*, qui a ses raisons pour défendre & maintenir une déclamation empoulée qui paroisse vivifier une froide poësie. Voici la suite de cette lettre également instructive & amusante.

Ne négligeons pas, dit l'auteur, une observation importante, & qui achève d'éclaircir la question présente. L'acteur est élevé sur un théâtre; son jeu est en perspective au spectateur; il doit se faire entendre de loin: de-là résulte, pour lui, l'obligation de parler plus haut, d'articuler plus distinctement, & de marquer avec plus de force les traits de son rôle. Sans

cela, son action paroîtroit languissante & sans énergie. Il doit tellement observer les règles de l'optique théâtrale, que cette action, quoiqu'exagérée sur la scène, ne parvienne au spectateur que dans sa vérité, & que l'excédent se perde au passage. Voyez de près les tableaux d'église peints par de grands maîtres. Les couleurs en paroissent tranchantes, le pinceau heurté ; placés dans leur véritable point de vue, ils n'ont plus rien ni dans les traits ni dans les couleurs, de trop vif & de trop marqué ; les figures paroissent de grandeur naturelle ; tout se présente sous le caractère de la vérité. Il en doit être de même de la représentation théâtrale. Que l'on parle en vers, que l'on parle en prose, sur la scène, au barreau, en chaire, l'on n'est pas moins tenu de garder les proportions dont je parle ; mais par-tout un déclamateur ampoulé péche contre le sens & blesse l'oreille.

Est-il surprenant que M. *de la Harpe*, vû ses principes sur la declamation, ait pris de l'humeur contre un acteur

célèbre qui paroît avoir puisé les siens dans une école toute différente ? Il remarque bien avec fondement quelques imperfections dans le jeu de M. *Aufresne* ; mais il lui refuse absolument des qualités qu'il possède au plus haut degré, & quand il veut rendre raison de la manière qui lui *est propre*, il tombe dans l'erreur la plus manifeste, & montre qu'il n'a pas la moindre connoissance de l'acteur qu'il prétend juger. Vous en croirez, Messieurs, un homme de lettres, qui connoît personnellement M. *Aufresne*, qui l'a suivi au théâtre des années entières dans des capitales de province, & qui a fait une étude particulière du fort & du foible de son jeu.

M. *Aufresne* détaille beaucoup ses rôles, selon la remarque du journaliste. Il a même quelquefois le ton & le geste trop indicatifs. Ainsi dans ces vers de D. *Diègue* :

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois
Descendroient au tombeau tout chargés d'infamie.

ce qui n'exprime que la douleur

en ce point entre M. *Aufresne* & Mademoiselle *Dumesnil*, dans les scènes qu'ils ont été appellés à jouer ensemble. Ils sembloient se disputer la palme de la vérité. On voyoit briller dans leur action de ces traits vifs & sublimes qui partent du fond des entrailles, quoique M. *de la Harpe* ait le malheur de n'y voir que des *passages brusques* qui en tiennent lieu. Mademoiselle *Dumesnil* réservoit toute sa force pour les plus beaux vers & négligeoit le reste du rôle ; c'étoit des éclairs dans une nuit sombre. M. *Aufresne* avoit sur elle cet avantage de conserver à chaque chose son prix, & de ne point laisser dans l'obscurité le fond du tableau, quoiqu'il donnât un grand relief aux principaux traits.

Si l'on en croit M. *de la Harpe*, *les organes de cet acteur se refusent à l'expression de la sensibilité*. Je suis fâché de le dire, Messieurs, mais prenez le contraire, vous aurez le vrai. Comme jamais la *sensibilité* ne fut plus vive, jamais aussi l'*expression* de cette sensibilité ne fut plus forte & ne fit plus d'impression sur le spectateur. Ce ne

ſont pas chez lui une bouche qui grimace, des yeux qui clignotent, un viſage tout en convulſion ; c'eſt l'ame qui pleure, & qui trouve par-là le moyen infaillible d'arracher des larmes. S'il y a quelqu'un qui l'ait entendu ſans émotion, dans les tragédies bourgeoiſes ſur-tout, où le développement des caractères exige le plus de cette *ſenſibilité* dans les diſcours & les mouvemens, c'eſt bien de lui qu'il faut dire : *Illi robur & æs triplex circà pectus erat.* Refuſer enfin les *entrailles* à ce grand acteur, c'eſt au moins ſe rendre ſuſpect d'en manquer ſoi-même.

Non content d'analyſer ainſi le jeu de M. *Aufreſne*, ſon antagoniſte prétend encore nous en découvrir les reſſorts ſecrets ; mais il n'eſt pas plus heureux quand il devine que quand il obſerve. *Si cet acteur*, dit-il, *étoit reſté ſeul ſur le théâtre de Paris, il n'eſt pas douteux qu'on ne ſe fût apperçu que ſon ſyſtême n'étoit compoſé que de reſſources ingénieuſes ſubſtituées aux qualités naturelles.* C'eſt vraiment ici, Meſſieurs, une révélation myſtérieu-

se. Non-seulement M. *de la Harpe* est le premier qui se soit apperçu d'un tel systême ; je vous garantis qu'il est le seul qui ait pu s'en appercevoir, & que nul autre dans tout Paris ne l'eût soupçonné. La moindre connoissance de M. *Aufresne* suffit pour convaincre qu'il n'est rien moins qu'un homme à *systême ;* & que les *qualités naturelles* font en lui tout ce que M. *de la Harpe* attribue à des *ressources ingénieuses.* C'est la nature qui a destiné M. *Aufresne* au théâtre ; il est acteur né, & son caractère assez éloigné de l'étude & de la contrainte, ne lui a pas permis de gâter, ou si l'on veut, de perfectionner, par les recherches de l'art, les grands talens dont la nature l'a favorisé. Un instinct délicat & sûr semble le diriger dans le sentiment de l'expression de la vérité. On admire son jeu ; mais l'on s'étonne de son talent, quand on sçait le peu qu'il lui en coûte pour jouer si bien. Une ame toute de feu, un esprit juste & toujours présent à la scène, beaucoup de nerf & de sensibilité, la physionomie la plus expressive, une mémoire

moire immense & imperturbable, une voix forte & flexible, qui prend tous les tons, qui fait sentir toutes les nuances; ajoutez à cela les avantages sans nombre que donne la grande habitude du theâtre, car on peut dire que cet acteur est *théâtrifié*, selon l'expression de *le Sage*; voilà les *ressources ingénieuses* de M. *Aufresne*.

Il est difficile dans la défense de notre acteur de ne point parler de M. *le Kain*, d'autant que le critique semble l'avoir eu dans l'esprit comme objet de comparaison, & n'avoir rabaissé l'un que pour relever l'autre : mais il renverse, à cet égard, toutes les idées, & l'on croiroit quelquefois qu'en parlant de ce premier acteur, c'est le portrait de l'autre qu'il a voulu faire. Car de quel comédien peut-on mieux dire que de M. *le Kain* : *Il a tâché de se former un jeu particulier où il pût se passer de tout ce qui lui manquoit; son systême n'est composé que de ressources ingénieuses substituées aux qualités naturelles?* Qui ne reconnoît là trait, pour trait, ce fameux tragique? *Mutato nomine, de te fabula narratur.*

Louer dans le jeu de M. *Aufresne*, le grand naturel & la vérité, c'est assez dire ce que doivent penser de M. *le Kain* tous ceux qui regardent ces qualités comme indispensables chez un acteur : que les imaginations romanesques qui n'aiment que le merveilleux sur le théâtre, que les partisans de l'usage qui vantent la déclamation chantante, & prétendent qu'on doit marcher, se poster, parler & gesticuler autrement sur la scène qu'on ne fait ailleurs, vantent M. *le Kain* comme étant parvenu au comble de l'art ; j'ai le malheur de ne voir en lui, pour l'ordinaire, qu'un modèle dangereux d'enflure & d'affectation, qui ne ressemblant à rien, ne mérite guères par-là même d'avoir des imitateurs. Qu'on suive cet acteur d'un bout à l'autre, s'il est possible, dans quelque grand rôle. Que de vers chantés & dits de routine ! que de dialogues traînans, monotones ! que de tons faux & de contre-sens ne faut-il pas essuyer ! Donnez-lui surtout une exposition à faire, qui ne demande que du sens & de la clarté ;

un rôle à remplir où il faille de la tendresse, comme dans *Titus*, ou de l'ingénuité comme dans *Egiste*, & vous verrez qu'il ne soupçonne pas même le ton qu'on doit prendre. Bien différent de ces acteurs qui varient leur action selon le caractère du personnage; qu'il joue *Hyppolite*, *Tancrède*, *Lyncée*, *Rhadamiste*, *Zamore*, *Mahomet*, *Cinna*, c'est toujours M. *le Kain* avec ses gestes étudiés, ses attitudes académiques, ses regards distraits, ses chûtes nombreuses; on ne peut pas le perdre un moment de vue, & il semble prendre autant de peine à montrer l'acteur sur la scène qu'il en faudroit à un comédien médiocre pour le faire oublier.

Qu'on s'extasie, tant qu'on voudra, sur la noblesse de ses contenances & la majesté de son port. Ceux qui l'admirent pour ces belles choses seroient peut-être bien embarrassés à dire ce que c'est que noblesse & que majesté; du moins ils auroient peine à prouver qu'elle consiste daus cette recherche laborieuse de beaux mouvemens: c'est la noblesse du cheval, & non

celle de l'homme; & quand cette noblesse siéroit à l'acteur, devroit-il en faire une parade continuelle?

La manière de M. *le Kain* peut être comparée aux peintures en camaïeu; elle a quelque chose de si marqué dans son uniformité, qu'il est très-facile de la contrefaire; & comme cette déclamation prête au ridicule, on rencontre beaucoup de plaisans qui amusent les sociétés en la copiant. *Molière* ne l'eût pas mieux épargnée, sans doute, dans son *Impromptu de Versailles*, que celle des *Montfleury*, des *de Villiers* & des *Beauchateaux*; mais comme il n'eut aucune prise sur le talent de *Floridor*, il auroit respecté de même le talent d'*Aufresne*.

Qu'est ce donc qui a pu donner tant de réputation à l'acteur Parisien, & jetter le public dans une si longue illusion à son égard? Ce sont de grandes qualités sans doute, qui étant accompagnées de grands défauts, les ont d'abord fait tolérer, puis les ont associés à leur gloire, quand le goût du public a été séduit. M. *le Kain* joue au naturel les rôles forcés, & rend

mieux que personne les caractères comme il n'y en a point. Il excelle sur-tout dans les rôles mythologiques ; & s'il faut produire un personnage venu de loin, qui ait des choses incroyables à raconter, dont les mœurs, les usages & les manières n'aient rien de commun avec tout ce que nous connoissons, il s'en tire avec le plus grand succès. On ne sçait si nos jeunes poëtes modèlent leurs grands rôles sur le caractère de son jeu, ou si c'est lui qui règle son jeu sur le caractère de leurs rôles ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils s'entendent à merveille, & se font bien valoir réciproquement. Dans sa déclamation, presque toujours guindée, toujours maniérée, brillent pourtant quelquefois de vraies beautés. C'est quand cet acteur est rendu à la nature par une situation violente qui l'arrache à lui-même, & qu'il déploye, en la peignant, toute sa chaleur & son énergie ; quand il exprime des sentimens profonds & concentrés ; quand des idées perplexes le travaillent ; quand il est agité de passions funestes, & qu'il

faut faire éclorre quelque catastrophe, alors son action est vraiment tragique ; il répand l'effroi sur la scène, & mérite toute sa réputation : mais s'il a le feu violent qui étonne, il n'a point la douce sensibilité qui intéresse ; & le fond de sa récitation est vicieux à plusieurs égards. Il ne ressemble pas mal à ces danseurs qui exécutent très-bien le saut périlleux & ne sçavent pas marcher.

Ne soyez donc pas surpris, Messieurs, si l'académicien qui met à la place de la vérité des *conventions* & des *données*, & qui trouve que la nature n'est belle au théâtre que bien arrangée, bien fardée à la mode de M. *le Kain*, reproche à M. *Aufresne* son *peu de noblesse dans la figure & dans la voix*, *le parti qu'il a pris de converser au lieu de déclamer*, *un jeu constamment familier*, & autres défauts de cette espèce. Il est vrai que M. *Aufresne* n'entend rien à faire le noble, qu'il n'enfle point ses joues pour donner à sa voix plus de majesté, & qu'au lieu de déclamer quand il parle, il parle quand il declame, comme

on doit le faire. Eſt-il moins capable pour cela de s'élever juſqu'au ſublime de ſon art ? Donnez-lui des idées nobles à rendre, de grands ſentimens à exprimer, & vous verrez comme il ſe monte au ton de ſon rôle. Les vers de *Corneille*, avec toute leur élévation, ne ſont jamais plus beaux que dans ſa bouche ; quand il invoque le dieu *Mars*, dans la tragédie de *Brutus*, on le prendroit pour *Mars* lui-même ; & la manière inimitable dont il rend le morceau prophétique de *Joad*, montre de quel enthouſiaſme il ſçait ſe remplir. Eſt-ce là ce que M. *de la Harpe* appelle *un récit conſtamment familier ?* Sa récitation eſt ſimple, ſans doute ; & c'eſt en quoi, ce me ſemble, on peut l'oppoſer avec le plus d'avantage à celle de M. *le Kain*.

Ce contraſte fut bien remarquable, quand ils jouèrent enſemble à Paris la belle ſcène du cabinet entre *Auguſte* & *Cinna*. M. *le Kain* mit beaucoup de façon, ſelon ſa coutume, dans ces vers, où le conjuré repouſſe l'accuſation d'*Auguſte* :

Moi, Seigneur! moi, que j'eusse une ame si
traitresse!
Qu'un si lâche dessein.....

& la manière simple avec laquelle M. *Aufresne* lui répondit:

Tu tiens mal ta promesse;
Sieds-toi.

charma tout le monde. La supériorité de l'acteur doubla dans ce moment l'effet de la scène, en augmentant la supériorité du personnage; & les spectateurs sentirent alors que ce ne sont pas les grands mouvemens qui produisent les grands effets au théâtre. C'est ainsi que *Baron* ravit tous les suffrages, en introduisant le genre simple dans le débit, à côté de tous les déclamateurs de son temps, & qu'il attacha un caractère de ridicule au mot même de déclamation. S'étonnera-t-on après cela qu'un jeu si original & si frappant dans sa simplicité, en séduisant les comédiens par une facilité apparente, ait fait parmi eux tant de pitoyables imitateurs.

Je tire de là une conclusion bien différente de celle de M. *de la Harpe* : c'est que *si M. Aufresne étoit resté sur le théâtre de Paris*, il auroit fini par se concilier tous les suffrages ; & qu'il auroit ramené le goût du public à ce jeu simple & naturel dont *Beaubourg* a commencé à s'écarter depuis le fameux *Baron*. Je sçais, comme le dit fort bien ailleurs notre critique, que *la sagesse & la vérité, lorsqu'elles n'ont pas pris un certain empire, peuvent quelquefois paroître froides après l'exagération & l'enflure* ; mais quand on les a une fois connues, on se passionne pour elles, & l'on ne peut souffrir ce qui s'en éloigne. Le jeu recherché de ces acteurs, toujours hors du vrai, n'auroit pû se soutenir à côté d'une action aussi simple qu'elle est vigoureuse. Tout Paris se seroit apperçu que M. *le Kain* en avoit imposé jusqu'alors par des tours de force ; qu'il avoit donné au public l'ouvrage pénible de l'art pour la vraie manière de la nature ; que ses talens si vantés n'étoient qu'une suite d'efforts plus ou moins heureux pour remplacer

une action facile & variée ; & qu'enfin il ne devoit la plus grande partie de sa réputation qu'à la disette de bons acteurs dans le genre tragique.

Alors, M. *de la Harpe* n'auroit pas imprimé les paradoxes littéraires que je réfute dans cette lettre. Plus éclairé sur ce qui constitue la bonne déclamation, loin de dépriser un acteur qui excelle dans cet art, il auroit été le premier à lui rendre hommage ; & dans la fonction dont il s'est chargé d'établir des règles de goût, & de fixer à l'égard des talens l'opinion publique, il auroit donné des lumières plus sûres à ses lecteurs & de meilleures leçons à ceux qui se destinent au théâtre.

J'ai l'honneur d'être, avec une considération distinguée,

Messieurs,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

R. D. R. M.

Genève, 22 Août 1777.

LETTRE VI.

Lettre aux Auteurs de ce Journal.

MESSIEURS,

J'AI lu, en son temps, dans quelqu'une de vos feuilles, & j'y ai lu avec tout l'intérêt & tout l'attendrissement du citoyen & du chrétien, le détail touchant des différentes fêtes instituées, & célébrées avec le plus grand éclat, à la gloire des mœurs. Je vous avoue cependant, Messieurs, que ma satisfaction n'étoit pas entière, en voyant ce genre sublime & religieux d'encouragement & de récompense des mœurs, s'adresser toujours & s'adresser uniquement aux campagnes. Est-ce donc, me disois-je, que nos villes, la capitale sur-tout, ne présenteroient pas d'aussi puissans motifs à la munificence & au zèle patriotique de ces instituteurs, amis & apôtres de la vertu, où les mêmes occasions à la

ſage, à l'utile & à la chrétienne diſpenſation de leurs bienfaits ?

Tout dans les campagnes inſpire, perſuade & facilite la ſimplicité, l'innocence, l'intégrité des mœurs, & tout preſque s'y oppoſe, les bleſſe, ou les rend plus difficiles dans nos ſuperbes & immenſes cités ! Qu'au milieu des champs on honore, on célèbre, on récompenſe la vertu, & que par cette ſolemnité de triomphes on en reſſuſcite, on en réchauffe dans tous les cœurs le ſentiment & le goût, on en accrédite & on en perſuade univerſellement la pratique ; mais que dans le ſein des villes, on ne néglige pas cette intéreſſante & efficace méthode de l'inſpirer & de la répandre : qu'elle ne manque ici ni de ces apôtres citoyens qui la perſuadent, ni de ces encouragemens triomphans qui l'affermiſſent, ni de ces hommages religieux qui la relèvent & l'honorent, ni de ces récompenſes ſolemnelles qui la dédommagent de ſes ſacrifices & de ſes efforts.

Placé depuis peu de temps à la tête d'une paroiſſe de Paris, j'y ai la con-

folation de voir mes vœux, à cet égard, remplis en partie ; & je me fais un devoir, Meſſieurs, de vous en faire part, pour que vous publiez dans vos *feuilles* une de ces inſtitutions utiles, ignorée peut-être dans le reſte de Paris : cette publication honorera la mémoire du patriote religieux à qui *elle* ſe doit, diſtinguera la paroiſſe où a *exiſté* la première fondation de ce genre, & où elle ſe remplit ſi fidèlement ; ſur-tout elle inſpirera à tant d'illuſtres amis & de protecteurs bienfaiſans de la vertu de ſuivre ce grand exemple & de multiplier ce vrai bien. De telles inſtitutions, plus intéreſſantes encore & plus éclatantes dans la capitale que dans les campagnes, y conſerveront des mœurs, y encourageront des vertus, que plus d'une fois l obſcurité & l'indigence, l'oubli & l'ndifférence expoſent, ébranlent & perdent entièrement ; elles contrebalanceront du moins ces attraits trop puiſſans, ces charmes ſéducteurs de faſte & d'opulence, qui trop ſouvent récompenſent le vice, & commandent avec trop de ſuccès les paſſions.

L'établissement fait dans ma paroisse, & que j'assimile pour le fond, si ce n'est pas pour l'éclat, aux fêtes des mœurs, que vous avez annoncées, Messieurs, est une loterie instituée en l'année 1744, par le sieur *Jean Artan*, Greffier au Parlement de Paris, en faveur des filles sages de la paroisse Saint-Severin ; le premier tirage s'en est fait en 1751.

Il y a quatre lots de cent livres chacun, & tous les deux ans on en forme un cinquième d'une somme de cinquante livres, laissée par le fondateur, pour les frais à faire dans l'exécution de sa fondation ; frais dont Messieurs les Curés & Marguilliers se sont toujours chargés pour concourir à cette bonne œuvre & l'accroître.

Un mois ou six semaines avant le tirage de la loterie on l'annonce au Prône. Toutes les filles domiciliées depuis un an sur la paroisse, âgées au moins de quinze ans & pas plus de trente, ont droit à cette loterie : les prétendantes viennent se faire inscrire chez le Curé ou chez l'Ecclésiastique à qui le Curé a confié le regis-

tre ; on y marque exactement les nom, sur-nom, âge, demeure & état des personnes qu'on inscrit.

Le Curé lui-même, ou des Prêtres sur qui le Curé puisse compter, font les plus soigneuses informations sur les mœurs & la conduite des filles inscrites : & d'après les bons ou mauvais témoignages reçus, on laisse concourir ou on exclut celles que des informations exactes approuvent ou blâment : l'exclusion toutefois, lorsqu'elle est nécessaire, ne blesse & ne compromet la réputation de personne ; elle se borne à effacer du registre celle des filles sur le compte de laquelle on a reçu des plaintes ou des témoignages défavorables.

Tous ces préliminaires remplis, on annonce encore au Prône le jour choisi pour tirer la loterie ; & ce tirage se fait publiquement au bureau de la Fabrique, en présence de Messieurs les Curé, Marguilliers & du Peuple qui veut y assister. Les fonds de la loterie sont remis aux mains du sieur Curé, qui ne distribue les lots, échus aux filles sages, qui ont gagné, que

ſous les yeux de leurs plus proches parens. Le dimanche qui ſuit le tirage, on nomme les demoiſelles que le ſort a favoriſées, afin que cette nomination publique, plus encore que la ſomme gagnée, ſoit un hommage public rendu à leur ſageſſe.

Senſiblement touché d'une inſtitution ſi digne des mœurs, de la religion & de la patrie, dès-lors que je l'ai connue, je me ſuis fait un devoir de la publier, dans le doux eſpoir qu'un exemple ſi précieux ſera ſuivi, & que peut-être dans ma paroiſſe il ſe fera une nouvelle fondation, qui accrédite & honore parmi les garçons, comme parmi les filles, la ſageſſe & les mœurs. Quel fond même de ſolidité ne donne pas à mon eſpoir l'établiſſement d'une ſociété auguſte de bienfaiſance, qu'on m'a aſſuré depuis peu, conçu, formé & préſidé par un de nos Princes & une de nos Princeſſes, les plus cheres à notre cœur, & les plus dignes de notre profond reſpect *?

* Monſeigneur le duc & Madame la ducheſſe *de Chartres*

Du reste, que ce soit dans ma paroisse ou dans les autres que le bien se fasse, pourvu que la patrie y gagne des citoyens, la vertu des disciples, les familles de l'édification, & notre sage, notre pieux instituteur un plus éclatant, un éternel hommage de reconnoissance, mon zèle sera satisfait, & je vous serai singulièrement obligé d'y avoir concouru.

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CANTUEL DE BLÉMUR,
Archiprêtre de Paris, Curé de Saint-Severin.



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Le ſieur *Panckoucke*, Libraire à Paris, a mis ſous preſſe la *Traduction du ſecond Voyage du Capitaine Cook*; il eſt intitulé, *Voyage au Pole auſtral & autour du Monde, fait ſur les vaiſſeaux la* Réſolution & *l'*Aventure, *en 1772, 1773, 1774 & 1775*, quatre volumes *in-4°*.

L'ouvrage eſt enrichi de 63 cartes, figures, planches & portraits.

On connoît le ſuccès de cette ſeconde expédition, dont la relation eſt encore plus intéreſſante que la première. En recherchant le continent auſtral qui n'exiſte point, M. *Cook* a découvert un grand nombre d'îles conſidérables, & entre autres la *Nouvelle Calcédonie*, les *Nouvelles Hébrides*, la *Nouvelle Georgie*, la *Terre de Sandwich*, le *Thulé auſtral*, *&c. &c.* Il a retrouvé & reconnu en entier la terre du Saint-Eſprit de Gueros. Il s'eſt inſtruit avec plus d'exactitude des mœurs, des uſages, du caractère, de l'induſ-

trie & de la civilisation des différens Insulaires. Le tour qu'il a fait dans l'hémisphère austral, entre le soixantième & le soixante-douzième parallèle; les glaces qui l'ont arrêté partout, offrent des détails de navigation extraordinaires dans tous les genres.

Outre cette relation en 2 volumes *in*-4°. écrite par le Capitaine lui-même, MM. *Forsters*, que le Parlement d'Angleterre avoit envoyés comme Naturalistes à la suite de l'expédition, ont publié de leur côté un Voyage. Le Traducteur donne le Voyage de M. *Cook* sans y changer un mot; mais il a tiré de ce dernier tout ce qui n'est pas dans celui du Capitaine, & il a eu soin de faire un ensemble des deux récits: on distinguera par des guillemets ce qui est de MM. *Forsters*.

Comme ces Voyageurs racontent, jour par jour, ce qui leur est arrivé, on est bien aise de voir à la suite des observations du Capitaine, celles de MM. *Forsters* qui s'occupoient plus particulièrement d'Histoire-Naturelle & de recherches Philosophiques, &

qui dans la description des pays n'ont pas négligé de peindre avec des couleurs brillantes les points de vue & les scènes les plus remarquables.

On avoit d'abord résolu en Angleterre de publier les deux Voyages sous cette forme ; mais des petites raisons de vanité & d'intérêt qu'on explique dans la préface en ont empêché. Le Traducteur l'a choisie pour éviter les répétitions.

Les deux voyages ainsi réunis formeront quatre volumes *in-4°.* qui sont la suite nécessaire du célèbre Voyage aux Terres Australes, connu sous le nom de *Banks* & *Solander*.

Triomphe de la Peinture, Estampe d'environ seize pouces de haut sur un pied de large, gravée par M. *Dennel*, d'après le tableau de M. *Lagrenée* l'aîné. A Paris, chez l'Auteur, rue du Petit Bourbon, près la Foire Saint-Germain ; prix 3 livres.

On se rappellera peut-être d'avoir vu au salon du Louvre de l'année 1773 un Tableau de M. *Lagrenée* l'aîné, représentant *Alexandre* cédant sa maî-

treſſe à *Apelle* qui en étoit devenu amoureux en la peignant. M. *Lagrenée* a ſaiſi le moment où le héros préſente la main de *Campaſpe* à *Apelle*; mais celui-ci dans le tableau devroit, par ſon attitude, exprimer davantage l'étonnement, l'admiration & la reconnoiſſance à la vue d'une action auſſi rare, & qui exige peut-être un des *plus* grands efforts de courage dont le cœur humain puiſſe être capable.

La première choſe qui paroiſſe répréhenſible dans cette Eſtampe, eſt d'y voir *Apelle* tenir le pinceau de la main gauche; toutes les fois que dans un tableau il s'y trouve une action qui détermine le côté droit ou le gauche, on devroit éviter l'effet du renverſement de l'objet à l'impreſſion; il eſt un procédé facile pour éviter ce défaut choquant. Cette gravure d'ailleurs annonce d'heureuſes diſpoſitions dans le jeune Artiſte qui en eſt l'auteur; il mérite des encouragemens; mais ne feroit-ce pas lui rendre un mauvais ſervice que de dire avec le célèbre *Ariſtarque* du Journal

de Politique & de Littérature, *qu'on prendroit ce premier ouvrage de M. Dennel pour une production de nos grands maîtres*. Il eſt fâcheux que M. *de la Harpe* n'ait pas dans le monde un ami ſincère pour l'avertir que c'eſt bien aſſez de ſe donner en ridicule dans la Littérature, ſans s'attirer encore le même déſagrément dans les Arts. En effet, ſuffit-il que le burin d'un jeune Artiſte ſoit moëlleux, qu'il ait de la netteté ? M. *de la Harpe* devroit - il ignorer qu'il faut quelque choſe de plus pour entreprendre de graver un tableau avec *ſuccès ?* Qu'à de profondes connoiſſances dans la ſcience du deſſein pour la correction des contours, il faut y joindre celle de l'anatomie, de l'une & l'autre perſpective; qu'il faut du goût & du génie pour s'élever à la hauteur de ſon original, ou que ſans cela on rampe ? Qu'on doit rendre avec énergie les paſſions, les ſentimens qui animent les figures, ou s'attendre à ne faire qu'une copie froide & ſervile, au lieu d'une traduction libre & ſçavante.

Voilà ce que M. *de la Harpe* devoit au moins soupçonner avant que de rabaisser *les productions de nos plus grands maîtres* au niveau *des premiers essais de M. Dennel*. Nous rendons justice d'ailleurs aux prémices des talens d'un jeune Artiste qui entre dans la carrière; mais dussions-nous allumer le courroux de M. *de la Harpe*, nous engageons M. *Dennel* à préférer toujours les conseils des maîtres de l'art, à ceux de l'infaillible dispensateur des réputations dans le *Journal de Politique & de Littérature*.

Portrait de M. Dupuy, *secrétaire perpétuel de l'académie des Belles-Lettres, &c. gravé dans la manière du crayon, d'après le dessin de M.* Pujos, *par M.* Parizet; *cette estampe de 7 pouces de haut sur 5 & demi de large, se vend à Paris, chez M.* Pujos, *quai Pelletier près la Grève.*

Lorsqu'en peignant un portrait l'artiste employe l'allégorie, il est indispensablement obligé de faire usage du costume relatif au sujet qu'il traite; mais cette circonstance exceptée, ne

seroit-il pas plus sage de peindre ses personnages tels qu'on les voit ordinairement, plutôt que d'emprunter le costume antique pour représenter un homme du dix huitième siècle? C'est le reproche qu'on pourroit faire à M. *Pujos* dans le portrait de M. *Dupuy*. La tête paroîtroit plus ressemblante si l'on n'eût pas affecté cette espèce d'anachronisme; elle est dessinée d'ailleurs avec beaucoup de vérité, mais on desireroit dans cette gravure moins de sécheresse & plus d'effet. Au bas de cette gravure on lit six vers qui peignent les qualités du cœur & de l'esprit de M. *Dupuy*, avec autant de vérité que le portrait peint les traits de son visage.

Des chef-d'œuvres d'Athène il enrichit la France;
Et des vertus de Sparte il a rempli son cœur.
Le siècle de *Voltaire* admire sa science,
Le siècle de *Bayard* admire sa candeur.
Formé par la nature & pour l'un & pour l'autre,
Ses mœurs sont du vieux temps, son esprit est du nôtre.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

L'Amant Bourru, comédie en trois actes & en vers libres, représentée par les comédiens françois ordinaires du roi, le mercredi 14 août 1777, dédiée à la reine. A Paris, chez la veuve Duchesne, *libraire, rue Saint-Jacques. Prix 30 sols.*

On se plaint tous les jours, Monsieur, de ne voir que très-rarement sur la scène des caractères qui soient vraiment comiques. M. *de Monvel* vient de nous donner, en ce genre, un ouvrage digne de son succès, indépendamment du charme que lui prête encore l'excellent acteur * qui

* M. *Molé.*

joue le rôle principal. C'est ici le premier essai de l'auteur dans le genre de la bonne comédie. Il mérite non-seulement d'être encouragé, mais encore applaudi. Mais plus il annonce de talens, plus il est juste de l'éclairer. En rendant justice aux beautés dont sa pièce étincelle, je ne vous dissimulerai aucun de ses défauts, dans le compte sévère, mais impartial, que je vais vous en rendre.

Le théâtre représente le sallon de compagnie de la comtesse *de Sancerre*. *Morinzer* (l'amant bourru) force, en quelque sorte, la porte, malgré les domestiques qui s'opposent à son passage.

MORINZER.

Morbleu, je veux la voir ....

SAINT-GERMAIN, *domestique.*

Mais, Monsieur, sur mon ame....

MORINZER.

Et pourquoi m'empêcher? ...

SAINT-GERMAIN.

Vous demandez Madame?

MORINZER.

Oui, Madame... Eh bien?... Quoi?.. Vous
êtes étourdis!....

SAINT-GERMAIN.

Mais elle n'est point au logis.

MORINZER.

Elle y doit être..... Oui.

SAINT-GERMAIN.

Non, Monsieur.

MORINZER.

Bagatelle!
Il faut qu'en ce moment Madame soit chez elle;
Et je prétends entrer.. j'entrerai, je vous dis.

Ce début est excellent & du bon genre de la comédie. C'est ainsi que *Molière* nous eût annoncé *Morinzer*. C'est ainsi que le *Grondeur*, en entrant sur la scène, ordonne qu'on mette à l'attache un chien dont les abboyemens l'importunent. Voilà comme on

peut imiter les bons modèles, sans être plagiaire. Ce résultat de l'action ne jette-t-il pas sur le caractère de *Morinzer* un jour que n'y porteroient pas tout l'étalage du bel esprit, & le portrait le plus brillant?

Morinzer s'obstine à vouloir parler à Madame *de Sancerre*; mais les domestiques s'obstinant aussi à soutenir qu'elle n'y est pas, il demande au moins à parler à quelqu'un de ses amis, *homme ou femme, il n'importe*; on fait appeller Madame *de Martigue*, qui vient avec son amant le comte *de Pienne*, qu'elle gronde de *l'impudence* qu'il a eu de pénétrer jusqu'à son cabinet, sans se faire annoncer. Toute occupée de cette espèce d'insulte, elle n'écoute pas même *Morinzer*, qui s'impatiente qu'on ne prenne pas garde à lui, il se dépite, il s'irrite, & prend enfin le parti de tirer la marquise rudement par le bras. Elle se rappelle d'avoir vu cet original, l'accable de plaisanteries, & se livre à des éclats de rire bien capables assurément d'émouvoir la bile d'un homme plus patient que *Morinzer*.

Aussi répond-il à la marquise sur un ton qui n'est rien moins que galant, & qui achève de faire connoître son caractère. Il y a eu beaucoup d'adresse à avoir mis en scène avec l'*amant bourru*, la marquise, dont le caractère vif & enjoué, presque jusqu'à la folie, fait ressortir davantage celui de *Morinzer*; il sort furieux de n'avoir pu rencontrer Madame *de Sancerre*, & d'avoir servi de jouet à la marquise *de Martigue*. Celle-ci continue de s'égayer avec *de Pienne* aux dépens du pauvre bourru. Elle raconte à son amant la manière dont elle l'a connu chez une marchande de bijoux. Ce récit est écrit avec une légéreté & un naturel singulier, il est très-vif & très-gai; c'est dommage qu'il soit interrompu par des monosyllabes parasites du froid *de Pienne*. *Bon. A merveille. Continuez. Je vous écoute. Eh! bien.* Quand ce récit est achevé, Madame *de Martigue* & *de Pienne* reviennent à parler de leurs amours, par une transition qui étoit bien difficile, & qui paroît

cependant naturelle & insensible. *De Pienne* vise au mariage : la marquise le redoute, le fuit comme le tombeau de l'amour & du bonheur. Ce morceau est encore charmant : je ne puis vous en citer qu'une partie.

Je ferois serment d'obéir ;
Et je sens mon insuffisance,
Je ne pourrois pas le tenir.
Il me prendroit quelque lubie,
Ma pauvre tête en est remplie :
Le premier mois, & vu la nouveauté,
» Ma chère, ma plus tendre amie,
Me diriez-vous avec aménité ;
» Convenez avec moi, que votre fantaisie
» N'est qu'un léger trait de folie.
» Mais vous vous amusez, je vous connois
» trop bien,
» Vous êtes raisonnable, & vous n'en ferez
» rien.
Je récidiverois, car je suis très-fautive :
Alors, & c'est le second mois,
Avec une instance plus vive,
Vous me diriez, en élevant la voix :
» Ma femme, je vous en conjure,
» Abjurez un projet insensé de tout point ;

» C'eſt une extravagance pure,
» Que vous ne vous permettrez point.
Juſqu'à préſent la requête eſt polie;
Mais le troiſième mois, à la fin du quartier;
Ce n'eſt plus, » ma plus tendre amie,
» Je vous conjure, je vous prie;
C'eſt un bon mari, tout entier,
Qui, d'un air ſec, me dit: » Madame,
« Je ne veux point, je n'entends pas
» Que de ce que je dis on ne faſſe aucun cas;
» Obéiſſez, c'eſt le lot d'une femme.
Non, mon ami, jamais: non, je n'obeirai;
Et, pour le bonheur de votre ame,
Jamais je ne me marierai.

Voilà des vers d'une ſimplicité, d'une vérité charmante. C'eſt avec une ſorte de peine qu'on lit enſuite ces trois vers précieux.

Chaque jour qui ſe lève eſt pour nous un beau jour,
Nous reſpirons de loin... les roſes de l'amour,
Mais c'eſt pour éviter d'en ſentir les épines.

La comteſſe *de Sancerre* arrive, on

lui rend compte de l'incartade de *Morinzer*. On en rit un moment. Puis la marquise ramène adroitement la conversation sur le mariage de la comtesse *de Sancerre* avec *Montalais* son amant, la comtesse convient de tout l'amour dont, par un juste retour, elle brûle pour ce fidèle & parfait amant. Forcé par la tyrannie des parens *de Sancerre* de renoncer à l'espoir de sa main, *Montalais* avoit refusé de riches & honorables alliances ; & ne pouvant posséder l'objet de son amour, il avoit voulu rester du moins maître de sa main & de son cœur. La comtesse devenue libre, par la mort du comte *de Sancerre*, a résolu de couronner la constance *de Montalais*. Elle s'applaudit, pour la première fois, de posséder de grands biens, dans l'idée qu'elle en va faire le don à son amant. Elle raconte qu'elle doit cette fortune immense aux dispositions du comte *d'Estelan*, qui avoit déshérité son fils ; mais elle n'auroit jamais accepté ce legs, si elle avoit pu le rendre au malheureux dont on lui donnoit les dépouilles. Après bien des

recherches, elle le trouve enfin; elle s'apprêtoit à lui restituer son bien, lorsque la mort vint légitimer des droits qu'elle ne regardoit pas comme assez assurés par la loi. Ce récit fait briller la noblesse de l'ame de Madame *de Sancerre*, & la rend très-intéressante. Mais il eût été à desirer que la comtesse eût raconté toutes ces aventures à d'autres qu'à la marquise *de Martigue*, intime amie, qui ne devoit pas les ignorer.

Pendant cet entretien, Madame *de Sancerre* reçoit une lettre singulière de *Morinzer*, qui lui offre son cœur & sa main, avec une franchise qui peint bien tout son caractère. Cette lettre finit par ces mots: » Votre ré-
» ponse au plutôt: me voulez-vous?
» Ne me voulez-vous pas? Dites
» oui ou non. La marquise *de Martigue*, qui se fait un amusement de tout, prend la plume, écrit NON en gros caractères, & fait porter cette réponse sèche par le domestique de Madame *de Sancerre*. Que la Marquise, jeune étourdie, qui ne cherche qu'à rire,

commette une pareille indiscrétion ; je n'en suis pas surpris. Mais Madame *de Sancerre*, femme pleine de raison, devoit s'y opposer, & ne pas prendre sur son compte une pareille réponse, qui est une véritable insulte. On annonce un notaire. La comtesse sort pour lui parler, & prie en sortant M. *de Pienne* de s'informer quel est ce *Morinzer*, de le rejoindre & de l'engager à ne pas revenir.

Saint-Germain vient rendre compte au second acte de la manière dont *Morinzer* a reçu le NON. Ce récit est plein de vivacité & d'action ; on croit voir & entendre *Morinzer*.

SAINT-GERMAIN.

. . . . Avec votre billet
Dont je ne croyois pas, s'il faut vous parler net,
Le contenu si redoutable,
A l'aide d'un maître valet,
Qui me guidoit d'un air capable ;
J'ai pénétré jusqu'en un cabinet
Où siégeoit ce Monsieur. Là, d'un air agréable

J'ai fait mon petit compliment,
Sans verbiage, & fort adroitement.
» Voilà, Monsieur, ai-je dit, une lettre
» Que Madame, en vos mains, m'a chargé de
» remettre.
-» Madame? -Eh oui, Monsieur. -Maraut,
» Madame qui?
-» Eh mais, Monsieur, Madame *de San-*
» *cerre.*
-» Madame *de Sancerre* !-Oui, je vous le jure,
» oui.
-» Que ne parlois-tu donc, coquin? pourquoi
» te taire?
» Donne donc, poursuit-il avec vivacité;
» Un billet d'elle-même? Oh, l'admirable
» femme!
» De mes tourmens elle a pitié.
» Le beau visage! la belle ame! »
Tout en disant ces mots, il rioit, il chantoit,
Me caressoit, baisoit votre lettre, sautoit.
Mais, ô grand Dieu, quelle métamorphose!
A peine le billet est-il décacheté. . . . . . .
Je suis de sa fureur encore épouvanté.
» Non, . . ô ciel! Quoi, dit-il, c'est un Non?
» Quoi, l'on ose! . . .

» Un Non tout court! Quoi ce malin démon
» Par qui, depuis dix jours, j'ai l'esprit en dé-
» lire;
» Ce lutin rit de mon martyre;
» Et, pour mieux m'insulter, affecte de n'écrire
» Qu'une syllabe, & c'est un Non!
» Petit monstre, que je déteste....
» Que j'aime... que j'adore : oh, je perds la
» raison.
» Et toi, maraut! — Monsieur, je vous pro-
» teste,
» J'ignorois son intention.
— » Tu ris, coquin, & veux me faire accroire.
» Tu n'étois pas au fait d'une trame aussi noire?
» Tu ris encore? ... Ah maudit postillon!
» Tiens, sois payé de ta commission ».
A ces mots, un soufflet ... Non, homme de
sa vie,
Si bien qu'un soufflet soit donné,
N'en a jamais reçu, je le parie,
Qui fût mieux conditionné.
» Sors de chez moi, malheureux, ou j'atteste..
» Sors, poursuit-il. — Eh, Monsieur, volon-
» tiers ».
Et lestement, gagnant les escaliers,

Je suis sorti sans demander mon reste.

LA MARQUISE.

Le trait est du dernier plaisant.
Cette aventure est impayable!

SAINT-GERMAIN.

Ma foi, moi, je me donne au diable
Si je vois là rien d'amusant.

LA MARQUISE.

N'auriez-vous pas voulu vous y trouver présente;
Voir la figure extravagante
Du *Morinzer* gesticulant,
Chantant, riant, jurant, battant?
Il en a fait un tableau qui m'enchante.

LA COMTESSE.

Ce pauvre *Saint-Germain*! il est tout stupéfait.
Votre gaîté l'humilie & l'afflige.
Tiens, mon pauvre garçon; prens cela; prens, te dis-je:
C'est pour te consoler du malheureux soufflet.
(*Elle lui donne de l'argent*)

LA MARQUISE, *arrêtant Saint-Germain, qui va pour ſortir, & lui donnant auſſi de l'argent.*

Attends.... Tout en riant, *Germain*, je ſuis ſenſible
A ton pitoyable accident.
Tiens, mon ami... Mais cependant,
N'eſt-il pas vrai que le fait eſt riſible?

SAINT-GERMAIN.

Oui, je commence à le trouver plaiſant.

Il ſe retire fort content. Madame *de Sancerre* craint d'avoir été compromiſe. La marquiſe la raſſure. *De Pienne* vient rendre compte de ſon meſſage. Il n'a pu rien apprendre de poſitif au ſujet de *Morinzer*. Scène languiſſante; perſifflage de la marquiſe; petite tracaſſerie ménagée entr'elle & de *Pienne*, pour laiſſer écouler un eſpace de temps raiſonnable; puis *Saint-Germain* revient tout effrayé annoncer *Morinzer*. La marquiſe voudroit bien être préſente à ſa viſite: mais Madame de *Sancerre* craint, avec raiſon, que ſon humeur trop gaie n'achève d'aigrir

Morinzer, elle préfere de se trouver seule avec lui, espérant bien le ramener à force de raison, de douceur & de patience. Quelques personnes ont trouvé fort surprenant qu'elle s'exposât à une conversation particulière avec un homme aussi colère, aussi brutal : mais le rapport adroit de *M. de Pienne* pouvoit l'enhardir & la tranquilliser. Tout le monde convient, avoit dit *de Pienne*, que *Charles de Morinzer est humain, généreux & sensible.*

D'un accueil assez brusque & pourtant accessible ;
Vif, emporté, mais charitable & bon ;
Il fait du bien à ce qui l'environne ;
Il a bon cœur & mauvais ton.

En conséquence la comtesse a pu croire qu'elle n'avoit rien à craindre d'un tel homme. Il entre avec l'air brusque & pétulant qui convient à son caractère. La comtesse en paroît émue, il s'en apperçoit, en rougit ; elle prend occasion de lui recommander un peu plus de douceur. Il répond

à ce reproche en s'excusant sur le malheureux ascendant de son caractère, qu'il trace avec beaucoup de vérité.

C'est vrai, j'ai tort, mais telle est ma tournure ;
Il faut me le passer, & je n'ai pas dessein
De vous faire la moindre injure.
Pardonnez-moi, je suis un franc marin ;
Brave, loyal, honnête au fond de l'ame ;
Un peu brusque, il est vrai, dur... mais j'ai pris mon pli :
Sur la mer on n'a point de femme,
Et l'on est honnête homme & point du tout poli.

Il promet cependant de se corriger s'il peut espérer que la main de Madame *de Sancerre* sera le prix de ses efforts & de son changement. Il lui renouvelle la déclaration de l'amour qu'il a conçu pour elle ; ce qui fournit à Madame *de Sancerre* l'occasion de lui rappeller sa lettre. Il se plaint de la réponse laconique qu'il a reçue, ce NON tout court *le confond.*

Les Françoises, dit-on, sont honnêtes, polies,

Vous me prouvez qu'elles sont bien jolies ;
Mais honnêtes . . . ma foi ce billet là répond.

La comtesse rejette la faute sur l'indiscrétion de son amie. L'excuse est acceptée. On en revient à l'amour. *Morinzer* développe toute sa tendresse & le côté séduisant de son caractère. La comtesse très-embarrassée ne répond rien de satisfaisant. *Morinzer* veut sçavoir ce qui déplaît en lui. Il convient des défauts de sa figure : mais il croit offrir des biens plus précieux qu'un *beau visage*, une tendresse, une bonté de cœur sans égale. Il possède des trésors immenses, & vient les mettre aux pieds de son adorable maîtresse. Elle paroît sensible à tant de générosité sans vouloir accepter ces offres. *Morinzer* est désespéré. Cependant il se borne à demander s'il n'a point de rival. Madame *de Sancerre* élude la question, lui représente avec force que c'est abuser de son indulgence que de vouloir pénétrer de pareils secrets, qu'il doit lui suffire de sçavoir que ne se sentant point d'amour pour lui, elle ne peut l'épouser.

Morinzer se fait connoître : c'étoit un nom emprunté qu'il avoit pris. Il est le fils du comte *d'Estelan*. La comtesse tombe, frappée comme d'un coup de foudre. *d'Estelan* (c'est ainsi que désormais nous nommerons *Morinzer*) appelle au secours. La marquise & *de Pienne* accourent. Après avoir fait revenir la comtesse, *d'Estelan* raconte son histoire. Son père s'étoit imaginé qu'il avoit contracté une alliance indigne de son rang ; le fait étoit faux. Cependant sous ce prétexte, il a été deshérité. Il venoit faire casser un testament aussi injuste qu'injurieux. Mais épris des charmes de sa cousine, il offre de lui céder tous les biens compris dans ce testament, & tous ceux qu'il possède, pourvu qu'elle consente à l'épouser. Il déclare qu'il mourra de douleur, si ses vœux sont rejettés. La comtesse ne veut pas contester ses droits, elle consent à lui rendre tous ses biens, mais elle ne peut lui offrir que son amitié & son estime. L'ame brûlante de *d'Estelan* ne peut se contenter d'un sentiment si froid.

À de l'amour, c'est de l'amour qu'on doit,

. . . .

Je veux que vous soyez ma femme;
Et malgré vous, oui, malgré vous, Madame,
Il faut que je sois votre époux.

Cette prétention paroît forte, & puisque la comtesse renonce au testament, *d'Estelan* n'a plus rien à demander; mais le bourru au lieu d'accepter la renonciation, veut plaider pour se venger de l'inhumaine.

Ces deux grandes scènes, dont je n'ai pu vous offrir que quelques détails, sont excellentes & du meilleur comique; tout est en action; point de langueur; nul remplissage.

Montalais, qui étoit absent, arrive; on lui raconte l'aventure du testament, il n'hésite pas, & veut qu'il soit regardé comme non avenu; ce n'est pas au bien de la comtesse qu'il aspiroit; son cœur seul étoit l'objet de ses vœux: mais la comtesse est dans les plus grandes alarmes; tout le bien de *Montalais* est aussi, par je ne sçais quel malheur, en litige. S'il perd son procès, sans fortune l'un & l'au-

tre, il faut qu'ils renoncent au bonheur de s'unir ensemble : mais *Montalais* est plein de confiance. *Son avocat dit sa cause excellente.* Il sort pour aller assister au jugement. La comtesse profite de ce moment pour écrire à *d'Estelan* de la venir voir. Elle espère, dans un dernier entretien, le dissuader de la rage qu'il a de plaider pour recouvrer un bien qu'on lui abandonne.

ACTE III. *D'Estelan* arrive. Il fait encore quelques tentatives pour obtenir un aveu favorable. Elles sont également inutiles. Il se retranche encore à demander s'il n'a point de rival. Il l'avoit déjà fait aussi inutilement la même question, & c'est une repétition désagréable. La comtesse lui donne encore le change par une réponse équivoque : mais elle lui remet ses papiers, il les refuse. Puis, sans doute par distraction, les prend ; mais il se jette aussi-tôt aux genoux de la comtesse, pour l'engager à les reprendre. Il eût été bien plus simple de ne les pas accepter. Combat de générosite réciproque. Tout alloit s'arranger au mieux, lorsque la mar-

quiſe, par ſon étourderie, vient tout gâter. Il y a, il eſt vrai, un peu de la faute de la comteſſe. Elle avoit réſolu d'être ſeule; connoiſſant toute l'indiſcrétion de Madame *de Martigue*, que n'a-t-elle pris des meſures pour l'écarter? La choſe étoit ſi facile. Cependant la marquiſe entre & révèle que *Montalais* aime Madame *de Sancerre*, en eſt aimée, & va l'épouſer. *Morinzer* foudroyé par cette nouvelle à laquelle il ne s'attendoit pas, ſe contente de dire à la comteſſe:

Vous m'avez trompé?.. vous! adieu, Madame.

Il ſort avec les papiers. Regrets de l'indiſcrette marquiſe. Inquiétude de la comteſſe, portée à ſon comble par le retour de *Montalais*, qui a perdu ſon procès. Madame *de Sancerre* prie ſon amie & M. *de Pienne* de la laiſſer un moment ſeule avec *Montalais*. Elle annonce à ſon amant la réſolution qu'elle a priſe de s'aller enſevelir dans un couvent. Déſeſpoir de *Montalais*, prières, inſtances, ordres de la comteſſe: par un trait admirable de généroſité, elle ordonne à ſon amant d'ac-

cepter les débris de sa fortune. Il refuse, comme vous pensez bien. *Morinzer* vient les mettre d'accord. Il entre, comme à la première scène, en forçant les portes de l'appartement; mais cette fois c'est la marquise & M. *de Pienne*, qui se rencontrent là tout à propos pour s'opposer à son passage. Il pénètre néanmoins; & voyant l'horreur de la situation des deux amans, que l'infortune contraint à se séparer, il s'arme de toute sa vertu, & par un sacrifice des plus beaux, il ne s'occupe que du bonheur de son ingrate amante & de son rival même. Il vient de faire à la comtesse une donation en forme des biens que contenoit le testament. Il la lui offre. La comtesse qui avoit fait beaucoup de difficultés, tant qu'elle ne voyoit qu'elle d'infortunée, accepte, parce qu'elle sçait que son infortune entraîneroit celle de *Montalais*, & seroit un obstacle invincible à une union si desirée. *Montalais* accepte avec la même facilité & la même reconnoissance, & *d'Estelan* s'enfuit, ne pouvant soutenir plus long-temps

la vue de la comtesse, & résolu de retourner en Amérique, dans l'espoir que l'absence détruira les impressions malheureuses dont il est victime. La *comtesse* & *Montalais*, confondus de tant de grandeur d'ame, sortent pour tâcher de s'opposer à son départ.

Tel est, Monsieur, le plan de cette comédie, dont les évènemens sont, comme vous le voyez, très-romanesques. Ce fils deshérité par son père pour avoir épousé une nègresse, qu'il avoit simplement enlevée, mais sans l'épouser; sa fuite en Amérique, où il fait une fortune immense; son retour en France pour faire annuller un testament, dont il ne doit plus regretter les dispositions; l'amour qu'il conçoit à la vue de celle qui étoit en possession de son héritage; la ruine du rival aimé, opérée par la perte d'un procès suscité pour augmenter l'intérêt de la pièce; la résolution prise de se retirer dans un couvent; la générosité du bourru qui sacrifie ses droits au bonheur de son rival, & va loin de l'ingrate chercher, au moins par la mort, un soulagement à

ſes maux, ce ſont là des évènemens qui peuvent échauffer des têtes romaneſques, mais qui n'ont pas ce degré de vraiſemblance & de naturel qu'exige le théâtre. Voilà le défaut de la fable; pour ceux du plan, je les ai indiqués ſuffiſamment, en vous racontant les progrès de l'action.

Quant aux caractères, voici ce que j'en penſe. *Morinzer* ou *d'Eſtelan* ſeroit beaucoup plus intéreſſant s'il reſpectoit un peu davantage les bienſéances eſſentielles. Un bourru n'eſt pas un groſſier perſonnage, un brutal. On ne lui pardonne point de dire des injures groſſières à des femmes reſpectables. Malgré ce défaut, il déploye un cœur ſi ſenſible, ſi paſſionné, une ame ſi noble, ſi généreuſe qu'on ne peut refuſer de prendre part à ſon malheur. Il excite même trop d'intérêt. On ſouffre de le voir rebuté. Il falloit lui donner ou une ame moins belle, ou un caractère un peu plus aimable. Dans le premier cas ſes bruſqueries auroient amuſé, & on l'auroit vu, ſans peine, ſupplanté par *Montalais*; dans le ſecond, on lui auroit oppoſé

un

un rival moins redoutable, un de ces fats du jour, dont la comtesse, coëffée d'abord, mais bientôt désabusée, auroit fait volontiers le sacrifice, pour épouser le *bourru*. Sa générosité, ses nobles sentimens, sembloient mériter cette récompense; la comtesse auroit pu se flatter d'adoucir avec le temps ce caractère brusque & fantasque, & le spectateur auroit eu la double satisfaction de voir un fat démasqué, & l'homme vertueux couronné.

Montalais & la comtesse *de Sancerre* sont des ames sensibles & honnêtes; mais leur rôle n'est peut-être pas assez marqué. Ce sont de ces amans vertueux, tels qu'on en trouve dans toutes les pièces, & qui n'ont point une physionomie qui leur soit propre. On s'est plaint justement que la comtesse tutoyât son amant. Ce n'est pas là le ton du grand monde, ni par conséquent celui de la comédie. On a fait un autre reproche à la comtesse, c'est qu'elle use de dissimulation avec le franc marin, & qu'elle lui cache qu'il a un rival: mais celui-ci ne me paroît

pas fondé. Elle ne le trompe pas, ſeulement elle ne ſe laiſſe pas pénétrer. Eſt-elle donc obligée d'aller révéler les ſecrets de ſon cœur à un homme qu'elle ne connoît que depuis une heure, ſur-tout puiſque ce ſecret révélé ne peut qu'augmenter la douleur & le déſeſpoir d'un brutal, qui pourroit peut-être ſe porter à quelque extrémité s'il apprenoit qu'il a un rival heureux, & s'il le connoiſſoit? D'ailleurs ce qu'elle dit qu'elle ignore *le ſort que le ciel lui réſerve*, & *qu'elle eſt peut-être condamnée à un veuvage éternel*, eſt dans la plus exacte vérité, puiſque ſon mariage dépend du gain d'un procès incertain, & que ſi *Montalais* le perd, elle eſt réſolue à s'enſevelir dans un couvent.

Le rôle de la marquiſe eſt d'une gaîté charmante, & fait un beau contraſte avec celui du bourru.

Tout le monde a ſenti la reſſemblance du rôle de la marquiſe avec celui de *Céliante* dans le *Philoſophe marié*, je crois même la copie de beaucoup inférieure à l'original. Il n'en eſt pas de même de l'*Amant*

bourru, qui a aussi quelques rapports avec *Rosbiff*, *Fréeport*, & *le Bourru bienfaisant* : mais les couleurs dont M. *de Monvel* a peint le caractère de *Mozinzer* sont plus tranchantes, ses traits plus mâles, son caractère plus approfondi & plus intéressant que ceux avec lesquels il a quelque ressemblance.

Pour M. *de Pienne*, c'est un bien triste amant. Des critiques ont prétendu que la répugnance de la marquise à l'épouser excite un double intérêt. Ils ont tort assurément : car il est impossible de s'intéresser le moins du monde aux amours de M. *de Pienne*. A la place de l'auteur, j'aurois retranché ce personnage, dont l'amour fade ne sert qu'à jetter du froid & de la langueur sur l'action principale. Il est vrai qu'alors le rôle de la marquise, qui est d'une gaîté charmante & qui donne lieu à de jolies scènes, deviendroit inutile ; mais on auroit pu trouver un autre ressort pour le lier à l'action.

La versification est simple, naturelle, sans enflure, sans faux bel-

esprit ; c'est par-tout la nature même & le langage propre à chaque caractère. On n'y trouve qu'un si petit nombre de fautes de détail, qu'il est inutile de les faire remarquer : mais un reproche général qu'on peut faire à M. *de Monvel*, c'est qu'il est souvent lâche & diffus.

Il résulte de cet examen, que *l'Amant bourru* n'est pas une pièce tout-à-fait digne de nos bons modèles, quoique le rôle principal soit un des plus fortement comiques, qu'on eût mis depuis long-temps sur la scène. Ce premier essai, quoiqu'imparfait, annonce de grands talens, que l'étude & l'exercice perfectionneront encore. On ne peut qu'exhorter M. *de Monvel* à continuer d'enrichir par ses productions la scène qu'il embellissoit déjà par l'intelligence & la vérité qu'il met dans son jeu.

Je suis, &c.



LETTRE VIII.

Lettre d'un professeur émérite de l'Université de Paris, en réponse au R. P. D. V....prieur de...religieux Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, sur l'Education publique, au sujet des exercices de l'abbaye royale de Soreze. On trouvera de suite la réfutation du systême de M. l'abbé de Condillac, *& celle de plusieurs autres, tous également défectueux. A Bruxelles, & se vend à Paris, chez* Brocas, *Libraire, rue Saint-Jacques, au chef S. Jean.*

N'EST-IL pas bien étonnant, Monsieur, que le public n'ouvre pas enfin les yeux sur le manège des nouveaux philosophes, & ne reconnoisse pas encore que leur unique secret pour se rendre célèbres est de fronder toutes les opinions reçues, de renverser tous les principes établis, & de parler avec un souverain mépris des institutions anciennes? Ils se sont flattés qu'on leur

attribueroit des vues & des lumières supérieures à celles des autres hommes, quand on les entendroit parler continuellement de réforme & crier contre les abus & les préjugés : quel moyen en effet de ne pas regarder comme des sages des gens qui prétendent qu'on n'a cessé d'extravaguer jusqu'à leur apparition dans le monde, & qu'on s'est trompé grossièrement sur les objets les plus importans des connoissances humaines ! Cependant, quand on considère qu'il est fort aisé de blâmer & de reprendre, & que pour trancher & décider sur les plus grandes questions, il ne faut souvent d'autre mérite qu'un grand fond de hardiesse & d'orgueil, on n'a plus une si haute opinion de ces modernes réformateurs ; lorsqu'on examine de près les ouvrages de ces grands philosophes, & qu'on s'apperçoit qu'ils ne sont recommandables que par l'extravagance des paradoxes dont ils sont remplis, on sent que tous ces systêmes en l'air, tous ces projets chimériques & bisarres, n'ont été imaginés que pour suppléer au vrai talent qui man-

quoit à leurs auteurs. C'est particulièrement dans les vaines déclamations de ces Messieurs sur l'éducation publique, qu'on a remarqué qu'ils n'étoient propres qu'à détruire, & que leurs éternelles censures étoient moins dictées par le zèle du bien public que par cet esprit d'orgueil qui les porte à mépriser les anciens usages. A quoi ont abouti leurs invectives continuelles contre les collèges, si ce n'est à écarter les citoyens de l'éducation publique, à multiplier les institutions privées, & à faire éclorre cette foule d'établissemens particuliers, de maisons encyclopédiques, où l'on apprend aux jeunes gens toutes les langues, tous les arts & toutes les sciences, & dont ils sortent presque toujours sans rien sçavoir ? Ainsi ces zélateurs de l'éducation, bien loin de contribuer à la perfectionner, y ont introduit eux-mêmes d'énormes abus, sur lesquels il faut espérer que les magistrats ouvriront bientôt les yeux : n'est-il pas choquant de voir de jeunes écrivains, à peine sortis du collège, sans aucune expérience, se permettre

des diatribes indécentes contre les établiſſemens dont l'utilité a été reconnue dans tous les temps, par les hommes les plus ſenſés; employer à décrier les collèges, les talens qu'ils ont puiſés au collège même, & ſe croire de grands philoſophes, parce qu'ils ont déclamé contre les pédans? Au reſte, une pareille étourderie doit paroître moins ſurprenante de la part d'un jeune inſenſé; mais ce qui eſt vraiment inconcevable, c'eſt que des hommes graves, des oracles du parti, obligés ſur-tout de meſurer leurs paroles, & de ne rien avancer témérairement, c'eſt que M. *d'Alembert*, M. l'abbé *de Condillac* aient aſſez oublié leur prudence & leur circonſpection ordinaire pour accuſer ſans diſcuſſion, ſans examen, ſans connoiſſance de cauſe, un corps auſſi reſpectable & auſſi utile à l'état que l'Univerſité de Paris. L'objet principal de la lettre que je vous annonce, eſt de répondre aux imputations calomnieuſes de ces deux philoſophes. Vous verrez, Monſieur, avec étonnement, qu'ils n'ont pas même pris la peine de con-

noître le plan d'études établi dans l'Université, avant de le décrier, & qu'il ne faut qu'entrer dans les colléges, & voir ce qui s'y passe, pour se convaincre de la fausseté de leurs accusations. Quoique l'auteur de cette lettre se soit proposé spécialement de justifier l'Université, cependant, avant d'entrer en matière, il examine une question qui n'est pas étrangère à son sujet. Il s'agit de sçavoir si les corps religieux sont propres à l'éducation. La question ainsi posée généralement & abstraction faite de l'état actuel de ces sociétés, n'est pas difficile à résoudre. Rien n'empêche un religieux d'être homme de lettres, & la retraite dans laquelle il vit, la régularité & la décence à laquelle il est astreint par son état, la dépendance où il est de ses supérieurs, ne peuvent que le rendre plus laborieux, plus appliqué, & par conséquent plus capable de remplir les fonctions pénibles qu'impose l'instruction de la jeunesse; mais il seroit peut-être plus utile de rechercher si les corps religieux, tels qu'ils sont aujourd'hui, sont propres à cet

emploi, & alors la question pourroit paroître douteuse. Il est certain que l'espèce de discrédit, & même de mépris, dans lequel l'état religieux est tombé, écarte aujourd'hui la plupart des jeunes gens d'une profession qu'ils voient avilie : la plupart de ceux qui se consacrent au cloître, ou manquent des talens nécessaires pour cultiver la littérature avec succès, ou ne cherchant dans la vie religieuse que le repos & l'oisiveté, sont fort éloignés de se livrer à des travaux devenus inutiles pour eux ; plusieurs même n'ayant pas reçu dans le monde une éducation convenable, se trouveroient absolument incapables d'élever la jeunesse. Ainsi en envisageant la situation actuelle des communautés religieuses, on pourroit croire que le petit nombre des sujets dont elles sont composées, le défaut de talent ou de bonne volonté dans ces mêmes sujets, sont des obstacles qui ne permettent pas de confier l'éducation à des corps réguliers : l'auteur passe ensuite aux reproches que M. *d'Alembert* fait aux collèges. « Le sujet dont je

» vais parler, dit M. *d'Alembert*, inté» resse le gouvernement & la reli» gion, & mérite qu'on en parle avec » liberté, sans que cela puisse offenser » personne ». Oui sans doute, personne ne s'offensera si cette liberté ne blesse ni la vérité, ni la bonne foi. Après ce prélude M. *d'Alembert* entre ainsi en matière. « On peut réduire à » cinq chefs l'éducation publique, les » humanités, la rhétorique, la philo» sophie, les mœurs & la religion.

» *Humanités*, on appelle ainsi le » temps qu'on employe dans les col» lèges à s'instruire des préceptes de » la langue Latine, ce temps est d'en» viron six ans. On y joint vers la fin » quelques connoissances très-superfi» cielles du grec. On y explique, *tant* » *bien que mal*, les auteurs de l'anti» quité les plus faciles à entendre. On » y apprend aussi, *tant bien que mal*, à » composer en latin. Je ne sçache pas » qu'on y enseigne autre chose, si ce » n'est à faire des vers latins. Il faut » cependant convenir que dans l'Uni» versité de Paris, & dans presque » toutes les autres Universités, depuis

Mélanges de littérature de M. *d'Alembert* ont pu voir que cet écrivain est persuadé qu'il est impossible de bien écrire en latin. Ce n'est pas ici le lieu de réfuter cette opinion, qui d'ailleurs a déjà été combattue d'une manière victorieuse par plusieurs gens de lettres; mais quand on lui accorderoit même qu'on ne peut plus aujourd'hui bien écrire en latin, il resteroit toujours constant que pour en bien posséder les principes, pour acquérir une intelligence prompte & sure des auteurs, il faut s'exercer à composer, *tant bien que mal*, en latin, & que jamais personne n'a pu parvenir à bien entendre cette langue qu'avec les secours d'une pareille méthode: j'ai moi-même entendu des gens d'esprit & de goût, qui gémissoient de ce que, dans leur enfance, on leur avoit appris le latin suivant le nouveau systême, uniquement par la voie de la traduction: en lisant leurs auteurs, ils étoient guidés par une espèce de routine & par la force du sens, plutôt que par une véritable intelligence des mots & de la phrase,

ils n'auroient pas sçu distinguer la latinité la plus platte & la plus grossière d'avec le style le plus pur & le plus élégant, & se voyoient exposés à chaque ligne à des bévues & à des contresens.

Je ne sçache pas qu'on y enseigne autre chose, si ce n'est à faire des vers latins. On seroit tenté de croire que M. *d'Alembert* nomme ici les vers latins avec une espèce de dérision, comme un exercice barbare & absolument inutile; mais qui ne sçait que les loix de la prosodie latine ne peuvent bien s'apprendre qu'en faisant des vers; que sans cela il est presque impossible de saisir & de goûter jamais le nombre, la cadence & l'harmonie de la poësie latine? « Pour goûter des vers excel» lens, dit judicieusement l'auteur de » cette lettre, il faut au moins en » avoir fait de mauvais....... On ne » peut nier que la poësie latine n'ait » contribué beaucoup à former la » nôtre....... La poësie de M. *de la* » *Motte* seroit certainement moins » dure & moins sèche s'il eût cultivé » davantage les anciens. Quoi de plus

» capable de faire connoître les ri-
» chesses & les beautés d'une langue
» que la lecture des poëtes ? Quoi de
» plus nombreux que les vers lyriques
» latins ? Ne seroit-ce point par le
» désespoir d'y atteindre, qu'on se
» porte à toutes ces déclamations qui
» deshonorent notre siècle & le ren-
» dront l'objet de la dérision d'une
» postérité plus éclairée & plus judi-
» cieuse » ? Le chancelier *de l'Hôpital* en a-t-il moins été l'oracle de son siècle, parce qu'il nous a transmis ses pensées dans des *vers latins* qu'on lit encore après ceux d'*Horace*, sans parler de ceux des autres gens de lettres qui ont illustré, par des poësies latines, le siècle de *Louis XIV* ? N'a-t-on pas vu le cardinal *de Polignac*, ce philosophe aimable à qui M. *d'Alembert* ne refusera certainement pas l'urbanité, la finesse & les graces de l'esprit, occuper son loisir à la composition d'un poëme latin, qui, malgré les clameurs des ignorans & des philosophes modernes, fait encore les délices des connoisseurs ? Cet illustre écrivain avoit-il donc perdu son temps

au collège, lorſqu'il avoit appris à faire des *vers latins* ? L'eſtime qu'on accordoit alors à ce genre d'écrire a-t-elle donc nui aux progrès des muſes françoiſes ? la littérature latine, ſi floriſſante ſous *Louis XIV*, n'a-t-elle pas, au contraire, contribué beaucoup à épurer le goût & à perfectionner la littérature nationale ? *Boileau & Racine* doivent paroître, aux yeux de M. *d'Alembert*, des perſonnages bien gothiques ; ils ne ſçavoient pas un mot de géométrie ; mais on leur avoit appris à compoſer *tant bien que mal, en latin*, *à faire des vers latins*, & qui pis eſt, ils poſſédoient ſupérieurement le grec. Ces grands hommes ne ſe doutoient pas qu'un jour leurs connoiſſances en ce genre deviendroient ridicules ; qu'il viendroit un géometre qui entreprendroit d'élever ſa ſcience favorite ſur les ruines de toutes les autres ; qui regarderoit comme puériles & frivoles, les connoiſſances qui lui manquent ; qui ne verroit que des mots dans la littérature grecque & latine ; & ce qui eſt

bien plus extraordinaire, qui pa viendroit presque à le faire accroi au public.

» *Je ne sçache pas qu'on y enseign* » *autre chose* ». Mais, M. *d'Alembert* avant d'intenter à des hommes res pectables des accusations aussi gra ves, il falloit vous instruire, ou plutôt il falloit réfléchir ; il ne falloit pas qu'un raisonneur aussi exact abusât d'un misérable jeu de mots, pour insulter à d'honnêtes gens, dont les travaux pénibles & peu brillans méritent bien d'être récompensés par la considération publique. Quand on se borneroit, dans les humanités, à la lecture des auteurs latins, seroit-il vrai de dire qu'on n'y apprend que du latin, que des mots? N'apprend on pas aussi le françois en traduisant ces auteurs, & en comparant continuellement le génie des deux langues? » Il faut apprendre » le latin pour sçavoir le françois ; il » faut étudier & comparer l'un & » l'autre pour entendre les règles de » l'art de parler », dit un auteur auquel

on ne reprochera pas de trop favoriser les colleges *. Quoi, lorsque les jeunes gens voyent dans *Salluste* la peinture énergique de la corruption des Romains, de ce luxe insensé qui amena la décadence de la république, ils n'apprennent que du latin ! lorsque dans *Cornelius nepos*, dans *Justin*, dans *Quinte-Curce*, dans *Herodote*, dans *Plutarque*, ils s'instruisent des plus beaux traits de l'histoire ancienne, & apprennent à connoître les grands hommes Grecs & Romains, ils n'apprennent que du latin ! lorsqu'ils se forment l'esprit & le cœur par la lecture des traités philosophiques de *Cicéron*, ils n'apprennent que du latin ! Quoi, apprendront-ils mieux les devoirs d'un bon citoyen & les règles de la probité dans les livres pernicieux de nos philosophes modernes, que dans le traité *des Offices* ? En vérité, je ne sçais lequel on doit le plus admirer, ou de la hardiesse d'un écrivain qui ose avancer une proposition aussi évidemment fausse, ou de la

* Emile, tom. 3, pag. 204.

simplicité du public, qui croit bonn
ment, sur la parole de M. *d'Alemb*
qu'on n'apprend au college que l
latin. Après avoir parlé aussi l
rement des humanités, M. *d'Alem*
s'efforce de jetter le même ridic
sur la rhétorique & sur ceux qui
professent.

» *Rhétorique.* Quand on sçait,
» qu'on croit sçavoir assez de lati
» on passe en rhétorique. C'est alo
» qu'on commence à produire quelq
» chose de soi-même : car jusqu'alo
» on n'a fait que traduire, soit du la
» en françois, soit du françois e
» latin. En rhétorique, on appren
» d'abord à étendre une pensée,
» *circonduire* & allonger des périodes,
» & peu à peu on en vient enfin à des
» discours en forme, toujours ou pres-
» que toujours en langue latine ; on
» donne à ces discours le nom d'am-
» plification, nom très-convenable,
» en effet, puisqu'ils consistent, pour
» l'ordinaire, à noyer dans deux
» feuilles de verbiage ce qu'on pour-
» roit & ce qu'on devroit dire en deux
» lignes. Je ne parle point de ces

» figures de rhétorique si chères à » quelques pédans modernes, & dont » le nom même est devenu si ridicule » que les professeurs les plus sensés les » ont bannies de leurs leçons. Il en est » pourtant encore qui en font grand » cas, & il est assez ordinaire d'inter» roger sur ce sujet ceux qui aspirent à » la maîtrise des arts ». M. *d'Alembert* n'a pas manqué de s'égayer sur les amplifications de college, l'occasion étoit trop belle ; mais, comme des plaisanteries ne sont pas des raisons, il est bon de lui apprendre en quoi consistent ces sujets de composition que l'on donne aux rhétoriciens, & qu'on appelle, il est vrai, assez improprement *amplification* ; mais le nom ne fait rien à la chose, & un homme sensé n'a jamais joué sur les mots. Ces sujets de comparaison sont, tantôt la narration d'un fait intéressant de l'histoire ancienne & moderne, tantôt le développement d'une vérité morale ; quelquefois l'éloge d'une belle action, avec des réflexions sur ce qui en fait le principal mérite ; quelquefois une comparaison entre

deux grands hommes ; souvent des discours de différens genres, dans le goût de ceux qui embellissent les histoires de *Salluste*, de *Tite-Live* & de *Tacite*. On a même fait un recueil de ces discours, afin que les écoliers eussent continuellement sous les yeux d'excellens modèles du ton & du style qu'ils doivent employer dans leurs compositions. Ils traitent ces sujets en latin & en françois alternativement ; on a été obligé de se prêter en cela au goût actuel, & il est à remarquer que l'éloquence françoise étoit bien plus florissante dans le temps où ces devoirs se faisoient presque toujours en latin. Pour guider la marche de ces jeunes orateurs, & les accoutumer à mettre de l'ordre dans leurs idées, on leur trace le plan de leurs discours, on leur suggère les idées principales, & on leur laisse le soin de suppléer les idées par des tours intermédiaires, & de révêtir ce squelette des couleurs de l'éloquence & des ornemens du style convenables au sujet & au caractère de celui qui parle. A mesure que la tête des jeunes gens se mûrit,

on leur donne moins de ſecours, on leur laiſſe plus à faire; & la principale attention des maîtres eſt de proportionner la tâche aux forces de leurs diſciples. Il me ſemble, Monſieur, que de tels exercices ainſi dirigés ſont peut-être ce qu'il y a de plus propre à développer les talens des jeunes gens, & à les former dans l'art difficile de penſer & d'écrire. Si le génie vaſte & lumineux de M. *d'Alembert* découvre une meilleure manière d'exercer les jeunes gens à la compoſition, les profeſſeurs de rhétorique de l'Univerſité de Paris m'autoriſent à le ſupplier très-humblement de vouloir bien leur en faire part, cela ſera plus honnête & plus utile que de les tourner en ridicule en pure perte. S'ils n'ont point des vues auſſi étendues que lui, ils ſe flattent de ne lui point céder en zèle pour le bien public; mais juſqu'à ce qu'il leur ait communiqué ſes nouvelles découvertes, ils le prient de ne plus s'égayer ſur les périodes à allonger & à *circonduire*. Ces miſérables facéties ne conviennent qu'à des ignorans, & ſont trop au-deſſous

de la dignité d'un philoſophe tel que lui. M. *d'Alembert* ſe trompe encore lorſqu'il ſuppoſe qu'on n'occupe les jeunes rhétoriciens que de la ſynthèſe ou compoſition ; on employe auſſi une autre méthode très-avantageuſe pour former le jugement, c'eſt l'analyſe. On accoutume les jeunes gens à faire l'extrait d'un diſcours, à tracer le plan & la marche d'un poëme ; on a ſoin auſſi de leur commenter l'art poëtique d'*Horace* & de *Boileau* ; on leur fait connoître les différens genres de poëſie, les règles principales ſur leſquelles ils ſont fondés ; l'eſpèce de ſtyle qui leur convient, & les auteurs qui s'y ſont le plus diſtingués ; quant aux figures qui tiennent ſi fort au cœur à M. *d'Alembert*, les profeſſeurs n'y attachent point plus d'importance que lui ; ils ſçavent tout auſſi bien que lui que les figures ne ſont que des tours heureux employés par le génie avant la création de l'art, obſervés enſuite & recueillis par les auteurs qui leur ont donné des noms ; ils n'ignorent pas que la connoiſſance des figures n'a jamais fait faire un bon diſcours ;

discours ; que le génie seul doit les suggérer & en déterminer l'emploi ; mais comme ces figures tiennent à l'art & en font partie ; ils pensent qu'il est bon d'en donner une idée aux jeunes gens. On n'est point ridicule pour leur expliquer ce que c'est qu'un trope, qu'une métaphore ; & pour les prémunir contre l'abus de ces ornemens : on peut, sans encourir la disgrace de M. *d'Alembert*, leur faire connoître ce que c'est qu'une antithèse, & les avertir de ne pas prodiguer cette figure à l'exemple des beaux esprits du jour. *Cicéron* & *Quintilien* étoient d'anciens pédans qui valoient bien les philosophes modernes ; ils n'ont pas dédaigné de parler des figures dans leurs traités de rhétorique. Vous ne trouverez pas, Monsieur, moins d'injustice & de mauvaise foi dans les plaisanteries que M. *d'Alembert* se permet sur la philosophie des colleges.

« *Philosophie*. Après avoir passé sept » ou huit ans à apprendre des mots » ou à parler sans rien dire, on commence enfin ou on croit commen-

» cer l'étude des choses, car c'est la
» vraie définition de la philosophie;
» mais il s'en faut bien que celle des
» collèges mérite ce nom. Elle s'ouvre
» d'ordinaire par un *compendium* qui
» est, si on peut parler ainsi, le ren-
» dez-vous d'une infinité de choses
» inutiles, sur l'existence de la philo-
» sophie, sur la philosophie d'*Adam*;
» &c. On passe de-là en logique. Celle
» qu'on enseigne, du moins dans un
» grand nombre de collèges, est à-
» peu-près celle que le maître de phi-
» losophie se propose d'apprendre au
» bourgeois gentilhomme. On y en-
» seigne à bien concevoir, par le
» moyen des *universaux*, à bien juger
» par le moyen des *cathégories*, & à
» bien construire un syllogisme par le
» moyen des figures: *Barbara*, *celarent*,
» *darii*, *ferio*, *&c.* On demande si la
» logique est un art ou une science,
» si la conclusion est de l'essence du
» syllogisme: toutes questions qu'on
» ne trouvera pas dans *l'Art de penser*,
» ouvrage excellent, mais auquel on
» a reproché, peut être avec quelque
» raison, d'avoir fait des règles de la

» logique un trop gros volume. La
» métaphysique est à-peu-près dans le
» même goût, on y mêle aux plus
» importantes vérités les discussions
» les plus futiles. Avant & après avoir
» démontré l'existence de Dieu, on
» traite avec le même soin les grandes
» questions de la distinction formelle
» & virtuelle, de l'universel de la part
» *de la chose*, de la part de la pen-
» sée, & une infinité d'autres. N'est-
» ce pas blasphêmer, en quelque sorte,
» la plus grande des vérités, que de
» lui donner un si ridicule & si misé-
» rable voisinage. Enfin dans la phy-
» sique on bâtit à sa mode un systême
» du monde. On y explique tout ou
» presque tout. On y voit, on y ré-
» fute, *à tort & à travers*, *Aristote*,
» *Descartes* & *Newton*. On termine ce
» cours de deux années par quelques
» pages sur la morale, qu'on rejette
» d'ordinaire à la fin, sans doute, com-
» me la partie la moins importante.
Un lecteur un peu instruit de ce qui se
passe dans l'Université, qui d'ailleurs,
sur la réputation de M. *d'Alembert*, est
bien loin de s'imaginer que ce grave

philoſophe ſoit capable d'avoir re-
cours à des ſuppoſitions calomnieuſes
pour diffamer un corps reſpectable,
ſe perſuade aiſément, d'après cet ex-
poſé infidèle, que la philoſophie des
colléges eſt le tombeau du ſens com-
mun. Mais que répondra M. *d'Alem-
bert*, que diront ſes admirateurs, ſi on
leur prouve clairement que cet écri-
vain fait une peinture infidelle des
éutdes de philoſophie dans l'Univerſité
de Paris; que ces queſtions ridicules,
qui ſont l'objet de ſes plaiſanteries,
ſont bannies depuis long-temps des
colléges de l'Univerſité; que les prin-
cipes de métaphyſique & de morale
qu'on y enſeigne ſont bien plus vrais
& plus ſolides que ceux que les philo-
ſophes voudroient inculquer dans des
ouvrages auſſi dangereux pour la doc-
trine que pitoyable pour le raiſon-
nement? Qu'on ouvre les cahiers des
profeſſeurs de philoſophie, on en
verra la preuve. Ses reproches ſur la
phyſique ne ſont pas mieux fondés;
c'eſt peut-être en effet la partie de
l'enſeignement qui s'eſt le plus per-

lectionnée dans l'Univerſité; les leçons de phyſique qu'on donne dans les collèges ſont le réſultat des obſervations & des découvertes des plus célèbres phyſiciens de l'Europe, & s'il y avoit quelque reproche à faire aux profeſſeurs actuels, ce ſeroit peut-être de donner trop de temps aux mathématiques. Il paroît bien que M. *d'Alembert* ne connoît point les hommes qu'il inſulte ſi gratuitement & avec tant d'indécence. « Eſt-il donc, dit l'auteur de cette lettre, le ſeul capable de » juger d'*Ariſtote*, de *Deſçartes* & de » *Newton?* On le met dans la pre- » mière claſſe des mathématiciens, » mais quel rang lui aſſigner parmi les » *philoſophes*, après tous les mauvais » raiſonnemens que nous venons de » relever. Il n'a pas ſenti qu'en s'ex- » primant de la ſorte il ſe manquoit à » lui-même & à ſa compagnie; eſt-ce » donc là ſe reſpecter? Qui auroit » plus de droit que nous de dire que » M. *d'Alembert* parle *à tort & à travers*, » mais nous aimons mieux qu'il ſe le » diſe à lui-même, & que ſes amis

» lui faffent fentir fon imprudence ».

Les plaintes de M. *d'Alembert* fur la diffipation & la corruption qui s'introduit quelquefois dans les collèges, malgré la vigilance des maîtres, ont un peu plus de fondement; mais il faut convenir qu'elles font horriblement exagérées, & que cette corruption n'eft pas, à beaucoup près, auffi générale que M. *d'Alembert* prétend le faire croire : comment ne fe gliffe roit-elle pas quelquefois dans les collèges, où les enfans y arrivent fouvent déjà corrompus, depuis que les nouvelles opinions des philofophes ont introduit dans tout le royaume une licence & une dépravation horrible, « qui » infectent toutes les conditions, & » pénètrent jufques dans les maifons » des particuliers les plus refpec« tables.... Un laquais fcélérat cor» rompt le fils de fon maître à fix ou » fept ans; on conduit l'enfant au » college, & on recommande de » veiller fur lui; des hommes perdus » de mœurs font un commerce de » l'éducation, s'introduifent dans les

» maisons, & deviennent les premiers » corrupteurs des enfans qu'ils de- » vroient garantir du poison. Les » femmes domestiques sont elles plus » sages que les hommes, soit dans les » maisons particulières, même les plus » religieuses, soit dans les pensions ? » Que de choses ne sçavons-nous pas » *sur* tant d'horreurs ! Et l'on sera » *étonné* qu'il se glisse de la corruption » dans les collèges ? Comment nous » mettre à l'abri des mauvais livres ? » Les boutiques, les rues en sont » pleines....... De ce gouffre de » corruption, quelles vapeurs in- » fectes se répandent dans les pro- » vinces, & si le gouvernement n'em- » ploye les plus forts remèdes, que » deviendra la nation » ? Les collèges sont donc encore, quoi qu'en dise M. *d'Alembert*, des asyles pour la jeunesse contre l'impiété & la corruption

Il est donc évident que M. *d'Alembert* déclame contre l'Université sans la connoître, & que toutes ses accusations sont de pures calomnies. Il

pourroit peut-être répondre qu'il est lui-même un élève de l'Université, & qu'il se rappelle très-bien comment on y enseignoit de son temps les belles-lettres & la philosophie. Mais y a-t-il de la bonne-foi & de la justice à reprocher aujourd'hui à l'Université des défauts dont elle s'est corrigée & qui ne subsistent plus ? Il lui étoit aisé de sçavoir que la manière dont on enseigne actuellement la philosophie dans les écoles est fort différente de celle qui étoit en usage il y a quarante ans. Quant aux belles-lettres, à l'exception de quelques legers changemens dans la forme des devoirs & des sujets de composition, l'enseignement est le même, &, sans doute, il faut que la mémoire de M. *d'Alembert* ait été infidelle ; car on n'oseroit l'accuser d'avoir parlé contre sa conscience ; il existe d'ailleurs un témoin bien propre à le confondre, c'est le Traité des Etudes de M. *Rollin*, livre assez connu, & dont la réputation n'est point équivoque. Cet ouvrage approuvé & adopté par l'Uni-

versité, est la meilleure réponse qu'on puisse faire à M. *d'Alembert*. L'auteur y a exposé à peu près ce qui se pratiquoit de son temps, & le plan d'études qu'on y voit tracé est celui qu'on suivoit alors & qu'on suit encore aujourd'hui dans les collèges. Or je demande à tout homme éclairé s'il est un plan plus sage, plus judicieux, plus propre à former l'esprit & le cœur des jeunes gens ? Que M. *d'Alembert* nous prouve, ou bien que ce plan est vicieux, ou qu'on ne le suit pas dans l'Université. S'il ne peut prouver ni l'un ni l'autre, que faut-il conclure de sa conduite ?

Il sçait que dans les collèges, on s'efforce d'inspirer aux jeunes gens l'amour de cette même religion, que les philosophes s'efforcent de détruire ; il ne peut ignorer que dans les classes les professeurs s'attachent surtout à donner à leurs élèves le véritable goût de la saine littérature, qu'ils leur proposent pour modèles les anciens & les meilleurs auteurs du siècle de *Louis XIV*, qu'ils leur apprennent

à distinguer l'or de *Virgile*, & de *Cicéron*, d'avec le clinquant de nos poëtes & de nos orateurs modernes ; en un mot, que leurs principes sur la poësie & sur l'éloquence sont fort différens de ceux que l'on trouve dans les *Mélanges de littérature* : d'où il arrive que les jeunes gens sortent du collège pleins d'admiration pour les chef-d'œuvres de l'antiquité & de mépris pour les productions de la philosophie moderne : on ne peut douter que ce ne soit là le véritable motif du déchaînement des philosophes contre les collèges ; ils voudroient pouvoir anéantir l'éducation publique, persuadés qu'alors les jeunes gens, ou privés de toute instruction, ou n'en recevant qu'une mauvaise, seroient bien plus aisés à séduire & bien plus disposés à admirer le galimathias & le pompeux jargon dont leurs ouvrages sont remplis.

L'auteur de cette lettre, après avoir démontré qu'on ne reconnoît point le plan de l'Université de Paris dans celui que M. *d'Alembert* lui attribue,

passe à l'examen des exercices établis au collège de Sorèze, & fait voir clairement que ces exercices ne peuvent être utiles à la jeunesse qu'on y élève. Ce plan d'éducation a été tracé par M. *d'Alembert* lui-même, qui a voulu donner à la France un collège encyclopédique. On y enseigne toutes les sciences, tous les arts, toutes les *langues*. Le programme des exercices est un volume énorme. On est frappé du fastueux étalage de tant de connoissances, & les lecteurs frivoles qui sont toujours le plus grand nombre, s'imaginent bonnement que les élèves apprennent en effet tout ce qui est énoncé sur ce programme. Les religieux de l'abbaye de Sorèze ont dédaigné la méthode de l'Université de Paris, qu'ils ont regardée comme très-vicieuse sur la parole de M. *d'Alembert*, leur législateur. Voici comment ils s'expriment à ce sujet, avec une modestie monacale & philosophique tout à la fois. » Pourquoi voyons-» nous si peu de talens se dévelop-» per? pourquoi le goût des sciences

» & des beaux arts eſt-il ſi rare au-
» jourd'hui ? pourquoi n'y a-t-il preſ-
» que plus d'ame & de vigueur dans
» l'enſeignement public ? c'eſt que,
» depuis près de deux ſiècles, on ne
» s'applique qu'à étudier des mots,
» & à s'en former une idée confuſe
» dans l'eſprit ». Voilà, Monſieur,
une de ces abſurdités révoltantes que
les philoſophes ſeuls ſe permettent.
Quoi, les ſçavans & les grands hommes
qui juſqu'alors ont brillé dans l'europe, n'avoient étudié & appris que
des mots ? & il falloit que l'école de
Sorèze s'ouvrît depuis quatre jours,
pour nous apprendre des choſes.
Y a-t-il rien de plus ridicule & de
plus pitoyable qu'une pareille prétention ? On ſeroit bien mieux fondé à
dire : pourquoi voyons-nous ſi peu
de talens ſe développer ? Pourquoi,
tandis que le goût des ſciences & des
arts eſt ſi vif, les ſçavans & les bons
artiſtes ſont-ils ſi rares ? Pourquoi
n'y a-t-il preſque plus d'ame & de
vigueur dans les hommes d'aujourd'hui ? C'eſt que, depuis environ ſoixante ans, il s'eſt élevé une ſecte

qui tend à détruire les vrais principes de la morale & de la littérature ; c'est que les écrits des nouveaux philosophes, en corrompant les cœurs, énervent & dégradent les esprits ; c'est qu'on s'applique à décrier l'éducation solide & vigoureuse des colléges, & que les enfans, élevés suivant les nouvelles maximes, peuvent *peut-être* sçavoir chanter, danser & démontrer une proposition élémentaire de géométrie qu'ils auront oubliée le lendemain, mais ne peuvent jamais être des hommes ; en un mot, c'est que, dans un siècle qui se dit éclairé, le public n'a jamais été si dupe ; c'est que les promesses des *charlatans* d'éducation dont Paris abonde, en imposent toujours aux parens, qui cependant n'en voyent jamais l'effet ; & que le plus grand nombre des citoyens sort de ces maisons faites pour former des hommes universels, avec quelques principes de manège & d'escrime, mais l'esprit & le cœur absolument vuides des connoissances essentielles.

Entre les philosophes qui ont dérai-

ſonné ſur l'éducation, M. l'abbé *de Condillac* mérite d'occuper une place diſtinguée, parce qu'il a relevé ſes mauvais raiſonnemens par des injures plus dignes d'un *Vadius* & d'un *Triſſotin*, que d'un académicien auſſi célèbre ; voici comment il s'exprime, tome 15 de ſon *Cours d'Etude*, livre 2, chapitre 14. « Les Univerſités ſont » vieilles & elles ont les défauts de » l'âge, je veux dire, qu'elles ſont peu » faites pour ſe corriger ». Je vous le demande, Monſieur, ce jeu de mots puéril, ce miſérable calembour n'eſt-il pas indigne de la gravité d'un philoſophe ? Si les Univerſités ſont vieilles, la plupart des profeſſeurs dont elles ſont compoſées ſont jeunes : l'antiquité d'un corps ne peut être un défaut qu'aux yeux de ces novateurs téméraires, qui veulent tout bouleverſer, afin qu'on les remarque à la faveur du trouble ; mais tout homme qui connoîtra le prix de l'expérience préferera toujours les lumières d'un corps ancien & conſommé par un long uſage dans la ſcience de l'éducation, à ces vains ſyſtêmes dont les

brillantes spéculations sont toujours démenties par la pratique. « Peut-on »présumer que les professeurs renon»ceront à ce qu'ils croyent sçavoir »pour apprendre ce qu'ils ignorent, » avoueront-ils que leurs leçons n'ap» prennent rien, ou n'apprennent que » des choses inutiles. Non; mais » comme les écoliers ils continue» ront d'aller à l'école pour remplir » leur tâche ». Quel est donc cet écrivain qui s'érige ainsi en juge des Universités, & qui traite sans façon tous les professeurs d'ignorans ? C'est un homme qui n'a d'autre titre dans la république des lettres que celui de métaphysicien, dont le seul mérite est d'avoir réussi dans la science la moins utile de toutes, la plus fausse, la plus conjecturale, & sur laquelle nous ne sçavons presque rien de certain que ce que la religion nous a appris; c'est un homme qui s'est fait siffler quand il a voulu parler de littérature, & qui, sur-tout dans cette partie, est bien inférieur à ceux qu'il dépeint avec tant d'indécence. « Si » cette tâche leur donne de quoi vi-

» vre, c'eſt aſſez pour eux ». Voilà des injures bien groſſières pour un métaphyſicien ſi ſubtil : ſont-ce donc là les principes d'honnêteté & de politeſſe que M. l'abbé *de Condillac* établit dans les ſix volumes de ſon *Cours d'Education!* Si quelqu'un s'aviſoit de faire un pareil outrage à l'académie, comme tout le bataillon des philoſophes tolérans s'armeroit pour punir ſon inſolence! Je conſeille aux profeſſeurs de l'Univerſité de ne répondre à des imputations de cette nature que par le plus profond mépris.

« La conſidération dont les aca-
» démies jouiſſent eſt un puiſſant ai-
» guillon pour elles : d'ailleurs les
» membres libres & indépendans ne
» ſont pas aſtreints à ſuivre aveuglé-
» ment les préjugés de leur corps. Si
» les vieillards tiennent à de vieilles
» opinions, les jeunes ont l'ambition
» de mieux penſer, & ce ſont tou-
» jours eux qui font, dans les acadé-
» mies, les révolutions les plus avan-
» tageuſes au progrès des ſciences ».

Les membres des Univerſités

font aussi libres pour faire le bien que ceux des académies, & quand un professeur fera, dans la manière d'enseigner, des changemens vraiment utiles, l'Université ne s'y opposera jamais : il seroit bien à souhaiter que l'académie tînt encore aux *vieilles opinions*, elle *en feroit* bien plus respectée ; la *révolution* opérée par l'*ambition* des jeunes académiciens, bien loin d'être avantageuse au progrès des sciences, est peut-être le coup le plus funeste que l'on pouvoit porter à la religion, à l'état & aux lettres. « Les Universités » ont perdu beaucoup de leur consi» dération ». Depuis quand & pourquoi ? Tant que les lettres & les arts ont été florissans ; tant que le bon goût a été en vigueur, les Universités ont joui de la considération qu'elles méritent ; dans le beau siècle de *Louis XIV* des écrivains arrogans ne s'avisoient point de décrier les maîtres respectables qui les avoient formés ; mais dans la décadence totale de la littérature, dans le siècle de la frivolité & de

l'ignorance, on affecte de mépriser un corps qui lutte contre le torrent des opinions, & qui est presque le seul qui conserve encore les vrais principes des lettres & le goût de la belle antiquité. Est-il étonnant que des académiciens répandus dans le monde, flatteurs assidus des grands, & sur-tout des femmes, soient plus considérés des sociétés frivoles qu'ils amusent, que des professeurs renfermés dans leurs classes ou dans leur cabinet ; mais il reste à sçavoir laquelle de ces deux espèces d'hommes est plus utile à l'état & mérite en effet plus de considération.

Il est inutile de suivre plus longtemps M. *de Condillac* dans ses réflexions, qui toutes tendent à prouver qu'on n'apprend absolument rien dans les collèges : ces assertions se détruisent par leur exagération même. Il suffit de rapporter un misérable sophisme qu'il apporte en preuve, & qui est fort ridicule de la part d'un homme qui se pique de raisonner avec tant d'exactitude : les grands hommes au sortir du collège se sont fait un nouveau plan d'études conforme à

leur génie particulier, donc ils n'a-voient rien appris au collège : la con-séquence est des plus fausses : le but de l'éducation est de développer les *talens* d'un jeune homme, de lui ap-planir les premières voies, & de le mettre en état de s'appliquer avec succès au genre le plus convenable à *son génie* : par exemple, un jeune homme au sortir du collège, se livre à l'étude des loix & devient un grand jurisconsulte ; dira-t-on que les pre-mières années de son éducation ont été perdues, parce qu'on ne lui a point fait lire *Cujas* & *Barthole* ? n'est-il pas évident que les leçons qu'il a reçues au collège ont formé son esprit & son jugement, & l'ont disposé à réussir dans l'étude des loix, comme dans toute autre où il eût pu s'appli-quer ? Si depuis qu'on suit le plan d'é-ducation établi par l'Univesité il est sor-ti de ses écoles tant de grands hommes, en tous les genres, il faut ou que M. *de Condillac* se trompe bien lourdement, ou que l'éducation soit absolument inu-tile pour former les grands hommes, ce qui est absurde.

Vous trouverez encore dans cette

lettre la réfutation de quelques autres systêmes moins connus : cet ouvrage ne peut être que fort utile dans la circonstance présente, où nous sommes inondés de projets chimériques sur l'éducation ; il est très-propre à ouvrir les yeux du public sur la charlatanerie de ces législateurs modernes, & justifie parfaitement l'Université de Paris du reproche que lui ont fait des écrivains mal intentionnés. L'auteur, qui est un des membres de l'Université les plus distingués par son érudition & ses longs services, a été obligé, pour répondre à ses adversaires, d'entrer dans quelques détails, qui ne peuvent intéresser que ceux qui voudront s'instruire à fond de l'objet de la question ; mais le lecteur sera dédommagé de ces longueurs par des raisonnemens toujours clairs, lumineux & solides, & il trouvera dans cette lettre des vues plus sages que dans aucun des ouvrages qui aient paru depuis long-temps sur cette matière importante.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Fastes militaires, ou Almanachs des chevaliers des ordres royaux & militaires de France; & des gouverneurs & lieutenans de Roi des villes du royaume; contenant 1°. le temps de leurs services, leurs grades actuels ou ceux de leur retraite, la date de leur réception dans l'ordre, &c. le nombre des affaires de guerre où ils se sont trouvés, le nombre & le genre de blessures qu'ils y ont reçues, ainsi que les graces qu'elles leur ont mérités de la part du Roi, avec des notes & des anecdotes chronologiques & historiques des actions glorieuses des chevaliers de chaque ordre: dédié à M. le comte de Saint-Germain, *ministre de la guerre, & destiné à être présenté au Roi & à la famille royale; par M.* de la Fortelle, *lieutenant de Roi de la ville de Saint-Pierre le Moutier, avec approbation & privilège du Roi.*

L'énoncé du titre de cet ouvrage suffit pour en démontrer toute l'utilité, il n'y a pas de spectacle plus

digne d'une nation vaillante & sensible que le tableau des militaires qui concourent à sa puissance & à son éclat ; il manquoit depuis trop longtemps à la nation un dépôt d'archives militaires, où la noblesse pût consigner & rendre publics ses services & les distinctions honorables ou flatteuses qui en ont été la récompense. C'est sous les auspices d'un souverain chéri & d'un ministère sage & éclairé que l'éditeur jouit aujourd'hui de la satisfaction de déployer son zèle dans l'ouvrage qu'il consacre à la gloire de la nation Françoise, & qu'il lui offrira régulièrement au commencement de chaque année.

Il a l'honneur d'inviter M^rs^ les chevaliers, officiers généraux, gouverneurs, lieutenans de Roi, de vouloir bien lui faire passer, le plus promptement qu'il leur sera possible, la notice la plus exacte de ce qui peut leur être particulier, relativement à cet ouvrage.

Il saisit cette occasion de rendre publics ses remercimens à M^rs^ les maréchaux de France, ainsi qu'à M^rs^

les officiers généraux, & autres qui ont bien voulu l'honorer de leur suffrage, en lui faisant passer leurs notices. Cette marque de leur bienveillance est bien propre à enflammer son zèle.

Il faut adresser les envois francs de port à M. *de la Fortelle*, rue & vis-à-vis les Carmes à Paris.

N. B. Quoiqu'on ait annoncé dans le *Prospectus* qu'on prioit les personnes qui desireront cet ouvrage de se faire inscrire chez *Michel Lambert*, imprimeur, rue de la Harpe, on n'a pas prétendu gêner leurs dispositions à cet égard, on a simplement pris cette précaution pour en tirer un nombre d'exemplaires suffisant, & mettre le public à portée d'en jouir.

Portrait de M. Sigaud de la Fond, *ancien professeur de mathématiques, démonstrateur de physique expérimentale en l'Université, &c. &c. estampe de quatre pouces de haut sur trois de large, gravée par M.* Coron, *d'après le tableau de M.* Naudin. *A Paris, chez l'auteur, rue*

des Anglois, vis-à-vis celle du Plâtre.

Dans le portrait de ce sçavant célèbre, qui réunit les suffrages du public & jouit de la réputation la plus distinguée, le costume est très-bien observé ; mais le croiroit-on ! C'est aussi le seul mérite qu'on y trouve, & tout y décèle la médiocrité, le mauvais goût & l'ignorance la plus profonde.

Livres nouveaux.

Nouvel Abrégé Chronologique de l'Histoire & du Droit Public d'Allemagne, par M. Peffel, *jurisconsulte du Roi au département des affaires étrangères, deux gros volumes* in-4°. *A Paris, chez* Delalain, *Libraire, rue de la comédie Françoise, hôtel de la Fautrière.*

Dans cet excellent Abrégé de l'Histoire d'Allemagne, l'auteur a suivi de point en point la méthode du président *Hénault ;* vous y trouverez la même exactitude, la même précision, & plus de détail sur les évènemens remarquables que dans l'Abrégé Chronologique de l'Histoire de France.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IX.

Eloge de Michel de l'Hôpital, *chancelier de France. Discours qui a remporté le prix de l'académie Françoise en 1777, par M. l'abbé* Remy, *avocat au parlement, chez* Demonville, libraire, rue Saint-Séverin.

Il n'eſt point de choſe ſi utile, Monſieur, qui ne ſoit ſujette à quelque inconvénient, & les inſtitutions les plus ſages amènent quelquefois les plus grands abus. Lorſque l'académie françoiſe changea le ſujet de ſes prix, & qu'au lieu de froides diſſertations, elle propoſa des éloges intéreſſans, tous les littérateurs ſenſés applaudirent à ce changement ; tous furent charmés d'apprendre qu'on

devoit payer un tribut de louanges aux personnes qui avoient bien mérité de la nation. C'étoit une juste reconnoissance des services qu'ils avoient rendus à la patrie : on acquittoit en quelque sorte la dette de la société à leur égard, & en même temps on excitoit une émulation capable de leur faire naître des imitateurs. Voilà le beau côté du nouvel établissement; mais voici le mal qui en a résulté. L'orateur qui s'est signalé avant tous les autres dans cette noble carrière, en remportant les premières palmes, a peut-être jetté les premières semences des abus. Autorisé, pour ainsi dire, par la grande réputation de ceux qu'il célébroit, il s'est livré à une admiration presque exclusive. Naturellement porté au grand & même au gigantesque, il a voulu donner à son style encore plus d'élévation que n'en avoient ses idées, & il a loué avec si peu de ménagement, que ses éloges ont paru plutôt un roman de pure imagination, que l'histoire des qualités & des vertus de ses héros. Ceux qui sont venus après lui, sans

avoir le même talent, ont pris le même ton; ils ont cru que l'exagération feroit un moyen sûr de remporter la victoire; ils ont choisi les couleurs, non pas les plus vraies, mais les plus brillantes; ils ont voulu que leurs portraits fussent ornés plutôt que ressemblans; au lieu d'exposer les talens & les vertus de leurs héros, ils ne nous ont présenté souvent que leurs propres décisions, tranchantes & emphatiques; en un mot, ce ne sont plus des êtres réels qu'on nous invite à admirer, mais des fantômes auxquels on nous somme de rendre hommage. Cette maniere d'écrire peut devenir extrêmement dangereuse, lorsqu'il s'agira de la religion ou même de la politique. Pour peu qu'un écrivain soit enthousiaste, il exaltera son héros aux dépens de la vérité; il voudra que sa conduite soit entièrement irréprochable; il donnera ses maximes pour des premiers principes, ses paroles pour des oracles, & soutiendra les opinions les plus révoltantes, parce qu'elles auront été celles d'un homme pour la gloire

duquel il combat, & dont lui-mêm
il fait dépendre la sienne.

Vous jugerez, Monsieur, par l
compte que je vais vous rendre,
l'auteur couronné du nouvel éloge
été assez circonspect en traitant le
points délicats dont il avoit à parle
Voici comme il débute : » que les so
» ciétés littéraires sont respectable
» lorsqu'elles déterminent l'opinion
» publique *à réparer les grandes injus*
» *tices des nations*, lorsqu'elles *forcen*
» *les maîtres du monde à répandre enfi*
» *quelques larmes sur la cendre de leur*
» *bienfaiteurs* ! Quel triomphe pour l
» raison, de voir en ce jour le *gou*
» *vernement & l'académie réunis*, pou
» élever un double trophée au pre
» mier de nos hommes d'état, qui fut
» le soutien & la gloire de trois règnes,
» & qui, disgracié de la cour, mou
» rut dans une retraite obscure, at
» tendant sous la *tombe d'un temple*
» *champêtre*, l'hommage tardif de la
» postérité » ! Rien de plus louable
assurément que *de réparer les torts* du
public, & de ramener les *esprits* à
la vérité qu'ils ont méconnue, qu

dédaignée ; rien ſur-tout de plus beau que de voir nos précepteurs des rois, forcer leurs ingrats diſciples à *répandre enfin quelques larmes ſur la cendre de leurs bienfaiteurs.* Mais ce compliment ſi flatteur pour l'académie & pour l'heureux *Candidat*, dont elle veut bien emprunter la voix, eſt-il bien fondé ? Quelle eſt donc la *grande injuſtice* que la nation a commiſe envers le chancelier *de l'Hôpital* ? Et à quelle *réparation* faut-il la condamner ? J'ouvre nos hiſtoriens, & je vois qu'ils l'ont apprécié avec aſſez d'équité. Tout le monde a reconnu en lui une connoiſſance profonde des loix, de l'habileté & de la ſageſſe à compoſer des ordonnances utiles, de la probité, du déſintéreſſement & d'autres vertus encore. Le préſident *Hénaut* dit qu'il eſt *au-deſſus de tout éloge* ; il l'appelle *un des grands magiſtrats & des grands juriſconſultes de notre France.* Ces louanges aſſurément ne ſont pas médiocres & prouvent qu'on n'étoit point aveugle ſur les grandes qualités *de l'Hôpital* : mais tout cela eſt peu de choſe pour M. l'abbé *Remy* ; on eſt injuſte envers

l'Hôpital, si l'on ne convient pas qu'i
est *le premier de nos hommes d'état*. J
doute fort que M. l'abbé *Remy*, quel
qu'éloquent que soit son discours
puisse jamais *déterminer l'opinion publi
que* à adopter une pareille hyperbole
Le mérite *de l'Hôpital*, comme légis
lateur & auteur de plusieurs beau
réglemens, n'est nullement contesté
comme ministre proprement dit &
comme homme propre à tenir le
rênes du gouvernement, il est très
problématique. L'auteur veut qu'il ai
été le *soutien & la gloire de trois règnes*
C'est une exagération visible; mais il
cru qu'elle rendroit son héros plus res
pectable; il s'appuye aussi de l'autorit
du gouvernement qu'il félicite de c
que, cédant enfin à la *raison de l'acadé
mie*, il se réunit avec elle pour éle
ver un trophée à *l'Hôpital*. Mais i
détruit lui-même cette autorité res
pectable; car ce même gouvernemen
a élevé un pareil trophée à *Descartes*,
& M. l'abbé *Remy*, en parlant de la
philosophie de ce dernier, ne la carac-
térise que par le terme méprisant de
rêves. Quelle idée veut-il que nous

ayons, après cela, de cet hommage public, rendu à des hommes célèbres ? Si le gouvernement décerne une statue à un *rêveur* en philosophie, il pourroit bien en avoir décerné une aussi à un *rêveur* en politique.

L'orateur ne fait point d'autre division, que d'annoncer les différentes époques de la vie *de l'Hôpital*, & il promet de les traiter séparément. Il le considérera sur-tout dans les fonctions de chancelier, dignité, ajoute-t-il, » la plus éminente de l'état, » la plus difficile à remplir quand on » n'est animé que par le bien public ; » mais la plus facile, quand on n'y » veut suivre que les impulsions de » l'intérêt personnel ». Cette réflexion a quelque chose de puéril : que la dignité la plus éminente d'un état soit la plus difficile à remplir, cela doit être ainsi, & ne mérite pas d'être remarqué ; mais elles sont toutes très-faciles, quand on ne veut pas faire son devoir.

Michel de l'Hôpital naquit en 1506 à Aigueperse en Auvergne. Son pere étoit attaché au trop fameux connét-

table *de Bourbon* ; il le suivit dans sa disgrace. En conséquence, il fut traité comme complice de sa révolte, & ses biens furent confisqués. Son fils, alors, âgé de dix-huit ans, fut arrêté à Toulouse, où il faisoit ses études, & retenu quelque-tems en prison ; mais il fut relâché, après que les commissaires eurent déclaré qu'il n'avoit eu aucune part à la faute de son père. Voilà un fait bien simple; voici comme M. l'abbé *Remy* a sçu l'envenimer. » On l'arrache du collège, où il commençoit » ses études, & on l'enferme dans un » cachot, d'où il ne sort que pour voir » confisquer tous les biens de sa fa» mille : une singularité remarquable » dans la vie du chancelier *de l'Hôpi*» *tal*, c'est qu'avant d'avoir démérité » de sa patrie, comme après lui avoir » consacré ses veilles, il en éprouve » également une injustice ». Pour moi, je trouve une singularité bien plus remarquable encore dans l'observation de notre orateur. Comment un homme de loi peut-il taxer d'injustice une coutume très-raisonnable en elle-même, & suivie chez toutes les nations, de

confisquer les biens de ceux qui sont coupables de crime d'état ? Le pere du jeune *l'Hôpital* favorisoit un rebelle ; il l'avoit suivi dans sa fuite ; la perte de ses biens étoit la moindre peine à laquelle il devoit s'attendre. On met son fils en prison, c'étoit une précaution que dictoit la prudence ; on le relâche aussitôt qu'il est trouvé innocent ; c'est une marque que nôtre gouvernement n'étoit pas si barbare que M. l'abbé *Remy* voudroit le faire entendre. Le fait raconté simplement n'offroit rien qui pût piquer l'auditeur ; l'orateur a mieux aimé critiquer mal-à-propos, & se donner l'air d'un homme qui *redresse les torts* ; cela fait une toute autre impression.

Après avoir étudié le droit pendant six ans, *l'Hôpital* obtient à Rome une charge d'auditeur de *Rote*, *dans ce tribunal où les talens & les connoissances sont quelquefois nécessaires*. J'avoue que je n'entends point cette plaisanterie, & que je ne devine pas pourquoi, dans le tribunal de la *Rote*, les talens & les connoissances ne seroient pas toujours nécessaires, comme dans

tous les autres tribunaux du monde. Tout à l'heure c'étoit le ton de déclamation : ici c'est le ton de persiflage & une satyre déguisée ; il faut varier.

Déterminé par le cardinal *de Gramont*, *l'Hôpital* revient en France ; mais à peine est-il » arrivé à Paris qu'il » apprend la mort de son protecteur ». Quel ressort mettra-t-il en œuvre pour » échapper à l'indigence ? La protec- » tion des grands ? Il vient d'en éprou- » ver l'instabilité. L'intrigue ? C'est » la ressource des fourbes & des hom- » mes vils. *L'Hôpital* entre dans une » carriere ouverte au pauvre comme » au riche, & la plus favorable à » l'homme qui veut acquérir de la » considération & conserver son in- » dépendance : je parle de la profes- » sion d'avocat ; ministere de con- » fiance, de fatigue & de dangers, » où l'homme surveillé par des con- » freres, qui sont à la fois & ses égaux » & ses maîtres, & *ses accusateurs & » ses juges*, doit marcher d'un pas » ferme au bord des précipices, com- » battre pour l'innocence dont il a » tous les secrets, repousser le crédit

» qui veut l'intimider, l'imposture qui
» cherche à le surprendre, *la haine*
» *qui empoisonne ses écrits & ses paro-*
» *les*; enfin, la vengeance & la cu-
» pidité qui s'efforcent d'éteindre la
» lumière qu'il apporte aux oracles de
» la loi ». Ce morceau nous a paru beau : cependant ces confreres, qui sont tout-à-la-fois *accusateurs & juges*, doivent paroître un peu surprenans; mais c'est-là un des mystères de cette profession, comme il y en a dans bien d'autres : on les admet sans les comprendre trop; il faut bien qu'ils aient leur utilité : tant pis pour les particuliers qui en sont quelquefois les victimes. . . . . . .

L'Hôpital entre au parlement :
» il s'occupe à introduire parmi ses
» collègues cet esprit de sagesse &
» d'héroïsme, qui doit un jour rendre
» ce corps auguste le plus formidable
» ennemi des oppresseurs ». . . . . Ce compliment, qui est flatteur & vrai pour le parlement d'aujourd'hui, devient au moins injurieux pour le parlement de ce temps-là. Quelle idée aurez-vous, Monsieur, d'un corps où

tenant, Monsieur, *l'intrépide Montluc* : croiriez-vous bien, après cela, que M. l'abbé *Remy* prétend faire un compliment aux prélats qui sont de l'académie Françoise, en disant qu'ils ressemblent à un tel homme ? » *L'Hô-* » *pital*, dit-il, trouve dans l'église » un grand nombre de prélats tels » que nous en révérons parmi vous, » Messieurs, le savant *Duval*, évê- » que de Séez, l'intrépide *Montluc*, » évêque de Valence ». Ce savant *Duval* étoit comme *Montluc*, partisan déclaré du calvinisme. Il faut avoir la fureur des parallèles pour en faire entre des personnes qui ont si peu de rapport ; & la galanterie de l'orateur pourroit bien être en pure perte, aucun des prélats académiciens n'étant curieux d'être assimilés à un pareil modèle.

Une autre idée de *l'Hôpital* qu'il proposa à *Trente*, c'étoit d'employer les ordres monastiques à l'instruction nationale. Ce projet, qui ne fut pas suivi, donne occasion à l'auteur de faire une note de trois pages, dont le moindre défaut est d'être parfaitement inutile. Il daigne y maltraiter beau-

coup l'université, & attaque un de ses membres avec cet air de confiance qui annonce un homme sûr de son fait & persuadé de sa supériorité. Il voit dans ceux qui ne pensent pas comme lui, de *l'acharnement*, de *la mauvaise foi*, de *l'effronterie*, l'écrivain qu'il prétend réfuter est un *ignorant* ou un *forcené*, un *prétendu docteur émérite* : selon lui on n'entend rien à former des *hommes robustes* & des *citoyens éclairés* : j'ignore s'il a des secrets infaillibles pour réussir en ce genre ; mais ce qui me paroît évident, c'est qu'il ne formera jamais, du moins par son exemple, des écrivains polis & modérés. Je vous ai rendu compte, dans le N° précédent, de l'ouvrage qui a excité la bile de M. l'abbé *Remy*, & vous jugerez si ses reproches sont aussi justes qu'ils sont amers, & si ce n'est pas uniquement pour flatter M. *d'Alembert*, son juge, qu'il a cru devoir faire une sortie si violente contre M. *Leroi*, professeur de l'université de Paris, qui a réfuté si victorieusement les principes dangéreux & les calomnies de l'académicien contre l'université.

Nous avons laissé *l'Hôpital* au concile, dans lequel l'orateur voit beaucoup de *scandale* & *d'égarement*, & & que le souverain pontife, si nous en croyons M. l'abbé *Remy*, *regardoit comme un puissant levier, à l'aide duquel sa main révérée pouvoit ébranler les empires.* La métaphore est curieuse & montre que notre écrivain n'est pas aussi novice en méchanique, qu'en politique & même en littérature.

L'Hôpital n'ayant persuadé personne à *Trente*, revient à Paris; il est fait maître des requêtes. Qu'est-ce qu'un maître des requêtes, demande là-dessus M. l'abbé *Remy*? Vous vous fatigueriez envain à deviner sa réponse. La voici: Osons-le dire, » c'est *quelquefois* un magistrat moins » dévoué à la patrie qu'à la fortune, » qui, placé entre l'homme de cour » & l'homme d'état, *errant sous les* » *portiques de la faveur*, suit de l'œil » les idoles qu'on y révère, compte » les heureux, attend les disgraces, » combine les intérêts, les événemens, » les hasards, & considère sa charge » comme un degré pour s'élever aux » honneurs ». Voilà la première fois,

je crois, qu'on a défini une chose par des abus imaginaires. Que diroit-on de celui qui définiroit ainsi l'auteur qui compose des éloges académiques ? C'est quelquefois un écrivain moins amoureux de la vérité que de la célébrité, qui, placé dans le vulgaire de la littérature, errant sous les portiques de l'académie, suit de l'œil les idoles qu'on y révère, encense ceux qui y dominent, attend des vacances de place, combine ses phrases, entortille son style, coud les réflexions du jour aux événemens passés, compte sur le hasard & regarde la victoire, de quelque manière qu'il l'obtienne, comme un moyen de parvenir au fauteuil académique. Je ne pense pas que M. l'abbé *Remy* approuvât une semblable définition ; il la prendroit plutôt pour une satyre. C'en est une aussi & des plus audacieuses, contre une compagnie revêtue d'une magistrature distinguée, honorée particulièrement de la confiance du prince, & qui fait pour ainsi dire une partie de son conseil. Il y a certainement autant de hardiesse que de ridicule à ne prétendre nous la faire connoître que par une

peinture dans laquelle on déguise ses services, & on calomnie ses intentions. Il faut que M. l'abbé *Remy* ait bien compté sur le mépris que l'on a pour ces diatribes académico-philosophiques, pour s'en permettre une aussi violente contre une compagnie aussi respectable.

L'exemple de M. *Linguet* devoit cependant lui avoir appris qu'il parloit devant des personnes très-délicates sur les outrages faits aux compagnies. Il n'étoit pas naturel de croire que les dispensateurs des prix académiques, après avoir tiré une vengeance éclatante de l'injure qu'ils avoient reçue, couronneroient celle qui étoit faite à un corps non moins illustre, non moins respectable que l'académie elle-même. Si la *diatribe* contre le clergé n'a point fermé à M. *de la Harpe* les portes de l'académie, c'est qu'un mérite supérieur a fait oublier cette incartade philosophique ; M. l'abbé *Remy* n'avoit pas les mêmes titres pour prétendre à la même indulgence.

L'Hôpital, continue l'orateur satyrique, bien différent des maîtres des requêtes ordinaires, parcourut cette carrière, non-seulement *sans*

avoir courbé sa tête aux pieds du vice, mais, ce qui lui paroît plus surprenant, *sans avoir même affligé la patrie par aucune commission destructive des loix* : ignore-t-il donc que *l'Hôpital* fut le chef de la *commission* qui jugea le prince *de Condé* ? Si les *commissions*, dont il plaît au prince de charger des maîtres de requêtes sont *destructives des loix*, *l'Hôpital* lui-même *affligea donc la patrie*, se mettant à la tête de cette *commission destructive des loix*. Le voilà enfin dans cette place auguste, où les talens & les connoissances étoient alors plus que jamais nécessaires. L'auteur nous le représente d'une maniere bien capable d'exciter notre vénération : » *Socrate*, dit-il, au sein de la Grèce » idolâtre, forme des adorateurs au » Pere de l'univers, au *Dieu inconnu* ; » tel au milieu des fureurs de l'Europe » intolérante, *l'Hôpital* fait revivre » la charité évangélique ». M. l'abbé *Remy* s'embarrasse peu apparemment de se brouiller avec les théologiens catholiques, & il est en état de leur prouver que *Socrate* formoit des adorateurs au Pere de l'univers ; c'est-à-dire, au vrai Dieu. Cet article néan-

moins auroit grand besoin d'une note; car il trouvera bien des incrédules. Un des moyens qu'employa le Chancelier pour faire revivre la charité, fut le colloque de Poissy, moyen très-mal choisi, & qui produisit plus de mal que de bien. C'étoit bien peu connoître l'esprit des hérétiques que d'espérer de les ramener par la dispute. C'est ici un des endroits du discours qui nous ont le plus étonnés, & dans lequel M. l'abbé *Remy* nous a paru véritablement *intrépide*; il n'a que des éloges à donner à l'éloquence du chancelier lorsqu'il ouvrit les conférences. Ses contemporains l'accusèrent pourtant d'avoir favorisé ouvertement les hérétiques dans cette occasion, comme en plusieurs autres; mais au jugement de M. l'abbé *Remy*, ce n'étoit qu'un homme *courageux*: pour nous en convaincre, il prétend qu'il suffit de citer les paroles *de l'Hôpital*: » pour juger, dit il, des progrès » de la décence & de la raison parmi » nous, il faut citer le morceau le » plus scandaleux de son discours; » après avoir exposé les avantages » d'un concile national, composé de

» l'élite de la nation, mieux instruits
» de ses besoins que des étrangers qui
» composent la partie dominante des
» conciles généraux, *L'Hôpital* ajoute :
» il est nécessaire, avant tout, que les
» docteurs & les évêques commen-
» cent par être humbles ; ensorte que
» celui qui croit avoir le plus de
» science, ne méprise pas ceux qui
» ont du bon sens.... Regardons les
» protestans comme nos freres, hom-
» mes & foibles comme nous, ne les
» condamnons pas sans les entendre.
» Par une rigueur *déplacée*, le pa-
» triarche d'*Alexandrie* contraignit
» *Arius* à semer par-tout ses erreurs ;
» par une conduite également *indis-*
» *crete*, on força *Nestorius* à persé-
» vérer dans une doctrine non moins
» funeste à l'Eglise. Les évêques vont
» être juges dans leur propre cause,
» qu'ils soient doux, pacifiques, ir-
» réprochables dans leurs jugemens ».
Je crains bien, Monsieur, que *les progrès de la décence & de la raison parmi-nous* ne paroissent bien foibles à M. l'abbé *Remy* ; car assurément nous trouvons ce morceau un peu *scandaleux*. Nous ne croyons point

qu'un concile national, ou, pour parler plus correctement, de simples conférences entre les ministres des deux religions tenues en présence du roi, de son conseil, & d'une infinité de laïques, dussent l'emporter sur un concile général. Parcourez l'histoire ecclésiastique, Monsieur, vous verrez toujours les hérétiques demander pour juges des conciles généraux ; il est vrai qu'ils ne s'y sont jamais soumis, mais au moins cela prouve que l'autorité de ces derniers a toujours paru beaucoup plus respectable ; & d'ailleurs ils se seroient encore moins soumis à un concile national. Rien de plus déplacé que ce qu'avance le chancelier au sujet d'*Arius* & de *Nestorius*. Est-il permis, au bout de plus de dix siècles, de prendre la protection de ces hérésiarques, & pour les excuser en quelque sorte & autoriser son propre systême, de taxer d'imprudence & d'indiscrétion ceux qui, les premiers, ont combattu leurs erreurs, & dont l'église a toujours loué le zèle & la sagesse ? La critique *de l'Hôpital* est entièrement contraire à la vérité des faits. Voici

ce qu'on lit dans l'hiſtoire du Bas-Empire, tom. 1, pag. 390, & qui a été puiſé dans les hiſtoriens contemporains les plus véridiques : » *Alexandre* s'efforça d'abord de ra» mener *Arius* par des avertiſſemens » charitables, & par des conférences » où il lui laiſſa la liberté de défendre » ſon opinion. Mais voyant que ces » diſputes ne ſervoient qu'à échauffer » ſon opiniâtreté, & que pluſieurs » prêtres & diacres s'étoient laiſſés » ſéduire, il l'interdit des fonctions » du ſacerdoce & l'excommunia ». A l'égard de *Neſtorius*, je ne rapporterai point ce qui ſe paſſa au concile d'*Ephèſe*, préſidé par *Saint-Cyrille*, & regardé comme le troiſième concile œcuménique. Le détail en ſeroit trop long ; il ſuffit de dire que l'héréſiarque, ſommé de comparoître, refuſa de le faire, & mérita, par ſa déſobéiſſance comme par ſes erreurs, le jugement que le concile prononça contre lui. M. l'abbé *Remy* qui, par état, devroit ſavoir tout cela, auroit pu m'épargner ces recherches, en avouant que *l'Hôpital* avoit parlé lui-même d'une manière fort *indiſcrette*.

Il n'eſt pas plus exact, quand il dit que les évêques *ſeroient juges dans leur propre cauſe* ; il ſavoit bien le contraire ; il ſavoit bien que les miniſtres n'y étoient venus que pour diſputer & non pour être jugés, qu'ils avoient bien promis de ſe rendre, en cas qu'on les convainquît, ce qui étoit ne rien promettre, mais qu'ils n'avoient jamais dit qu'ils ſe ſoumettroient au jugement des évêques. Il oublie qu'il a déclaré lui-même que ce ne ſeroit que des *conférences*, où *le clergé des deux religions diſcuteroient leurs intérêts en préſence du roi & de ſon conſeil*. Quoique M. l'abbé *Remy* paroiſſe compter ſur la force de notre eſprit, pour n'être point ébranlé par le diſcours *de l'Hôpital*, dont il nous a promis *le morceau le plus ſcandaleux*, cependant il n'a pas oſé citer ce paſſage ; *n'employons pas beaucoup de livres & d'autorités, il ne nous faut que la parole de Dieu, c'eſt la ſource de toute doctrine.* Ce texte n'a pas beſoin de commentaire. Voilà le principe favori de tous les Sectaires. Accordez-leur ce point ; les voilà débarraſſés tout d'un coup

coup de la *tradition* qui les gêne si fort, & à l'égard de l'*écriture*, à laquelle ils paroissent déférer, ils n'ont jamais été embarrassés à l'expliquer d'une manière favorable pour eux. Vous voyez, Monsieur, si l'on avoit tant de tort de soupçonner les sentimens religieux *de l'Hôpital*, & si M. l'abbé *Remy* a bonne grace de dire que ce *chancelier est digne*, A TOUS ÉGARDS, *d'honorer la religion catholique.*

Mais revenons au colloque de Poissy. *Théodore de Bèze*, l'athlète des Protestans, » se fait entendre, & » s'abandonnant à toute la licence » d'un héréſiarque, il pénétre d'hor» reur ceux qu'il a pour juges; un » frémissement involontaire s'empare » de l'assemblée». On lit dans une note ce qui suit: » ce fut dans un de ces » momens orageux que *Lainez*, jé» suite Espagnol, prononça cette » harangue qui parut encore plus » scandaleuse que les impiétés du mi» nistre *Bèze*. Dans la première par» tie de son discours, il établit que » les Calvinistes étoient des singes,

» & qu'on avoit eu tort de les ad-
» mettre au concile. Dans la seconde,
» il prouva qu'ils n'étoient pas même
» des singes, mais des renards enra-
» gés, & il en conclut qu'il falloit
» chasser de l'assemblée & *Théodore*
» *de Bèze*, & tous ceux qu'on soup-
» çonnoit d'opinions erronées. »
M. l'abbé *Remy* trouve cela plus *scan-*
daleux que les *impiétés de Bèze*, qui
avoient *pénétré d'horreur* toute l'as-
semblée. Il ne faut pas disputer là-
dessus ; le *scandale* est relatif, tel
se *scandalise* quelquefois où d'autres
s'édifient ; au surplus, notre *Candide*
n'est point l'ami du *Jésuite Espagnol*,
dont tout le crime cependant est d'avoir
comparé les Huguenots à des *loups* re-
vêtus de la peau de brebis, & à des *re-*
nards qui ravagent la vigne du Seigneur.
M. l'abbé *Remy* appelle cela des *in-*
croyables absurdités ; encore une fois ;
chacun a sa manière de voir. » Malgré
» son fanatisme (du Jésuite Espagnol)
» tout se traite suivant les desseins
» pacifiques du chancelier. *Hommes*
» *de Dieu !* déja vous vous abordiez
» sans frémir ; vous vous embrasserez

» un jour, & les mânes *de l'Hôpi-*
» *tal* seront satisfaits. Les germes de
» la tolérance civile sont semés dans
» les esprits de vos successeurs qui
» rougissent de votre égarement, ré-
» vèrent aujourd'hui la sagesse *de*
» *l'Hôpital*, & s'honorent de suivre
» la conduite & les maximes qui le
» firent alors détester des méchans ».
Si M. l'abbé *Remy* prend aisément du scandale, au moins cela ne dure pas long-temps, & l'*horreur* dont il est pénétré, en entendant des *impiétés*, se dissipe bientôt. Voilà tout à-coup *Bèze* & ses camarades devenus des *hommes de Dieu*, & accolés dans une apostrophe tendre & dévote, avec les défenseurs du dogme catholique. Comme la charité de M. l'abbé *Remy* couvre tout! *Bèze*, si connu par ses débauches vraîment *scandaleuses*, qu'il n'a pas rougi de consigner dans des poësies infâmes, *Augustin Marlorat*, apostat de l'ordre des Dominicains, *Pierre Martyr*, de celui des chanoines réguliers, *Jean Malo*, prêtre, autrefois habitué dans l'église de Saint-André-des-Arcs à Paris; voilà ceux

que notre orateur veut bien désigner par une appellation honorifique & religieuse ; voilà ceux qu'il appelle le *clergé protestant* (plaisant clergé) & M. l'abbé *Remy* a la bonhommie de croire que de pareils entremetteurs alloient concilier les esprits, qu'on se rapprochoit déja, & que l'affaire ne manqua que parce que le pape appella les prélats au concile, comme si nous ne savions pas que les articles arrêtés dans les conférences particulières, ne virent pas plutôt le jour qu'ils furent condamnés & rejettés par les prélats catholiques, & en particulier par la Sorbonne, qui déclara la nouvelle formule de foi *insuffisante*, *captieuse*, *hérétique*, &c. M. l'abbé *Remy* feint d'ignorer tout cela ; il trouve plus expédient de rejetter l'odieux sur le pape, qui empêcha, selon lui, une reconciliation prête à se conclure. Les huguenots d'alors & la philosophie moderne n'auront pas deux façons de penser là-dessus ; mais les personnes attachées à la religion auront un sentiment tout différent, & il ne restera à l'orateur que la honte

d'être désavoué. Il seroit bien singulier, en effet, que le calomniateur perpétuel du clergé de ce tems-là, qui le représente par-tout comme ne songeant qu'à ses *intérêts*, refusant opiniâtrement de contribuer aux charges de l'état, pour qui le *nom seul d'offrandes étoit un signal de révolte*, ne combattant les novateurs que pour *régner sur les vainqueurs & les vaincus*, *haïssant* le ministre, parce qu'il l'oblige de venir au secours de la république, & *s'unissant* à Rome pour procurer sa disgrace; il seroit singulier que le flatteur mal-adroit du clergé actuel, qui veut absolument trouver des *Montluc* & des *Duval* parmi les prélats de l'académie, pût être regardé comme parlant au nom du premier corps de l'état, & voulût nous instruire de ce que pensent nos maîtres dans la religion. Vous me direz, Monsieur, que ce discours a cependant été approuvé & couronné par l'académie, dans laquelle on compte des prélats distingués par leur doctrine & leurs vertus. Mais seriez-vous donc dupe jusqu'à ce point? Quoi! vous

vous imaginez que d'illustres cardinaux & évêques, occupés des affaires les plus graves, s'amusent à l'examen d'une pièce qui concourt pour le prix, ou même en ayent la moindre connoissance. Un grand archevêque, digne successeur des *Irenées*, zèlé restaurateur de l'ancienne discipline, & qui vient de soutenir un glorieux combat pour rétablir le rit primitif, auroit applaudi à un orateur dont la tolérance pleine de molesse admet l'erreur avec la vérité. Un autre prélat qui avoit inspiré à un illustre élève des sentimens si beaux sur la religion, & un si grand respect pour l'autorité de l'église, auroit écouté tranquillement un homme qui semble vouloir accorder à l'autorité séculière le droit de décider sur des matières qui tiennent au dogme; tous, en un mot, si respectables par la pureté de leurs mœurs, auroient souri à une comparaison entre eux & *Montluc* : non, Monsieur, n'en croyez rien, cela n'est pas possible : nos savans & vertueux prélats n'ont honoré, ni de leur suffrage, ni même de leur présence, la lecture d'un

écrit aussi téméraire, aussi scandaleux.

Chaque page de ce discours, Monsieur, fournit à la critique. On diroit que l'auteur n'avoit entrepris cet éloge que comme un cadre de satyre contre tous les ordres & tous les états du royaume ; outre celles que vous avez déja lues, vous y trouverez encore une satyre contre les docteurs, *alors le titre de docteur n'étoit ni humiliant ni ridicule* ; ce qui ne signifie rien, ou veut dire que ce titre est actuellement non-seulement ridicule, mais même *humiliant*.

Satyre contre l'empereur *Charles-Quint*, qui ne voyoit dans le » concile » qu'une légion sainte, une milice in» vincible dont il prétendoit se servir » pour dire au nom d'un Dieu, à tous » les électeurs de l'Allemagne, *vous êtes » mes esclaves* ».

Satyre contre le saint concile de Trente, que l'on accuse d'avoir porté *L'ÉGAREMENT jusqu'à refuser des saufs-conduits aux députés des nations protestantes*. Ce qui m'étonne, c'est qu'un ecclésiastique ose *porter* la hardiesse jusqu'à traiter d'égarement la

conduite d'un concile écuménique, reconnu comme tel en France, & qu'un censeur aussi rigide *porte* l'ignorance ou la mauvaise foi jusqu'à dire qu'on refusa aux protestans des saufs-conduits, tandis que plusieurs de leurs députés assistèrent à quelques sessions, & qu'on lit dans *Palavicin* & dans *Frapaôlo* lui-même, tout au long, la teneur des saufs-conduits qui furent expédiés à quelques-uns d'entr'eux, & offerts à tous les autres.

Satyre contre les grands, auxquels notre grand politique défend *d'avoir recours dans les entreprises difficiles, parce que même avec du courage & du génie, ils sont* INCAPABLES *d'en faire usage*, & ne s'occupent qu'à *calculer des convenances*, lorsque le bien public devroit *absorber toutes leurs facultés*.

Satyre contre les ministres & le gouvernement, en ce qu'on remarque, comme une singularité qui *doit nous étonner*, que *l'Hôpital* eût consenti à renvoyer un *premier commis, convaincu de péculat & de concussions, sans lui accorder ni pension, ni brevet honorable*.

Satyre contre les rois de France du temps de *l'Hôpital*, qui, lorsqu'un gentilhomme avoit ÉGORGÉ quelqu'un de ses concitoyens, ne manquoient guère, si l'on en croit l'auteur, d'ériger son domaine en marquisat ou en comté, pour *couronner un héroïsme si digne d'encouragement.*

Satyre enfin contre les souverains de tous les siècles & de tous les pays, qu'on représente comme des ingrats qui ne songent à *honorer leur bienfaiteur* que long-temps après leur mort, *& lorsqu'ils y sont* FORCÉS *par les sociétés littéraires.*

Voilà, Monsieur, sans contredit, des maximes dignes des *précepteurs des nations & des rois.* Ce discours n'est point d'un apprentif; il annonce un maître philosophe. Mais je doute que vous y reconnoissiez le ton de l'éloge. Ce n'est pas, du moins, celui que prirent *Bossuet* & *Fléchier* : après des assertions aussi révoltantes, je ne m'arrêterai point à reprocher à l'orateur le ton sec & dogmatique avec lequel il décide que *l'Hôpital a tellement effacé tous ceux qui l'ont précédé & qui l'ont suivi, qu'on est même dans l'impuissance*

d'établir entre eux aucun parallèle; *qu'aucun ministre n'a fait un travail aussi suivi sur le domaine que le chancelier de l'Hôpital*; *que dans un intervalle de huit ans, ce ministre a plus exécuté d'utiles réformes, que nos* Colbert *& nos* d'Agueſſeau; *que dans les loix du chancelier* d'Agueſſeau, *les préambules laiſſent quelque choſe à deſirer, & que le texte même n'a pas toujours l'impoſante & majeſtueuſe préciſion qui devroit accompagner les loix.* Ces aſſertions ſont fort claires; mais il faudroit, pour les appuyer, une autre autorité que celle de M. l'abbé *Remy*, que vous ne croirez pas plus quand il parle comme avocat, que quand il parle comme abbé. Il nous dit poliment dans une note, que les hommes de notre ſiècle *n'ont point de phyſionomie*, mais que jamais caractère ne fût *mieux prononcé* que celui *de l'Hôpital*. Dans une autre note, *Bayle*, dit-il, aſſure que *l'Hôpital* fut obligé de *nager entre deux eaux*; la *Planche* & le préſident *de Thou* remarquent que, pendant tout ſon miniſtère, *il cachoit ſoigneuſement ſes opinions*, *n'agiſſant que de*

biais. Ne voilà-t-il pas un caractère bien prononcé ? A moins que M. l'abbé *Remy* ne croye que la manière de penser, en fait de religion, n'entre pour rien dans le caractère. Rien de plus incohérent que toutes ces observations de notre orateur, qui, pour célèbrer le saint du jour, ne se met guères en peine de ménager les autres. Quelquefois il lui plaît de supposer que *le poids des vertus & des lumières* du chancelier nous a *fatigués* ; & pour nous *soulager*, il veut bien nous *apprendre* une faute qu'il commit. Que M. l'abbé *Remy apprenne*, lui-même, que rien ne nous *fatigue* tant que ses principes hardis, ses réflexions philosophiques, & l'air d'importance qu'il prend à chaque instant.

Le style de ce discours répond assez au fond des choses.

Voulez-vous, d'abord, des exemples de l'obscurité philosophique ; en voici des plus frappans. *Le fanatisme, on le sait, a toujours* LE DROIT *d'être absurde, mais non pas atroce.* On le sait ! Pour moi je l'ignorois. L'auteur veut-il parler d'un *droit* réel ? Assû-

rément personne n'a vraîment *droit d'être absurde*. Veut-il dire que le caractère propre du fanatisme est *d'être absurde ?* En ce sens, qui seroit très-impropre, il a également *droit d'être atroce*; car M. l'abbé *Remy*, ainsi que tous nos grands philosophes, nous représentent comme des *tigres altérés de sang & de carnage*, ceux qu'ils appellent des *fanatiques*, c'est-à-dire les *catholiques*; & plus bas il dit : que le *fanatisme se sent le besoin de dévorer*.

Autre exemple : » représentez-» vous cet homme *placé entre le fa-» natisme & le fanatisme* » ; c'est-à-dire, apparemment entre les protestans & les catholiques. Cette phrase avoit besoin de commentaire ; mais en voici une qu'aucun commentaire ne rendra intelligible. » Séparant » pour jamais l'homme de robe & » l'homme d'épée, il anéantit ces » tribunaux monstrueux où le juris-» consulte *opinoit entre l'ignorance & » la présomption* ». Cela veut-il dire que le jurisconsulte étoit placé entre un homme d'épée *ignorant* & un autre *présomptueux* ; mais l'ignorant est presque toujours présompteux, & ré-

ciproquement ; ainsi j'aurois auta
aimé dire, placé entre *l'ignorance*
l'ignorance : cela auroit été aussi j
& aussi juste qu'entre *le fanatisme*
le fanatisme.

» La vérité, *semblable à l'élém*
» *qui meut l'univers*, n'est plus comm
» autrefois captive & muette da
» le cœur de quelques sages » :
n'entends pas cela. Est-ce que l'él
ment qui meut l'univers a été qu
quefois captif ? Ou bien est-ce par
qu'elle circule à présent librement
que la vérité est comparée à l'é
ment qui meut l'univers ? Il faudr
des notes à chaque phrase.

» Un enfant, une reine, qui fléc
» sent comme un roseau *sous les élém*
en furie ! sous les élémens ! C
à-dire, l'eau, l'air, la terre & le
car voilà ce qu'on appelle *les élém*
& il faut que tous soient *en furie*
agiter un roseau !

Le procureur général est l'Aig
Jupiter, qui porte les décrets du
des hommes. Voilà du grand !
pital fut un *homme qui sçut cou*
ses aîles le berceau de l'Orphelin.
qui est joli ! Le magistrat » d'un

» siège est un homme qui domine sur » une *mer agitée par* TOUS LES VENTS » DE L'INTÉRÊT, où les *naufrages* se » succèdent, où les abus, semblables » à ces *rochers* que menace la *foudre*, » servent d'*asyle* aux méchans. *L'Hô- » pital*, assis sur cet *digue* que *tour- » mentent le flux & le reflux des paf- » sions*, gémit à l'aspect du *vaisseau* de » l'état, *égaré* parmi les *écueils*. Il tra- » vaille à devenir ce *pilote*, qui doit » en *réformer la manœuvre bisarre & » discordante* ». Le *pilote*, une *mer*, les *vents*, les *naufrages*, les *rochers*, la *foudre*, le *flux* & *reflux*, les *écueils*, le *vaisseau*, la *manœuvre bisarre & dis- cordante*. Quelle savante théorie ! Avez-vous jamais vu pousser une comparaison à ce point de satiété ? M. l'abbé *Remy* crie beaucoup contre les compositions des collèges. Je gage qu'aucun des écoliers qui concourent pour les prix de rhétorique de l'université, ne s'aviseroit d'étendre & d'amplifier à ce point une comparaison aussi rebattue, aussi triviale ? Je gagerois aussi qu'aucun d'eux ne diroit *la tombe d'un temple champêtre*, quoiqu'on dise la tombe

de mes ancêtres ; qu'aucun d'eux *ne chercheroit à recueillir les étincelles du génie à travers les ruines de deux siècles* ; qu'aucun d'eux n'ignore que *le levain qui fermente*, ne peut pas *menacer d'une explosion terrible* ; qu'aucun d'eux n'auroit écrit que *l'Hôpital*, à travers les *superstitions qui le pénètrent de toute part, n'en retraçât* que plus fidèlement le délire de ses contemporains ; qu'aucun d'eux ne diroit que le fanatisme, qui a droit d'être absurde, mais non pas atroce, *se sent néanmoins un besoin de dévorer*, & qu'au moindre signal qu'il donne, des milliers de bras *vont égorger dans le sein maternel l'être qui n'a pas vu le jour* ; qu'aucun d'eux ne diroit que *l'Hôpital fit signer ses édits au bruit des gémissemens de plusieurs milliers d'hommes* ; qu'aucun d'eux n'écriroit que *l'Hôpital* n'abandonna le *gouvernail*, qu'après avoir tracé les premiers *linéamens* du code des finances ; que tous auroient rejetté cette phrase précieuse : *combattre un dessein avec les sophismes de l'intérêt caché sous le voile du bien public* ; qu'aucun d'eux ne diroit *que le bandeau de la prévention*

ne laisse aucun accès aux plaintes ; parce qu'ils savent tous qu'un bandeau empêche de voir, mais non pas d'entendre. Mais une phrase vraîment incroyable, c'est cellè-ci : » Accablé par la misère, *l'Hôpital* se » traîne vers Milan : une armée fran- » çoise vient *assiéger* cette ville ; le » jeune *l'Hôpital* se déguise, *franchit* » *les lignes des assiégeans*, arrive à Pa- » doue ». Arrêtons-nous : que pensez-vous qu'il y va faire ? Lever une armée, la conduire au siège de Milan, combattre & mettre en fuite l'armée françoise ? c'est ce qu'on attend du beau début d'un homme qui a *franchi les lignes des assiégeans*. Eh bien ! rien de tout cela. *L'Hôpital* s'arrête tranquillement à Padoue, & *s'y livre pendant six ans à l'étude du droit*. Ne vous sembloit il pas, Monsieur, au commencement de cette période, entendre *Petit-Jean* remonter aux *Césars*, au déluge même, pour arriver à son chapon?

Voilà, Monsieur, quels sont aujourd'hui nos chef-d'œuvres académiques. Vous pensez bien que ce n'est pas le style qui a mérité la palme à ce discours : ce n'est pas non plus le fond

des choses. Rien n'y est vu en grand ; rien n'est approfondi : vous n'y trouverez pas un seul morceau d'une véritable éloquence, aucun de ces grands *traits* qui annoncent l'orateur ; point de ces vues profondes qui décèlent un homme de loix instruit. Par où ce discours a-t-il donc pu séduire quelques personnes ? Par la hardiesse des idées, par l'audace des censures qu'on aura prises pour de la force & de la chaleur, par *la philosophie* enfin, qu'on y voit briller, à chaque page, à la place de l'éloquence. Vous savez que M. l'abbé *Talbert* a obtenu *l'accessit*. Les autres discours de cet écrivain sont d'une trempe bien supérieure à celle de M. l'abbé *Remy*. J'ai bien de la peine à croire qu'il ait dégénéré dans l'éloge du chancelier *de l'Hôpital*. On fait ce qu'on peut pour nous empêcher de comparer ces deux discours. Celui de M. l'abbé *Talbert* ne sera point, selon la coutume, imprimé à Paris : mais je l'ai demandé à Toulouse, où il a été recueilli dans la collection de l'académie *de Jeux Floraux* : je vous mettrai à portée de juger si ce n'est

point uniquement parce qu'il ne respire pas assez le goût de la philosophie moderne, qu'il n'a point été couronné.

Je suis, &c.

LETTRE X.

Mêlanges & fragmens poëtiques, en françois & en latin, par M. de Marvielles, *chevalier de l'ordre de Saint-Louis, brochure in-12 de 130 pages. A Paris, chez* Charles-Pierre Berton, *libraire, rue Saint-Victor, au Soleil levant.*

Ce nouveau recueil de poësies fugitives, publiées sous le nom de feu M. *de Marvielles*, contient des pièces agréables, & dont la plupart annoncent du talent & une versification facile. Ce n'est pas, au reste, pour juger de ces sortes de compositions légères, que la critique s'arme ordinairement de son équerre & de son flambeau; elle sçait être indulgente à propos & pardonne volontiers

quelques taches dans des opuscules sans prétention, échappés à la muse d'un militaire, qui paroît lui-même y avoir attaché assez peu d'importance, en les oubliant, durant toute sa vie, dans son porte-feuille. On y trouve, d'abord, quelques fables d'une moralité ingénieuse; telles sont celles qui ont pour titres : *La Goutte d'eau*, *l'Enfant & les Orages*, *l'Etape de la vertu*, *les Moutons de mon songe*, *le Coûtre & le Gouvernail.* Voici celle qui est intitulée : *le Papillon & les Fleurs.*

Un papillon d'humeur un peu gasconne,
Vantoit un jour, devant certaines fleurs,
Les agrémens de sa personne.
N'ai-je pas, disoit-il, de plus riches couleurs
Que l'amaranthe & le narcisse ?
Oui, de par *Flore* ; & si l'on rend justice
A mon mérite, auprès du papillon
Meme l'œillet doit baisser pavillon.
J'en conviens, dit la fleur, que ce discours *altère* ;
Mais cet éclat si varié, si doux,
De grace ! à qui le devez-vous ?
Sinon aux fleurs de ce parterre*.

* Ancienne opinion poëtique.

Ah ! papillon, petit corſaire,
Qui brillez des beautés d'autrui ;
Vous vous vantez comme *Voltaire*,
Et pillez preſqu'autant que lui.

Vous ſçavez, Monſieur, que nos modernes philoſophes font profeſſion d'aimer tous les hommes, & qu'ils témoignent, ſur-tout, une prédilection particulière pour les ſauvages de l'Amérique, pour les Hottentots, les Caffres, les Chinois. Cette bienveillance univerſelle me paroît aſſez bien expliquée dans la fable ſuivante, intitulée *l'Araignée & les Fourmis*.

Je mange mes enfans, diſoit une araignée ;
Et ſe nourrir ainſi de ſa propre lignée,
Eſt un trait, je l'avoue, un peu Saturnien * ;
Mais en revanche (notez bien)
Je fais profeſſion publique
D'un amour encyclopédique
Envers tous les individus
De mon eſpèce, répandus
Sur-tout au fond de l'Amérique
Et de l'Aſie & de l'Afrique,

* *Saturne*, ſelon la fable, dévoroit ſes enfans.

Et jusqu'au bout du monde enfin;
Car, puisqu'il faut que je m'explique;
Moins on est près de moi, plus on est mon prochain,
Et j'ai conséquemment un mépris souverain;
Un mépris très-philosophique
Pour ces imbécilles fourmis
Qui se piquent d'aimer, d'un amour fanatique;
Messieurs leurs sots parens, leurs voisins, leurs amis,
Et leur petite république.
O *Mirmidons*, vil peuple, aux préjugés soumis,
Que votre ame est encore gothique!

Parmi les différentes pièces de ce recueil, vous distinguerez, Monsieur, une cinquantaine de petits contes ou bons mots, la plupart versifiés avec cette précision élégante qui caractérise les épigrammes de *Rousseau*. J'en rapporterai quatre ou cinq:

Bourse à la main, *Paul* comptoit une somme
A *Grapignan*, l'avide procureur,
Qui convoitant tout l'argent du pauvre homme,
Toujours disoit: mettez, mettez, Monsieur.

Las! j'ai tout mis, dit le triste plaideur
Montrant sa bourse, & dût-on m'aller pendre,
Je n'ai plus rien à mettre de nouveau.
Encore un coup, Monsieur, daignez m'entendre,
Dit *Grapignan*.... mettez votre chapeau.

Jusqu'aux genoux, trois puissans villageois
Tenoient *Lucas* enfoncé dans la glace,
Qui reniflant & souflant dans ses doigts,
Faisoit très-laide & piteuse grimace.
Eh! mes amis, pour Dieu, faites-lui grace;
Dit un passant qui plaignit le pitaud:
Maître, répond le sacristain *Thibaud*,
De notre bourg, c'est demain la grand'fête;
J'y chanterons l'office en faux-bourdon,
Et ce gros gars, qui crie à pleine tête,
Je l'enrhumons pour faire le basson.

Dans son neuvième septenaire,
Tems redouté de maint vieillard,
Une corde à la jugulaire
Termina les jours d'un pendart;
Ce qu'apprenant, Monsieur *Gaubart*
Disoit d'un air mélancolique:
O ciel! encore un homme mort
Tout juste à cet âge critique!

Qu'on dise à présent que j'ai tort
De craindre ma climatérique ?

Madame *Hortense* étant au bal,
Tomba l'autre jour en foiblesse.
Le grave *Arnoux* dit que son mal
Etoit un signe de grossesse.
Quelqu'un reprit : y pensez-vous ?
Depuis deux ans est mort l'époux
De cette veuve si gentille.
Excusez, dit Monsieur *Arnoux*,
Je croyois Madame encore fille.

» Avoir porté son chef entre ses bras
» Et (notez bien très-dévot auditoire)
» L'avoir porté près de deux mille pas,
» De saint *Denys*, c'est le lot & la gloire.
» Deux mille pas ! Grand saint, quelle
victoire ! ».....
Soit, dit *Alix* au prêcheur ennuyeux
Qui calculoit tous ces pas merveilleux,
Votre miracle est des plus beaux, sans doute;
Mais, sauf respect, je trouve en tout ceci
Que vantez trop la longueur de la route.
Messire *Jean*, quand on chemine ainsi,
Le premier pas, c'est-là le seul qui coûte.

Vous lirez encore avec plaisir, Monsieur, un autre trait sur un prédicateur ignorant :

Aimez vos ennemis, aimez-les de par Dieu,
Crioit à plein gosier un prêcheur de carême....
En paix, sans ennemis, nous vivons en ce lieu,
Lui dit un bon bourgeois ; partant, changez de thême.
Eh ! quoi ? reprit le moine avec un zèle extrême,
Satan, la chair, le monde & *cætera*
Ne sont-ils pas vos ennemis, mon frere ?
Soit, dit le paroissien ; mais ces ennemis-là,
Voulez-vous, de par Dieu, qu'on les aime, mon pere ?

L'auteur a tiré du troisième livre d'*Aussone* une épigramme assez plaisante, intitulée *le Compliment du Grammairien* :

Aux noces *d'Anne* & de *Lubin*
Le docte magister *Turpin*,

Se

Se présente humblement, & tirant son grand feutre,
Dieu vous donne, dit-il, chaque année un bambin,
De genre masculin, ou féminin, ou neutre!

Je ne m'arrêterai point sur les pièces fugitives qui ne sont que des à-propos de société, & qui perdent ordinairement tout leur sel, lorsqu'on ne connoît ni les personnes, ni les petits événemens qui leur ont donné lieu. On ne sauroit trop exhorter les éditeurs de poësies, à ne pas enfler leurs collections de ces sortes de pièces, qui ne peuvent avoir que l'intérêt du moment. L'historiette, intitulée; *Larmes sur la mort de Pindare*, est encore un des morceaux les plus agréables de ce recueil, & vous me sçaurez gré, Monsieur, de vous la rapporter.

Une très-docte demoiselle,
Et le fameux rimeur *Chapelle*,
Après avoir bien disserté
Sur la sublime poësie
De la charmante antiquité,

Vuidoient un pot de malvoisie
Pour éviter l'oisiveté ;
Quand par hasard, dit mon histoire,
Il leur revint dans la mémoire
Que, grace à certains charlatans,
Pindare étoit mort à trente ans,
Pindare si plein d'harmonie !
Pindare ce brillant génie !
Pindare qui pouvoit encor
Nous donner un volume d'or !
Et là-dessus le bon *Chapelle*,
Et la savante demoiselle,
Cédant à leurs vives douleurs ;
Se mirent à verser des pleurs ;
Maudissant la parque barbare
Qui ravit au monde *Pindare*.
Un laquais qui pour lors entra ;
En les voyant pleurer, pleura ;
Et nul n'ayant un cœur de roche,
Le deuil gagna de proche en proche,
Par un vieux cocher désœuvré
Bientôt *Pindare* fut pleuré ;
Et ne voulut la cuisinière
Etre à le pleurer la dernière ;
Il n'est pas jusqu'au marmiton
Qui ne le pleurât tout de bon ;

Tant c'étoit un combat bisarre
A qui mieux pleureroit *Pindare* ;
Et moi qui vous conte ceci,
A peu que je n'en pleure aussi.
Ne pleurons pas pourtant si vite
Et de l'histoire oïez la suite...
Au bruit des douloureux accents,
Des *hélas* plaintifs & touchants
Qu'on entendoit du voisinage,
Accourut un suisse, homme sage,
Qui s'étant fait instruire en gros
Du sujet de tant de sanglots,
S'enquit si ce Monsieur *Pindare*,
De qui venoit tout le bagarre,
Etoit ami de la maison,
Ou parent en quelque façon ;
S'il fut du moins de la paroisse,
Pour causer ainsi tant d'angoisse ;
S'il étoit mort en bon chrétien,
Ou, comme plusieurs, en vaurien.....
Et réponse ayant été faite
Que c'étoit un charmant poëte,
Un peu mécréant & payen,
D'ailleurs assez homme de bien,
Qui composa des chansonnettes,
Ou plutôt des Odesparfaites,

Et dans la Gréce trépassa
Autour de trois mille ans en çà...
Aussi-tôt comme en vrai délire,
Le suisse de rire, de rire,
De rire à s'en tenir les flancs;
Et vit on dans le même-tems
Rire de la même manière
Le cocher & la cuisinière:
Autant en fit le laqueton,
Et le très-dolent marmiton;
Et convint à Monsieur *Chapelle*,
De rire, ainsi qu'à la donzelle;
Et moi qui vous conte ceci,
Trouvez bon que je rie aussi.

Je ne parlerai point, Monsieur, des poësies latines qui terminent ce volume. L'éditeur, par condescendance pour le goût du siècle, peu favorable aux muses qui osent parler encore le langage de l'ancienne Rome, n'a choisi, dans les papiers de feu M. *de Maryielles*, que les pièces les plus courtes. Ces divers morceaux m'ont paru, en général, marqués au coin d'une latinité très pure.

Je suis, &c. *G* * * *.

LETTRE XI.

Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, ou tableau de la littérature ancienne & moderne, étrangère & nationale, dans lequel on fait connoître l'esprit de tous les livres qui ont paru dans tous les siècles, sur tous les genres & dans toutes les langues ; avec un jugement court, précis, clair & impartial, tiré des journalistes les plus connus, & des critiques les plus estimés de notre temps, 4 vol. in-12. *A Paris, rue Saint Jacques, au Grand Corneille.*

» ON a vu, pendant plusieurs » années, une foule de journaux » s'élever à l'envi ; tous n'ont fait » que paroître. La *semaine*, le *gla-* » *neur*, le *conservateur*, le *journal des* » *journaux*, le *spectateur*, le *censeur* » *hebdomaire*, le *rédacteur*, (l'auteur a » oublié l'*observateur littéraire* par M. » l'abbé *de la Porte*) ont à peine *laissé*

» *l'idée* de leur existence. Mais *l'Année* » *Littéraire* s'est maintenue, malgré » les clameurs du bel esprit; (& malgré les manéges de l'envie) & est » aujourd'hui entre les mains de » M. l'abbé *Grosier* & de M. *Fréron* » fils, qui, par la justesse de leurs » jugemens, la solidité de leurs ré- » flexions & leur exactitude à servir » le public, se sont fait un grand » nombre de partisans ».

Cet éloge, Monsieur, qu'assurément je n'ai pas mandié, sembleroit mériter de ma part quelque reconnoissance. Si j'étois capable d'entrer dans ce commerce honteux de louanges réciproques que se distribuent aujourd'hui les gens de lettres, je devrois, à mon tour, encenser des deux mains l'auteur qui me prévient par des éloges si flatteurs. C'est peut-être le but qu'il s'est proposé, en gratifiant tous les journalistes, mes confrères, chacun d'un paquet de louanges, & d'une assez forte dose d'encens. Peut-être sera-t-il assez heureux pour trouver des personnes en qui la sensibilité & la reconnois-

ſance, pour un bienfait ſi peu mérité, étoufferont tous les autres ſentimens. Peut-être verra-t-il ces heureuſes ſemences, qu'il n'a pas confiées toujours à des terres ingrates, fructifier au centuple, & tous les éloges qu'il a prodigués avec tant de profuſion, lui étant rendus avec uſure, comme c'eſt l'uſage, il ſe trouveroit, pour ainſi dire, accablé ſous le poids de la gloire. Je ne doute pas que vous ne l'entendiez appeler le Dieu du goût; que des gens ne viennent vous dire effrontement que cet ouvrage ſuppoſe une littérature immenſe, univerſelle; un goût exquis & délicat, un jugement ſûr, un tact fin, des connoiſſances approfondies ſur toutes les parties de la littérature, &c, &c, &c.

Qu'on diſe, au reſte, tout ce que l'on voudra; pour moi qui ſçais connoître & reſpecter mes devoirs, qui dédaigne tous ces manèges de l'amour-propre, ſi communs de nos jours; je veux, en vous rendant compte de cet ouvrage, oublier l'auteur & m'oublier, en quelque ſorte, moi-même. J'aime mieux paroître ingrat

envers mon panégyriſte, qu'être infidèle envers le public. J'ai fait vœu de ne le jamais tromper (à moins que je ne me trompe moi-même), ni par des critiques injuſtes, ni par des éloges non mérités. Je vais vous donner, quoiqu'il m'en coûte, une preuve éclatante de cette impartialité rigide qui caractériſe ce journal. L'honneur des lettres avilies m'impoſe, aujourd'hui plus que jamais, l'obligation d'emprunter tous les traits de la critique, pour arrêter, s'il eſt poſſible, le brigandage qui s'exerce à préſent, avec impunité, dans l'empire des lettres. Nous ſommes, nous autres journaliſtes, comme les grands prévôts du Parnaſſe : lorſqu'un larcin littéraire échappe à la vigilance du cenſeur & à la ſévérité des loix, c'eſt à nous qu'eſt confié le ſoin d'intimider les malfaiteurs par la peine du ridicule.

Il faut avouer, Monſieur, que ce ſiècle des lumières & des arts eſt bien fécond en inventions nouvelles. On n'avoit pas imaginé, avant nous, de fabriquer des volumes avec les

ouvrages d'autrui. Voici une des merveilles dont pourra s'applaudir l'heureux âge où nous vivons. Quatre énormes volumes, où il n'y a pas une pensée, pas une phrase qui appartienne en propre au compilateur qui les a publiés. J'ai pris soin de vérifier plus de cent cinquante articles de cette compilation : je les ai trouvés tous sans changer une syllabe, la plupart dans l'Année Littéraire, les autres dans le Mercure, dans les Mémoires Littéraires de M. *Palissot*, dans le Dictionnaire des trois Siècles de M. *Sabbatier*, &c. Le compilateur des compilateurs n'a pas même pris soin de corriger les fautes d'impression ou de françois qui se trouvent dans les articles qu'il copioit. Par exemple, dans une prétendue vie de mon pere, M. *Palissot* disoit : » on » sçait que M. l'abbé *de la Porte* avoit » contribué, pendant un temps, à la » rédaction du Journal de M. *Fréron*. » Plusieurs gens de lettres, *sans avoir* » *avec lui de relations plus intimes*, se » prêtoient à lui fournir des extraits ». Cette phrase, *sans avoir avec lui de*

relations plus intimes, eſt inintelligible : on ne ſçait quelles pourroient être les *relations plus intimes* que celles de M. l'abbé *de la Porte*, alors aſſocié & commenſal de mon père. Le *de* eſt une faute de françois ou d'impreſſion ; il faut *des*. Eh bien, le copiſte n'examine pas tout cela : il prend les choſes telles qu'il les trouve.

J'allois, malgré mon indignation, pouſſer plus loin la vérification de cet épouvantable plagiat ; mais l'avis préliminaire que je n'avois pas lu, & ſur lequel je ſuis tombé par haſard, m'en a diſpenſé. Voici l'étrange aveu qu'on y lit : » ce qui me donne » quelque confiance, c'eſt que JE » N'AI RIEN DIT DE MOI-MÊME ; (publier quatre volumes où l'on avoue qu'il n'y a rien de ſoi ! Je ne m'accoutume point à cette idée ;) » il s'a» giſſoit de juger les ouvrages & les » auteurs : je ne me ſentois pas aſſez » fort pour tenir la balance. Qu'ai» je fait ? J'ai puiſé dans tous les livres » de critique, dans les journaux, » dans les obſervations, dans les ju» gemens littéraires ». Il eſt vrai que

cette confession ingénue ne regarde que la premiere édition, & que l'auteur enhardi, par l'impunité & le succès de son premier larcin, en a fait un second plus considérable encore. Mais il ne cherche pas à le déguiser plus que le premier : il s'agissoit, dit-il, » d'apprécier les différens mérites de la plupart de nos écrivains ; » l'homme de lettres qui a présidé à » cette nouvelle édition, n'a pas voulu » se charger de cette tâche aussi difficile que délicate ; il a puisé ses » jugemens dans les meilleurs journaux & dans les livres de critique » les plus estimés ». Il est inutile, après une pareille déclaration, de faire d'autres recherches, nous avons l'aveu du coupable : *Habemus confitentem reum.*

Jusqu'à quand souffrira-t-on, parmi nous, ces écumeurs de la littérature, ces pirates qui ne vivent que des dépouilles d'autrui ? Est-il possible de voir, sans quelqu'émotion, le champ des lettres dévasté par ces vils frélons qui viennent effrontement enlever le fruit des travaux de l'industrieuse &

vous appartient : que lui restera-t-il ? Rien ! Rien absolument.

Je me rappelle une épigramme qu'un homme de beaucoup d'esprit, grand *faiseur d'impromptu*, fit un jour chez M. *Pigal*, en voyant la statue de M. *de Voltaire* :

Pigal au naturel représenta *Voltaire* ;
Ce squelette à la fois offre l'homme & l'auteur :
L'œil qui le voit, sans parure étrangere,
Est effrayé de sa maigreur.

Ne pourroit-on pas, avec bien plus de justice, appliquer ces quatre vers à ce héros des compilateurs ?

Vous n'exigez pas, sans doute, que je vous détaille même, en abrégé, les beautés & les défauts de cet ouvrage. Vous les connoissez déja : vous avez lu tous les Dictionnaires ou Journaux que le compilateur a dépouillés. Puisqu'il n'y a rien de lui, je n'ai rien à louer ou à blâmer. Tout ce que je dois vous dire qui puisse vous intéresser, c'est que cet ouvrage ne laisse pas d'avoir son utilité. C'est un heureux larcin dont le public

pourra profiter. Tous les écrivains, étrangers & nationaux, anciens & modernes, y sont appréciés. Les notices des auteurs anciens sont, en général, exactes, instructives & presque toutes puisées dans l'*Année Littéraire*. Mais, pour les auteurs vivans, ils sont presque toujours mal appréciés. L'auteur qui sentoit combien il avoit intérêt de ménager tout le monde, a cru devoir flatter tous les Littérateurs vivans, & en conséquence il n'a rien vu que de beau dans leurs ouvrages; c'est lui-même qui nous révèle ce trait rare de prudence & de politique : » en appréciant, dit-il, le » mérite des écrivains que la mort » nous a enlevés : je me suis permis » un peu plus de liberté, (parce qu'il » n'y avoit rien à craindre) que dans » le compte que j'ai rendu des pro» ductions des auteurs VIVANS : j'ai » rendu justice à ceux-ci, en les » LOUANT presque tous ». Mais quand ils seront morts, le compilateur fera une nouvelle édition : au lieu de piller les Journaux qui les ont encensés, il dépouillera ceux qui les ont criti-

qués, & alors il dira, avec bien plus de raison, qu'il leur *rend justice* en les blâmant *presque tous*.

Vous êtes certainement curieux de connoître le déterminé plagiaire contre lequel je viens de faire une si vigoureuse sortie. Mais pour assurer le débit de son ouvrage, (*son* n'est pas le terme propre ; mais n'importe.) sans compromettre sa réputation, il a eu la double prudence & de taire son nom, & d'emprunter celui d'autrui ; d'ailleurs, je suis bien éloigné de vouloir le livrer, quel qu'il soit, à la risée publique : j'ai voulu seulement le faire rougir intérieurement lui-même, & arrêter, par la crainte d'être démasqués & bafoués, ces fléaux de la littérature, tous ces copistes, gagés à tant la feuille par les Libraires, qui font consister la noble profession des lettres dans le vil métier de défigurer les ouvrages des autres, & dans un trafic honteux de papier barbouillé.

Bien loin de vous indiquer l'ouvrier de cette compilation, je crois, au contraire, devoir défendre, contre le cri public, un homme de lettres esti-

ſtable, à qui on fait l'injure de la lui attribuer. C'eſt M. l'abbé *de la Porte* ; il eſt vrai que le libraire dit à tout le monde, & m'a dit de même, en me remettant un exemplaire de cet ouvrage, que c'étoit cet homme de lettres connu qui l'avoit fait, & m'a prié, pour l'accréditer, d'en nommer l'auteur. Mais on ne doit plus être dupe de ces petites ruſes de librairie : on ſçait combien d'auteurs & de libraires ont profané le nom de *Voltaire*, en le mettant à la tête d'ouvrages indignes de ce grand homme. Comme on ſçait auſſi dans tout le monde littéraire que M. l'abbé *de la Porte* poſſéde, au ſuprême degré, le génie des compilations, ne ſeroit-il pas poſſible, que pour donner de la vogue à celle-ci, on ait voulu emprunter le nom du compilateur par excellence ? Mais j'ai des preuves évidentes que cette compilation n'eſt point de M. l'abbé *de la Porte*, & je ſuis chargé de les publier.

1°. Il y a un article ſur M. l'abbé *de la Porte*, où il eſt loué outre meſure ; & dans l'avis préliminaire, on

dit *que cette excellente nomenclature décèle un critique éclairé.* Or, M. l'abbé *de la Porte* a, & trop de modestie pour se louer lui-même, & trop de bon sens pour attacher aucune prétention à une compilation, & pour y reconnoître l'ouvrage *d'un critique éclairé.* Ce n'est donc pas M. *de la Porte* qui a fait cet ouvrage.

2°. Quand l'extrait de la vie de mon pere, fait par M. *Palissot*, parut dans le Journal François, M. *de la Porte*, comme tous les honnêtes gens, témoigna publiquement son indignation de voir le mérite de son ancien ami, de son maître, j'ose le dire, si fort rabaissé au-dessous de sa juste valeur. Or, l'extrait de M. *Palissot* se trouve inséré mot pour mot, dans cette compilation. Il est donc évident que M. l'abbé *de la Porte* n'en est pas l'auteur.

3°. Tant à l'article *Freron*, qu'à celui de M. l'abbé *de la Porte*, on nous dit, que celui-ci a *contribué pendant long tems à la* RÉDACTION *de l'Année Littéraire*, & on voudroit le faire co-partageant de la gloire que

cet ouvrage a mérité à mon père. Or, M. l'abbe *de la Porte* sçait d'abord qu'il n'a jamais eu la moindre part à ce qu'on appelle la *rédaction* du Journal; il sçait de plus qu'il n'étoit chargé que des articles qui ne demandoient que du gros bon sens, comme extraits de mauvais romans, de mauvaises histoires, &c. Il sçait encore que j'ai entre les mains les manuscrits de ses extraits raturés, corrigés, mutilés, augmentés de la main de mon père, & lui-même dit, à qui veut l'entendre, que s'il y a quelque chose de piquant, d'agréable, de supérieurement écrit dans cette partie de *l'Année Littéraire*, à laquelle il a eu quelque part, c'étoit mon père qui l'ajoutoit aux lourds extraits qu'il lui fournissoit. M. l'abbé *de la Porte* sçait encore qu'après avoir cessé de travailler avec mon père, il voulut établir un nouveau Journal, où, petit *Jupiter*, il ne cessoit de lancer ses foudres impuissans contre *l'Année Littéraire*, qui s'est toujours maintenue avec éclat; il se souvient, hélas! que d'un souffle mon père coula à fond *l'Observateur Littéraire*, qui

n'eut que quelques années d'existence, & que, faute de souscripteurs, il a été forcé d'abandonner ce genre, pour se jetter dans les compilations, genre où il n'a vraîment point d'égal. Ainsi, M. l'abbé *de la Porte* n'auroit jamais songé à vouloir s'approprier une partie considérable du mérite de *l'Année Littéraire*, ce n'est donc pas lui qui a fait l'ouvrage, où on lui fait afficher une prétention aussi ridicule.

4°. Je sçais bien que plusieurs de mes amis m'ont dit que chaque fois qu'on va chez M. l'abbé *de la Porte*, on le trouve au centre des deux cents volumes de *l'Année Littéraire*, placé sur une chaise roulante; qu'il tourne sans cesse autour des tables de matières des différens volumes; que dès qu'il trouve l'article qu'il cherche, il transcrit promptement; & puis qu'il se retourne pour en chercher un autre: je sais encore qu'il dit souvent qu'on trouve tout ce qu'on veut dans cette Année Littéraire; que pour lui il l'a déja retournée & donnée au public en dix manières différentes, sans compter celles qu'il a encore en tête.

Mais toutes ces recherches, il ne les fait que pour critiquer ; car vous savez que M. *de la Porte* a toujours soutenu, dans son *Observateur Littéraire*, que le Journal de mon pere étoit pitoyable, fait sans goût, mal écrit, composé par des ignorans ; M. l'abbé *de la Porte* n'est pas homme à vouloir puiser dans les sources qu'il a lui-même décriées ;

A vouloir hériter des gens qu'il assassine.

Or, cependant dans la compilation que je vous annonce, c'est sur-tout *l'Année Littéraire* qu'on a copiée ; elle seule a fourni plus de matériaux au compilateur que tous les autres Journaux ensemble. Il est donc évident que ce n'est pas le contempteur de l'Année Littéraire, M. l'abbé *de la Porte*, qui a fait cette compilation.

5°. Enfin, l'éditeur de la compilation dit que l'abbé *Granet*, * » *plus*

* *Plus* critique par intérêt que par caractère, est une transposition de l'Imprimeur dans l'ouvrage compilé. Il faut évidemment critique, plus par intérêt que par caractère ; de même *accommodé des biens de la fortune* est aujourd'hui une expression familière, abandonnée au peuple. Mais encore une fois le compilateur s'est fait une loi de *ne rien dire de lui-même*. Il prend les choses comme il les trouve.

» critique par intérêt que par carac-
» tère, ne travailloit qu'à contre-
» cœur à ces ouvrages hebdomadaires.
» Mais que peu *accomodé* des biens de
» la fortune, il embrassa le genre de
» littérature *le plus aisé* & se fit *Jour-*
» *naliste* ». Or, M. l'abbé *de la Porte* sçait très-bien qu'il est un genre de littérature beaucoup *plus aisé* que celui de Journaliste, celui de copier & de transcrire les Journaux. Il est donc plus clair que le jour que ce n'est pas M. l'abbé *de la Porte* qui a publié cette compilation, où la profession de Journaliste est mise au dernier rang de la Littérature.

Je suis, &c.

AVIS.

La société royale d'Agriculture de Lyon avoit fait annoncer, l'année dernière, le sujet du prix qu'elle devoit distribuer en la présente année; elle renouvelle aujourd'hui cet avis, & fait sçavoir que n'ayant pas été pleinement satisfaite des ouvrages qui ont

été envoyés au concours, elle propose le même sujet pour l'année 1778, & donnera un prix double, c'est-à-dire, une médaille de 600 livres à l'auteur qui aura le mieux traité le sujet suivant.

« Quels sont les avantages qui ré» sulteroient de la confection ou ré» paration des chemins de traverse, » autres que les grandes routes, en» tretenues aux frais de Sa Majesté ; » & quels sont les moyens les plus » simples & les moins dispendieux de » pourvoir à cet objet » ?

Parmi les différens mémoires qui ont été envoyés au concours, au nombre de dix-sept, la Société a distingué ;

1°. Le mémoire n°. 5, avec la devise,

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

2°. Le mémoire n°. 8, ayant pour devise,

Hercule veut qu'on se remue, puis il aide les gens.

3°. Le mémoire n°. 4, avec la devise,

Primò demus necessaria, deindè utilia, deindè jucunda, utique mansura.

4°. Le mémoire n°. 15, ayant pour devise,

Si verè, utiliterque, benè,

En donnant de justes éloges à ces quatre mémoires, la Société ne peut s'empêcher d'observer que les auteurs n'ont point atteint le but qu'elle avoit en vue, en proposant une imposition comme le moyen le plus simple de pourvoir à la confection ou réparation des chemins. C'est la ressource qui se présente la premiere dans toute sorte de projets; mais c'est la dernière que la Société croit devoir adopter. Ne pourroit-on pas démontrer que les avantages résultans de ces travaux l'emporteroit de beaucoup sur les frais qu'ils occasionneroient aux communautés & agriculteurs? &c.

Les mémoires ne seront admis que jusqu'au premier février 1778. Ils seront adressés à M. *de Flesselles*, intendant de Lyon, ou à M. *de Juis*, secrétaire perpétuel de la société royale d'Agriculture, en observant d'en affranchir le port. Les autres conditions, comme celles du programme de l'année dernière,

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

Eloge de Michel de l'Hôpital, *chancelier de France, Discours présenté à l'académie françoise, avec cette épigraphe :*

. . . . Nec vitæ animæque peperci
Dum patriæ prodesse meæ, prodesseque regi
Spes fuit.

A Paris, chez Demonville, *Imprimeur-Libraire de l'académie françoise, rue Saint-Severin.*

C'EST une opinion, Monsieur, assez généralement répandue dans le public, que pour obtenir les suffrages de l'académie françoise, il faut s'écarter ab-

ſolument du genre d'éloquence dont les grands orateurs de l'antiquité nous ont laiſſé des modèles ; ce tribunal ſuprême de la littérature a, dit-on, fait le procès aux *Démoſtènes* & aux *Cicerons*, & établi une réforme dans l'art oratoire. Un plan régulier, une chaîne non-interrompue d'idées & de raiſonnemens, des penſées grandes & vraies, développées avec force & miſes dans tout leur jour, une harmonie variée, du mouvement & de la chaleur dans le ſtyle, une expreſſion toujours claire, naturelle, élégante ; telles ſont les qualités qui faiſoient autrefois le mérite d'un diſcours. Mais on exige aujourd'hui d'un orateur des beautés d'une autre eſpèce. Il eſt diſpenſé de tracer un plan, de mettre de l'ordre & de la liaiſon dans ſes idées ; le génie eſt ennemi de la contrainte, & ne s'aſſervit point à une marche réglée ; on veut qu'il accumule penſées ſur penſées, ſyſtêmes ſur ſyſtêmes, projets ſur projets, qu'à chaque ligne l'eſprit ſoit frappé par un trait vif & ſaillant qui réveille ; il doit bien ſe garder de penſer d'une manière natu-

rèlle & vraie, il faut, au contraire, qu'il se tourmente pour enfanter à chaque instant des idées hardies & extraordinaires, à qui leur extravagance même puisse prêter un air de nouveauté; ses pensées ne doivent point être développées, car on découvriroit alors combien elles sont peu solides; mais ainsi entassées sans choix & sans suite, elles ont une certaine tournure énigmatique qui en impose & les fait passer pour autant d'oracles qui cachent un sens profond. Le mouvement & la chaleur sont des qualités qu'on abandonne aux anciens rhéteurs amis du Pathos, & qui cherchoient moins à éblouir l'esprit qu'à émouvoir le cœur. Il n'est plus question de nombre ni d'harmonie; un ton fier, tranchant, emphatique, un style brusque, haché, sautillant, des métaphores outrées, des expressions dures, hasardées, incorrectes, & qu'on appelle expressions de génie; telle est la manière d'écrire actuellement à la mode. Je suis bien éloigné de croire que l'académie adopte un si

mauvais genre ; mais les ouvrages de plusieurs de ses membres, & la plupart des discours qu'elle couronne étant écrits dans ce goût ; il en est résulté contr'elle un préjugé trop injurieux, & qu'elle devroit s'efforcer de détruire.

Vous trouverez, Monsieur, dans le discours que je vous annonce, plusieurs des défauts qui défigurent l'éloquence moderne ; cependant l'académie en a porté le jugement le plus favorable ; il est vrai qu'elle ne lui a pas décerné le prix, *à cause de sa longueur qui excède de plus du double les bornes prescrites à ces sortes de discours ;* mais elle a invité l'auteur à publier son ouvrage. Je vais, Monsieur, vous rendre un compte exact de cette production, & vous jugerez si l'auteur a rendu un grand service au public en cédant aux invitations de l'académie.

Le discours commence par une pensée qui est belle & vraie en elle-même, mais qui se trouve noyée dans une multitude de paroles inutiles & comme étouffée sous un galimathias obscur. « Le citoyen vertueux *que tour-*

» *mente le spectacle* des malheurs publics
» *s'efforce d'échapper au sentiment qui*
» *flétrit son ame & qui la déchire. Il*
» *a besoin* de croire que du moins ces
» malheurs ne seront pas *éternels*; &
» comment son cœur ne s'ouvriroit-il
» pas à cette douce espérance, lors-
» que, réfléchissant sur la nature hu-
» maine, il voit que pour s'assurer
» le bonheur, *autant du moins que le*
» *bonheur peut appartenir à des êtres*
» *sensibles & périssables*, il suffiroit aux
» hommes de le vouloir, puisque leurs
» plus grands malheurs naissent d'une
» foule de vices & de préjugés. Il
» s'éleve à la source de ces malheurs,
» il voit que, pour les réparer, il ne
» faudroit qu'éclairer les peuples sur
» leurs vrais intérêts, & qu'un petit
» nombre de vérités simples établiroit
» le bonheur du genre humain ».
Voyez, Monsieur, quels efforts pé-
nibles, quel style emphatique & en-
tortillé, pour donner une tournure
philosophique à une idée simple &
commune : quelle dureté dans cette
inversion *que tourmente le spectacle !*

quelle enflure dans ces expressions *s'efforce d'échapper au sentiment*, &c. *Il a besoin de croire*, est une de ces façons de parler précieuses que la philosophie moderne a introduites dans le langage. *Eternels* est un terme impropre & peu exact. Que signifie cette parenthèse languissante *autant du moins que le bonheur*, &c ? » Mais si *descendant* de » ces spéculations, il jette un regard » sur la terre, s'il consulte la triste » expérience de tous les siècles, que » lui montreront les annales de l'his» toire ? Les peuples traités par leurs » souverains comme de vils trou» peaux, dont la vie & la postérité leur » appartiennent, l'homme injuste & » puissant franchissant la barrière des » loix toujours trop foibles contre » lui, ou trouvant dans les loix même » des moyens sûrs & terribles de » violer avec plus d'impunité les » droits qu'elles devoient défendre. » Il verra les impôts, &c. &c. . . . . » Alors *pénétré d'un dégoût* mortel, il » se dira : le genre humain est donc » condamné à des maux irréparables, » & il ne reste plus à l'homme de bien

» que de n'être ni le complice ni le » témoin des malheurs de ses semblables. Un pays où cette triste » pensée *occuperoit le cœur* des hommes » vertueux toucheroit sans doute à sa » décadence ». Sans m'arrêter à relever les fautes de style qui se trouvent dans ce morceau, je me borne à vous faire remarquer un défaut plus essentiel, parce qu'il tient au jugement; il est faux de dire que l'homme vertueux ne verra dans les annales de l'histoire que des peuples opprimés; car il y trouvera aussi des souverains justes & bienfaisans, des règnes heureux & paisibles, qui lui apprendront que le genre humain n'est pas *condamné à des maux irréparables*; il ne sera donc point *pénétré de dégoût*, & la triste pensée qu'il ne peut rien faire pour le bonheur des hommes *n'occupera point son cœur*. Vous voyez donc, Monsieur, que cette longue tirade qui tient lieu d'exorde, est guindée, obscure & peu exacte; l'auteur propose ensuite le sujet de son discours, & fidèle observateur des règles de l'art, il s'efforce de capter la bien-

veillance de ſes juges par une flatterie un peu outrée ; il les appelle *des ſages à qui il appartient de diſtribuer la gloire au nom de la nation.* La penſée n'eſt pas fort claire. Quels ſont ceux à qui les académiciens diſtribuent la gloire ? Sont-ce les orateurs couronnés ? Cette gloire n'eſt réelle qu'autant que le diſcours eſt véritablement eſtimable ; &, dans ce cas, les orateurs n'en ſont redevables qu'à leurs propres talens. Sont-ce les grands hommes dont l'académie propoſe l'éloge ? Ces grands hommes ſont vraîment à plaindre, s'ils n'ont pas de gloire plus brillante que celle qu'on leur diſtribue dans les diſcours académiques. L'exorde eſt terminé par quelques précautions oratoires, qui paroîtront peut-être un peu ridicules, parce qu'elles ſont très-inutiles. Par exemple, l'orateur prévient ſes lecteurs qu'il ne parlera point de ſang froid des atrocités du règne de *Charles IX*, & qu'il va ſe livrer, en les racontant, à tous les tranſports de ſon indignation. Après cet avertiſſement, on eſt tout ſurpris de trouver un ſtyle plus

que modéré, une marche lente & froide ; on cherche en vain cette chaleur & cette vivacité annoncées par l'auteur. Par un scrupule aussi déplacé, il va au-devant du reproche qu'on pourroit lui faire de montrer les hommes sous des couleurs trop odieuses ; cependant ses portraits sont pris dans les historiens de ce temps-là qui sont connus de tout le monde. Son discours n'ajoute rien à l'idée qu'on avoit déjà des horreurs commises sous *Charles IX*, & son pinceau n'est point assez vigoureux & assez énergique pour qu'on puisse lui reprocher des traits trop fortement prononcés. Il pouvoit également se dispenser d'apostropher les ministres des autels, les magistrats, les chefs de la noblesse, & de leur demander pardon : il ne les offense point en retraçant les fautes de leurs prédécesseurs ou de leurs ancêtres ; ils les connoissent ces fautes, & ils sont les premiers à en gémir. Après avoir pris des mesures si justes pour que personne ne soit mécontent de son discours, l'orateur entre en matière. Il

ne lui a pas fallu un grand effort d'imagination pour trouver un plan dans lequel il pût faire entrer toutes les actions du chancelier ; il n'a fait que suivre le fil de l'histoire, & son discours n'est proprement que la vie du chancelier *de l'Hôpital* divisée par chapitres sous différens titres, tels que, *l'Hôpital avant qu'il fût chancelier ; l'Hôpital à la tête des finances ; l'Hôpital chancelier & législateur ; l'Hôpital dans la retraite.*

Dans le premier chapitre l'orateur passe rapidement sur l'éducation de *Michel de l'Hôpital*, sur son séjour en Italie, & sur les malheurs auxquels il fut en butte pendant sa jeunesse ; il parle de son retour en France à la suite du cardinal *de Grammont*, & de son mariage avec la fille du Lieutenant criminel *Morin*, qui lui procura une charge de conseiller au parlement. *Olivier*, alors chancelier de France, distingue les talens du jeune magistrat & le fait députer au concile de Bologne ; l'orateur prend de-là occasion de tracer le caractère du chancelier *Olivier*. « Homme simple

» dans ses mœurs & ferme dans sa » conduite, d'un caractère modéré, » d'une ame élevée, forte, indigné » des vices de la cour, mais restant à » la cour pour tempérer les funestes » effets de ces vices, opposant aux » déprédations des favoris, son exem» ple & l'autorité de sa place, prêt à » la perdre plutôt que de cesser d'être » l'homme de la nation, mais plus » propre à s'opposer au mal qu'à en » chercher les sources & à les tarir, » agissant peu, mais *peut-être* par cela » même plus fort contre la calomnie » & contre l'intrigue ». Cette dernière réflexion est frivole & puérile, par la manière dont elle est énoncée : ce *peut-être* est on ne peut pas plus déplacé : car il est très-certain qu'un ministre qui agit peu donne moins de prise sur ses actions. Les portraits sont devenus des lieux communs dans l'éloquence. Il est si aisé de compiler ceux qui se trouvent dans les différens historiens ! Ils ne sont une véritable beauté dans un discours que dans le cas où le caractère de celui qu'on peint a quelque chose de singulier &

d'extraordinaire qui ne peut convenir à aucun autre personnage connu, & lorsqu'on a l'art d'y faire découvrir des traits que personne n'avoit encore apperçus : vous trouverez dans cet éloge un grand nombre de portraits que j'aurai soin de vous faire remarquer à mesure qu'ils se présenteront. L'auteur les a sans doute prodigués pour égayer la sécheresse de ses dissertations politiques & la monotonie de sa narration. *L'Hopital* inutile au concile de Bologne, où ses avis n'étoient point écoutés, revint en France. *Olivier*, son protecteur, est disgracié, & *Bertrandi* lui succède. Autre portrait de *Bertrandi* : *l'Hopital* est dédommagé de cette perte par la faveur de *Marguerite de Valois* qui le propose à *Henri II* son frère comme l'homme le plus capable d'administrer sagement les finances. Tels sont, Monsieur, les faits contenus dans ce premier chapitre. Passons au second, où nous allons voir *l'Hôpital* à la tête des finances : ses deux actions principales dans cette partie de l'administration, sont la recherche qu'il fit faire de la fortune des trai-

tans, & l'édit appellé *des semestres* qui portoit, entre autres règlemens, que les magistrats seroient payés par le gouvernement & ne recevroient plus d'épices; ces deux faits fournissant à l'orateur peu de matière, il s'est jetté dans les réflexions; quelques-unes sont justes & bien exprimées. Telles sont, par exemple, celles qu'il fait au sujet des ennemis que *l'Hopital* s'étoit attirés en réformant les abus. « Ne le » plaignons point d'avoir obtenu la » haine des ennemis du peuple; pour » une ame forte cette haine est un » bien, c'est la preuve la plus frap» pante qu'on a servi la patrie. Le » peuple ignorant, facile à séduire, se » trompe aisément sur le bien qu'on » lui fait, ses ennemis plus éclairés, » plus attentifs à leurs intérêts, ne se » trompent point. Le peuple peut » méconnoître celui qu'il doit aimer; » les ennemis du peuple connoissent » bien mieux celui qu'ils doivent haïr». Rien n'est aussi plus judicieux que la manière dont il réfute les calomnies publiées par les ennemis de *l'Hôpital*. » Il est rare que ceux, qui des derniers

» rangs de la société s'élèvent aux pre-
» mières places, y arrivent avec une
» réputation sans tache. L'envie peut
» trop aisément verser ses poisons sur
» une vie obscure ; ne seroit-il pas à
» la fois plus juste, plus sûr & même
» plus utile de juger alors des com-
» mencemens de la vie d'un homme
» d'état par sa conduite dans des places
» où il lui est aussi impossible de cacher
» ses crimes, qu'à ses ennemis de lui
» en supposer ? Irons-nous donc cher-
» cher dans la poussière de nos ar-
» chives de quoi confondre ceux qui
» ont accusé *l'Hôpital* d'ingratitude,
» d'avidité, de bassesse, d'ambition ?
» Non, mais nous demanderons si
» pendant qu'il fut chancelier il trahit
» la confiance du roi ou la cause du
» peuple, s'il augmenta sa fortune, s'il
» abaissa devant les favoris la hauteur
» de son caractère, s'il acheta aux
» dépens de la vérité le triste avantage
» de conserver son crédit en perdant
» son honneur ». L'orateur nous donne
ensuite un détail excessivement long
sur la manière dont *l'Hôpital* parvint
à la dignité de chancelier. Il attribue

son élévation à la politique & aux intrigues de *Catherine de Medicis*, qui, jalouse du crédit de *Marie Stuart* & de ses oncles, voulut avoir un chancelier qui fût son ouvrage pour balancer le pouvoir des *Guises*, & qui jetta principalement les yeux sur *l'Hôpital*, parce que son mérite personnel n'étant pas relevé par une illustre naissance, ne paroissoit point suspect & redoutable aux *Guises*. Dans ce morceau purement historique, vous rencontrerez un portrait de *Catherine de Medicis*, où l'auteur a pris la peine de répéter ce que mille autres ont dit avant lui.

Le troisième chapitre, qui a pour titre : *l'Hôpital, chancelier, ministre & homme d'état*, commence par une dissertation très-longue & très-ennuyeuse sur les obligations qu'impose la charge de chancelier. On peut la regarder comme une espèce de traité complet & fort méthodique des différens devoirs du chef de la justice. Ce traité est distribué en plusieurs parties ou sections, suivant les divers rapports sous lesquels l'auteur envi-

ſage le chancelier. Dans la première partie, il expoſe ce que le chancelier doit faire en qualité de chef de la magiſtrature; dans la ſeconde, ſes obligations en qualité de conſervateur des loix; dans la troiſième, la conduite qu'il doit tenir comme défenſeur du peuple; & dans la quatrième enfin, les devoirs qu'il a à remplir comme légiſlateur. Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans un plus grand détail; vous ſentez aſſez, Monſieur, par ce court expoſé, combien un morceau de cette nature eſt étranger & déplacé dans un diſcours, & combien toute cette morale doit être faſtidieuſe pour le lecteur. On s'imagine que l'orateur, après avoir montré ce que doit faire un chancelier, va dire enfin ce qu'a fait *l'Hôpital*, mais il n'eſt pas ſi preſſé de venir au fait; il vous promène encore dans une galerie de tableaux, où l'on voit les portraits du roi de Navarre, du prince *de Condé*, du cardinal *de Lorraine*, du duc *de Guiſe* ſon frère & du connétable *de Montmorency*. Ce n'eſt pas tout, il joint à ces portraits un paral-

lèle suivi & très-étendu entre l'amiral *de Coligny* & le chancelier *de l'Hôpital*, dont voici quelques traits : » Le chan- » celier se plia à tout ce qui pouvoit » reculer les horreurs de la guerre » civile, l'amiral la regardoit comme » un remède terrible & devenu néces- » saire. *L'Hôpital*, magistrat intrépide, » *vit les tumultes de la guerre civile* » *s'élever autour de lui* sans que la séré- » nité de son ame en fût altérée. » *Coligny* montra contre les intrigues » & les menaces de la cour le courage » tranquille qui ne l'avoit jamais » abandonné dans les combats. Le » chancelier tempérant par les graces » de son esprit & la simplicité de ses » mœurs, l'austérité de ses principes » & la force de son caractère ; l'amiral » incapable de cette flexibilité, an- » nonçant par son air & même par » son silence, ce qu'avoient à craindre » de lui ses ennemis & ceux de l'état... » Respectables tous deux par des » mœurs austères, par une probité que » leurs ennemis même n'osèrent soup- » çonner, *l'Hôpital, d'une vertu plus* » *pure, Coligny, d'une vertu plus forte*,

» tous deux terribles aux traitans &
» aux favoris, aux esclaves de la cour
» & aux tyrans du peuple, aux fana-
» tiques & aux factieux, tous deux
» également redoutés & haïs des puis-
» sances ennemies de la France; tous
» deux l'éternel objet des complots
» de l'intrigue, de la calomnie, &
» dédaignant même de s'en apperce-
» voir, ils succombèrent enfin sous
» les artifices de leurs ennemis, ne
» laissant à leur patrie que la gloire de
» leur nom, l'exemple de leur cou-
» rage, & le regret de voir tant de
» talens & de vertus réduits à empê-
» cher le mal pendant quelques mo-
» mens & perdus pour le bonheur
» public ». Ce lieu commun présente
quelques beaux traits; mais il est mal
amené, mal placé, & sur-tout beau-
coup trop long.

L'orateur en vient enfin aux actions
qui ont signalé le ministère de *l'Hôpi-
tal*, & d'abord il se borne à exposer ce
que le chancelier a fait pour maintenir
la paix & la tranquillité publique, se
réservant à parler de sa législation dans
un chapitre particulier. Il vante l'a-

dresse avec laquelle *l'Hôpital* détourna le cardinal *de Lorraine* d'établir l'inquisition en France, & fait voir quel fut son véritable but en dressant l'édit de Romorantin, qui excita contre lui tant de clameurs. Il fait mention d'une assemblée de seigneurs & de magistrats convoquée à Fontainebleau, dans laquelle on délibère sur les moyens de remédier aux maux publics, & l'on demande d'une voix unanime les états généraux & un concile national; il s'étend particulièrement sur les motifs qui engagèrent *l'Hôpital* à consentir que le prince *de Condé* fût jugé par des commissaires. Avant d'entamer la justification du chancelier sur un article aussi délicat, il fait quelques réflexions préliminaires, où l'on remarque un ton emphatique & un certain égoïsme particulier aux philosophes. « Il est des actions ou » lâches ou cruelles que le remords » n'efface point, que le bien qu'on » peut faire ne répare point, parce » que l'ame qui a pu en concevoir » l'idée n'est plus faite pour la vertu. » Sans doute celui qui les a commises,

» indifférent au bien & au mal, assez
» habile pour faire le bien lorſque sa
» réputation & ſon intérêt le deman-
» dent, aſſez foible pour ſe prêter au
» mal lorſqu'il le croit néceſſaire à sa
» fortune, peut encore être utile,
» peut exécuter de grandes choſes,
» peut mériter des éloges & même de
» la gloire : mais ces honneurs conſa-
» crés à la vertu, ce culte public que
» les hommes ne doivent qu'à ceux
» qui ſçavent tout ſacrifier à leur con-
» ſcience & au bien de la patrie, ces
» honneurs qui ſeroient ſouillés, s'ils
» n'étoient pas rendus à des ames pu-
» res, malheur à l'écrivain qui oſeroit
» les décerner au coupable habile ou
» heureux, & permettre au méchant
» de croire qu'il eſt au pouvoir d'un
» rhéteur d'éblouir la poſtérité par
» des ſophiſmes, & de lui faire con-
» fondre le crime avec la vertu. L'art
» d'écrire n'eſt que le plus vil des mé-
» tiers, s'il n'eſt pas l'art de faire
» aimer la vérité & d'inſpirer la vertu.
» *Jamais ma voix ne flétrira que le mé-*
» *chant, jamais elle ne louera que l'hom-*
» *me vertueux* ». Cet enthouſiaſme fac-

tice, cette froide déclamation enflée de mots inutiles, ne peuvent en imposer qu'à ceux qui ne sçavent point distinguer l'étalage fastueux d'un rhéteur d'avec le ton de la véritable éloquence : la phrase qui termine ce morceau est surtout d'un égoïsme risible, car il ne s'agit point ici de ce que fera ou ne fera pas l'orateur. Le détail de la justification de *l'Hôpital* est trop diffus & dégénère en dissertation : on y remarque cependant un très-beau morceau au sujet de la mort de *François II*, que vous lirez, je crois, avec plaisir. « Le monarque le plus absolu cesse » de l'être, lorsque sa fin prochaine » ôte à ses satellites l'espoir de la » sureté, c'est alors qu'il commence à » expier sa vie ; la résistance qu'il » trouve à ses volontés lui apprend » qu'il n'est qu'un homme : déjà la » vérité vengeresse élève la voix au» tour de lui ; déjà il prévoit l'anéan» tissement de ses projets & de ses vues : » sa faveur n'est plus que le sceau d'une » disgrace prochaine, sa haine, le gage » presque certain de la fortune & de » l'amour public. Quel est donc dans

» ces momens terribles l'homme vrai-
» ment puissant? C'est celui qui n'a dû
» sa force qu'à son génie & à ses ver-
» tus, c'est celui qui en laissant à l'hu-
» manité de grandes vérités ou des
» établissemens qui assurent son bon-
» heur, exercera sur tous les pays &
» sur toutes les générations un em-
» pire éternel ». L'auteur expose ensuite les différens moyens employés par *l'Hôpital* pour concilier deux partis animés l'un contre l'autre, & toujours prêts à courir aux armes, les loix sages & modérées par lesquelles il s'efforçoit de maintenir la paix: on voit ce grand homme luttant sans relâche contre le fanatisme; & malgré les intrigues & les clameurs des factieux, sans cesse occupé de prévenir la guerre civile. Le massacre de *Vassy* déconcerte ses projets pacifiques; mais au milieu même de la guerre, qu'il n'a pu empêcher, il ne néglige rien pour en diminuer les horreurs, & lorsqu'elle est enfin terminée par la mort du duc *de Guise*, il tâche de réparer les maux qu'elle a causés par un édit de pacification

plus étendu que ceux qu'il avoit publiés jusqu'alors. Le roi ayant été déclaré majeur au commencement de sa quatorzième année, *l'Hôpital* parcourt avec lui la plupart des provinces, il lui fait connoître l'état de son royaume, & l'instruit de ses intérêts & de ses devoirs. » Guidé par » *l'Hôpital*, le roi promenoit ses » regards sur un empire immense dont » le sort étoit remis en ses mains trop » foibles, mais innocentes encore. » *L'Hôpital* lui montroit par-tout des » échafauds dressés, des villes & des » villages réduits en cendres, les » places publiques, les édifices encore » souillés du sang de ses sujets massacrés. Ici, au lieu d'un sol jadis » habité & fertile, s'offroient d'im» menses déserts couverts de ruines, » dont les tristes habitans échappés » au massacre & à la misère, étoient » allés attendre en gémissant sous un » ciel étranger, qu'il leur fût permis » de se nourrir en paix du fruit de » leurs sueurs. Là, des villes où » l'industrie & le commerce avoient » rassemblé un peuple immense, n'é-

» toient plus que le repaire de deux
» troupes de controversistes prêts à
» s'égorger ; à travers les débris que
» les guerres civiles avoient épargnés,
» *l'Hôpital* découvroit aux yeux de
» *Charles* les traces moins effrayantes,
» mais plus profondes encore, des
» maux qu'avoient causés à la France
» la déprédation des finances &
» l'anéantissement des loix ; il espé-
» roit que le spectacle de la désola-
» tion d'un grand empire frapperoit
» assez l'ame du jeune roi pour qu'à
» l'avenir il ne pût faire le mal sans
» un sentiment douloureux ». Ce mor-
ceau, & quelques autres que je vous ai cités, pourroient figurer avantageusement dans un discours ; mais dans cet éloge historique, où ils se trouvent noyés dans une foule de discussions & de détails, ils ne font que très-peu d'effet ; trop éloignés du ton qui règne dans le reste de l'ouvrage, ils semblent ne servir qu'à faire mieux sentir la foiblesse des autres parties. Ce chapitre est terminé par la disgrace de *l'Hôpital*. *Catherine* parvint à rendre suspecte au Roi la religion & la

fidélité de ce grand homme, qui se retire dans sa terre du Vignay.

L'article suivant est destiné à rendre compte de la législation de *l'Hôpital;* l'orateur après avoir montré les réformes utiles que *l'Hôpital* fit ou essaya de faire dans l'administration, le blâme avec raison d'avoir trop multiplié les loix sur de petits objets, & d'être descendu à cet égard dans des détails trop minucieux : on pourroit aussi, avec autant de justice, blâmer l'orateur lui-même d'avoir fait une recherche trop exacte de toutes les loix de *l'Hôpital*, & d'en avoir donné une liste très-sèche & très-ennuyeuse. Il y a cependant une tirade sur les défauts de notre jurisprudence, qui mérite d'être remarquée. « Chez les » peuples anciens, où chaque nation » habitoit le sol sur lequel elle s'étoit » civilisée, où tous les individus sortis » d'une origine commune, avoient » les mêmes opinions & les mêmes » mœurs; où les loix faites d'après » ces mœurs & ces opinions, n'étoient » que l'expression des règles sous lesquelles » chaque citoyen avoit jugé

» qu'il lui ſeroit utile de vivre ; où la
» conſtitution s'étoit formée en ſui-
» vant le progrès de la civiliſation,
» & n'étoit qu'un ſyſtême de moyens
» approuvés du peuple pour mainte-
» nir à-la-fois ſa liberté & ſa ſureté;
» chez ces peuples la légiſlation étoit
» ſimple : loix, mœurs, opinions,
» croyances religieuſes, conſtitution,
» tout étoit d'accord, tout concouroit
» au même but; & pour former ces
» légiſlations dont nous admirons les
» reſſorts ſimples & puiſſans, des phi-
» loſophes animés par l'enthouſiaſme
» de la vertu & de la liberté trou-
» vèrent aiſément dans leur ame les
» principes dont ils avoient beſoin ».
Il y a dans ce commencement des vues aſſez juſtes; mais l'auteur développe ſa penſée d'une manière pénible, avec un étalage de mots ſcientifiques & un attirail pédanteſque directement contraire au vrai goût de l'éloquence. La ſuite eſt plus ſimple & plus naturelle. « Il n'en eſt plus de
» même parmi nous, chaque nation
» eſt formée de vingt peuples diffé-
» rens, Grecs, Romains, Juifs, Ara-

» bes, Barbares, tous nous ont donné » des fers ou des loix. Nos mœurs, » nos opinions, les coutumes qui » nous tiennent lieu de loix, ne sont » qu'un assemblage confus de parties » disparates ou contradictoires des » capitulaires faits pour un autre gou- » vernement & pour d'autres mœurs; » les coutumes de différentes peu- » plades que le hasard seul a réunies, » & qui n'avoient de commun que » de relever des rois de France; les » loix données par *Justinien* à des » peuples plus éloignés de nous par » leurs opinions que par le long in- » tervalle des siècles qui nous en » sépare, les décisions des légistes & » les usages des tribunaux, quelques » loix trop souvent inspirées par l'i- » gnorance ou la barbarie, quelques » règlemens que l'ambition ou les » vues d'une politique momentanée » ont dictés aux hommes revêtus de » l'autorité, tels sont les matériaux » dont l'amas informe compose notre » jurisprudence ». Vous rencontrerez aussi une dissertation assez longue, dans laquelle l'auteur réfute le sys-

tême de *Montesquieu* sur la vénalité des charges de magistrature. Les raisons qu'il apporte paroissent assez convainquantes ; mais des discussions de cette nature sont toujours froides & languissantes dans un discours. Rien de plus plaisant que la crainte & les exclamations pathétiques de l'orateur au sujet d'une loi de *l'Hôpital*, qui défend, sous peine capitale, d'imprimer un livre sans permission. « Il est af» freux, s'écrie-t-il, de voir une » pareille loi signée du nom de *l'Hôpi-* » *tal*. . . . Il faut le plaindre de s'être » cru forcé à cette précaution cruel» le ; il faut plaindre cet homme ami » des lumières, ami de l'humanité, » d'avoir donné une loi qui outrage » l'humanité, & qui *éteindroit les lu-* » *mières*, s'il étoit au pouvoir des » mauvaises loix de les éteindre ». On sent que l'auteur prend un intérêt bien vif à la liberté de la presse. Il est en effet de la dernière importance pour les philosophes que le gouvernement ne les chicane point trop sur la nature des livres qu'ils répandent dans le public : mais si on

met de côté les intérêts secrets de la secte, & qu'on ne consulte que les lumières de la raison, on verra qu'une loi qui défend d'imprimer un livre sans permission, n'outrage point l'humanité, & n'est point capable *d'éteindre les lumières*, suivant l'expression singulière de l'auteur: en effet, des magistrats ne s'opposeront jamais à l'impression d'un bon livre, ils ne supprimeront que ceux qui peuvent être nuisibles à la société. Il seroit à souhaiter qu'une pareille loi eût été exécutée de nos jours, nous ne serions pas inondés de cette foule de livres pernicieux qui corrompent également l'esprit & le cœur.

Le dernier chapitre de cet éloge contient la description des amusemens utiles & innocens qui charmoient le loisir de *l'Hôpital* dans sa retraite, & le récit de sa mort, qui suivit de près le massacre de la saint Barthelemi; vous y verrez une belle comparaison entre la situation du ministre vertueux & celle du ministre coupable, lorsqu'ils sont disgraciés.

Il n'y a pas moins d'emphase dans la

peroraiſon que dans l'exorde, vous pourrez en juger par cet exemple. « O » hommes ! dans quelques circonſtan» ces que vous vous trouviez, quels que » ſoient vos concitoyens & vos maî» tres, ſoit que la vertu règne autour » de vous, ſoit que le vice y domine; » au milieu des frémiſſemens de l'op» preſſeur, comme au milieu des bé» nédictions du malheureux ſoulagé, » faites toujours ce que vous conſeil» lent la vertu & le courage ». C'eſt de l'enflure ſubſtituée au ſentiment. On ſent qu'un pareil langage ne part point du cœur : vous ſerez ſurpris, Monſieur, de trouver dans cette peroraiſon une diatribe empoulée ſur l'utilité de l'imprimerie; c'eſt au défaut de l'imprimerie que l'auteur attribue tous les maux qui ont affligé l'univers, & il ne ſonge pas que ſous le règne déplorable de *Charles IX* l'imprimerie étoit inventée & ne remédia à rien. Il prétend que l'imprimerie va répandre la vérité dans tout l'univers & aſſurer le bonheur du genre humain; mais il faut l'entendre s'exprimer lui-même ſur cette matière.

« A présent que l'invention de l'im-
» primerie permet à la vérité une cir-
» culation rapide que rien ne peut
» arrêter, & que la vérité une fois
» découverte ne sçauroit être anéan-
» tie ; à présent que les vrais prin-
» cipes des sciences morales sont dé-
» voilés, que les véritables méthodes
» sont connues ; à présent que la voix
» de la raison s'est fait entendre des
» glaces de Pétersbourg aux mers de
» Philadelphie, & des rochers de la
» Norvège aux plaines de la Bétique,
» & que par-tout elle a réveillé le
» génie qui dormoit depuis tant de
» siècles ; à présent que les hommes
» éclairés de toutes les nations se prê-
» tent leurs lumières, ont les mêmes
» idées, parlent le même langage,
» sont animés des mêmes intérêts,
» cette force lente de la vérité souvent
» trop foible, mais toujours agissante,
» l'emportera à la longue sur les obs-
» tacles qu'on lui oppose ». Voyez,
Monsieur, de quel zèle les apôtres de
la philosophie sont animés pour la
conversion du genre humain, les obs-

tacles ne peuvent les rebuter, ils sont pleins de foi & de confiance, & ils ne désespèrent pas d'établir un jour leurs principes & leur morale dans tout l'univers : si l'on en excepte les sciences exactes où nous avons fait des progrès, que le temps & des observations réitérées devoient amener naturellement, je ne vois pas qu'on ait tant à s'applaudir de l'état actuel des lettres & des arts. L'imprimerie nous est aujourd'hui plus funeste qu'utile; nous sommes accablés d'une foule d'ouvrages ou frivoles ou dangereux, qui ne servent qu'à corrompre le goût & les mœurs ; au milieu de tant de livres nous ne sçavons plus qu'imiter & compiler, nous répétons ce qu'ont dit les autres, sans rien tirer de notre propre fonds, & nos prétendues richesses nous appauvrissent. On nous dit que les vrais principes des sciences morales sont à présent dévoilés : la saine morale n'a peut-être jamais été plus altérée & plus défigurée qu'elle ne l'est aujourd'hui dans les livres de nos docteurs

modernes ; la voix de la raison a, dit-on, réveillé le *génie qui dormoit* : je vois que long-temps avant qu'on soupçonnât l'existence de la philosophie actuelle, le génie s'est réveillé sous *Louis XIV* ; mais la voix de la philosophie ne s'est pas plutôt fait entendre, que le génie s'est endormi, & son sommeil devient plus profond à mesure que cette voix devient plus forte.

Cet éloge du chancelier *de l'Hôpital* n'est point un discours, c'est une histoire, dans laquelle l'auteur a entassé des distinctions philosophiques & morales, des réflexions, des déclamations de toute espèce, au milieu desquelles on distingue cependant quelques morceaux assez bien frappés : l'auteur toujours historien, politique, moraliste, n'est presque jamais orateur. Dans ses meilleurs endroits il est toujours lâche & diffus, il disserte longuement sans jamais sçavoir s'arrêter. Sa marche est pénible & lente, son style est quelquefois dur & embarrassé, souvent emphatique ; il faut cependant convenir qu'il est plus

plein, plus nombreux & plus ſage que celui de la plupart des philoſophes; mais comme il manque abſolument de chaleur, de ſentiment & d'images, il paroît plus convenable à un traité philoſophique qu'à un diſcours oratoire: en un mot, après la lecture de cet ouvrage, on eſt tenté de croire que l'auteur n'a fait que mettre ſur le papier ſes recherches accompagnées des réflexions qu'elles lui ont fait naître ſans ſe donner la peine de fondre & de lier le tout dans une forme régulière; & ce qu'on peut dire de plus avantageux de ſon travail, c'eſt qu'il pourroit fournir à un écrivain habile les matériaux d'un bon diſcours.

Je ſuis, &c.



LETTRE XIII.

Essais de poësies légères, suivis d'un songe, par MM. Lablée & Maréchal. A Genève.

Je vous ai déjà rendu compte, Monsieur, des poësies légères de M. *Maréchal*; ce recueil vous offrira le choix des pièces les plus piquantes & les mieux versifiées. Mais vous acheterez bien cher le plaisir de les lire, si vous avez le courage de parcourir les petites épitres, les petites chansonnettes, les petites Idylles qui les précèdent. Ce sont les productions d'une muse provinciale, qui, au malheur de faire de mauvais vers, a joint la maladresse de les recueillir avec ceux d'un jeune poëte qui en fait de bons. Comment n'a-t-il pas vu qu'il forçoit, pour ainsi dire, le lecteur à comparer la manière de chaque auteur, & que cette comparaison ne seroit jamais à son avantage? c'est, pour un poëte, bien mal entendre

les intérêts de sa vanité. M. *Lablée* ne tardera point à se repentir d'un désintéressement si mal placé. Quant à M. *Maréchal*, je ne crois pas que sa muse ait envie de se plaindre de la compagne qu'on lui donne ; plus elle est gauche & maussade, & plus elle doit lui plaire. Une femme, quelque jolie qu'elle soit, aimera toujours à se trouver auprès d'une rivale fade ou surannée. Mais les succès de M. *Maréchal* sont indépendans de cette coquetterie d'auteur, & personne ne peut mieux s'en passer que lui. Ses mignatures n'ont pas besoin, pour être trouvées fraîches & gracieuses, d'être en opposition avec d'informes croquis. C'est le jugement que vous en avez déjà porté, Monsieur, & que les pièces contenues dans ce recueil ne serviront qu'à confirmer. Je ne crois pas vous avoir cité celle qui a pour titre *le portrait* ; elle est dans le goût antique, & digne d'*Anacréon*.

» Petit traître, enfant dangereux !
» Dès ce soir purge ma demeure,

» Va faire ailleurs des malheureux;
» Songe à fuir de chez moi sur l'heure.

Le triste Amour, d'un air soumis,
S'écrie à cet ordre sévère :
» Quoi ! . . . nous étions si bons amis !
» Jadis vous me traitiez en frère.

» Permettez à ce pauvre enfant
» De rester (puisqu'on ne voit goutte)
» Chez vous, cette nuit seulement;
» Car comment retrouver ma route ?

» Laissez-moi jusqu'au lendemain.
Point de délais : reprends tes armes.
» Vous me donnerez donc la main ?
Pas même pour sécher tes larmes.

Avec son arc & son carquois,
Enfin l'Amour est à la porte,
Et déjà je m'applaudissois
D'en avoir agi de la sorte.

L'Amour revient, frappe, & me dit :
» *Chacun le sien* ; j'ai par méprise,
» (Ton ordre m'avoit interdit)
» Je t'ai pris le portrait de *Lise* :

» Je ne veux rien avoir à toi,
» Et je reviens pour te le rendre ;

» Le voici lui-même, ouvre-moi ;
D'ouvrir je ne pus me défendre.

C'étoit un tour de mon fripon,
Pour rendre vaine ma colère :
L'Amour lut bientôt son pardon
Sur le portrait de ma bergère.

Vous aimerez la poësie de style qu'on remarque dans ces vers *aux femmes*.

L'ardent rubis, l'opale tachetée,
Le verd béril, la nacre aux cent couleurs ;
Le doux saphir, & la perle argentée,
La soie & l'or, le bel émail des fleurs,
Tous ces présens de la riche Nature,
De l'art aussi tous les rafinemens,
Sèxe enchanteur, (quelle qu'en soit l'imposture)
Sont à nos yeux de foibles ornemens :
Non, ces trésors, cette magnificence
Ne peuvent pas vous donner des attraits ;
Mais vous pouvez charmer à moins de frais,
La plus belle parure est la simple innocence.

Une des plus jolies bagatelles qu'on lise dans ce recueil, c'est le dialogue

de la bergère & de l'enfant. C'est un modèle de précision & de justesse.

LA BERGERE, *à part.*

Quel est cet enfant ? Il excite ma curiosité.

L'ENFANT, *à part.*

Voilà une Bergère qui m'examine beaucoup.

La Bergère. Quel est ton maître ?

L'Enfant. Je n'en ai point.

La Bergère. Tes parens ?

L'Enfant. Je suis le seul de ma famille.

La Bergère. A qui dois-tu donc la naissance ?

L'Enfant. A tout le monde.

La Bergère. Quel âge as-tu ?

L'Enfant. Toujours enfant.

La Bergère. Où loges-tu ?

L'Enfant. Dans le coeur.

La Bergère. D'où viens-tu ?

L'Enfant. De ma demeure.

La Bergère. Où vas-tu ?

L'Enfant. J'y retourne.

La Bergère. Qu'y fais-tu ?

L'Enfant. Des heureux.

La Bergère. Quelle est ta patrie ?

L'Enfant. L'Univers.

La Bergère. Et ton nom ?

L'Enfant. L'AMOUR.

Je croyois M. *Maréchal* assez riche de son propre fonds pour se passer des richesses d'autrui. D'après cette persuasion, j'ai été fort surpris de voir qu'il avoit pris dans les œuvres du *grand Rousseau* l'idée entière de son ode intitulée : *le pouvoir du baiser*. Peut-être a-t-il voulu, par l'effet d'une noble émulation, jouter contre son modèle. Je vous fais juge, Monsieur ; voici d'abord l'épigramme de *Rousseau*.

Prêt à descendre au manoir ténébreux,
Jà de *Caron* j'entrevoyois la barque,
Quand de *Témire* un baiser amoureux
Me rendit l'ame & vint frauder la parque.
Lors de son livre *Eacus* me démarque,
Et le Nocher tout seul l'onde passa,
Tout seul, je faux, mon ame traversa
Le fleuve noir, mais l'aimable *Thémire*
En ce baiser dans mes veines glissa
Part de son ame avec quoi je respire.

Voyons maintenant l'ode de M. *Maréchal*.

Le redoutable arrêt du sort
Etoit porté contre ma vie;

Je passois des bras de *Sylvie*
Dans les bras glacés de la mort.

S'offrit alors à ma mémoire
Le petit nombre de mes jours ;
Tous étoient perdus pour la gloire,
Mais pas un seul pour les amours.

Avec un peu moins de tristesse
J'attendois le coup du destin ;
Car j'espérois que ma maîtresse
Fermeroit mes yeux de sa main.

Elle vint ; je lui dis : » *Sylvie* !
» Profitons du dernier moment....
» Viens, embrasse encor ton Amant ».
Un baiser me rendit la vie.

Les vers de M. *Maréchal* ont, si vous le voulez, plus de douceur, plus de mollesse, mais ils n'ont point cette précision, cette énergie, ni cette chaleur de son modèle. En voulant étendre l'idée de *Rousseau*, il l'a refroidie. Il ne s'agit de peindre que le pouvoir du baiser ; c'est à quoi le poëte doit s'attacher ; il falloit, comme *Rousseau* l'a fait, rapprocher vivement du moment de la mort, celui du baiser

qui le rappelle à la vie, alors il y avoit deux ſtances inutiles que j'ai ſoulignées dans l'ode de M. *Maréchal*, celle où il dit :

S'offrit alors à ma mémoire
Le petit nombre de mes jours.

& la ſuivante. Vous devez ſentir que ces idées acceſſoires étouffent l'idée principale, & ne ſervent qu'à jetter de la langueur dans le récit du poëte, & dans l'ame du lecteur.

La poëſie de M. *Maréchal* eſt en général molle & facile ; ſes vers ont une élégance & une correction continue qui ne nuiſent point au ſentiment. Je voudrois pouvoir en dire autant de M. *Lablée* ; mais, malgré ma bonne volonté, je ne puis, en conſcience, lui donner cette ſatisfaction. Il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur ſes eſſais, pour perdre tout d'un coup l'envie de les louer. Rien de plus lâche ni de plus proſaïque que ſa verſification. Avant de faire des vers, il faut ſçavoir rimer ; mais le ſoin de la rime a paru trop puéril

à M. *Lablée* pour s'en occuper, voici des vers dont l'harmonie & la rime sont curieuses.

Teint de rose ,œil vif, front serein,
Bouche aux jolis mots *familière*,
Voix flatteuse, sourire *fin*,
Cou d'albâtre, taille légère,
Pied mignon, gracieux *maintien*;
Air folâtre, cœur de Bergère, &c.

J'avois avancé fort inconsidérément que je ne louerois point les vers de M. *Lablée*, mais le moyen d'y tenir, quand on y remarque un choix si heureux de consonances mélodieuses! & la rime de *maintien* avec *sourire fin*, comment la trouvez-vous? Et la *bouche aux jolis mots familière?* que cela est joli! Un mauvais plaisant pourroit dire que la muse de M. *Lablée est aux mauvais vers familière*. Pour lui prouver le contraire, je vais prendre au hasard ceux dont la beauté m'a le plus frappé.

Dès le réveil de l'aurore
On voit *Zéphir* caressant

Un bouton frais & naissant
Que son souffle fait éclorre.
C'est ainsi qu'on voit voltiger
Sur ta bouche vermeille, & sur ton sein d'albâtre,
De la gaîté le sourire folâtre.

Etudions ces vers. *Le sourire folâtre de la gaîté qu'on voit voltiger sur ta bouche & sur ton sein. Vous qui montrez un cœur à Paris*, dit M. *Lablée* à M. *Maréchal*,

Pour votre sublime langage
A plaisir on vous a claqué,
Souffrez qu'un nouveau débarqué
Vous rende à présent son hommage.

Voilà ce qui s'appelle de la vraie poësie, jointe au meilleur ton.

Dorval, de lui-même enchanté,
Fait des mines, & *puis se mire*
Dans l'œil d'une jeune beauté.

. . . .

Toi qui ne voit que *des surfaces*,
Ce spectacle peut t'amuser;
Moi, si je reconnois les Graces,
C'est à leur façon de parler.

. . . .
L'éclat ne séduit pas mon cœur.
En vain la beauté *me déploye*
Son incarnat & *sa* fraîcheur;
En vain *son* front m'offre la joie,
Et *son* œil m'invite au bonheur:
Si, *sans goût*, *sans délicatesse*,
Elle veut plaire à ce *Crésus*,
Sans talens, *comme sans vertus*,
Dont le faste importun *me blesse*;
Si l'esprit & la *politesse*
Lui *sont* des titres inconnus.
Si, lorsque *sa* bouche *s'entrouvre*,
Il en *sort* d'ennuyeux propos;
Ou, *si* dans chacun de *ses* mots
Un vil intérêt *se* découvre;
Revenu des premiers transports,
Je vois s'éloigner le prestige,
Et ne trouve plus qu'un beau corps
Où je soupçonnois un prodige.

Avez-vous dans aucun poëte un exemple aussi suivi d'harmonie poëtique? Avez-vous jamais vu tant d'*s* entassées pour le charme de l'oreille? C'est bien dommage, en vérité, qu'un talent si décidé soit enfoui dans la

province ; il ne manque à M. *Lablée* que des idées & du style pour être un très-grand poëte ; s'il venoit dans la capitale, je suis persuadé qu'il y acquerreroit, sans aucune peine, les deux petites bagatelles qui lui manquent.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Traduction de différens traités de morale de Plutarque, *par M.* ***. *A Paris, chez les frères* Debure, *Libraires, quai des Augustins.*

On ne loue les écrivains ordinaires que des bons ouvrages qu'ils ont faits, & ce froid tribut d'estime est l'unique récompense qui leur soit due. Le même éloge seroit indigne des grands écrivains qui ont répandu de nouvelles lumières, ou créé de nouvelles beautés. Les premiers, réduits au mérite de quelques produc-

tions que les sçavans & les lecteurs oisifs parcourent une fois, n'ont point de traits assez marqués pour fixer nos regards : ils restent solitaires & presque ignorés dans le temple de mémoire ; mais les génies distingués imposent à l'admiration publique par ce brillant cortège d'imitateurs qui les environnent & les étudient. Toujours vivans pour le monde littéraire, ils font éclorre & fécondent les talens chez la postérité la plus reculée. Tel fut le sublime privilège des *Homères*, des *Thucidides*, des *Démosthènes*, des *Platons*. Le nom de *Plutarque* est placé parmi ces noms fameux. Dites de lui qu'il est le plus judicieux des historiens, & peut-être le plus profond des moralistes, qu'il possède, au suprème dégré, cet art enchanteur d'instruire en amusant ; que la vaste étendue de ses connoissances renferme toutes les connoissances de l'antiquité ; que ses ouvrages sont le trésor de la raison. Vous croyez qu'on ne peut rien ajouter à cet éloge ? Ajoutez qu'il a formé le sage *Rollin*, qu'il a développé l'esprit philosophique de *Mon-*

taigne, qu'il a nourri de ses pensées mâles & profondes l'éloquence du célèbre citoyen de Genève, &c. & vous aurez donné la plus grande idée de *Plutarque* à ceux mêmes qui ne sont pas capables de l'apprécier.

C'est donc rendre un véritable service à notre littérature que de l'enrichir des différens traités de cet admirable écrivain. C'est ouvrir une source d'instructions en tout genre à ceux qui voudront les lire. *Amiot*, quand notre langue n'étoit qu'à son berceau, entreprit cette tâche difficile & pénible. On sçait de quel succès son travail fut couronné. Depuis que le temps, le progrès de nos beaux arts, & la philosophie ont absolument changé notre idiôme, sa traduction subsiste encore avec honneur. *Racine* aimoit à la citer & désespéroit d'en égaler les graces naïves. L'abbé *d'Olivet*, un de nos meilleurs grammairiens, y trouvoit un traité complet de *gallicismes*. Quoi qu'en dise le moderne traducteur, je serois bien fâché qu'elle fût oubliée. Les gens de lettres qui dédaigneront de copier

copier le ſtyle foible, lâche, uſé, ou ridiculement original des beaux eſprits du jour, ne peuvent trop méditer cette antique verſion; c'eſt là qu'ils puiſeront ces formes, ces tournures propres à notre langue, ces expreſſions pleines de ſens & de vérité qu'une fauſſe délicateſſe a proſcrites. Quant à ceux qui cherchent, dans les livres même, une fleur de jeuneſſe, & qui négligent tout ce qui n'eſt point à la mode, nous les exhortons à ſe contenter des eſſais que je vous annonce. Nous prendrons cependant la liberté de les avertir que la diction de l'auteur inconnu n'eſt pas toujours un modèle infaillible; qu'il ſe permet des métaphores dures & outrées, à force d'être hardies; qu'à l'exactitude, à l'énergie, à la préciſion, il n'a pas ſçu joindre la douceur, l'élégance & l'harmonie. Malgré tout mon zèle pour la perfection du langage, en reliſant *Plutarque*, l'excellence des choſes m'empêche de ſonger aux mots. N'attendez pas une analyſe exacte, la manière de *Plutarque*

n'en eſt pas ſuſceptible. Je vous offrirai ſeulement des morceaux où reſpire cette raiſon ſaine, ce goût exquis de morale, cette éloquence naturelle qui caractériſe les anciens & ſur-tout celui dont je vous parle.

De l'avarice & de la prodigalité. Le philoſophe de Cheronée attaqua à la fois ces deux extrêmes. Ce lieu commun devoit être épuiſé de ſon temps comme du nôtre : ainſi pour rajeunir ſon ſujet, au lieu de raiſonner paiſiblement, il tonne, il écraſe l'avare de ſon mépris, & ne jette qu'en paſſant un regard de pitié ſur le prodigue. Voyez avec quelle nobleſſe, avec quelle élévation, il entre en matière. » Si l'abondance des biens n'apprend » pas à les mépriſer, ſi on peut poſ» ſéder beaucoup ſans rien perdre de » l'ardeur d'acquérir, apprends-moi » donc, ô riche, de quels maux t'a » guéri ta richeſſe, ſi elle t'a toujours » laiſſé la même avidité. En buvant » on étanche la ſoif, on appaiſe la » faim avec de la nourriture ; êtes» vous tranſi de froid ? ſi l'on vous » couvre d'une multitude de vête-

» mens, vous rejettez bientôt tous » ceux qui vous sont superflus : l'a» varice seule ne s'éteint point par la » possession de son objet. N'ai-je donc » pas droit de dire à la richesse ce que » je dirois à un charlatan trompeur : » médecin, garde ton remède, il ne » fait qu'augmenter mon mal ? Je ne » voulois auparavant qu'une maison, » du pain, des alimens grossiers, des » vêtemens modestes ; mais à ces » desirs naturels tu as substitué dans » mon cœur la passion des choses » rares, superflues & difficiles à ac» quérir. Il me faut maintenant de » l'or, de l'argent, de l'ivoire, des » diamans, des chiens, des chevaux : » apprends-moi donc ce que j'ai » gagné ».

De la pluralité d'amis. Remontons, dit *Plutarque*, jusqu'à l'enfance des sociétés, consultons ces siècles heureux où les hommes simples se livroient aux penchans de la nature, où la sainte amitié faisoit le bonheur des héros, nous n'y trouvons que ces couples d'amis, si justement

fameux, *Thésée* & *Pirithoüs*, *Achille* & *Patrocle*, *Oreste* & *Pilade*, &c. Vous appellez votre ami un autre vous-même : ce nom si tendre, si vrai, ne prouve-t-il pas que l'amitié n'admet point la pluralité. L'amitié seroit-elle un sentiment foible, vague, indéterminé, qui se porte indifféremment vers une foule d'objets ? Non, c'est une passion forte & généreuse, qui s'empare du cœur tout entier : « car il » ne faut pas croire *Euripide* lorsqu'il » dit qu'entre les hommes mortels » l'amitié doit toujours être modérée, » & ne jamais pénétrer jusqu'à la » moëlle de l'ame ; qu'elle n'est le » charme des chagrins qu'autant qu'elle » est facile à rompre, & qu'il faut sçavoir à propos la resserrer ou la détendre comme les cordages d'un » vaisseau : mais vous vous trompez, » ô *Euripide*, ce n'est pas l'amitié, » c'est l'inimitié seule qui doit avoir ses » bornes & ne jamais pénétrer jusqu'à » la moëlle de l'ame : c'est la haine, » c'est la colère, &c. « Plus l'amitié se partage, plus elle s'affoiblit. Comment soulager à-la-fois plusieurs amis

malheureux? comment leur offrir les mêmes secours; leur rendre les mêmes services? *Montaigne* a profité de ce morceau, & l'a rendu de ce style ferme, pitoresque & animé que vous lui connoissez. « Chacun se donne si » entier à son ami, qu'il ne lui reste » rien à départir ailleurs : au rebours » il est marri qu'il ne soit double, » triple ou quadruple, & qu'il n'ait » plusieurs ames & plusieurs volontés » pour se conférer à toutes & à ce » sujet. Les amitiés communes on peut » les départir. On peut aimer en » celui-ci la beauté, & en cet autre » la facilité des mœurs, en l'autre la » libéralité, en celui-ci la paternité; » en cet autre la fraternité, ainsi du » reste : mais cette amitié qui possède » l'ame & la régente en toute souve» raineté, il est impossible qu'elle soit » double. Si deux en même temps » demandoient à être secourus, au» quel courriez-vous? S'ils requé» roient de vous des offices contrai» res, quel ordre y trouveriez-vous? » Si l'un commettoit à votre silence » chose qui fût utile à l'autre de sça-

» voir, comment vous en démêleriez-
» vous ? L'unique & principale amitié
» décout toutes autres obligations ».

De la superstition. Plutarque, afin d'inspirer plus d'horreur de ce vice qui tourmente l'homme & deshonore la Divinité, met le superstitieux au-dessous même de l'athée. De quels traits de feu il peint l'absurde manie de cet infortuné, qui ne voit le père de la nature armé d'une puissance infinie que pour mieux écraser un atome, qui de toutes parts investi de l'Être suprême, loin de chercher un asyle dans son sein, voudroit s'anéantir pour se dérober à ses regards! l'athée du moins est tranquille avec son funeste systême : il s'abandonne au cours des évènemens, il ne se roidit point contre l'inflexible nécessité: il s'endort sur la foi des loix éternelles & immuables qui gouvernent le monde. Le superstitieux craint tout, la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténèbres, la lumière, le bruit, le silence, les songes; le sommeil n'a jamais calmé ses terreurs. Des idées cruelles le poursuivent au milieu des

ombres de la nuit. Comme s'il habitoit déjà ces lieux horribles, séjour des impies après la mort, son sommeil est assiegé par des spectres affreux. La superstition rassemble ces visions semblables à des furies, agite, égare sa victime & la laisse en proie à ses mortelles frayeurs. « L'athée ne » connoît point les dieux & les néglige ; l'autre se croit soumis à leur » pouvoir, mais il regarde comme » tyrannique un empire paternel ; » comme principe du mal, un être » occupé du soin de ce qui le regarde ; » comme farouches & impitoyables, » ceux qui sont le plus parfait modèle » de la bienfaisance & de la bonté : » ensuite, sur la foi des statuaires & » des ouvriers en bronze, ou en » cire, persuadé que les dieux ont » des corps absolument semblables aux » nôtres, il s'en fait des figures de » toute espèce, qu'il pare de son » mieux, & devant lesquelles il est » sans cesse prosterné ; il méprise, au » contraire, les discours des philo» sophes & des politiques, lorsqu'ils » assurent que la majesté divine est

» toujours accompagnée de bonté,
» de magnanimité, de bienveillance,
» & du ſoin le plus tendre pour notre
» bonheur. C'eſt ainſi que, par un
» excès d'inſenſibilité, les athées
» s'obſtinent à ne pas connoître ceux
» qui ſont la ſource de tous les biens;
» & que par ſtupidité, les ſuperſti-
» tieux ne penſent à ces êtres bien-
» faiſans qu'avec crainte & tremble-
» ment. Les premiers n'éprouvent
» aucune paſſion à l'égard de la divi-
» nité, parce qu'ils n'en attendent
» aucun bien; les autres ſont ſans
» ceſſe en proie à des paſſions vio-
» lentes, parce qu'ils la regardent
» comme la ſource de tous les maux:
» inſenſés, qui craignent tout à la fois
» les Dieux, & qui les implorent;
» qui les flattent & les maudiſſent,
» qui ne ceſſent de les accuſer & de
» leur adreſſer des vœux »!

Ce qui rend ſur-tout la lecture de *Plutarque* infiniment piquante, c'eſt la multitude des alluſions heureuſes, c'eſt le choix des citations hiſtoriques.
» Un des ennemis d'*Hieron*, diſputant
» un jour avec lui, lui reprocha qu'il

» ſentoit mauvais; *Hieron*, de retour » chez lui, blâma ſa femme de ne » l'avoir pas averti de ce défaut. » Pardonnez-moi, dit cette femme » auſſi ſimple que vertueuſe, mais je » croyois que tous les hommes ſen- » toient de même ». Que diront nos beautés célèbres de cet excès d'ignorance & de ſimplicité ? L'épouſe d'*Hieron* n'avoit point été choquée du défaut dégoûtant de ſon mari ? Elle n'avoit point éprouvé s'il étoit général parmi notre ſèxe ? Cette anecdote ſera miſe au nombre des menſonges imprimés.

« *Ariſtarque*, père de *Theodecte*, » voulant ſe moquer de la multitude » des ſophiſtes de nos jours, diſoit » qu'autrefois on avoit eu bien de la » peine à trouver ſept ſages, & qu'il » ſeroit maintenant tout auſſi difficile » de trouver ſept hommes qui ne cruſ- » ſent pas l'être ». Voilà une excellente épigramme contre tous les ſiècles, que nous avons faſtueuſement nommés ſiècles de lumières; mais peut-être cet *Ariſtarque* étoit-il un anti-philoſophe, un vil ennemi de la

raiſon, un fanatique partiſan des préjugés ? il faut le vouer au mépris public & le confondre avec les *tabarins d'hipocriſie*, que l'*Ariſtophane* d'Argenteuil a couverts d'un ridicule ineffaçable.

Il me ſeroit facile de multiplier les citations. A la première ouverture du livre elles ſe préſentent ſous ma main. La deviſe de cet auteur eſt ce vers d'*Horace*, tant de fois mal appliqué,

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

La jeuneſſe y recueillera des préceptes excellens, & des faits plus agréables que nos petits contes de ſociété. La vieilleſſe y reverra toutes les obſervations qu'elle a faites, ou qu'elle auroit dû faire. Les gens de lettres... Mais les gens de lettres, auſſi frivoles que les gens du monde, laiſſent aux ſçavans obſcurs & poudreux ces précieuſes dépouilles de la Grèce. Liſez *Plutarque*, philoſophes illuminés, qui prenez les rêves de vos cerveaux malades pour des vérités importantes au genre humain, vous apprendrez combien il faut s'inſtruire ſoi-même avant

d'inſtruire les autres. Triſtes partiſans des opinions qui ne donnent à l'homme d'autre mobile que l'intérêt, liſez *Plutarque*, vous apprendrez que les vertus ont encore plus d'empire ſur nos cœurs. Liſez *Plutarque*, verſificateurs inſipides, vous rougirez que ſa proſe ſoit plus riche en métaphores, en images, en mouvemens, en vraie poëſie, que vos épîtres académiques, vos odes bourſoufflées & vos poëmes glacés.

Je ſuis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Bibliothèque du Nord, ouvrage deſtiné à faire connoître en France tout ce que l'Allemagne produit d'intéreſſant, d'agréable & d'utile dans tous les genres de ſciences, de littérature & d'arts; pour ſervir de ſuite au Journal Littéraire de Berlin; douze volumes par an. Par une ſociété d'hommes de lettres.

PROSPECTUS.

» Tout homme de lettres, après avoir rempli les devoirs que lui impoſe ſa

qualité de citoyen, est encore obligé de se rendre aussi utile qu'il lui est possible dans l'état qu'il a embrassé par goût. Il doit compte à ses compatriotes du fruit de ses études. Les travaux de son cabinet doivent tourner à l'avantage de la société. C'est sans doute servir utilement une nation, que de lui mettre sous les yeux les découvertes, les pensées, le goût même des autres peuples. Cette connoissance peut contribuer à sa perfection & à son bonheur. *On ne se polit, on ne devient tout ce qu'on peut devenir, qu'en frottant sa cervelle contre celle des autres*, comme dit *Montaigne*. Ce sont ces vérités incontestables qui nous ont engagés à entreprendre l'ouvrage que nous présentons au public sous le titre de *Bibliothèque du Nord*. En France, on ne connoît presque point tous les bons livres que l'Allemagne produit; si quelques-uns de nos Journaux en font mention, ils n'en annoncent guères que les titres, ou n'en disent pas assez pour donner aux François une idée satisfaisante du goût de cette nation, qui est notre voisine, avec

laquelle nous avons les relations les plus étroites ; à laquelle nous devons une reine qui fait notre félicité : d'une nation, sur-tout, qui a si bien mérité de la république des lettres. Quand nous ne devrions aux Allemands que l'invention de l'art typographique, & la découverte de la saine astronomie, c'en seroit assez pour les rendre recommandables à nos yeux ; mais on sçait combien leur pays possède actuellement de génies & de beaux-esprits qui excellent dans les sciences, dans la littérature & les arts.

Pour réussir dans une entreprise que nous regardons comme vraiment honorable pour nous, puisqu'elle sera utile au progrès des connoissances humaines, nous avons formé une société de personnes très-versées dans la langue Allemande, ainsi que dans la langue Françoise, sans parler des autres, soit mortes, soit vivantes, & usitées dans le Nord, lesquelles ne leur sont pas non plus étrangères. Ces personnes, du nombre desquelles sont quelques-uns des académiciens qui travaillent au Journal de Berlin, sont

répandues dans les principales villes d'Allemagne ; & c'est par leur secours que nous nous flattons de procurer à nos lecteurs la connoissance la plus parfaite de l'état où sont actuellement les sciences & les belles-lettres dans cette vaste & florissante partie de l'Europe ; ensorte que nous pouvons dire avec vérité, que si la *Bibliothèque du Nord* est rédigée & imprimée à Paris, elle sera composée toute entière en Allemagne.

Nous ferons donc connoître les meilleurs ouvrages sortis de nos jours des presses germaniques, & qui traiteront de quelqu'un des objets suivans ; sçavoir, de Philosophie, de Physique, d'Histoire Naturelle, de Botanique, de Chymie, de Médecine, de Logique, de Métaphysique, de Morale, de Religion, de Droit naturel ou civil, de Politique, d'Economie, de Gouvernement, d'Histoire, de Géographie, des Fictions romanesques, d'Eloquence & de Poësie en tout genre ; enfin des Arts quelconques, soit libéraux, soit méchaniques.

De ces différens ouvrages nous

fournirons ou des extraits étendus, ou des traductions fidelles, ou des analyses propres à en donner une idée juste, selon qu'ils nous paroîtront susceptibles de l'une ou de l'autre de ces méthodes. Nous y joindrons quelques réflexions nécessaires pour mettre le lecteur en état d'apprécier le mérite de l'ouvrage dont nous rendrons compte; mais elles ne ressembleront en rien à cette critique amère, impérieuse & indécente, qui n'auroit jamais dû infecter la république des lettres, & qui, au lieu d'élever le talent, l'étouffe & l'écrase. Nos jugemens seront accompagnés de la douceur & de la modération, de l'impartialité & des égards que l'on doit à des personnes toujours dignes d'estime, dès qu'elles consacrent leurs veilles à l'instruction du genre humain.

Nous ne pensons pas que les livres Allemands doivent seuls entrer dans notre plan. Nous croyons, au contraire, que nos lecteurs François seront bien aise de connoître aussi les ouvrages Latins, ainsi que les livres François qui sont composés & impri-

més en Allemagne, lesquels y restent souvent renfermés pour toujours. Nous y ajouterons les extraits ou analyses des livres sortis de la Suède, du Danemarck, de la Russie, &c. Nous ferons même des excursions en Hollande & en Angleterre; mais nous n'oublierons jamais que nos travaux sont destinés à l'Allemagne proprement dite.

Pour satisfaire pleinement la curiosité de nos lecteurs, en les mettant au courant des productions littéraires que le Nord enfante journellement, nous ne négligerons point de leur faire connoître les livres moins modernes du même pays, lorsque nous présumerons qu'ils ne sont pas encore parvenus à leur connoissance, & que nous les jugerons propres à les intéresser.

Si le succès de notre entreprise ne répond point à notre attente, on ne nous reprochera pas du moins de n'avoir point donné à notre travail tout le soin qu'il mérite, & dont nous sommes capables. Aucun de nos écrivains ne sera imprimé qu'après avoir

été févèrement examiné & corrigé par ceux de nos *colaborateurs* que nous avons chargés de les revoir. Nous faisons trop de cas de l'approbation du public, pour ne pas facrifier à l'avantage de lui plaire les petites délicatesses de l'amour-propre & de la vanité.

Chaque volume de la *Bibliothèque du Nord* fera composé d'environ 200 pages *in-12.* même format que le Journal de Berlin. Le prix de l'abonnement pour cet ouvrage, rendu franc de port par tout le royaume, fera de 24 livres pour Paris, & de 30 liv. pour la province. Le fieur *Quillau*, imprimeur, rue du Fouare, recevra les fouscriptions. Le premier volume paroîtra le premier janvier 1778. On aura foin d'affranchir le port des lettres & de l'argent ».

Encore un Journal ! Mais celui-ci ne fera pas le moins inftructif. J'en connois les auteurs, & j'affure qu'ils font en état de remplir avec fuccès toutes leurs promeffes.

Livres nouveaux.

Analectes Critiques, pour servir de Supplément aux Annales de M. Linguet, *ouvrage périodique.*

On s'abonne pour cet ouvrage périodique chez M. *Batilliot*, banquier, rue Saint-Jacques. Le prix de l'abonnement est de 24 livres. Il paroît deux cahiers par mois de quatre feuilles d'impression chacun, beau papier, jolie impression, mauvais style.

Essais de Jean Rey, *docteur en médecine, sur la recherche de la cause pour laquelle l'étain & le plomb augmentent de poids quand on les calcine*, in-8°. *nouvelle édition, avec des notes, par M.* Gobet. *A Paris, chez* Ruault, *Libraire, rue de la Harpe.*

Le titre de cet ouvrage n'annonce pas assez ce qu'il contient. Le sujet paroît peu important, mais il donne lieu à d'excellentes observations. La moitié du volume renferme des lettres très-sçavantes du fameux père *Mersenne*, & les réponses du docteur *Rey*.

Dictionnaire des origines ou époques des inventions utiles, des découvertes importantes, & de l'établissement des peuples, des religions, des sectes, des hérésies,

des loix, des coutumes, des modes, des dignités, des monnoies, &c. 4 volumes in-8°. *A Paris, chez* Jean-François Bastien, *Libraire, rue du Petit-Lion, fauxbourg Saint-Germain.*

Les quatre volumes coûtent en feuilles 15 livres. Il en reste encore deux à paroître. Ceux qui voudront souscrire pour le tout auront les six volumes pour 18 livres.

Les vrais Principes du gouvernement François, démontrés par la raison & par les faits, par un François. A Genève; & à Paris chez Moutard, *Imprimeur-Libraire de la Reine.*

De l'ordre social, ouvrage suivi d'un Traité élémentaire sur la valeur de l'argent, la circulation, l'industrie & le commerce intérieur & extérieur, par M. le Trosne, *ancien avocat du Roi, & conseiller honoraire au présidial d'Orléans, associé de l'académie royale des Belles-Lettres de Caen, &c. A Paris, chez les frères* Debure, *Libraires, quai des Augustins.*

Je me propose de vous rendre un compte détaillé de ces deux derniers ouvrages, qui m'ont paru bien faits & renfermer de bons principes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE CINQUIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières du cinquième Volume.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVII.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
Chez MÉRIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

*Voyage de Bourgogne à M***. A l'Isle de Bourbon, & se trouve à Paris, rue Saint-Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, à l'enseigne du grand Corneille, brochure in-8°; prix 1 liv. 4 s.*

Ce n'est pas une légère témérité que d'oser marcher sur les traces de *Chapelle* & de *Bachaumont*; il faut avoir & la fécondité & la facilité de leur imagination pour espérer de répandre comme eux ces fleurs naturelles & délicates dont ils ont semé leur *voyage*. M. *le Franc de Pompignan* est, de tous nos poëtes modernes, le seul qui se soit exercé dans ce genre, avec succès. *Son voyage de Languedoc* n'a point, il est vrai, la

molle négligence, ni ce mélange piquant de graces, de paresse & de volupté qui caractérise le poëte du *Marais*; mais, en revanche, il est orné d'une poësie riche & animée; il est plein d'harmonie & d'images; ses descriptions sont tantôt riantes & tantôt sublimes, suivant les lieux qu'il avoit à peindre. Quand, par exemple, il se trouve à *Nismes*, & qu'il décrit l'amphithéâtre construit par les Romains, il donne l'essor à sa verve poëtique & ses vers sont nobles & pompeux. Je doute même que *Chapelle*, avec tous ses talens, eût pu atteindre à ce degré d'énergie. Mais le défaut qu'on pourroit reprocher au *voyage de Languedoc*, c'est qu'il sent trop le travail & la lime. Je ne veux point faire entendre par là que les vers en soient pénibles; mais on voit le soin qu'ils ont coûté, la correction qu'ils ont exigée, ce qui jette sur ces bagatelles un air de travail dont elles sont ennemies: le lecteur en prend de la méfiance sur la réalité des choses qu'elles contiennent, & croit voir l'auteur compo-

fait dans son cabinet un pélerinage imaginaire. *Chapelle*, au contraire, nous fait voyager avec lui. Ses vers sont d'une facilité, d'une négligence même qui ne montre qu'un joyeux pélerin, moins occupé de la rime que de ses aventures & de ses plaisirs. On voit qu'ils ont été réellement griffonés, chemin faisant; ici, à table, au milieu des flaçons; là, sur un banc de verdure, & c'est cette illusion qui flatte agréablement les lecteurs. Il résulte de cette courte digression que l'art de ces sortes d'opuscules consiste principalement à cacher l'art & l'écrivain, pour ne laisser voir que le voyageur content sans prétention, & promenant sa plume avec aisance sur tous les objets qui s'offrent à ses yeux, sans cependant renoncer aux trésors de la fiction & aux richesses de la poésie; il faut seulement que toutes ces beautés paroissent s'être trouvées naturellement sous la main de l'auteur, & s'être placées dans ses descriptions à mesure qu'il écrivoit. Voyons si le voyage de Bourgogne remplira l'idée que je crois

vous avoir donnée de la perfection dont ces petits ouvrages sont susceptibles.

L'auteur trace son itinéraire à un ami qui étoit alors à l'isle de Bourbon, il lui adresse d'abord la parole :

A toi, mon *camarade* au parnasse, à Cythère,
A Versailles comme à Paris,
Camarade enrolé sous la triple bannière
Du dieu qui verse la lumière
Et de Bellone & de Cypris.
A toi, galant missionnaire,
Libertin envoyé par notre aimable cour,
Chez les bons habitans d'une rive étrangère,
Pour les *convertir à l'amour*,
Pour leur prêcher la bonne chère
Et leur apprendre quelque jour,
L'art de jouir qu'ils ne connoissent guère.

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de *convertir à l'amour* les habitans de l'île de Bourbon ; les peuples même les plus sauvages, n'ont pas, à cet égard, besoin de *missionnaires*. Cela seroit juste s'il étoit question de quelque contrée où l'amour fût regardé

comme un crime. Au reste, ces vers sont facilement tournés.

L'auteur s'embarque sur le coche d'*Auxerre* ou de *Melun*, il n'en est pas bien sûr, mais il est sûr de sa rime, qu'il doit à cette incertitude.

A bord d'un gros vaisseau qu'on nomme le
volant,
Qui cingle vers *Melun* ou les côtès d'*Auxerre*,
Au fond d'un antre obscur qu'un seul rayon
éclaire, &c.

Celui qui tient ici la plume est un jeune militaire ; il a pour compagnons de voyage deux de ses amis militaires aussi. Le plaisir de la chasse est ce qui les appelle en Bourgogne. Description pittoresque des bords de la Seine.

Là, c'est un fertile côteau
Baigné des premiers pleurs de la naissante
aurore,
Où d'énormes raisins, que la pourpre colore,
Font ployer mollement le flexible *rameau*,
Là, des arbres taillés, là *des bois sans culture*,
Ici, le sommet d'un château,
Plus loin, le toit fumeux d'une cabane obscure

Descendent sur les flots se peindre en mignature;
Et sur les bords de ce tableau,
Toujours mouvant, toujours nouveau;
Que déroule, à mes yeux, la *superbe* nature,
J'apperçois encore un troupeau
Broutant les fleurs & la verdure,
Tandis que son berger, penché vers l'onde pure,
S'abreuve, *à deux genoux*, dans le creux d'un chapeau.

Ces vers pourroient fournir le sujet d'un tableau charmant. Je ne crois pas qu'on pût, en deux vers, exprimer avec plus de vérité, l'attitude, la soif & l'action du berger ; chaque mot est un détail intéressant & nécessaire. Peut-être *à deux genoux* n'a-t-il pas toute la correction qu'on desireroit, quoiqu'il rende assez bien la situation que l'auteur a voulu peindre, mais je doute qu'on puisse dire, *boire à deux genoux*, comme on dit *boire à deux mains*.

L'entre-pont, dit l'auteur, est occupé, comme tous ceux des coches

d'eau, par des moines, des soldats, des nourrices & des paysans ; mais tous ces acteurs ne jouent aucun rôle dans le voyage, ce qui auroit pu cependant produire des scènes divertissantes, & jetter de la variété dans le récit. On découvre le château de *Choisi*. Il est salué d'une salve de quinze jolis vers, dans lesquels *Gentil-Bernard*, qui étoit secrétaire du cabinet de *Choisi*, est naturellement & dignement célébré. Cependant la faim se fait sentir, on déjeune, on procède à l'ouverture d'un pâté.

Ce pâté fut cuit par *Le Sage*,
Par ce patissier si vanté,
Dont le beau nom sera chanté
Par les gourmands du dernier âge,
Si mes rimes ont l'avantage
D'aller à l'immortalité.
A nos yeux cependant *Lazare* le découvre,
L'honneur du premier coup est long-temps disputé ;
Mais *P* * * * s'en saisit, d'un bras précipité,
Sous son acier tranchant, il le presse, l'entrouvre,

Et voilà par la brêche, un fauxbourg emporté.
Auſſitôt nous crions, victoire !
Les fronts rayonnent de gaîté ;
Et pour célébrer notre gloire,
On fait jaillir les flots d'un *nectar* velouté ;
Qu'aux preſſoirs d'Haut-brion l'on *foule* ex-
près pour boire
A l'ouverture d'un pâté.

On foule bien le raiſin, mais peut-on dire *fouler le nectar*, qui eſt le jus même de la vigne ?

Rien n'échappe à l'appétit indomptable de nos voyageurs. Les malheureux citoyens que le pâté renferme, & qui conſiſtent en poulardes, perdreaux, &c. ſont dévorés ; après avoir ravagé le cœur de la place, on ſe diſpoſe à l'attaque des remparts. Le ton ſérieux qui règne dans tout ce morceau eſt excellent.

Enfin j'entens gémir la cloiſon qui chancelle ;
Les murs épais ſont renverſés,
Les débris tombent diſperſés,
L'édifice s'écroule, ô diſgrace mortelle !
Nos jeux & nos plaiſirs avec lui ſont paſſés.

L'auteur ajoute, dans une prose modeste, qu'il vient d'apprendre que dans le voyage de *Chapelle* & de *Bachaumont*, il est aussi question d'un pâté. « Je suis bien persuadé, dit-il, » que leurs vers valent mieux que les » miens, mais je doute fort que leur » pâté fût aussi bon que le nôtre, & » voilà précisément ce dont je suis » très-jaloux ; l'essentiel est d'en avoir » un cuit par *le Sage*, de le manger » avec appétit, & de le digérer inso- » lemment ; après cela,

» Le vers, pour l'exprimer, arrive comme il peut ».

Ce trait est digne de *Chapelle* ; c'est là le vrai ton de son aimable insouciance.

Le temps qui avoit été fort mauvais durant la journée, devient serein sur le soir, les vents sont changés. Vous gouterez le sentiment répandu dans ces vers.

Un essaim léger d'hirondelles
Rasant la surface de l'eau,
L'effleure obliquement du sommet de ses aîles,
Se relève, & s'envôle aux branches d'un ormeau.

Aux beaux jours du printemps, sous son feuillage antique,
Le rendez-vous fut indiqué :
On vient tenir à jour marqué
Les états de la république.
On décide que les frimats
Ne tarderont point à paroître ;
La peuplade s'exile en de plus doux climats,
Et quitte, en gémissant, les champs qui l'ont vu naître.
Vers les sables brûlans où s'impriment tes pas,
Ami, l'oiseau prudent s'envôlera peut-être ;
Il verra ce beau ciel, ces vallons fortunés
De pêches, de citrons en tout temps couronnés.
Toi-même, il te verra sous un palmier sauvage
Laissant couler pour moi les plus aimables vers.
Il te verroit dans son passage ! . . .
Mon cœur est agité de mouvemens divers ;
Je le suis encore dans les airs,
Et voudrois être du voyage !

Ces vers ont de la grace, de l'harmonie & de la douceur, je n'y trouve à reprendre que deux choses qu'il n'est pas permis d'ignorer ; c'est à ces vers :

Se relève, & s'envôle *aux* branches d'un ormeau,
Aux beaux jours du printemps, sous son feuillage antique.

D'abord il ne faut que de l'observation pour voir par soi-même que les hirondelles ne perchent point; quand elles s'assemblent pour leur départ, c'est toujours autour des corniches des maisons, mais non jamais sous un ormeau. Ensuite, puisque c'est un *ormeau*, un jeune orme, le feuillage *antique* est ridicule. Cela conviendroit à un vieux chêne. Le reste de la soirée n'offre rien d'intéressant aux voyageurs; ils se promènent sur le tillac jusqu'au souper, qui fut assez frugal, parce que, dit très-plaisamment l'auteur, nous étions *bourrelés de remords d'estomac.* Vers minuit ils essayent de dormir; mais cela leur est impossible. « Nuit affreuse, nuit épou-» vantable! qui me donnera des pin-» ceaux pour te peindre des plus noi-» res couleurs »?

Qui ne s'imagineroit, Monsieur, que cette exclamation, tirée d'une

oraison funèbre de *Bossuet*, ne prépare quelque grand évènement, quelque fiction singulière? Le croiriez-vous? Elle nous annonce seulement que ces Messieurs ne pouvoient goûter les douceurs du sommeil. Enfin sur les quatre heures du matin, on crie *terre sur l'avant*. Le poëte adresse une espèce d'hymne en actions de graces à l'étoile de *Venus* qui les a guidés dans leur route. Ils sont débarqués au port de *Montreau*. La première chose dont ils s'occupent, c'est de dormir. Chacun se fait, avec sa serviette, un bonnet de nuit dans le goût de *la Fare*, & ils s'étendent tous sur des chaises autour d'une table. Ils sont bientôt réveillés en sursaut par un grand bruit à la porte, & ils voient entrer en même temps un homme sec & décharné, à l'œil cave, au front chauve, affublé d'un habit noir boutonné jusqu'à la ceinture, & flottant au-dessous du jarret : « Messieurs, dit-il, » après s'être incliné profondément, » Messieurs....

Moi, les yeux fermés à demi,
Sans écouter le personnage,

Sur un coude mal affermi,
Laissant retomber mon visage;
Je lui dis encore endormi:
Par eau vous arrivez, je gage,
Déposez-là votre bagage,
Bon soir, couchez-vous, mon ami;
Demain nous rirons du voyage.

La paresse & le sommeil semblent avoir dicté ces vers, ils coulent avec une facilité singulière & les rimes redoublées, imaginées & employées par *Chapelle* avec tant de succès, font ici l'effet le plus heureux. Le personnage qui les avoit interrompu décline son nom. Il s'appelle *Vadius Vassius*; il tient chez lui bureau de bel-esprit. L'élite des jeunes auteurs de la capitale est rassemblée à *Montreau*. *Vadius Vassius* invite les voyageurs à venir dans son laboratoire, il promet de les régaler d'une héroïde admirable. « Le » commencement de la période nous » avoit fait rire, mais la fin nous » parut trop sérieuse; nous nous re- » gardâmes tous *avec des yeux de* » *colère*, *& en fronçant le sourcil*; puis » reprenant tout-à-coup un visage

» ferein, on lui repréfenta d'une com-
» mune voix, que malgré nos defirs il
» nous étoit impoffible de nous arrê-
» ter, & que nous étions attendus plus
» loin». Vain fubterfuge; on les en-
veloppe, on les entraîne jufqu'au lieu
de l'affemblée; là ils font obligés de
fubir la lecture des plus fades madri-
gaux. *Vadius* feul applaudiffoit, fe
récrioit, s'extafioit.

L'auteur fous les lauriers courbant un front
modefte,
Et compofant fa voix, fon regard & fon gefte;
Sembloit encore *fe plaindre* à fes pâles rivaux
Du talent malheureux qui trouble leur repos.

Jamais, je crois, il n'eft arrivé à un poëte de fe plaindre de fon talent, vrai ou faux; il eut été plus jufte & plus vraifemblable de lui faire *plaindre* fes pâles rivaux de la fupériorité qu'il a fur eux. Nos voyageurs trouvent encore moyen de s'évader, promettant bien aux dieux de ne paffer déformais que de nuit à *Montreau*. Si ces fortes de badinages ne demandoient pas de l'indulgence, on pour-

doit tout reprendre dans cette fiction. Rien n'est moins intéressant que cette apparition de *Vadius Vassius*; l'apparition du fleuve dans le voyage de *Chapelle* est bien plus poëtique & bien autrement plaisante. Elle a quelque chose qui étonne & qui attache. Elle est amenée d'ailleurs très-naturellement. *Bachaumont* & *Chapelle* sont assis sur ses bords. Ils voient aussi-tôt se former plusieurs cercles sur les ondes, & en sortir le fleuve lui-même, couronné de roseaux, qui s'avance vers eux, & leur adresse la parole. C'est en mignature, la superbe image du géant qui, dans la *Lusiade*, se présente au-devant des vaisseaux portugais; mais ici, quel intérêt peut produire *Vadius Vassius*? quel est ce personnage? comment est-il amené? C'est un homme à jetter par les fenêtres; il force les portes de la chambre où sont renfermés nos voyageurs fatigués; il trouble leur sommeil, il les prie, sans les connoître, de sortir pour venir entendre la lecture d'une héroïde. Ceux-ci allèguent des excuses; *Vadius*, pour toute réponse,

demande main forte, les investit *de sa brigade littéraire*, & de jeunes militaires se laissent tranquillement mener comme des moutons, par une troupe de poëtereaux, & ils ne coupent point la moustache à *Vadius*? eux qui cependant, après sa proposition, s'étoient regardés *avec des yeux de colère & en fronçant le sourcil*; & puis, à quoi aboutit tout ce bruit? A une lecture de petits vers; si c'étoit quelque ouvrage bien ennuyeux, bien massif, bien académique, passe encore; nos militaires s'esquivent ensuite, & ces mêmes poëtes tellement possédés du démon de la métromanie, qu'ils ont employé la violence pour qu'on entendît leurs vers, ces mêmes poëtes qui avoient bien pu entraîner leurs patiens au lieu du supplice, n'ont pris aucunes mesures pour les y retenir, bon gré malgré? Il falloit peindre nos malheureuses victimes environnées, pressées d'un rang épais de rimailleurs, il falloit sur-tout que tout espoir de retraite leur fût interdit, que les portes fussent bien barricadées, &c. &c. Ces pré-

cautions eussent été une suite nécessaire de la violence que *Vadius* avoit d'abord employée ; & puis le grand malheur pour s'en plaindre avec tant d'amertume, que d'entendre de mauvais vers quand on est tourmenté d'une forte envie de dormir ? C'étoit moins un tour que leur jouoit *Vadius* qu'un service qu'il leur rendoit. Ajoutez à tout cela que cette situation est par-tout ; rien de neuf, aucun trait saillant, c'est cependant le principal évènement de ce voyage. Voilà ce qu'on pourroit reprendre, Monsieur, si comme je l'ai déjà dit, on examinoit ces bagatelles avec les yeux sévères de la critique. Vous serez bien dédommagé par la suite de ce voyage. Les héros arrivent sur les cinq heures du soir au château de *Branay*, lieu de leur destination ; le seigneur leur fait une réception honorable. Ils sont complimentés par le sénéchal & le procureur fiscal. Le curé arrive à son tour avec beaucoup de peine.

> Ce pasteur, à bon droit gouteux,
> Et s'en accusant avec grace,

Est un de ces reclus heureux
Qui n'ayant point reçu des cieux
Le talent & le goût d'*Horace*,
Plus frais que lui, digérant mieux,
Buvant le champagne à la glace,
Arrondissent leur sainteté
Au fond d'un riche bénéfice,
Et sans entendre leur office
Gagnent gaîment l'éternité.

On joue, on rit, on mystifie [illegible] bon curé; on lui fait accroire qu'il [illegible] fort question de lui dans le concl[illegible] Le lendemain notre jeune poëte v[illegible] persuader à une jolie femme qui e[m]bellissoit la retraite de *Branay*, de [se] faire initier aux mystères de *Feuill[ant]cour*, maison délicieuse où se rasse[m]ble *l'ordre de la caverne*, société com[posée] d'une douzaine de jeunes mili[taires] paresseux, délicats & volup[tueux] par excellence. « Eh bien, » Madame, lui dis-je avec douceur, » il est donc décidé que vous ne serez » jamais des nôtres ? A propos, me » répondit-elle, mais cela pourroit » bien arriver sans qu'on pût me le

» reprocher, vous exigez tant de » qualités ! — Vous les avez toutes, » — Non, point du tout ; on dit qu'il » faut faire . . . . — Ce que vous avez » fait jusqu'ici, il faut plaire, & cela » vous est trop facile ». Il falloit laisser ce jargon de société à nos agréables qui font consister tout leur esprit à débiter des fadeurs aux femmes ; si l'auteur vouloit absolument dire des galanteries à Madame *de* * *, il auroit pu en choisir de moins communes. Enfin Madame *de* * * se décide, & elle est reçue chevalière de la *Cazerne* ; l'auteur, en sa qualité de chancelier, lui adresse de très-jolis vers. Mais à cette fête, succède un orage affreux Les vents se déchaînent. Voici des vers très-bien faits, pleins de précision & d'harmonie imitative :

Dans mon foyer l'un en grondant murmure,
Tel que l'airain vomissant un boulet ;
L'autre de loin me frisant le collet
En fifre aigu fait siffler ma serrure ;
Le vent glacé qui traîne les hivers
Bat mes volets, & fait trembler la vitre ;

Le vent plus fier qui soulève les mers,
Si j'abandonne un moment mon pupitre,
En tournoyant emporte mon épitre,
Et mon esprit, & ma prose & mes vers.

Que le vent emporte une épitre, soit; mais l'*esprit* d'un auteur! cela est nouveau & fort impertinent. Je ne conseille pas à notre jeune poëte de se promener sur les montagnes, ni dans des lieux où le vent exerce sa fureur & où par conséquent son *esprit* pourroit être exposé. Pour nous, nous sçavons un gré infini à *Eole* de n'avoir pas emporté cet agréable opuscule. En général il annonce un goût délicat pour la poësie. Vous avez dû en juger par les divers morceaux que je vous ai cités, mais le grand défaut de cette bagatelle, c'est qu'elle est dénuée d'imagination & d'intérêt; aucune aventure plaisante; l'ouverture d'un pâté, une lecture de vers, la réception d'une dame dans un ordre, c'est à quoi se réduisent tous les événemens. Il est vrai qu'ils donnent lieu à des vers charmans; mais cela ne suffit pas. On y desireroit encore plus

de feu, plus de sentiment, plus de bonne plaisanterie, un certain abandon, une certaine verve de gaîté, un style plus original, & sur-tout plus de variété dans les tons & dans les tournures. D'ailleurs l'ouvrage ne remplit pas son titre. Ce prétendu voyage de *Bourgogne* se réduit à voguer sur la Seine jusqu'à *Montreau*. On s'attendoit que l'auteur alloit parcourir les principales villes de cette province, & les décrire à sa manière; & il ne passe par aucune. Au reste, cet opuscule, je le répete avec plaisir, décèle dans son auteur un talent particulier pour les vers élégans & faciles.

Je suis, &c.



LETTRE II.

Lettre de M. Fréron *à M.* Palissot *au sujet des deux requisitoires contre l'Année Littéraire, insérés dans le N° 17 du Journal soi-disant François, 15 Septembre.*

JE croyois, Monsieur, vous avoir ôté la démangeaison d'attaquer l'*Année Littéraire*. Fatigué d'une guerre malheureuse, vous prîtes enfin la résolution de *donner au public un Journal François, & non pas un vil spectacle de gladiateurs*. Mais, peu fidèle à votre promesse, vous revenez à la charge, & comme vous avez poussé vos premiers cris contre l'Année Littéraire, c'est aussi contre elle que vous vous déchaînez dans vos dernières convulsions. Le vrai motif de vos nouvelles fureurs, ce sont les trois extraits où j'ai démontré la stérilité de votre imagination, les ressources de votre mémoire & la médiocrité de vos productions; le prétexte, c'est la gloire de

de *Bayle* & de la religion que vous avez entrepris de venger à la fois. Mais vous ne pouviez outrager l'une plus cruellement qu'en identifiant sa cause avec celle de son plus mortel ennemi, & vous ne pouviez rendre un plus mauvais service à la gloire de l'autre qu'en m'obligeant d'achever de le faire connoître.

Vous m'accusez, Monsieur, de nuire à la religion parce que je ne cherche point à dissimuler le nombre des illustres incrédules, & que je retranche impitoyablement de la liste des vrais chrétiens *Bayle*, *Julien* & M. *de Voltaire*. Croyez-moi, Monsieur, la religion se soutient assez par sa propre force. La pureté de sa morale, la majesté de ses dogmes, l'évidence de ses preuves ; voilà ses fondemens inébranlables. L'erreur a toujours eu d'illustres partisans. Le paganisme s'est glorifié d'un *Celse*, d'un *Porphyre*, d'un *Julien*. L'arianisme citoit un *Arius*, un *Eusèbe* ; la religion réformée produit une liste immense de célèbres défenseurs, un *Luther*, un *Calvin*, un *Jurieu*, un *Clarcke*, &c. &c. &c. Vous

même, vous dites que les *philosophes modernes*, c'est à dire les incrédules, *ont à leur tête d'illustres partisans*, & j'en conviens avec vous; ainsi la religion n'auroit ni à rougir ni à craindre de voir inscrire *Bayle* sur le catalogue des incrédules. Ce n'est point *insulter les morts* que de prémunir les vivans contre le poison des écrits pernicieux qui tendent à corrompre les mœurs & anéantir la religion; ses apologistes qui n'ont cité qu'avec horreur les noms des plus fameux héréfiarques, n'ont jamais été accusés de fouler aux pieds la cendre de ces hommes trop célèbres. Ce reproche ne convient qu'à ceux qui outragent la mémoire des citoyens vertueux, de leurs anciens amis, de leurs bienfaiteurs *. Ainsi j'acheverai de caractériser *Bayle* sans craindre de mériter le moindre blâme.

Si vous avez lu les ouvrages de ce fameux sceptique, vous devez sça-

* Comment, dans le Journal françois, osez vous conseiller de ne point *insulter les morts*? Dans ce Journal où vous avez débuté par une diatribe injurieuse à la mémoire de votre bienfaiteur,

voir, Monſieur, qu'ils ſont remplis d'obſcénités & d'ordures qui font rougir les perſonnes les moins délicates. Vous devriez ſçavoir auſſi que, pour cet article en particulier, le conſiſtoire de Rotterdam l'obligea de faire une eſpèce d'amende honorable & qu'il s'y ſoumit. Ainſi quand bien même *Bayle* n'eût point combattu la religion par ſes ſophiſmes, il l'eût déshonorée par ſes obſcénités ; & voilà l'homme dont vous oſez entreprendre la défenſe avec un zèle auſſi amer que déplacé, vous, Monſieur, qui pourſuiviez autrefois avec tant de chaleur cette *fauſſe philoſophie qui pervertit les mœurs.*

J'aime à croire que vous n'avez jamais jetté les yeux ſur les ouvrages de *Bayle*; pourriez ſans cela ſoutenir opiniâtrement qu'il fut un *philoſophe ſage & chrétien ?* Mais l'euſſiez-vous lu & médité, avez-vous pu penſer que vous ſeul en aviez bien ſaiſi le ſens ? Quoi ! tous les théologiens proteſtans & catholiques, tous les prélats, tous les ſouverains pontifes, ont jugé les ouvrages de *Bayle* pernicieux &

impies, & les ont dévoués à l'ana-thême ; & voilà M. *Paliſſot* qui vient leur dire : » vous êtes tous des imbé-» cilles, vous n'y entendez rien, » *Bayle* fut le plus adroit apologiſte » de la religion chrétienne, rien n'eſt » plus édifiant que ſes œuvres ». Avouez au moins que ce langage n'eſt pas modeſte. Je me garderai bien, d'après cette diſpoſition de votre eſprit, de produire les portraits qu'ont fait de *Bayle* les pères *Chapelain* & *Neuville*. Je ne vous parlerai pas même des écrivains fameux qui ont démaſqué & combattu l'incrédulité & le pyrrhoniſme de ce philoſophe, d'un *Jacquelot*, d'un *Bernard*, d'un *le Clerc*, d'un *Crouſaz* ; Mais je ne puis me diſpenſer de vous citer au moins une partie du portrait tracé par un théo-logien proteſtant, l'éloquent *Saurin* dans ſon ſermon ſur l'accord de la religion & de la politique. » *Bayle*, dit-» il, d'un côté exempt, du moins en » apparence, de toute paſſion contraire » à l'eſprit de l'évangile, chaſte dans » ſes mœurs, grave dans ſes diſcours, » ſobre dans ſes alimens, auſtère dans

» son genre de vie ; d'un autre côté, » employant toute la pointe de son » génie à combattre les bonnes mœurs, » la chasteté, la modestie, toutes les » vertus chrétiennes. D'un côté, » appellant au tribunal de l'orthodoxie » la plus févère, puisant dans les » sources les plus pures, empruntant » les argumens des docteurs les moins » suspects ; d'un autre côté, suivant » la route des hérétiques, ramenant » les objections des anciens hérésiar- » ques, leur prêtant des armes nou- » velles, & réunissant dans notre » siècle les erreurs des siècles passés. » Puisse cet homme, qui fut doué de » tant de talens, avoir été absous, » devant Dieu, du mauvais usage » qu'on lui en vit faire ! Puisse ce » *Jésus*, QU'IL ATTAQUA TANT DE » FOIS, avoir expié tous ses *crimes* » !

Tel fut le langage d'un protestant qui rendoit justice aux talens, aux bonnes qualités de *Bayle*, & M. *Palissot* vient nous dire qu'on ne découvre dans ses écrits que les maximes d'une *philosophie sage & chrétienne* !

Mais un juge qu'il sera difficile de

recuser, c'est le consistoire de l'église Wallone de Roterdam. Les pasteurs calvinistes ne cherchoient pas assurément à aigrir l'homme qui faisoit, par ses talens, le plus d'honneur à leur communion ; cependant, après un examen réfléchi, après avoir entendu *Bayle*, ils crurent *user d'indulgence* en se contentant de l'obliger à déclarer publiquement & par un écrit imprimé, qu'*il étoit fâché des justes sujets de plainte qu'il avoit donnés par les obscénités & les impiétés répandues dans ses ouvrages*. Si vous avez eu connoissance de cette décision, comment avez-vous pu croire *Bayle* irréprochable ? Et si vous n'avez lu ni ses ouvrages, ni sa vie, comment osez-vous donner un démenti à tout l'univers, & prétendre que vous seul, comme par inspiration, avez connu le caractère de cet homme singulier ?

Daignez, Monsieur, jetter les yeux sur son Dictionnaire : vous y verrez que, sous le frivole prétexte qu'il n'est qu'historien, il saisit avec une avidité incroyable toutes les occasions de railler, de combattre nos

myſtères; qu'il ſe fatigue, ſe tourmente à inventer de nouvelles difficultés contre nos dogmes, à donner aux anciennes un nouveau degré de force, & ſur-tout à combattre & détruire toutes les réponſes que nos théologiens donnent à ces objections. Liſez ſur-tout, *les réponſes aux queſtions d'un provincial*, & *les penſées diverſes ſur la comète*. Alors ce n'eſt plus en hiſtorien, c'eſt en ſon propre & privé nom qu'il parle; & cependant il ne tient pas un langage différent de celui qu'il avoit employé dans ſon Dictionnaire. C'eſt-là qu'il prodigue des éloges aux *épicuriens*, aux *athées*, tandis qu'il a la hardieſſe de ſoutenir qu'une ſociété de chrétiens ne peut ſubſiſter qu'en foulant aux pieds les préceptes de ſa religion, & que les maximes de l'évangile étouffent néceſſairement le germe des vertus ſociales. Eſt-ce là le langage d'un chrétien? N'eſt-ce pas dire clairement que la religion chrétienne eſt l'ouvrage d'un impoſteur? Car Dieu, qui forma l'homme pour la ſociété, pouvoit-il lui propoſer une religion qui

ne pouvoit s'établir, se conserver que sur les ruines de l'édifice de la société ?

Au reste, comme je suis persuadé qu'il n'y a dans votre assertion que de la témérité, je veux bien éclairer votre ignorance, & vous découvrir tout le systême de *Bayle* que les gens du monde ne connoissent pas ordinairement. Cette petite discussion sera d'ailleurs utile, pour prémunir contre vos assertions hardies les personnes qui, sur la foi de votre nom, ont eu le malheur de souscrire pour le Journal François, & qui sont encore condamnées à le lire pendant trois mois.

Bayle, Monsieur, vivoit dans un temps & dans une communion, où l'on ne pouvoit pas afficher impunément l'irreligion & le pyrrhonisme. Il feignit donc d'avoir le plus profond respect pour la parole de Dieu, à laquelle il faut, disoit-il, soumettre sa foible raison. Mais tandis qu'il paroissoit établir d'une main la révélation, voici comme il la sappoit de l'autre. Il posa d'abord pour principe fondamental, que *tout ce qui est au-dessus de la raison est évidemment contre la rai-*

ſon; en conſéquence les myſtères, qui ſurpaſſent notre foible intelligence, lui paroiſſoient *évidemment contraires aux plus claires maximes de la raiſon.* En n'écoutant que la raiſon, diſoit-il, trois perſonnes & un ſeul Dieu ſont deux choſes auſſi contradictoires, qu'il répugne que deux & deux faſſent cinq. D'après cette maxime il accumuloit, contre tous nos myſtères, argumens ſur argumens, auxquels il ſoutenoit, qu'*il étoit impoſſible d'apporter aucune ſolution raiſonnable.* Et quand on lui objectoit que c'étoit là anéantir, en quelque ſorte, les myſtères: Non, diſoit-il, ils ſont faux, ils ſont abſurdes, ſi l'on n'écoute que la lumière naturelle; mais la révélation nous apprend qu'il faut les croire, & la raiſon dit plier aveuglément ſous le joug de la foi; comme ſi la révélation n'avoit pas beſoin elle-même du ſecours de la raiſon; comme ſi l'on pouvoit, autrement que par la raiſon, connoître l'exiſtence de la révélation.

Tel eſt, Monſieur, le précis de la doctrine de *Bayle*, & pour ainſi dire,

la quinteſſence du poiſon renfermé dans ſes ouvrages. C'eſt vous, M. *Paliſſot*, que je prens pour juge; je vous ſomme de répondre. Sont-ce là les maximes d'un *philoſophe ſage & chrétien ?*

Mais enfin, voulez-vous un témoin irréprochable de l'incrédulité & du ſepticiſme de *Bayle* ? c'eſt *Bayle* lui-même. Vous révoquez en doute le propos qu'il tint au cardinal *de Polignac*, quoiqu'il ſoit atteſté par le prélat lui-même. Il ſeroit facile de prouver que vous êtes auſſi peu habile en hiſtoire qu'en théologie, que vous connoiſſez auſſi peu les anecdotes de la vie de *Bayle*, que le fond de ſa doctrine * ; mais on peut être indulgent & libéral avec vous. Je vous accorde donc que ce propos ſoit faux ; mais, du moins, vous ne pourrez nier la lettre au père *Tournemine*, où *Bayle* ſe compare à

* Liſez dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, année 1742, l'éloge du cardinal *de Polignac*, par M. *de Boze*, vous y verrez que le cardinal *de Polignac* revint de Pologne en 1698, que *Louis XIV*, dont la lettre ſubſiſte, lui commanda d'aller attendre ſes ordres en Hollan-

Jupiter ASSEMBLE-NUES, *parce que je ne fais*, dit-il, *qu'assembler des doutes.*

En voilà trop pour convaincre un homme de bonne foi. Docteur d'Argenteuil, qu'opposez-vous à ces démonstrations? « Le parlement de » Toulouse, dites-vous, a déclaré » valide le testament de *Bayle*, qui » étoit nul suivant nos loix. L'acadé» mie de Toulouse a proposé en prix » l'éloge de *Bayle* ». Donc il n'étoit pas incrédule? L'admirable raisonnement! quelle vigueur de dialectique! L'académie de Toulouse a proposé l'éloge de *Bayle!* Oui; mais le feu roi *Louis XV*, que vous daignerez peut-être ne pas appeller *un tabarin d'hypocrisie*, *un fanatique persécuteur*, trouva si indécent un pareil sujet, qu'il ordonna à l'académie d'en publier un autre, & lui défendit d'en proposer de semblables à l'avenir. Pourquoi avez-vous passé sous silence cette petite

de. Il est donc bien constaté qu'il fit le voyage de Hollande avant 1710. Je ne puis concevoir la hardiesse avec laquelle vous avancez le contraire. M. *de Boze* n'étoit pas *un compilateur de sottises.*

anecdote ? Quant au teſtament de *Bayle*, j'ignore les véritables motifs qui l'ont fait déclarer valide. Peut-être fut-il jugé tel, parce que *Bayle* ne poſſédant rien en France, avoit pu léguer validement ſes biens mobiliers, en ſe conformant aux loix du pays où il s'étoit réfugié. Il faut même que la choſe ſoit ainſi, ou bien le parlement auroit prévariqué. Les dépoſitaires & conſervateurs des loix n'en ſont pas les arbitres. Il ne leur appartient pas d'y ſouſtraire qui bon leur ſemble. S'il étoit permis d'y déroger en faveur des hommes célèbres, elles ſeroient bientôt livrées au caprice des juges. Je gage bien qu'il n'eſt pas exprimé dans l'arrêt, que le teſtament eſt déclaré valide, *comme le teſtament d'un homme qui a éclairé le monde*, & que c'eſt là une clauſe, un commentaire de M. *Paliſſot*. En tout cas, le jugement du parlement prouveroit ſeulement l'eſtime qu'il avoit pour les talens de *Bayle*, & non pas qu'il le regardât comme un *bon chrétien*.

Je vous demande à préſent ſi, pour l'avoir taxé d'irreligion, je méritois

les galantes épithètes de *compilateur de sottises*, d'*imitateur du père Garasse*, de *tabarin d'hypocrisie*, de *goujat*, de *canaille*, & tant d'autres que vous me prodiguez avec tant de grace. Sont-ce là vos aménités littéraires? est-ce là le JOURNAL FRANÇOIS *que vous aviez promis au public?* Pour moi, franchement, je le trouve SUISSE en tout point.

Dans la crainte qu'on ne vous *confonde avec la canaille anti-philosophique*, vous conjurez, *avec instance*, & d'un ton vraiment pathétique & touchant, ceux qui sont *envieux* de connoître vos véritables sentimens, de lire la troisième remarque de la page 60 de votre troisième volume; puis les pages 446, 347 & 348 du quatrième volume; puis la page 381 du sixième; puis la page 420 du même; puis les pages 455 & suivantes; & sur-tout les pages 465 & 466. Ah! Monsieur, vous êtes perdu; croyez vous que quelqu'un soit assez dupe pour acheter vos six mortels volumes, & pour lire tout ce fatras? Vous ne pouviez prendre une voie plus sure pour être condamné, que de

faire dépendre le gain de votre procès d'une aussi ennuyeuse information. Je me trompe. La religion, & ses vrais défenseurs, que vous appellez poliment *la canaille anti philosophique*, ne sauroient avouer un écrivain inconséquent & bisarre dont la passion seule dirige toutes les démarches. Tâchez donc, s'il est possible, de faire votre paix avec les philosophes, préconisez la pucelle, le livre de l'esprit, &c, prêchez la tolérance philosophique, canonisez *Bayle*, *Julien* & M. de *Voltaire*, les trois hommes qui ont fait le plus de mal à la religion; déchaînez vous, sur-tout, avec fureur contre tous ceux qui ont le courage de s'opposer aux entreprises de l'impiété devenue de plus en plus redoutable. Nous vous verrons sans peine passer sous les drapeaux de la philosophie. Vous n'êtes point de ces hommes que les partisans de la religion puissent regretter. Souvenez-vous cependant que ce n'est pas seulement *l'orgueil de la canaille philosophique* que vous avez jadis humilié, comme vous voudriez aujourd'hui le faire croire. C'étoit une secte audacieuse, ennemie de l'au-

tel & du trône, que vous poursuiviez à toute outrance. M. *Rousseau* de Genève, si cruellement outragé dans la comédie du Cercle, MM. *Diderot*, *Marmontel*, *Saurin*, l'abbé *Reynald*, l'abbé *Morelaix*, &c, &c. vilipendés dans la Dunciade, sont ce donc là les *gougats*, la *canaille* du parti philosophique ? Et quels en seront donc les membres illustres, sur-tout, puisque vous avez la rage de vouloir que M. *de Voltaire* ne soit pas du tout *philosophe*, quoiqu'il se tue de vous dire qu'il veut être & qu'il est, en effet, le chef du parti ? M. *de Voltaire* vous disoit, en vous reprochant tant de contradictions inconcevables, *vous voilà brouillé avec les philosophes & les anti-philosophes*; & moi j'ajoute que vous êtes brouillé sur-tout, & sans retour, avec le bon sens.

Le sujet de votre second requisitoire, c'est l'extrait des *nôces patriarchales*, inséré dans le N°. 37 de l'Année Littéraire 1776. Voici d'abord les crimes que vous dénoncez. « Nous » nous garderons bien de *calomnier* » *l'auteur*, à l'exemple de certains

» journalistes, qui ont affecté malignement de comparer le personnage d'*Alaciel* à celui de *Conculix* dans la Pucelle. Nous avons été surpris de trouver ce nom profane cité à l'occasion d'un poëme, dont le sujet, tiré de l'écriture, auroit dû leur *imposer quelque vénération*. Nous avons été surpris de voir ces Journalistes faire parade d'un pareil genre d'érudition, & prouver que *la Pucelle* leur étoit plus familière que nos livres saints. En effet, ils accusent l'auteur d'avoir défiguré l'écriture dans son poëme, & ils ne se donnent pas la peine d'indiquer les endroits où il s'en est écarté ». M. *Palissot*, auriez-vous donc résolu de ne plus écrire une ligne où il n'y ait une absurdité ? Comptons, s'il est possible.

1°. Je n'ai pas dit un seul mot de la personne de l'auteur, je ne l'ai donc pas calomnié. 2°. Ai-je même calomnié l'ouvrage en disant qu'*Alaciel* ressemble beaucoup au *Conculix* de la Pucelle ? Voici, en deux mots, quel

est le personnage infâme de la Pucelle. Je veux, dit-il,

Etre la nuit de sèxe féminin
Et tout le jour de sèxe masculin.
. . . .
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature.

Or voici *l'Alaciel des nôces patriarchales*. » Cet ANGE avoit bati deux » palais symmétriques également vo- » luptueux. Habile à prendre toutes » les formes qu'il lui plaisoit, dans » l'un de ces bâtimens, modèle de » tous les serrails de l'orient, il ras- » sembloit les beautés les plus ac- » complies, & recevoit leur timide » encens. Dans l'autre, sous les traits » d'un sèxe enchanteur, comme on » nous peint *Circé*, l'esprit malheureux » attiroit par ses charmes des hommes » enflammés qui venoient perdre à ses » pieds le courage & la vertu ». N'est-ce pas là trait pour trait le *Conculix*? Où est donc la calomnie? Aussi dites-vous deux lignes plus haut que cet *épisode bisarre est déplacé dans un pareil*

sujet. Il n'est pas surprenant que vous ne vous accordiez avec personne, puisque vous n'êtes pas d'accord avec vous-même.

3°. Est-ce bien vous, M. *Palissot*, qui osez me faire un crime d'avoir connu la Pucelle ? vous qui dans votre Dunciade déclarez que vous avez choisi cet ouvrage infâme pour votre modéle.

Ma muse ici te choisit pour modèle.
C'est en lisant ta folâtre Pucelle,
En m'échauffant du feu de tes bons mots;
Que j'entrepris d'humilier les sots.

Vous encore, qui, dans un des premiers Numéros du *Journal soi disant François*, avez parlé de la Pucelle comme d'un ouvrage presque divin. C'est vous, cruel, qui m'avez séduit. Je croyois qu'un homme qui a toujours combattu cette philosophie qui corrompt les mœurs, ne pouvoit pas préconiser un ouvrage obscène; qu'un Journaliste, *choisi par le gouvernement*, se garderoit bien de proposer pour modèle un ouvrage proscrit par

le gouvernement. D'après cette idée, j'ai lu une partie de la Pucelle; & vous venez me reprocher d'avoir suivi votre exemple & vos conseils, avec cette différence cependant que je n'ai lu ce poëme qu'avec le dégoût qu'inspirent aux ames honnêtes les obscénités dont il est infecté, que je ne l'ai cité qu'avec horreur, tandis qu'il paroît faire l'objet de vos délices & de vos adorations.

4°. Vous avancez hardiment que je *n'indique pas les endroits où M. le Suire s'est écarté de l'écriture.* Mais je prétends bien qu'il s'en est écarté dans tous les endroits que je critique; dans le personnage d'*Alaciel*, par exemple, dans le personnage également ridicule de *Tubal*, que l'agitation violente des eaux du déluge n'empêche point de faire à la nage une longue traversée pour aller chercher son épouse, qui étoit perchée sur une montagne avec un ravisseur qui avoit choisi cette jolie circonstance pour la séduire; il n'étoit pas nécessaire, je crois, d'avertir que ces beautés n'appartenoient pas au texte sacré, & cependant j'ai dit,

page 125, en parlant de l'épisode de Tubal : *l'auteur fait ici, sans nécessité, violence au texte sacré.* C'est donc vous qui calomniez l'Année littéraire, quand vous avancez qu'on n'indique pas les endroits où l'auteur a défiguré les divines écritures. Je n'étois peut-être pas obligé de les nommer tous. Je n'aurois jamais fini.

5°. N'est-il pas du dernier ridicule de prétendre que, parce que M. *le Suire* a puisé son sujet dans l'écriture, il ne sera pas permis de rire des épisodes bisarres qu'il y a ajoutés, & que la *vénération que le sujet impose*, doive aussi faire respecter les défauts monstrueux, qui, d'un sujet sacré, en ont fait un plus que profane.

Vu tous les grands forfaits ci-dessus énoncés, vous concluez « que dans » un pays où le *culte extérieur est célé-* » *bré avec la pompe la plus auguste*, où » les *mandemens retentissent* des maxi- » mes de la bienfaisance & du verita- » ble esprit évangélique, que dans une » pareille époque, dis-je, il feroit » digne enfin de la sagesse du gouver- » nement de congédier ces mission-

» naires sans aveu, *&c* ». Et dans le cas où on l'on voudroit bien les souffrir, vous exigez « qu'ils pren- » nent un caractère plus apostolique, » & *un ton moins fastidieux* ». Il est certain que, puisque nous avons des bons maîtres de cérémonies qui dirigent *la pompe du culte extérieur*, les journalistes sont inutiles. Songez bien cependant à quoi vous expose la force de votre dialectique. En traitant d'écrivains inutiles les journalistes qui combattent la philosophie moderne, vous vous faites votre procès à vous-même, vous le faites aussi, sans y penser, à feu monseigneur le Dauphin, qui avoit jugé qu'il falloit opposer aux philosophes un homme habile & prompt à repousser leurs attaques journalières, & avoit, pour ainsi dire, lui-même armé mon père *chevalier*; vous enveloppez dans la même proscription & les personnes augustes, qui, en s'intéressant pour moi, m'ont prescrit de marcher sur ses traces; & le gouvernement même de qui je tiens, comme vous, ma mission. D'ailleurs, les veilles d'un

journaliſte fuſſent-elles inutiles pour le bien de la religion, du moins a-t-on beſoin d'un cenſeur pour relever les fautes ſans nombre que commet un homme qui s'étant arrogé le titre faſtueux de *journaliſte de France*, écrit cependant en langue tudeſque. Comme j'ai coutume de ne lire le Journal François qu'en me couchant, je ne me rappelle plus les fautes contenues dans les cahiers précédens, & vous voudrez bien m'épargner l'ennui de les lire une ſeconde fois. Celui que j'ai ſous les yeux en contient un aſſez grand nombre pour établir la néceſſité de conſerver un journal où l'on enſeigne le françois à ceux qui l'ignorent. Je n'en veux pour preuve que cette phraſe. « *Dans* un pays où les » *mandemens de* nos prélats retentiſſent » *des* maximes *de* la bienfaiſance & » *du* véritable eſprit évangélique.... » *dans une pareille époque*, dis-je, il » ſeroit digne *de* la ſageſſe *du* gou» vernement *de* congédier ces miſſion» naires, qui ſont une *des* principales » cauſes *des* progrès *de* cette philoſo» phie, *dont* ils ne ceſſent *de* nous

» étourdir ». Reprenons & comptons les fautes, s'il eſt encore poſſible. 1°. Eſt-ce que des *mandemens retentiſſent?* 2°. De quoi retentiſſent-ils? eſt-ce de *l'eſprit évangélique?* Mais l'eſprit ne retentit pas. Eſt-ce des maximes de l'eſprit évangélique? Mais les *maximes de l'eſprit* ſeroit un pléonaſme. On dit l'eſprit évangélique, ou les maximes de l'évangile; mais les maximes de l'eſprit, c'eſt comme ſi l'on diſoit, les maximes des maximes, ou l'eſprit de l'eſprit. 3°. *Dans une pareille époque!* On dit dans une telle circonſtance, à une telle époque, & non pas *dans*. 4°. Cette profuſion de *du*, *des*, *dont*, *dans*, *de*. 5°. Les philoſophes qui reſaſſent juſqu'à la ſatieté leurs pernicieuſes maximes, on peut leur reprocher *qu'ils ne ceſſent de nous étourdir de cette philoſophie audacieuſe*, mais c'eſt un contreſens viſible de m'appliquer les mêmes paroles à moi qui établis ſans ceſſe les maximes contraires.

Plus haut, vous dites que le ſujet des Nôces patriarchales auroit dû *m'impoſer quelque vénération*. On trouve

dans le Dictionnaire de l'Académie; imposer silence, imposer un tribut, imposer une pénitence, &c. Mais *imposer quelque vénération* ne se trouve que dans les Dictionnaires Allemands.

Plus haut, » le parlement de Toulouse n'a jamais été *suspect de favoriser* » *d'irréligion* ». On dit bien suspect d'irréligion, mais *suspect de favoriser l'irréligion* est encore une tournure Allemande.

Plus haut encore, vous priez ceux qui sont *envieux* de vous connoître, &c. *Envieux* en ce sens, n'est pas françois. On dira bien que vous êtes *envieux* des succès de l'Année littéraire; mais dire qu'on est *envieux* de lire votre Journal, ce seroit pêcher, autant contre la langue que contre le bon sens.

Enfin, il faut qu'il y ait quelqu'un qui puisse arrêter le torrent de vos fades plaisanteries. Après avoir remarqué quelques taches légères dans le style du P. *Faucher*, vous ajoutez: » Et voilà comme on écrit au dix- » huitième siècle, au siècle du goût, » au siècle de l'Année littéraire, & » *malgré*

» *malgré la garde qui veille aux barrières* » *du louvre* ». Vous avez cru cette phrase plaisante. En vérité, elle n'est que ridicule. Que veut dire *cette garde qui veille aux barrières du louvre?* Quel barbouillage! Est-ce là tout *le feu des bons mots* que vous a fourni la *Pucelle?*

Vous terminez enfin vos diatribes par un *remercîment* adressé à ces *folliculaires qui vous fournissent de temps en temps l'occasion de placer quelques réflexions utiles*. Est-ce que les livres nouveaux ne vous en fournissent pas tous les jours? Pour moi, ce n'est qu'à regret que je me détourne de mes occupations, pour amuser à vos dépens le public que je pourrois peut-être entretenir plus utilement. Mais vous trouvez plus commode de faire les excursions sur vos ennemis, que de donner des extraits solides & raisonnés. Il est vrai que vous m'auriez une obligation infinie, si, à l'aide de quelque dispute bruyante, vous pouviez tirer de la profonde léthargie où il est tombé, ce pauvre *Journal françois*, qui expire dans vos mains. De mon côté, je vous dois aussi,

& je vous fais de très-sincères remerciemens de ce que, par vos fureurs risibles & vos efforts impuissans, vous avez completté le succès de l'*Année littéraire*. Je suis, &c.

LETTRE III.

*Essai sur le génie original d'*Homère, *avec l'état actuel de la Troade comparé à son état ancien, traduit de l'anglois de M.* Vood, *auteur de la description des ruines de Palmire & de Balbec. A Paris, chez les frères* Debure, *Libraires, quai des Augustins, près la rue Pavée.*

L'ESPÈCE de vénération que le génie d'*Homère* a inspiré dans tous les temps aux amateurs de la littérature grecque, a fait éclorre une foule de commentateurs superstitieux dont les sçavantes recherches ont plus servi à embrouiller qu'à expliquer le véritable sens d'*Homère*, qui est toujours clair, simple & naturel. Peu faits pour sentir ses beautés réelles, ils ont

essayé de lui prêter des perfections imaginaires. Ce n'étoit pas assez pour eux qu'*Homère* fût le premier & le plus excellent des poëtes, ils lui ont attribué gratuitement une connoissance profonde de tous les arts & de toutes les sciences; chaque vers de ses poëmes leur a paru un oracle infaillible. Ils ont prétendu qu'il possédoit au souverain dégré l'astronomie, la géographie, l'anatomie, *&c.* & que les ouvrages étoient une espèce d'encyclopédie où tous les sçavans pouvoient puiser les lumières les plus sûres sur toutes sortes d'objets; cependant il est constant que du temps d'*Homère* presque tous les arts étoient encore dans l'enfance. Cette admiration excessive, & ces louanges outrées, ont révolté quelques incrédules, qui, n'étant point initiés aux lettres grecques, ne connoissoient *Homère* que sur sa réputation; ils se sont empressés de lire dans les traductions ce poëte si vanté, & ne trouvant point dans cette lecture de quoi justifier l'aveugle enthousiasme des commentateurs, ils ont donné dans

l'extrémité opposée, & par un injuste mépris, ils ont fait expier à *Homère* les éloges extravagans de ses admirateurs; telle a été l'origine de cette fameuse dispute sur le mérite du poëte Grec, qui partagea les gens de lettres vers la fin du siècle de *Louis XIV*, dispute dans laquelle les deux partis avoient également tort, les uns en soutenant qu'*Homère* étoit sans défauts, les autres en reprochant à ce poëte les défauts de son siècle.

Il ne faut pas confondre, Monsieur, l'ouvrage que je vous annonce avec les commentaires fastidieux de ces admirateurs d'*Homère*, sans cesse occupés à relever des minuties, & à découvrir dans les fables charmantes de ce poëte des graces, des allégories auxquelles il n'a jamais pensé: l'auteur de cet *Essai* n'a point fondé ses observations sur des conjectures frivoles: il ne parle que d'après le témoignage de ses propres yeux. Vous n'apprendrez point, il est vrai, dans son ouvrage, à juger des beautés essentielles d'*Homère*: elles sont de tous les temps & de tous les pays, il

ne faut qu'avoir une ame pour les ſentir ; mais vous y trouverez les remarques les plus judicieuſes ſur les beautés locales de ce grand poëte : vous y verrez qu'*Homère* n'a employé la belle & riante imagination dont il étoit doué qu'à peindre la nature telle qu'elle ſe préſentoit à ſes yeux : que dans tous ſes tableaux il n'a jamais peint que des objets réels, & qu'il a réuni la plus ſcrupuleuſe exactitude à la plus ſublime poëſie. Croiriez-vous, Monſieur, juſqu'où le deſir de connoître & d'approfondir le caractère d'*Homère* a porté l'écrivain anglois ? il a entrepris un voyage dans la Grèce, la Troade & l'Aſie mineure, afin de pouvoir lire l'Iliade & l'Odiſſée au milieu des contrées où *Homère* chantoit ces poëmes il y a trois mille ans. Cette expédition doit intéreſſer la curioſité de tous les littérateurs : un pareil hommage rendu au génie a paru moins étonnant en Angleterre, où l'on eſt encore pénétré d'eſtime pour les anciens ; mais en France, où le reſpect pour les grands modèles de l'antiquité s'affoiblit avec le bon goût, je

ne ferois point furpris qu'on plaifantât fur une entreprife de cette nature. Elle n'eft cependant pas auffi fingulière ni auffi bifarre qu'on pourroit le croire ; & M. *Vood* n'eft pas le premier qui ait penfé à aller à Troyes pour lire *Homère*. *Efchine*, ce fameux rival de *Démofthène*, fit, pendant fon exil, un voyage dans la Troade, dans le deffein de parcourir ce lieu, fi célèbre, l'Iliade à la main. Mais une aventure galante arrivée à fon ami *Cymon* qui l'accompagnoit, le força de quitter promptement le pays, & nous a privé probablement d'un morceau précieux de critique fur la géographie d'*Homère*. Si, à l'époque la plus brillante de la littérature grecque, lorfqu'on entendoit le mieux *Homère*, & qu'on le lifoit le plus, un Athénien d'un goût exquis eft allé fur les bords du Scamandre étudier l'Iliade, que pourroit-on trouver de fi extraordinaire dans le voyage de M. *Vood*? Paffons maintenant, Mr, à l'examen de l'ouvrage.

L'auteur recherche d'abord quelle eft la patrie d'*Homère*. Vous fçavez que fept villes fe difputèrent l'hon-

neur d'avoir vu naître ce grand poëte. L'auteur ne prétend point renouveller cet ancien sujet de dispute; mais il essaye de découvrir dans les ouvrages du poëte lui-même quel est le lieu de l'univers où les beautés de la nature commencèrent à frapper son imagination. Après avoir observé avec soin ce que dit *Homère* de l'aspect des nations sur la terre, il en conclut qu'il reçut les premières impressions de ce grand spectacle dans un pays situé à l'orient de la Grèce; en effet, ce point de vue est nécessaire à la perspective qu'il donne à quelques endroits dont il parle, & il résulte de plusieurs passages de l'Iliade & de l'Odyssée qu'*Homère* étoit de Chios ou de Smyrne, sans qu'on puisse décider bien nettement laquelle de ces deux villes est sa véritable patrie. De-là M. *Vood* suit *Homère* dans les différens pays dont il est fait mention dans ses ouvrages, & il fait voir que ce grand homme ne voyageoit pas moins en philosophe qu'en poëte, & qu'il étudioit les moeurs des peuples, en même temps qu'il nourrissoit son

imagination par l'aſpect des différentes ſcènes qui s'offroient à ſes yeux ; il fait remarquer combien *Homère* eſt exact dans tous les endroits où il parle de la navigation & des vents, & l'on eſt étonné de voir que ces épithètes dont il eſt rempli, & qu'on regarde communément comme oiſeuſes ou purement poëtiques, ſont cependant d'une juſteſſe merveilleuſe, & déſignent clairement quelque propriété d'un pays, quelques qualités particulières aux mers & aux vents dont il fait mention. La géographie d'*Homère* étoit ſi eſtimée dans l'antiquité, que lorſqu'Athènes & Mégare ſe diſputèrent Salamine, le légiſlateur *Solon* en appella au catalogue ou dénombrement des différens peuples de la Grèce, qu'on lit au ſecond livre de l'Iliade, pour juſtifier le droit de la première ville contre les prétentions de la ſeconde. La déciſion de ce différend fut à la fin renvoyée à cinq Juges Spartiates qui admirent la preuve, & les Athéniens gagnèrent leur cauſe. L'hiſtoire ancienne parle de trois autres procès ſur la propriété territoriale qui furent jugés

d'après le témoignage de ce même catalogue. » Les rochers, les collines, » les vallons, & les promontoires, » que décrit *Homère* atteſtent encore » aujourd'hui ſon exactitude, la pro- » priété de ſes épithètes & la fidé- » lité de ſes tableaux. En parcourant » la Troade & les iſles, on eſt étonné » d'y retrouver ſes payſages, ſes » bois frais, ſes prairies verdoyantes, » ſes gazons fleuris, ſes pâturages & » ſes plaines labourées, & même les » différentes productions de bled, de » vin & d'huile dont il parle, quoi- » que ces objets ſoient plus variables » & plus changeans ...... Enfin, » *Homère* eſt toujours vrai dans les » petits détails, lors même qu'il em- » ploye les traits d'imagination les » plus hardis ».

M. *Vood* réfute enſuite les opinions de quelques ſçavans qui ont accuſé *Homère* de pluſieurs erreurs géographiques, entr'autres d'avoir placé l'iſle de Pharos beaucoup plus loin d'Alexandrie qu'elle n'étoit effectivement au temps où il écrivoit. Nous ne le ſuivrons point dans cette diſ-

cussion qu'il faut lire dans l'original même, & qui est d'autant plus curieuse que l'auteur parle toujours comme témoin oculaire. Ce qu'il dit sur la mythologie d'*Homère* est plus intéressant pour le plus grand nombre des lecteurs. C'est une opinion assez commune qu'*Homère* a puisé en Egypte la plupart de ses connoissances, & sur-tout la mythologie qui est la base de ses poëmes ; on cherche des allégories dans toutes ses fables, on veut trouver des emblêmes mystérieux dans les passages les plus simples de l'Iliade & de l'Odyssée. M. *Vood* s'élève avec raison contre ce préjugé; Selon lui, les éloges tant rebattus des lumières & de la sagesse des anciens Egyptiens sont très-mal fondés. Si l'on juge de leur goût & de leur génie par les monumens qu'ils nous ont laissés, on n'en aura qu'une très-médiocre idée; nous ne connoissons aucun de leurs écrits qui puisse attester leur mérite en littérature. Leurs hiéroglyphes qu'on a long-temps admirés, comme un dépôt de connoissances & de sagesse ne sont que les essais d'une société dans l'enfance, &

qui ne connoît pas encore l'alphabet. L'architecture, la sculpture, la peinture ont fait chez eux peu de progrès; leurs ouvrages publics si étonnans & si merveilleux, sont en même temps absurdes & inutiles; leurs pyramides, leurs obélisques, leurs labyrinthes sont sans art & sans élégance: ce n'est donc point dans ses entretiens avec les prêtres Egyptiens qu'*Homère* a puisé les grandes & magnifiques idées dont il a embelli ses ouvrages, encore moins sa mythologie, qui est toute grecque; il n'a fait que revêtir des charmes de la poësie des traditions populaires, consacrées par les préjugés de sa nation. Lorsqu'il donne à ses divinités les foiblesses & les passions humaines, il suit les légendes du peuple pour lequel les poëtes de tous les pays ont toujours eu beaucoup de complaisance. Peut-être qu'en effet, *Homère* a porté trop loin cette condescendance, & qu'en cherchant à plaire au lecteur, il a négligé de l'instruire. Il est cependant à remarquer qu'ami de la vérité jusques dans ses fables, il place toujours ses per-

ſonnages les plus chimériques ſur une ſcène connue. Si on ſe forme une idée juſte de la poſition de l'éloignement & de la perſpective de l'Olympe, de l'Ida, du camp des Grecs, on verra que les habitations des Dieux ſont liées à la carte de Troye, que la ſcène paſſe naturellement d'un de ces endroits à l'autre ; & on apperçoit un ſi grand nombre de vérités de détail que les écarts les plus extraordinaires de l'imagination reſſemblent à des réalités. L'auteur en donne pour exemple l'épiſode charmant de *Junon*, qui, parée de la ceinture de *Vénus*, vient trouver *Jupiter* ſur le mont Gargara ; il fait voir que la route de *Neptune* & de *Junon* eſt tracée avec l'exactitude géographique la plus rigoureuſe. Il prend de là occaſion de haſarder une conjecture très-ingénieuſe ſur ce qui a pu donner lieu à la fable des Titans qui entaſſent des montagnes pour eſcalader le ciel. » Quand j'étois, dit-il, » dans ces pays qu'on peut appeller » *claſſiques*, la guerre des Titans contre » les Dieux revenoit ſans ceſſe à mon » eſprit, & je croyois en découvrir » la ſource. Quoique l'ancienne Grèce

» soit la scène de cette fable, quel-
» ques-uns des ornemens qu'on y a
» ajoutés semblent avoir été imaginés
» en Ionie. J'ai déjà remarqué combien
» le coup-d'œil de cette côte, vue de
» l'occident, est beau le soir, lorsque
» le soleil passe derrière les mon-
» tagnes, couvertes de nuées, de la
» Macédoine & de la Thessalie. L'agi-
» tation tumultueuse des nuages qui
» montent avec fureur contre la voute
» des cieux rappelle naturellement la
» vieille fable des géans rébelles qui
» osèrent défier *Jupiter* & escalader le
» firmament; ce spectacle frappant
» de la nature est exactement d'accord
» avec une fiction si hardie, & l'ex-
» travagance de ce merveilleux, ne
» sembloit pas être fondée sur des
» observations aussi suivies ».

M. *Vood* observe à ce sujet, avec beaucoup de sagacité, que *Virgile* est fort inférieur à *Homère* dans la partie du merveilleux, & il en donne la raison. Premièrement la position du *Latium* n'est pas aussi favorable aux aventures que celle de la Grèce, où le mêlange agréable des terres & des bras de mer offre un changement ra-

pide de scènes, & plus de variété qu'on ne peut en imaginer dans le même espace sur le continent; ensuite lorsqu'*Homère* vouloit surprendre ses auditeurs par une description extraordinaire, il pouvoit les transporter à l'occident de sa patrie sur les côtes peu connues de l'Italie: mais du temps de *Virgile* le progrès des lumières avoit dissipé cette obscurité si favorable au merveilleux. L'éloignement de la scène si heureux pour *Homère* devint nul pour le poëte Latin. L'Itaque d'*Homère* inspiroit un certain respect à ses auditeurs, qui n'en avoient aucune connoissance; mais les Romains qui passoient continuellement sur cette île, en allant d'Italie en Grèce, ne parloient qu'avec dérision de ce petit royaume.

De ces détails géographiques l'auteur passe à un objet plus important & plus instructif, celui des mœurs. Rien n'a plus blessé les modernes que de voir dans *Homère* des mœurs qui ressemblent si peu aux nôtres; quelques tableaux de la simplicité primitive ont sur-tout effarouché l'excessive délicatesse des François. On re-

trouve encore dans quelques parties de l'Orient, particulièrement dans l'Arabie, les mœurs des héros de l'Iliade, & sans doute il est étonnant que tant de révolutions politiques n'aient point occasionné de changement dans les mœurs; mais on en verra la raison si l'on considère que les pays de cette nature sont inaccessibles aux variations & aux bouleversemens, que la conquête, le commerce, les arts ou l'agriculture introduisent ailleurs. Voici, Monsieur, un portrait curieux des mœurs des Arabes, qui n'est point tracé de fantaisie, mais d'après ce que M. *Vood* a vu dans ses voyages. « L'Arabe errant aime » ses déserts sablonneux autant que » le Chérokée ou l'Hottentot aime » ses bois: il ne connoît que les be» soins de la nature, & ils sont en » petit nombre, ses desirs le tour» mentent peu, car il dédaigne bien» tôt ceux qu'il ne peut satisfaire. » Ainsi l'architecture & l'agriculture, » qui ne sont pas à sa portée, lui de» viennent bientôt indifférentes, il » les méprise; il contemple les toits » des villes, & il se glorifie de n'avoir

» qu'une misérable tente; le labou-
» rage lui paroît une occupation basse,
» en comparaison de sa vie vagabonde
» & pastorale.... L'Arabe respecte la
» naissance & l'ancienneté des famil-
» les, & les Turcs n'y font aucune
» attention; il est plus rigide & il de-
» mande plus de réserve qu'eux aux
» femmes, il les exclut également de
» la société; mais il n'est bas adonné
» au vice contre nature. Il est tempé-
» rant, brave, capable d'amitié, hos-
» pitalier, fidèle à ses engagemens,
» délicat sur l'honneur, & en géné-
» ral observateur scrupuleux des de-
» voirs de sa religion; mais ses idées
» de rapines & de pillage sont préci-
» sément les mêmes que celles des
» anciens au siècle des héros & des
» patriarches. Sa vie est un mêlange
» bisarre de cruauté, de violence &
» d'injustice d'un côté, & de l'autre
» d'humanité & de générosité. Sa pro-
» fession est de nourrir des trou-
» peaux; la chasse forme son amuse-
» ment principal; mais le vol & la
» dévastation sont les objets de son
» ambition ainsi que de son avarice.
» Il vit continuellement sous des ten-

» tes ; il est souvent à cheval, & » toujours armé, & il médite sans » cesse quelque entreprise, ou il » forme le projet d'une retraite : pas» sant ainsi sa vie dans le mouvement » & dans les alarmes, ses biens, sa » famille, ses affaires, ses plaisirs, » ses loix, sa religion, ou plutôt ses » tribunaux de justice & ses temples, » sont aussi mobiles que sa personne ».

L'auteur après avoir observé qu'il y a une grande affinité entre les mœurs des temps héroïques décrites par *Homère*, & les mœurs des Arabes, rapproche quelques uns des traits les plus frappans de cette ressemblance, & les examine chacun en particulier. Il trouve dans le caractère rusé & artificieux d'*Ulysse* une image de cette dissimulation profonde & raffinée que le gouvernement rend comme nécessaire aux peuples de l'Orient. Il attribue à cette défiance universelle, cet héroïsme de l'amitié, d'autant plus vive qu'elle est plus rare, & dont l'histoire arabe offre plusieurs exemples qui rappellent ceux d'*Oreste* & de *Pilade*, d'*Achille* & de *Patrocle*. La plupart des héros d'*Homère* sont vio-

lens, cruels & féroces; plusieurs ont été bannis de leur pays pour cause de meurtre; rien n'étoit plus fréquent que l'homicide dans les temps héroïques. On remarque encore aujourd'hui dans les peuples de l'Orient le même fond de cruauté, d'injustice & de violence : c'est l'effet d'un gouvernement défectueux, qui laisse presque chaque homme seul juge de sa propre cause. L'hospitalité peut être appellée en quelque sorte la vertu de l'Orient. En Arabie elle tient lieu de justice, en réunissant par une réciprocité volontaire de bons offices ces tribus vagabondes qui méprisent la législation, recusent les premiers droits de l'humanité & affrontent le magistrat civil. On trouve en plusieurs endroits d'*Homère* le même respect pour les droits de l'hospitalité.

La grossièreté tant reprochée aux héros de l'Iliade & de l'Odyssée doit être imputée, selon M. *Vood*, à la séparation peu naturelle des sexes : les femmes étant exclues de la société & traitées en esclaves, les hommes qu'elles auroient pu adoucir, conservoient leur rudesse & leur férocité

naturelle : telle eſt encore l'uſage des peuples de l'Orient, & ſur-tout des Arabes, chez leſquels les femmes ſont réduites à la plus humiliante ſervitude. Pourquoi *Homère* qui exprime ſi bien les ſentimens tendres & pathétiques, & qui peint la nature avec tant de vérité, ne parle-t-il jamais de la puiſſance & de l'effet de l'amour que comme d'une jouiſſance charnelle? pourquoi l'épiſode d'*Ulyſſe* & de *Calypſo* eſt-il ſi inférieur à celui d'*Enée* & de *Didon* ? C'eſt que la paſſion de l'amour étoit inconnue du temps d'*Homère*. « Les femmes n'étoient aux » yeux du poëte & de ſes contempo- » rains que des inſtrumens de plaiſirs » & des ſerviteurs occupés de travaux » domeſtiques : le ſexe en général n'a- » voit qu'un ſeul & même caractère ; » on ne voyoit alors ni prude ni co- » quette, ni toutes ces autres grada- » tions intermédiaires, qui en font » aujourd'hui des êtres ſi différens les » uns des autres ; on n'avoit pour » elles aucunes de ces attentions in- » ventées par la galanterie moderne, » & l'on ne s'étonnoit point que des » mains royales lavaſſent elles-mêmes

» leur linge. Ces mœurs que le poëte
» copie fidèlement amènent des ta-
» bleaux grossiers dont il ne faut ja-
» mais oublier l'époque..... Le com-
» merce plus libre des deux sexes a
» donné un nouveau ton à la litté-
» rature & à la société. Un mêlange
» d'égards, d'attentions, de soins & de
» réserve de la part des deux sexes,
» semble avoir régénéré les peuples
» de l'Occident : une foule intarissa-
» ble de jouissances s'est ouverte tout-
» à-coup, l'habitude de la sensibilité
» a répandu les vertus, & si l'aspect
» de l'Europe forme un spectacle plus
» consolant que celui de l'Asie, les
» femmes ont quelque droit à la gloire
» de ce contraste ».

Le chapitre qui traite de la langue & des connoissances d'*Homère*, présente les vues les plus justes & les plus profondes recherches sur l'état des lettres & des arts au temps d'*Homère*. L'auteur y prouve très-bien que la langue grecque n'étoit pas encore fixée, ni perfectionnée ; que l'écriture étoit un art ignoré ; qu'il n'y avoit point d'ouvrage en prose, & que toutes les compositions

étoient en vers, qui, paſſant de bouche en bouche, ſe conſervoient par la tradition orale. Ainſi cet homme, dont les commentateurs ont vanté les connoiſſances avec tant d'enthouſiaſme, ne ſçavoit probablement ni lire ni écrire. Mais il tira quelques avantages de l'ignorance même où la ſociété étoit plongée de ſon temps. Ce fut un bonheur pour le père de la poëſie de compoſer ſes ouvrages avant que la langue fût entièrement perfectionnée; c'eſt-à-dire, avant que la langue de convention eût détruit le langage de la vérité & de la nature.

Vous trouverez, Monſieur, dans cet article pluſieurs réflexions également judicieuſes & profondes ſur la langue & la littérature Grecque, que les bornes de cet extrait ne me permettent pas de tranſcrire. Il réſulte des raiſonnemens de l'auteur, que les connoiſſances d'*Homère* dans tous les arts étoient bornées à ce qu'on ſçavoit de ſon temps & à ce qu'il avoit vu & obſervé lui-même; mais ſi l'on en croit M. *Vood*, la groſſièreté même du ſiècle où il a vécu, n'a ſervi qu'à

renforcer ce caractère original qui distingue ses ouvrages. « On ne doit » pas être étonné, dit-il, que la poé» sie fût si parfaite, dans un temps où » les mœurs étoient si grossières, les » arts peu cultivés, & où les sciences » manquoient de principes généraux. » Cette pensée ainsi énoncée d'une manière générale & sans restriction est fausse. Il falloit que M. *Wood* développât ce qu'il entend par une poésie parfaite. S'il a voulu dire simplement que dans un siècle d'ignorance le génie a une forme plus originale & plus libre ; que la poésie est plus simple & plus vraie, plus remplie de ces sentimens naturels auxquels on substitue l'esprit & la délicatesse chez les peuples polis, il a raison ; mais il devoit ajouter que cette même ignorance entraîne aussi le poëte dans des fautes énormes très-contraires au bon goût & à la perfection de la poësie. L'auteur dans son dernier chapitre examine quelle est la philosophie d'*Homère* ; il se garde bien d'avancer, à l'exemple de certains enthousiastes, qu'on trouve dans *Homère* le système le plus profond de politique & de morale, il avoue ingé-

mement que toute sa philosophie consiste à bien connoître la marche du cœur humain & le jeu des passions naturelles, à tracer des caractères vrais, & à peindre le vice & la vertu sous les couleurs qui leur sont propres : c'est en ce sens qu'il faut entendre le passage d'*Horace*, où il dit, qu'il trouve une instruction plus utile dans les poëmes d'*Homère* que dans les écrits de *Chrysippe* & de *Crantor*.

M. *Vood* conclut qu'on ne peut refuser à *Homère* le titre de philosophe, puisque le véritable philosophe est celui qui voit & juge sainement la nature humaine. L'ouvrage est terminé par une dissertation géographique, dans laquelle le voyageur Anglois compare l'état actuel de la Troade à son état ancien. Il a joint à cet article une carte dressée sur les lieux, & qui représente le pays tel qu'il l'a trouvé.

On peut regarder, Monsieur, cet essai sur le génie d'*Homère* comme un morceau de critique très-précieux & très-propre à faire sentir en quoi consiste le véritable mérite du poëte Grec. L'auteur a répandu dans cet ouvrage des idées profondes, qui

souvent même ne sont pas exemptes d'une certaine obscurité, & qui auroient besoin d'être développées. Il eût été à souhaiter qu'il eût pu exécuter le projet qu'il avoit formé de donner une histoire plus détaillée de ses ouvrages. On ne peut trop louer le ton sage & modéré avec lequel il parle d'*Homère*; on voit un critique également éloigné de cet enthousiasme aveugle qui ne fait qu'admirer, & de ces injustes dégoûts qui rejettent tout ce qui est contraire aux mœurs & aux coutumes nationales. Cette *modération* est bien étonnante dans un homme qui a entrepris un long & pénible voyage pour acquérir une intelligence plus parfaite d'*Homère* : au lieu de se répandre en éloges indiscrets & inutiles, il met son lecteur dans le point de vue où il doit être pour juger sainement du poëte Grec, il le transporte dans le siècle & dans la patrie d'*Homère* ; c'est pour avoir négligé cette précaution qu'on a trouvé dans ses ouvrages tant de beautés, auxquelles il n'a jamais songé, & qu'on lui a imputé tant de fautes qu'il n'a point commises.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Traité de la connoissance des hommes, fait en 1758, par les ordres de Monseigneur le Dauphin. A Paris, chez Simon, *Imprimeur du Parlement, rue Mignon Saint-André-des-Arcs; & chez* Merigot *le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.*

Le plaisir de vous entretenir des vertus & des grandes qualités d'un Prince, l'objet de notre admiration & de nos regrets, m'avoit tellement occupé, Monsieur, que je n'ai pu vous donner qu'une notice très-abrégée du *Traité sur la connoissance des hommes*, qui est imprimé à la suite des mémoires *pour servir à l'histoire de* Louis, *dauphin de France.* Cependant le sujet

de ce second volume m'a paru si neuf, si intéressant, si bien traité, que je crois devoir vous en donner un extrait plus détaillé.

Nous avions plusieurs excellens ouvrages sur *l'art de se connoître soi-même*; mais je ne crois pas qu'il y eut aucun qui enseignât l'art, non moins important, de connoître les autres. Cette matière cependant étoit bien digne d'exercer la sagacité d'un profond moraliste. Dans toutes les conditions de la vie la connoissance des hommes est de toutes les sciences la plus utile. Elle est sur-tout néces-saire aux princes, & peut leur tenir lieu de toutes les autres. Un vaste empire est une grande machine qui a besoin d'une main habile qui sçache en manier les ressorts & diriger ses mouvemens. Cependant un prince ne peut tout voir, tout examiner, tout faire par lui-même. Il ne peut entrer dans les détails immenses du commerce, de la jurisprudence, des finances, des négociations, de la guerre, de la marine, &c. Il ne lui reste d'autre ressource que de choisir des ministres habiles

qui puissent l'aider à supporter le poids accablant de l'administration ; mais comment pourra-t-il appliquer chacun d'eux à la fonction qui lui est propre, placer & récompenser à propos, s'il ignore la vraie portée de leurs talens & le juste degré de leur mérite ? A qui donnera-t-il une confiance que tout le monde envie, que tout le monde se dispute, s'il ne sçait pas distinguer un esprit solide & judicieux, d'un esprit léger & superficiel ; un coeur droit & sincère, d'un caractère faux & artificieux ? Les graces accordées sans discernement ; les places les plus importantes confiées à des hommes incapables, ou corrompus, feront naître par-tout la plus horrible confusion & les plus justes murmures. Au contraire, un prince qui aura reçu de la nature, ou acquis par la réflexion, le talent de connoître les hommes, n'en eût-il point d'autre, posséde tout ce qu'il faut pour bien gouverner. Il jouit, en quelque sorte, de toute la science de ses ministres ; il recueille, en un moment, le fruit des travaux les plus assidus, & de l'expérience la

plus consommée; & pour ne point parler des vivans, un *Colbert*, un *d'Aguesseau*, &c. l'auront bientôt instruit des ressources de la finance, des principes de la jurisprudence, &c.

M. le Dauphin avoit bien senti toute l'utilité de cette science; &, par un excès de modestie, ne se fiant pas assez à ses propres lumières, il voulut y réunir celles d'un homme consommé dans l'étude du cœur humain; mais cet excellent juge de tous les talens ne jetta les yeux ni sur un de nos dramaturges, qui s'occupent, disent-ils, à sonder les profondeurs de l'esprit humain & à peindre la marche des passions; leurs peintures romanesques lui avoient assez fait connoître qu'ils n'avoient pas saisi le fil qui pouvoit seul les empêcher de s'égarer dans ce labyrinthe: ni sur un de ces hommes à la mode qui se répandent dans nos cercles pour observer, à ce qu'ils assurent, les nuances des caractères, les ridicules & les vices de leur siècle; il avoit senti que leur frivolité les rendoit incapables de ces observations profondes, nécessaires

pour pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain : ni sur un de nos *penseurs* modernes, de ces *interprètes* de la nature pour qui, à les en croire, elle n'a point de secret ; leur orgueil l'avoit révolté ; il sçavoit que l'étalage fastueux de leurs principes, leur jargon scientifique cachoit une pauvreté réelle ; & que d'ailleurs l'ambition, qui anime toutes leurs démarches publiques, leur feroit déguiser les vérités qu'il vouloit entendre. Il falloit, pour exécuter l'ouvrage qu'il avoit conçu, un homme d'un caractère droit, d'une vertu épurée, d'un jugement solide, d'une critique saine, observateur exact & fidèle, qui, accoutumé à saisir les premières impressions de la nature, à suivre ses progrès & sa marche, également exercé & à l'étudier dans le silence du cabinet, & à l'épier dans le tourbillon du monde, eut enfin consommé ses connoissances en ce genre, dans le *grand livre des nations*, c'est-à-dire, dans l'étude de l'histoire. C'est elle seule, en effet, qui nous peint fidèlement les actions & la conduite des

hommes, qui nous revèle les ressorts secrets qui les font agir, les passions & les intérêts qui les animent, & les marques auxquelles on peut les reconnoître. M. le DAUPHIN trouva toutes les qualités qu'il desiroit dans le célèbre père *Griffet*, membre d'une société fameuse, que l'estime, dont ce grand prince l'honoroit, doit consoler des malheurs qu'elle a soufferts. Si, pour vous garantir l'excellence de cet ouvrage, il étoit possible de vous apporter des témoignages plus convaincans que les talens connus du pere *Griffet*, & sur-tout que le choix & le suffrage de M. le *Dauphin*, je crois que l'analyse que je vais vous présenter ne pourroit vous laisser aucun doute à cet égard.

L'ouvrage est divisé en trois parties; dans la première, l'auteur traite de la *connoissance des hommes en général*; dans la seconde, il les considère par *rapport aux qualités de l'esprit*. Les *qualités du cœur* sont le sujet de la troisième.

Dans sa première partie, l'auteur examine d'abord quels sont les hommes

qu'il importe le plus au prince de connoître. Obligé, par son état, de porter ses vues sur tout un royaume, sur l'europe entière, & quelquefois jusqu'aux extrémités du monde, c'est avec les hommes qui peuvent lui fournir des lumières sur toutes les parties de l'administration qu'il doit converser familièrement. Des ministres éclairés, des négociateurs habiles, des officiers recommandables par leurs belles actions, voilà les hommes qu'il doit fréquenter & connoître. Il seroit honteux pour lui de se renfermer dans l'étroite sphère de son domestique, de s'y former un petit empire auquel il donnât presque tous ses soins. C'est aux hommes d'état qu'il doit une confiance sans réserve : il doit éviter le reproche qu'on faisoit malignement à un grand prince, » qu'il estimoit davantage celui qui lui donnoit » sa serviette, que ceux qui lui prenoient des villes, ou lui gagnoient » des batailles ».

Après avoir désigné quels hommes il faut s'attacher à connoître, l'auteur demande quelles sont les qualités qu'il

importe le plus au prince de connoître dans ces hommes? Ce sont, dit-il, les qualités du cœur & de l'esprit. On a vu des princes, tel que *Louis XI*, qui avoient le talent de graver dans leur mémoire beaucoup de noms & de visages. Ils se piquoient de reconnoître, après plusieurs années, non-seulement le visage, mais le nom, l'âge, l'emploi, la patrie d'un homme qu'ils n'avoient vu qu'une seule fois en leur vie. Mais s'ils bornoient là toute leur science, malgré les applaudissemens des courtisans qui vantoient la fidélité de leur mémoire, ils n'avoient pas fait un grand progrès dans la connoissance des hommes. « Ce sont » leurs talens & leurs vertus qu'il faut » connoître ; c'est la portée de leur » génie ; c'est le genre de travail où » ils sont capables de réussir ; ce sont » les vices de leur caractère qu'il faut » démêler à travers les nuages dont ils » s'efforcent de les couvrir ; c'est la » mesure de leur économie ; c'est le » degré de leur avidité ou de leur dé- » sintéressement qu'il faut découvrir, » pour ne pas confier l'administration » des revenus de l'état à des mains

» infidelles qui les engloutissent, ou » à des mains prodigues qui les dissi- » pent ». L'auteur entre ici dans des détails où je ne puis le suivre.

Quoiqu'il ne fasse aucun cas des qualités extérieures, il en est une cependant, très-étrangère au mérite personnel, dont il juge la connoissance nécessaire, sur-tout à un roi de France, c'est la noblesse. Comme il n'avoit pas eu le bonheur de recevoir les leçons de cette philosophie qui nous apprend que *tous les hommes sont égaux*, comme il n'avoit pas lu ces discours couronnés où l'on décide que les *grands, même avec du courage & de l'esprit, sont incapables de réussir dans les grandes entreprises*; comme il sçavoit respecter les préjugés utiles auxquels le royaume doit son salut & sa gloire, il a pensé » que les » grandes places, les dignités, sont le » partage de la plus haute noblesse; » que la bassesse de la naissance est, » dans l'esprit des François, une *tache**,

* Le mot *tache* paroîtra peut-être un peu fort; mais il faut faire attention que l'auteur ne parle que relativement aux dignités importantes de l'état.

» qui ne peut être effacée que par de
» grands services, par un mérite supé-
» rieur & universellement reconnu ».
Il faut sur-tout que le Prince ait soin, dans toutes les occasions, de flatter sa noblesse par un endroit aussi sensible, à l'exemple de *Henri IV*, qui disoit dans une assemblée d'état : *J'ai conquis mon royaume par l'épée de ma brave noblesse, de laquelle je ne distingue point mes princes, notre première qualité étant d'être tous gentilhommes.*

Ce ne sont point seulement les hommes qui l'environnent, dont le prince doit étudier le caractère & le génie, il doit encore s'attacher à pénétrer ceux des nations étrangères, du peuple qu'il gouverne, & du siècle où il vit. Chaque siècle, en effet, a des vices dominans qui le caractérisent, & cette diversité est plus sensible en France, que par-tout ailleurs; parce que c'est le pays où la mode & l'amour de la nouveauté ont le plus d'empire. L'auteur remarque que les vices qui dominent le plus dans ce siècle sont : 1°. un esprit d'irréligion; 2°. un esprit d'indépendance; 3°. un

esprit d'inertie & d'indifférence pour le bien public. Je demande bien pardon à M. *Palissot* de *l'étourdir encore de cette philosophie audacieuse*; mais aussi, pourquoi est-ce que je rencontre sans cesse des *livres qui retentissent du véritable esprit évangelique?* Au reste, si je rapporte les réflexions suivantes de mon auteur, c'est afin que M. *Palissot* tance cet impertinent écrivain qui s'avise de dire que l'esprit d'irréligion, si accrédité parmi nous, a entraîné l'esprit d'indépendance, » que les » termes de *service* & de *serviteur du* » *roi* ne commencent à vieillir, que » parce qu'ils expriment de vieilles » idées, de vieux sentimens qui s'effacent; que ceux de *patriote*, de » *citoyen* ne prennent le dessus, que » parce que les sentimens républicains » & le goût du gouvernement popu- » laire commencent à prévaloir ».

Après avoir détaillé les différens objets des connoissances que doit acquérir un prince, l'auteur dépeint & déplore la triste condition des souverains qui ne voient autour d'eux que des visages masqués, des hommes qui

cachent, avec tout le soin possible, ce qu'ils sont & ce qu'ils pensent. Quelle attention, quelle sagacité ne leur est pas nécessaire pour percer ce nuage de séduction qui les environne! Ce n'est donc que par une étude constante, par des réflexions continuelles qu'ils peuvent se flatter de parvenir à démasquer tant de personnes qui briguent leur confiance, & les places qui en sont la récompense: mais cette espèce d'inquisition sur le caractère, sur les mœurs & la conduite de tous ses sujets paroît devoir entraîner presque nécessairement le prince dans une infinité de jugemens téméraires; l'auteur pour dissiper ce préjugé, entre dans de longs détails, qui paroîtront minutieux à tous ceux qui ne réfléchiront pas qu'il écrivoit pour un prince d'une conscience délicate & timorée, dont il falloit éclairer la piété. D'ailleurs il a sçu éviter la sécheresse qui paroissoit inévitable dans un pareil sujet, & on lit cette partie même de son ouvrage avec un intérêt & un plaisir qu'on ne devoit pas espérer de trouver dans une discussion de morale.

L'article le plus important de cette première partie, eſt celui où l'auteur développe quatre moyens généraux de connoître les hommes, qui ſont ; 1°. de converſer avec eux ; 2°. de les comparer aux hommes des ſiècles paſſés ; 3°. de les comparer entre eux ; 4°. de conſulter ceux qui les connoiſſent. Il faut lire dans l'ouvrage même tout ce qui regarde ces quatre excellentes manières d'apprécier exactement les hommes dont on peut avoir beſoin.

Dans la ſeconde partie le père *Griffet* examine *quels ſont les talens de l'eſprit qu'il importe le plus de connoître & de rechercher dans les hommes.* Tous, dit-il, ſont dignes, ſans doute, de l'attention des princes ; mais ils doivent ſur-tout rechercher ceux qui poſſèdent des talens utiles ; les habiles généraux, les ſages négociateurs, les financiers laborieux & intelligens. Les beaux arts ne ſervent qu'à embellir un royaume ; ils en ſont la parure & l'ornement ; les autres profeſſions, par des travaux plus utiles, quoique moins agréables, lui donnent propre-

ment la vie, la consistance & la force. L'exemple du czar *Pierre* & du roi de Prusse, prouve que c'est, sur-tout, à connoître & former de grands hommes de guerre, qu'un roi doit donner tous ses soins. Ce n'est pas que l'auteur approuve dans un prince cette soif de la guerre, dont sont dévorés la plupart de nos souverains. Il les exhorte, au contraire, à préférer toujours le titre de *princes pacifiques*, à celui de *conquérans :* mais il pense, avec raison, que pour avoir la paix, il faut être toujours prêt à combattre, que la paix ne doit être employée qu'à faire les préparatifs de la guerre. Aussi ne balance-t-il point à donner aux bons officiers la préférence sur les bons poëtes, quoi qu'en dise l'orgueil de nos poëtereaux, qui trouvent qu'il est plus beau, plus utile de chanter les victoires que de les remporter. *Malherbe* n'étoit pas de leur avis. *Henri IV* lui ayant demandé s'il croyoit fort nécessaire d'avoir, dans un état, de bons poëtes. *Pas plus*, répondit le père de la poësie françoise, *que d'avoir de bons joueurs de quilles ou de billard.*

Aussi *Racine* le fils rapporte qu'étant un jour allé à Auteuil voir *Boileau* qu'il trouva jouant aux quilles, & qu'il complimenta sur son adresse. *Oui*, répondit *Boileau*, *je joue supérieurement aux quilles, je fais assez bien des vers, deux choses fort utiles à l'état.* Ces autorités, en faisant sentir le ridicule de ce rimeur subalterne (*M. Palissot*) qui ne cesse de nous étourdir de *l'utilité qu'une administration éclairée auroit pu retirer de ses vers*, pourront en même temps calmer un peu nos petits poëtes qui ne me pardonneroient pas d'avoir rabbaissé leurs folles prétentions. Mais si l'on retranche l'excès qui se trouve dans toutes les comparaisons, je suis, ainsi que le père *Griffet*, du sentiment de *Malherbe*.

Après avoir pesé dans une exacte balance les avantages qu'un sage gouvernement peut retirer des diverses espèces de talens, l'auteur recherche les moyens de s'assurer jusqu'à quel point en sont doués ceux qui prétendent aux emplois difficiles.

Les hommes d'état qui abordent le prince & lui rendent compte des

affaires dont ils ſont chargés, ſont facilement appréciés. S'ils ne rendent pas un compte clair & ſimple de ces affaires, s'ils ne ſçavent pas répondre ſur le champ à toutes les queſtions, à toutes les difficultés qu'on leur fait, c'eſt qu'ils n'ont eux-mêmes que des idées très-ſuperficielles. La maxime de *Boileau* que quand on conçoit quelque choſe clairement, *les mots pour l'exprimer arrivent aiſément*, cette maxime, dis-je, n'eſt pas moins vraie en politique qu'en littérature; cependant comme il n'eſt point de règle ſans exception, il faut conſidérer s'il n'y a pas dans le caractère d'un homme quelque choſe qui lui ôte cette facilité de parler ſur le champ & ſans préparation; ſans cette précaution, on tomberoit ſouvent dans des erreurs conſidérables. *Turenne* ne s'expliquoit pas avec netteté & facilité, même ſur le métier de la guerre.

Mais le plus ſouvent un prince eſt obligé de s'en rapporter à la renommée pour connoître les hommes à talens. C'eſt alors qu'il lui faut beaucoup de prudence pour diſtinguer les répu-

tations fondées de celles qui ſont fabriquées; il doit ſe défier des réputations que ſe font les gens d'un même parti, d'une même ſecte; (qu'il ſe défie ſur-tout des *prôneurs*) des réputations que ſe font les perſonnes unies par les liens du ſang, des réputations *de mode & de faveur*, qui font que tout le monde s'empreſſe d'encenſer l'idole de la fortune. Un prince doit avoir toujours préſente la maxime du duc de *la Rochefoucault*, qui comparoit les hommes en place à des *vaudevilles* qui ſont en vogue pendant un temps, & qui tombent enſuite dans un éternel oubli. Mais il faut ſur-tout ſe défier des réputations fabriquées par la jalouſie & la malignité. Il faut voir comment, par la combinaiſon des témoignages des amis & des ennemis, l'auteur enſeigne à démêler les artifices de la haine, les exagérations de l'amitié, & à ſaiſir le juſte milieu qui conduit au vrai. Il eſt très-rare de trouver les qualités du cœur unies à celles de l'eſprit. Rarement les hommes d'un mérite ſupérieur ſont-ils vertueux. Fau-

dra-t-il les exclure des emplois auxquels ils sont propres par leurs talens, à cause des vices dont ils sont infectés, ou fermer les yeux sur les vices pour ne voir que les avantages qu'on peut retirer des talens? On s'attend qu'enthousiaste partisan de la vertu & de la piété, l'auteur donnera l'exclusion à tous ceux qui ne lui ressemblent pas. Au contraire, il recommande fortement au prince de se tenir extrêmement en garde contre ce penchant naturel qui porte les hommes vertueux à ne donner leur confiance qu'à ceux qui la méritent par leur piété. Cette maxime, bonne pour un particulier, deviendroit pernicieuse dans un prince qui ne doit considérer dans la distribution des emplois que le bien de l'état.

Si le prince ne peut trouver des hommes qui joignent les qualités morales & chrétiennes à celles de l'esprit, si les vices des hommes d'un mérite distingué, n'ôtent rien à l'activité de leurs talens, il faut fermer les yeux sur leur conduite privée. *S. Louis* ne faisoit pas difficulté d'em-

loyer dans ses armées des officiers qu'il sçavoit très-débauchés, & les malheurs de *Louis XIV*, dans ses dernières années, vinrent en partie de cette piété mal-entendue, qui le poussa » à des choix dont il eut lieu de se » repentir ; on cessa d'employer le » maréchal *de Catinat*, parce qu'on » l'accusoit d'être sans religion. *Il sçait* » *son métier*, disoit Madame *de Maintenon*, *mais il ne connoît pas Dieu*. » On auroit dû lui répondre : *s'il ne* » *connoît pas Dieu, il faut le plaindre ;* » *& puisqu'il sçait son métier, il faut* » *l'employer* ». Vous voyez, Monsieur, que la vraie piété n'est point ennemie des talens, & que les *maximes de la religion n'étouffent pas le germe des vertus sociales*, quoi qu'en disent *Bayle* & ses partisans.

Pour garantir de plus en plus le prince contre les faux jugemens que l'on porte sur les talens des hommes, l'auteur non content d'avoir indiqué les moyens de les éviter, révèle encore les sources dont ils découlent. Ces sources sont les sollicitations, l'inapplication, les préventions, la

défiance excessive de soi-même. Il entre sur ce sujet dans des détails très-intéressans.

La troisieme partie traite des qualités du cœur, des divers artifices que les hommes employent pour cacher leurs vices, leurs passions, leurs intérêts; des moyens qu'on peut prendre pour connoître les vices & les vertus des hommes; des rapports & dans quelles circonstances on peut y ajouter foi; enfin des sources des faux jugemens qu'on peut porter sur les vices & les vertus des hommes. Quoique les détails de cette troisième partie soient différens de ceux de la seconde, cependant le rapport & l'affinité des matières sont tels qu'il seroit difficile, dans une analyse, de ne point paroître tomber dans des répétitions. Je me bornerai donc à inviter mes lecteurs à puiser dans la lecture de cet ouvrage les moyens presque infaillibles de connoître les hommes; car, encore que ce traité ait été spécialement consacré à l'usage d'un prince, toutes les classes des citoyens y trouveront cependant des leçons uti-

es; & l'on peut assurer que c'est ici une des productions dont l'auteur auroit pu, avec le plus de raison, se flatter d'avoir joint l'utile à l'agréable, d'amuser & d'instruire à-la-fois. Ce qui doit sur-tout plaire dans cet ouvrage, c'est le soin avec lequel l'auteur a évité les extrémités opposées. Il ne sçait flatter ni l'orgueil des grands, ni l'indépendance du peuple. Il balance d'une main impartiale les intérêts des sujets & des rois. Quoiqu'un prince doive se faire admirer sur-tout par sa bonté & sa clémence, il est un point cependant où il ne doit, au jugement de l'auteur, laisser éclater que sa justice & sa puissance; c'est lorsqu'on attaque son autorité. Les moindres semences de sédition sont dangereuses, il faut les arrêter promptement, avant qu'elles aient pris racine. Cette rigueur paroîtra peut-être, aux apôtres de l'indépendance, un attentat contre la liberté & la *souveraineté inaltérable* du peuple; mais c'est pour épargner le sang du peuple même, que l'auteur veut qu'on répande, s'il le faut, celui des

mutins & des séditieux. On remarque dans toutes les histoires, que ce sont toujours les princes foibles qui ont fait de plus grandes violences & de plus grandes cruautés. Sous un prince timide les fautes se multiplient à l'infini, il ne peut plus les arrêter que par des excès de châtiment. *Louis XIV* eut arrêté d'un mot les attentats que *Henri III* se crut obligé de punir par des assassinats. D'ailleurs on voit bien que c'est l'intérêt même du peuple qui a inspiré à l'auteur ce conseil, en apparence sévère, quand on réfléchit à la liberté courageuse avec laquelle il s'élève contre les dépenses excessives de certains souverains.

« Quel malheur pour l'état, si un » prince venoit à se livrer à ce goût » effréné du luxe & de la dépense, » qui aveugle aujourd'hui toute la » nation & qui la fait courir à sa » ruine ? Quel tort irréparable ne » se feroit-il pas à lui-même ? dans » quel abysme, dans quel désordre, » dans quelle confusion ne se jette» roit-il pas ? N'a-t-il donc pas assez de

» palais, assez d'équipages, assez de
» luxe & de magnificence accumulés
» autour de lui par les profusions
» souvent excessives de ses ancêtres ?
» Voudroit-il enchérir sur celles de
» *Louis XIV*, qui furent portées à des
» excès, dont il eut lieu de se repen-
» tir sur la fin de ses jours, & qui
» réduisirent son royaume aux der-
» nières extrémités ? Combien ne doit-
» il pas être en garde contre les gens
» avides & insatiables, qui veulent
» toujours avoir, parce qu'ils veulent
» toujours dépenser ? Avec quel scru-
» pule & quelle attention ne doit-il
» pas examiner si ce qu'ils demandent
» sont des récompenses justement mé-
» ritées ; si l'on ne pourroit pas les
» diminuer, les restraindre, ou même
» les refuser tout-à-fait ; si les besoins
» qu'on lui expose sont réels & s'ils
» ne sont pas exagérés ? Comment
» ne verroit-il pas que, pour rendre
» un homme heureux & pour le met-
» tre en état de briller par des dé-
» penses outrées, il fera peut-être le
» malheur de vingt familles, & que
» la facilité qui le porteroit à con-

» tenter les uns, tournera nécessaire-
» ment à la ruine des autres? S'il craint
» d'être taxé d'avarice, qu'il sçache
» que rien n'est si beau que d'être
» avare du bien d'autrui, & qu'il ne
» peut rien donner qui ne soit pris
» sur le bien du peuple, & qui ne
» soit, pour ainsi dire, l'extrait de ses
» sueurs & de ses travaux; qu'il s'arme
» donc de force & de courage pour
» refuser; qu'il sçache que tout se
» perd & se dissipe, quand, par un
» excès de complaisance & de facilité,
» il accorde à l'aveugle & indistincte-
» ment tout ce qu'on lui demande;
» qu'il ne craigne pas d'imposer silence
» à ces hardis demandeurs qui ne
» cessent de l'importuner. Je consens
» & je souhaite même qu'il leur fasse
» connoître que le refus lui coûte,
» & qu'il voudroit sincérement pou-
» voir contenter tout le monde; mais
» je veux en même temps qu'il ait le
» courage de leur répondre en mille
» occasions : ce que vous demandez-
» là sera pris sur le peuple, & il
» faudra que des familles entières
» souffrent les horreurs de la misère
» pour

» pour fournir à votre opulence.
» Vous mettez vos ſervices à trop
» haut prix : cette récompenſe ſeroit
» exorbitante ; vous en demandez
» trop ; vous en avez aſſez ; il faut
» ſçavoir ſe borner, & je ſuis réſolu
» de me borner moi-même pour vous
» en donner l'exemple.

» De pareils diſcours le rendroient
» d'abord odieux aux courtiſans,
» mais ils le feroient adorer du
» peuple, & le cri de ce peuple ſou-
» lagé étoufferoit enfin les murmures
» de la cour, qui ſe trouveroit forcée
» d'applaudir elle-même à des refus
» ſi juſtes & ſi raiſonnables ».

Cette liberté plut extrêmement à M. le Dauphin. *Votre ouvrage*, écrivoit-il à l'auteur, *m'a amuſé autant qu'il doit m'être utile ;* quel plus beau titre pour le préſenter au public ! comme le dit M. *de Sancy* qui l'a approuvé. On ne peut, en effet, rien ajouter au ſuffrage de ce prince auguſte ; & quand je vous dirois que cet ouvrage joint la clarté, l'élégance du ſtyle, aux plus profondes recherches ſur les moyens de connoître le cœur humain, vous n'en

concevriez pas une plus haute estime que celle que vous a inspirée l'approbation d'un prince éclairé, qui certifie que l'auteur *a saisi ses idées à merveille & a même été beaucoup plus loin.*

Je suis, &c.

LETTRE V.

Suite des Epreuves du Sentiment, par M. d'Arnaud, tome quatrième. Cinquième Anecdote. Germeuil. A Paris, chez Delalain, *Libraire, rue de la Comédie françoise.*

CETTE nouvelle anecdote de M. *d'Arnaud* ne se fait pas lire avec moins d'intérêt que les précédentes. Elle renferme une morale utile aux jeunes gens de l'un & de l'autre sèxe, qui se livrent trop légérement à des connoissances pernicieuses. Le but que s'est proposé M. *d'Arnaud* est d'en peindre les dangers & les suites fu-

eſtes, avec ces couleurs énergiques, r ce ſentiment inépuiſable qu'il ré-and ſur toutes ſes productions.

Germeuil, le héros de cette anec-lote, étoit doué de toutes les qualités qui forment le citoyen également aimable & eſtimable. Il étoit poſſeſ-ſeur d'une fortune aſſez conſidérable ; une épouſe charmante & vertueuſe ajoutoit à ſon bonheur. Il avoit quitté a province pour venir s'établir à Paris avec *Adélaïde* (c'eſt le nom de ſon épouſe) & deux enfans, gages de leur tendreſſe. Les agrémens de la capitale, la liberté qu'on y reſpire, les arts dont elle eſt le centre, tout enchante *Germeuil* ; mais il eſt toujours auſſi fidèle à ſes devoirs de père & d'époux. Il ne tarde point à ſe lier avec un homme qui réuniſſoit tout ce qui eſt fait pour ſéduire, mais qui ſous cet extérieur ſéduiſant, cachoit l'ame la plus atroce. Il avoit diſſipé ſa fortune par de folles dépenſes ; tous les moyens lui étoient légitimes pour réparer ſes pertes, & *Germeuil* lui parut un inſtrument utile à ſes vues. Il s'agiſſoit de corrompre ſon

cœur, & c'étoit par l'attrait du plaisir qu'il se proposoit de l'attirer dans le piège. Il s'empare tellement de la confiance de *Germeuil*, que celui-ci ne pouvoit être un instant privé de sa société. Ils ont ensemble plusieurs conversations, dans lesquels *Blinval* s'efforce de fasciner son esprit, en lui peignant les plaisirs de l'inconstance, l'ennui de l'uniformité qui amène bientôt le dégoût, l'empire absolu des sens dont il faut toujours écouter la voix, &c. Mais *Germeuil* est inébranlable; il adore sa femme, il en est adoré; cette union fait son bonheur, il n'y portera jamais la plus légère atteinte. L'adroit *Blinval* voit qu'il est nécessaire de frapper de plus grands coups; il ne veut pas laisser échapper sa proie; ils forment le complot, lui & une Madame *de Cérignan*, complice digne de lui être associée, de dénaturer & de pervertir *Germeuil*, en allumant dans son cœur le feu des passions. « Madame de *Cérignan* étoit une » jeune veuve de dix-neuf ans, qui » avoit reçu de la nature tous les » genres de séduction, d'autant plus

assurée de réussir, que la candeur même paroissoit se déployer sur son front ». Elle pleuroit son époux, elle fuyoit le monde, elle ne parloit que de s'ensevelir dans un cloître ; mais la principale raison qui lui rendoit le monde odieux, c'est que le bruit couroit qu'elle avoit eu quelque part à la mort de cet époux si regretté. *Germeuil* fait bientôt la connoissance de cette femme trop dangereuse. Il va à quelques lieues de Paris, accompagné de *Blinval* ; il s'enfonce dans un bois écarté, pour y goûter avec son ami le plaisir de la solitude. Quel objet enchanteur se présente à sa vue ! une femme qui réunissoit tous les attraits, presque couchée sur un gazon émaillé de fleurs, tenant entre ses mains un livre sur lequel elle laissoit tomber quelques larmes ; c'étoit Madame *de Cérignan*. *Blinval* attribue au hasard une entrevue concertée entre elle & lui ; *Germeuil* est ébloui de tant de charmes ; son cœur éprouve un trouble involontaire ; *Blinval* le présente à la jeune veuve, qui les invite à la suivre chez elle. Après

une entrevue de quelques heures, les deux amis se retirent & reprennent la route de Paris. Eloge fait par *Blinval* de la beauté, de l'esprit, & surtout de la vertu de Madame *de Cérignan.* Quand elle est de retour à Paris, elle lie connoissance avec *Adélaïde*; cependant les séducteurs ourdissent leur trame. *Adélaïde* a des soupçons confus de la nouvelle passion allumée dans le sein de son époux. Elle lui en fait part, en se jettant à ses genoux. *Germeuil* est touché; les sentimens de la nature ne sont point encore éteints dans son cœur. Les yeux en larmes, il embrasse sa femme, il embrasse ses enfans, il leur promet une tendresse éternelle; il se promet à lui-même d'éviter pour jamais la présence de Madame *de Cérignan. Blinval* entre sur ces entrefaites. *Germeuil* lui confie son trouble, sa passion, & le dessein qu'il a pris d'en fuir l'objet trop aimable. *Blinval* feint d'approuver cette résolution, en lui représentant cependant qu'il est de la bienséance de ne point brusquer une pareille rupture; il le quitte & lui promet

l'écarter insensiblement Madame *de* *Cérignan*. Il court chez elle l'informer de son triomphe. Tous deux s'en applaudissent & mettent en œuvre tous les ressorts de l'art de séduire. La veuve, depuis quelque temps, affectoit un état de langueur; *Germeuil* se fait un devoir de lui témoigner chaque jour plus d'attachement. Elle, de son côté, ne perd pas de vue sa victime. Elle voit qu'il est temps de se déclarer. Elle lui fait, dans les termes les plus mesurés, l'aveu de la passion qu'il lui a inspirée. C'est cette passion qui la réduit à cet état d'abattement; elle s'éteint insensiblement, elle en mourra, mais elle connoît ses devoirs & ceux de son amant; ils exigent d'elle que *Germeuil* cesse de la voir. *Germeuil* lui avoue de son côté l'impression que ses charmes ont faite sur son ame. Conversation fort adroite de la part de la fausse prude, fort tendre de la part du foible *Germeuil*; résolution prise par tous les deux, & appuyée par *Blinval*, de faire succéder à l'amour un sentiment plus doux, celui de l'amitié. Ils continueront à se voir

comme à l'ordinaire. *Germeuil* reçoit ſans réſiſtance les loix qui lui ſont impoſées. Il marchoit à grands pas à ſa perte ; il ſe montroit à chaque inſtant plus méconnoiſſable. Le bon père, le tendre époux avoient diſparu. L'honnête *Adélaïde* ne s'apperçoit que trop de ce changement ; mais elle ne ſçauroit ſe perſuader que *Germeuil* ſoit coupable ; celui-ci, déchiré de remords, avoue à ſon épouſe la violente paſſion qui le ſubjugue. Il confeſſe ſes torts, il implore ſon pardon *d'Adélaïde*, il prend le ciel à témoin de ſon repentir ; *Adélaïde* qui étoit tombée évanouie, revient à la vie. » A peine » elle peut s'exprimer. — Quelle eſt » ma foibleſſe ! Je n'ai point été maî» treſſe de ſurmonter cette révolu» lution. Mais je me vaincrai, je me » vaincrai.... *Germeuil*, je ne ſuis » point accoutumée à partager votre » cœur ! — Il eſt à vous pour la vie, » ma chère *Adélaïde*, daignez oublier » ce moment d'erreur ; je l'expierai » par une tendreſſe ſi vive, ſi conſ» tante ! — Oui, *Germeuil*, je vous » pardonnerai.... Je vous pardonne,

» laiſſez quelques inſtans à mes larmes, elles s'arrêteront, je ne verrai » que mon amour. (Elle court à ſes » enfans, qu'elle apporte dans les » bras de ſon mari.) *Germeuil*, ma » rivale a-t-elle donné le jour à deux » ſemblables créatures ? elles vous » parlent en faveur de leur mère ; » elle n'a point les attraits de Madame » *de Cérignan* ; mais, *Germeuil*, nulle » ame ne vous ſera autant attachée ; » je n'exiſte que pour vous aimer. » Les deux époux s'embraſſent, con» fondent leurs gémiſſemens, ſe diſ» putent enſuite à qui donnera de » plus tendres baiſers à leurs enfans, » que tour à tour ils preſſoient dans » leur ſein ». Après cette ſcène touchante, *Germeuil* court chez *Blinval*, l'accable de reproches, lui déclare qu'il ne ſe remontrera jamais à ſes yeux, & le quitte ſans lui donner le temps de répondre. La veuve eſt bientôt informée de la cataſtrophe inattendue. Elle avoit ſçu déjà, ainſi que *Blinval*, tirer du foible *Germeuil* des ſommes conſidérables ; ils ne renoncent pas à l'eſpoir d'en tirer

encore ; voici les moyens qu'ils emploient. *Blinval* écrit à *Germeuil* pour lui demander un entretien qui est accepté. Point de reproches de la part de *Blinval* ; il n'est question que de Madame *de Cérignan* qu'il représente à son ami, réduite à la dernière extrêmité, mourante, & payant de sa vie la malheureuse foiblesse qu'elle a eue pour *Germeuil*? Elle desireroit, avant que d'expirer, s'acquitter envers lui, & le voir un seul instant. Cette nouvelle ruse produit l'effet qu'on en attendoit. *Germeuil* est ému, la pitié, l'humanité l'emportent sur toute autre considération ; il verra, dans la journée, Madame *de Cérignan*. *Blinval* se retire content de la victoire qu'il vient de remporter. Cependant *Germeuil* est exact à sa parole, il se rend chez la veuve. Tout annonçoit sa fin prochaine, & la misère la plus profonde ; son appartement étoit tout dégarni. Il apperçoit seulement plusieurs sacs d'argent sur une table ; Madame *de Cérignan* lui dit d'une voix foible qu'elle a tout sacrifié, qu'elle s'est même privée du plus

nécessaire pour satisfaire aux dettes qu'elle a contractées envers lui; *Germeuil* ne peut résister à la noblesse de ce procédé, il n'accepte la somme que pour racheter les meubles de la veuve, & charge en sortant *Blinval* de ce soin.

A peine est-il absent que le couple scélérat se moque de sa sensibilité, en se promettant bien d'en tirer parti. Il retourne à la coupable enchanteresse, qui lui persuade qu'elle doit la vie au plaisir de l'avoir revu. Nouvelle résolution prise par tous deux de se borner à l'amitié la plus pure & la plus désintéressée. *Germeuil* est le jouet de l'illusion la plus aveugle. Il voit Madame *de Cérignan* tous les jours, il trahit dans ses bras ses sermens & ses devoirs. Il se cache de son épouse, il ne caresse plus, il n'aime plus ses enfans. *Adélaïde* lui déroboit ses larmes; un jour l'aîné de ses enfans, qui atteignoit sa cinquième année, la surprend fondant en larmes; il vole dans les bras maternels. — « Qu'as-tu, » maman ? tu pleures! — Ah! mon » ami, j'ai bien des chagrins! — Est-

» ce que tu n'aurois pas à manger ?
» tiens, maman, voilà mon déjeûner,
» je m'en passerai bien, je m'en passe-
» rai bien...... c'est toi qui le man-
» geras. — Cher enfant, lui dit la
» mère, en lui donnant un baiser
» mouillé de larmes, il est d'autres
» peines que le besoin de la faim;
» hélas; puisse-tu ne pas l'éprouver
» un jour ! mon ami, nous serons bien-
» tôt réduits à l'indigence. — Maman,
» eh ! qu'est-ce que l'indigence ? —
» De n'avoir point de meubles, de
» vêtemens, de manquer de tout. —
» Oh ! maman, tu peux prendre mes
» habits, tout, tout ce que j'ai; j'au-
» rai plus de plaisir à le voir à toi
» qu'à moi; vas, lorsque je serai
» grand, je t'aimerai bien mieux que
» mon papa ne t'aime; il n'est jamais
» avec nous; il ne te console point,
» & moi, je voudrois te caresser, te
» caresser toujours; je ne suis gay
» que quand je te vois, que je te
» parle, que je t'embrasse: — Mon
» ami, puisque tu m'aimes tant, dis à
» ton papa que tu m'as vu beaucoup
» pleurer, & que j'expire de douleur:

» entends-tu ? il ſçaura bien ce que » cela ſignifie. — Je le dirai, maman, » je le dirai, quoique je n'aime point » mon papa autant que toi. — Mon » fils, vous avez tort, il faut aimer » votre père ; Dieu vous l'ordonne ; » — Mais maman, perſonne au monde » ne m'a dit de t'aimer, & je t'aime... » de tout mon cœur. — Retiens bien, » mon cher ami, ce que je t'exhorte » à répéter à ton père : — Oh ! ne » crains pas que je l'oublie ; il ſuffit » que cela te faſſe plaiſir ; vas, je » t'aſſure que je m'en ſouviendrai bien » mieux que de ma leçon ».

Cette converſation enfantine eſt pleine de vérité ; c'eſt la nature même ; M. *d'Arnaud* a bien raiſon de dire que ce tableau charmant eſt fait pour intéreſſer les cœurs ingénus & ſenſibles. Cependant, *Germeuil* ſe plonge de plus en plus dans l'abîme ; il diſſipe ſon bien & celui de ſa femme ; il a la barbarie de demander à cette infortunée un contrat de huit cens livres de rente qui lui reſtoit, Elle oſe oppoſer un refus à ſon mari. *Germeuil* s'emporte ; *Adélaïde* ſe con-

tente de lui écrire une lettre touchante, par laquelle elle lui explique le motif de son refus; ce n'est point son intérêt qu'elle considère, c'est celui de son enfant, c'est celui de *Germeuil* lui-même. Tous succomberont au besoin, si cette dernière ressource leur est enlevée. Cette lettre ne fait qu'une légère impression sur l'esprit de *Germeuil*. Il se livre à tous les pièges qu'on lui tend; il s'étoit ruiné pour sa misérable veuve; elle & *Blinval* vont lui porter le dernier coup. Ils apprennent, par un armateur qui arrivoit de l'Amérique, que *Germeuil* doit hériter d'une fortune immense, que lui laisse un parent de sa femme, établi depuis quarante ans en Amérique, que ce parent doit être mort, & qu'avant son départ il lui a montré le testament. *Blinval* & Madame *de Cérignan* conjurent l'armateur de ne point répandre cette nouvelle; ils avoient leurs raisons pour que ce secret fût gardé. L'armateur leur promet qu'il se taira. Madame *de Cérignan* a un entretien avec *Germeuil*; elle y déploye la coquetterie la plus raffinée;

lle y peint avec des traits de feu
amour qu'elle ressent pour lui; mais
et amour exige des sacrifices; elle
orte le nom de maîtresse avec hor-
eur. Il faut nous séparer, lui dit-elle,
n versant un torrent de larmes; *Ger-
neuil* se jette à ses pieds, ne peut
s'arracher de sa vue; il est si troublé,
i aveuglé par l'amour qu'il va jusqu'à
promettre sa main à Madame *de Céri-
gnan*: « — La santé de ma femme est
» chancelante ... si le sort me l'enle-
» voit, tous les obstacles seroient sur-
» montés. — Que dites-vous? .... se
» pourroit-il? .... — Je goûterois le
» bonheur de remplir vos voeux, les
» miens ..... — Vous m'épouseriez,
» *Germeuil!* — Privé d'*Adélaïde*, je
» ne tarderois pas à vous conduire à
» l'autel, quoique cette mort me cau-
» sât des regrets: car il faut l'avouer,
» je n'ai rien à reprocher à cette mal-
» heureuse femme que je ne sçaurois
» voir, sans éprouver un embarras,
» un trouble secret qui pèse à mon
» coeur: mais un regard de vous a
» bientôt dissipé ces sentimens désa-
» gréables. Suis-je à vos pieds: tout

» est oublié, c'est vous seule que
» j'aime, que je vois, que j'idolâtre;
» vous êtes tout pour *Germeuil!* —
» Quoi! si vous étiez libre....... il est
» bien vrai que vous me donneriez
» votre main? — Est-ce à vous d'en
» douter — vous vous engageriez dès
» ce moment par un écrit... — Oh!
» demandez tous les écrits, tous les
» sermens...... — Eh bien, *Germeuil*,
» vous me connoissez: vous sçavez
» combien je vous suis attachée, que
» jamais l'intérêt ne m'a conduite....
» signez-moi un dédit de cent mille
» écus qui me cautionne votre pro-
» messe de mariage.... ».

L'insensé signe l'engagement que lui dicte la veuve. Cependant *Adélaïde* étoit attaquée d'une langueur qui faisoit craindre pour sa vie. Elle dévoroit ses chagrins & ses larmes. *Germeuil* se reproche, mais foiblement, le nouvel engagement qu'il vient de former, lorsque sa femme vit encore? Mais ces semences de repentir sont bientôt étouffées par la passion la plus effrénée.

La malheureuse épouse de *Germeuil*

cède aux atteintes de la langueur mortelle qui la consumoit; elle consent à prendre une médecine qu'on lui disoit devoir être un remède salutaire. *Charlotte*, sa femme-de-chambre, entre tout-à-coup, saisie d'effroi, & n'ayant point la force de proférer une parole; enfin reprenant ses sens, elle révèle à sa maîtresse que le breuvage qu'on lui destine est empoisonné, que c'est *Germeuil* qui a commis le crime. *Adélaïde* se résout à mourir, puisque son époux le desire. *Charlotte* s'oppose à cette sombre résolution; mais *Adélaïde* a pris son parti; elle écrit à *Germeuil* pour lui recommander ses enfans & lui faire ses derniers adieux. Malgré toutes les représentations de *Charlotte*, *Adélaïde* se fait porter la médecine & demande ses enfans. Elle les presse contre son sein, les couvre de baisers & de larmes. » Chers enfans!.. chers enfans! s'écrie-» t-elle, dans un moment vous n'au-» rez plus de mère »! Elle les repousse ensuite doucement, lève les yeux au ciel, & porte la médecine mortelle sur ses lèvres. Arrêtez, arrêtez, s'é-

crie un homme égaré, hors de lui-même, & qui étoit entré avec précipitation, c'étoit *Germeuil* lui-même; & aussi-tôt il saisit la coupe & la jette avec emportement. Il serre *Adélaïde* dans ses bras. » J'ai sçu » tout, lui dit-il, non ce n'est pas » mon crime, c'est celui du monstre . . » qui avoit égaré ma raison; c'est cette » femme abominable qui avoit conçu » le projet de te donner la mort ». Il lui raconte comment il a découvert ce mystère d'horreur; la femme de chambre de Madame *de Cérignan* lui a tout appris; il sçait par elle que toutes ces manœuvres ont été employées pour cette succession d'Amérique. A ce récit affreux, *Germeuil* ne se contient plus, il court chez Madame *de Cérignan*; il la traite comme elle le mérite, & la menace, ainsi que *Blinval*, du dernier supplice. *Adélaïde* paroît soutenue par *Charlotte*. — » Où » courez-vous, *Germeuil*? demeurez; » j'ai prévu ce que vous aviez dessein » de faire; je viens vous demander » un témoignage de cette amitié que » vous m'avez rendue. — C'est vous,

» *Adélaïde !* dans ces lieux, parmi des
» monstres qui ont attenté à vos
» jours ! qu'exigeriez-vous »? La généreuse *Adélaïde* implore la grace des coupables & l'obtient. La *Cérignan* & *Blinval* sont confondus, ils se jettent aux pieds de leur bienfaitrice. Les deux époux quittent ce séjour du crime. *Germeuil* redevient bon père, bon mari, honnête homme, digne citoyen; l'indigne *Cérignan* meurt consumée par les remords & par la misère; *Blinval*, qui s'étoit sauvé en Espagne, périt sur échafaud pour un crime de rapt. *Germeuil* & sa femme goûtent seuls le bonheur dont la vertu jouit sur la terre.

Quelle leçon frappante offre cette anecdote ! Dans quel égarement la liaison de *Germeuil* avec des pervers entraîne cet homme vertueux & sensible ! La gradation de la vertu au crime est ménagée avec art. On pourroit seulement trouver que *Germeuil* est trop long-temps dupe de son erreur; que les sommes exorbitantes que lui empruntent, jusqu'à le ruiner, *Blinval* & Madame *de Cérignan*, devroient lui ouvrir les yeux, que son épouse, au lieu

de pleurer dans l'ombre de la retraite ; devroit faire des démarches pour découvrir le motif qui anime la conduite de la veuve, & montrer à son mari tout l'artifice de cette femme intéressée à l'envelopper dans ses filets ; on pourroit trouver encore que l'armateur qui apporte d'Amérique la nouvelle d'une succession considérable, au moment même où *Germeuil* est ruiné, semble tomber des nues, qu'il a promis trop légérement le secret à deux personnes qu'il ne connoît pas, &c. Mais le pathétique des situations couvre ces défauts. On ne peut donc qu'exhorter M. *d'Arnaud* à continuer de fondre dans une action dramatique des principes de morale si utiles. Ce qui donne à cet écrivain une supériorité bien honorable sur la plupart des auteurs modernes, c'est que sa plume n'est consacrée qu'à tracer les charmes de la vertu, l'amour des devoirs, la douceur attachée à la bienfaisance & à l'humanité. Quand on n'offre à ses lecteurs que de pareils tableaux, on s'assure l'estime de tous les honnêtes gens, & le suffrage de son propre

œur ; & l'on doit se consoler, après cela, des cris des *tabarins* qui ne pourront jamais obtenir ni l'un ni l'autre.

Germeuil est la cinquième anecdote du tome quatrième des Epreuves du sentiment & le complette. *D'Aminville*, qui est sous presse, commencera le cinquième volume.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

Nouvelles Espagnoles, *de* Michel Cervantes, *traduction nouvelle*, *avec des notes*, *ornée de figures en taille-douce*, *par M.* le Febvre de Villebrune. *A Madrid*, *& se trouve à Paris*, *chez la veuve* Duchesne, *Libraire*, *rue Saint-Jacques.*

LES Espagnols, Monsieur, ont toujours eu un goût particulier pour les romans ; leurs écrivains paroissent s'être adonnés spécialement à ce genre, & M. *de Montesquieu* a fort bien dit que les casuistes & les ro-

manciers composoient presque toute la littérature Espagnole. La plupart de ces romans sont les fruits d'une imagination déréglée & gigantesque qui approche de l'extravagance. C'est-là qu'on voit des chevaliers pourfendre des géants, terrasser des monstres & des *Endriagues*, & mettre en fuite des armées entières : les merveilles opérées par les enchanteurs, & tous les prestiges de la magie sont aussi un des ornemens les plus ordinaires de ces sortes d'ouvrages. De pareilles lectures devoient amuser infiniment un peuple ignorant & presque barbare, mais naturellement brave & belliqueux, plein de fierté & de grandeur d'ame, & porté, par son caractère, à aimer tout ce qui est extraordinaire & merveilleux : aussi les livres de chevalerie eurent-ils en Espagne le plus grand succès. On les lisoit avec une espèce de fureur, & ils faisoient tourner la tête à presque toute la nation, lorsque *Michel de Cervantes* entreprit de rendre la raison à ses compatriotes, & de leur montrer le ridicule de ces aventures absurdes dont ils étoient charmés. C'est dans cette

ue qu'il publia son Dom Quichotte, uvrage rempli de la plus ingénieuse laisanterie, & dont la réputation e soutient toujours, quoique le ridicule qu'il attaque ne subsiste plus, Cervantes ne se borna pas à faire la critique des romans, il en composa lui-même pour donner un exemple du genre dans lequel on doit écrire les ouvrages de cette espèce; il en bannit ces événemens incroyables & ce merveilleux absurde qui ne peut amuser que des enfans, & n'y admit que des aventures vraisemblables, suivant le grand précepte d'*Horace* qui doit s'appliquer à tous les arts d'imitation:

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

Il essaya aussi de mêler l'utile à l'agréable, & d'assaisonner, par des leçons de morale, des récits où communément on ne cherche qu'un amusement frivole. Naturellement caustique, il exhala les vapeurs de sa bile contre les mœurs de son siècle & les abus énormes qui s'étoient introduits dans tous les états. Le chagrin que lui causoit sa mauvaise fortune &

les persécutions qu'il avoit éprouvées, rendirent ses satyres plus amères; mais il eut soin d'en tempérer l'âcreté par la gaîté & l'enjouement, persuadé que des plaisanteries légères sont plus propres à corriger les hommes que les plus vives déclamations. *Cervantes* n'est cependant pas le seul écrivain de sa nation qui ait entrevu qu'un bon roman devoit offrir une image de la vie civile; plusieurs romanciers Espagnols ont embelli leurs compositions de caractères & de portraits de mœurs ingénieusement tracés. *Le Sage*, un de nos plus célèbres auteurs en ce genre, en a tiré le plus grand parti; il doit à la litérature Espagnole les traits les plus heureux de ses ouvrages, & son grand mérite est d'avoir sçu les mettre en œuvre avec beaucoup d'adresse, en les adaptant à nos mœurs & en les débarrassant des fatras & des longues moralités si fréquentes dans les écrivains Espagnols. Les petits romans de *Cervantes* portent le titre de *Nouvelles*. Les Espagnols donnèrent ce nom à des espèces de contes beaucoup plus courts

courts que les romans ordinaires, & qui furent sans doute imaginés pour délasser les esprits de ces longues intrigues dont on ne trouvoit la fin qu'au bout de plusieurs gros volumes. Les *nouvelles* offrant dans une fable ingénieuse & piquante, un intérêt aussi vif que celui du roman, avoient l'avantage de ne point fatiguer par une lecture pénible, & de satisfaire promptement la curiosité du lecteur impatient d'arriver au dénouement. Aussi les *nouvelles* ont-elles eu la plus grande vogue en Espagne; nous avons aussi cultivé ce genre, quoique sous une forme un peu différente; car on peut regarder comme des *nouvelles* ces romans historiques qui ont ont été si fort à la mode en France sous le règne de *Louis XIV*. Je vais, Monsieur, vous donner une idée de quelques-unes des *nouvelles* de *Cervantes* dans lesquelles vous découvrirez de temps en temps des traits de génie dignes de l'auteur de Dom Quichotte.

La Bohémienne. Ces voleurs vagabonds, auxquels on a donné le nom

de *Bohémiens*, étoient fort communs en Eſpagne du temps de *Cervantes* : il a voulu dans cette *nouvelle* décrire les mœurs & les uſages de cette ſingulière nation ; & le portrait qu'il en fait devoit être plus intéreſſant pour ſes compatriotes que pour des François, qui connoiſſent à peine ce que c'eſt qu'un Bohémien. Une vieille Bohémienne avoit élevé comme ſa fille, un enfant qu'elle avoit ravi à ſes parens, & lui avoit donné le nom de *Précieuſe*. Après lui avoir enſeigné toutes les gentilleſſes & les eſpiègleries de ſon état, elle réſolut de la produire dans la capitale de l'Eſpagne. La jeune *Précieuſe* joignoit à une figure charmante l'eſprit le plus vif & le babil le plus agréable. Le jour qu'elle parut à Madrid elle enchanta tous les ſpectateurs ; & comme on célébroit alors la fête de la patronne de la ville, on crut ne pouvoir mieux honorer la ſainte qu'en faiſant danſer *Précieuſe* devant elle ; elle fut donc invitée d'entrer, pendant les vêpres, dans l'égliſe *Sainte-Marie*, où on lui fit danſer quelques voltes & chanter une

romance devant l'image de ſainte *Anne*. Cette circonſtance que l'auteur n'a pas placée là ſans deſſein, fait voir juſqu'à quel point la ſuperſtition aveugloit alors les eſprits & comment les cérémonies les plus ſaintes de la religion dégénéroient en divertiſſemens profanes. La jeune Bohémienne avoit un fonds conſidérable de vaudevilles & de romances qu'elle chantoit avec une grace toute particulière. « Les » poëtes ne lui manquoient pas, car les » enfans d'*Apollon* ne font aucune » difficulté de s'humaniſer avec les » Bohémiens, & de leur vendre leurs » ouvrages; & pourquoi ceux-ci ne » trouveroient-ils pas en payant des » faiſeurs de vers? Les aveugles en » trouvent bien qui leur vendent à » un prix fort honnête des relations » de miracles & d'autres opuſcules » de cette eſpèce auſſi édifians que » facétieux. Il y a de tout en ce mon» de, & les conſeils de la faim ont » une éloquence ſi perſuaſive, qu'ils » abaiſſent ſouvent l'eſprit juſqu'à des » opérations fort au-deſſous de ſa » dignité ».

l est à remarquer que *Cervantes* ne
d aucune occasion de s'égayer aux
pens des poëtes de son temps; il
it cependant lui-même un des mem-
s les plus distingués de ce corps
stre : c'est assez la manie des poëtes
tourner leurs confrères en ridicule,
s songer que leurs plaisanteries in-
:rettes avilissent la profession, &
ombent souvent sur eux-mêmes.
uteur s'étend beaucoup sur les bril-
s succès que *Précieuse* eut à Madrid,
escend même dans des détails pué-
, peu dignes de fixer l'attention
lecteur, & sur-tout il fait babiller
petite *Précieuse* beaucoup trop lon-
:ment, mais il offre de temps-en-
ıs les scènes les plus heureuses &
plus agréables. Le morceau que je
s vous citer vous fera juger quelle
la manière de *Cervantes* & le ton
sa narration.

Précieuse & ses compagnes, sous la
iduite de la vieille, arrivent chez
ıa *Clara*, femme d'un des lieute-
s de l'alcade. « Enfant d'or, en-
nt d'escarboucles, céleste enfant,
t dona *Clara*, en l'embrassant avec

» transſport, ſçais-tu dire la bonne » aventure ? De deux ou trois façons, » répondit *Précieuſe*. Eh bien, répon- » dit dona *Clara*, par la vie du lieute- » nant monſeigneur, il faut que tu » me diſes la mienne. Oui, oui, inter- » rompit la vieille, qu'on préſente à » ma fille la paulme de la main, & » qu'on lui donne une pièce pour » faire la croix, nous verrons s'il y a » un docteur dans toute l'Eſpagne qui » ſache parler comme cette mer- » veille. La dame lieutenante mit la » main dans ſa poche, & après s'être » fouillée quelque temps elle décou- » vrit qu'elle n'avoit pas un double ; » ſes duegnes & ſes voiſines ne furent » pas plus heureuſes dans leurs recher- » ches. Le vieux écuyer de dona *Clara* » avoit bien quelques maravedis *, » mais cette monnoie n'étoit pas rece- » vable pour le ſuccès de l'opération » magique. Je ſçais bien, dit *Précieuſe*, » que toutes les croix ſont bonnes » comme croix ; mais celles d'or ou » d'argent ſont aſſurément les meil-

* Monnoie de cuivre.

» leures : il faut que vos feigneuries
» fachent que faire la croix dans la
» paulme de la main avec une mon-
» noie de cuivre, c'eft vouloir affoi-
» blir la vertu de la bonne aventure,
» au moins de la mienne; mon avis
» eft donc d'opérér avec une pièce
» d'or, ou tout au moins d'argent.
» Tenez, Mefdames, je fuis comme
» les facriftains qui fautent de joie
» lorfque l'offrande eft bonne.... Une
» jeune fille, témoin de l'embarras
» de cette opulente affemblée, & qui
» mouroit d'impatience de voir la
» prophêteffe en action, s'approcha
» de *Précieufe*, & lui offrit avec beau-
» coup de timidité fon dé d'argent,
» fuppofé que cette breloque pût fup-
» pléer au défaut d'une pièce de mon-
» noie. Allons, allons, dit la vieille
» en colère, prends toujours & dépê-
» chons nous, il fe fait nuit, & leurs
» feigneuries ne me paroiffent pas
» trop en train de s'amufer ».

Précieufe obéit & trace avec le dé cinq ou fix figures myftérieufes dans la main de Madame la lieutenante : la cérémonie étoit déjà achevée, lorfque

» autre, ou renoncer à coudre jusqu'à
» l'hiver prochain ; je te promets de
» revenir & de te dire plus de bonnes
» & de mauvaises aventures qu'il n'y
» en a dans tous les livres de che-
» valerie ».

Toute cette narration est charmante & remplie de traits du meilleur comique. L'embarras de ces femmes qui n'ont pas de quoi se faire dire la bonne aventure ; la naïveté de cette jeune fille, qui prête son dé pour suppléer à l'indigence de l'assemblée ; la gravité du lieutenant, qui promet aux bohémiennes de les produire à la cour ; tout cela forme un tableau des plus naturels & des plus plaisans ; mais *Cervantes* n'est pas toujours aussi heureux dans le choix des traits qu'il employe ; quelquefois il se livre trop à la fécondité de son génie ; il fait parler trop long-temps ses personnages, & leur met souvent dans la bouche des discours ou insipides ou extravagans. Par exemple, il fera dire à une vieille bohémienne, qui vante l'utilité de l'argent : » il n'y a
» pas de meilleure défense pour nous

» que les invincibles armes du grand » *Philippe* ». Comme s'il étoit naturel qu'une vieille sorcière ait étudié l'histoire ancienne, & fasse allusion à un mot de *Philippe*. Mais ces fautes contre le goût & les convenances, sont presque toujours accompagnées de saillies singulières & originales qui les réparent. Sans m'éloigner de l'exemple que je viens de rapporter, le discours de cette vieille qui cite l'histoire ancienne si mal à propos, est d'ailleurs plein de traits excellens.

» Que je refuse cent écus, moi, » comme si on ne pouvoit pas les » coudre dans les plis de quelque » vieille mante ; & si quelqu'un de » nos parens ou de nos camarades » venoit à tomber entre les mains » de la justice, crois-tu qu'il y ait » faveur auprès des juges, qui vaille » celle des écus ? Trois fois d'in» fâmes calomniateurs m'ont accusée » de plusieurs crimes. Trois fois je me » suis vue prête à monter sur l'âne » pour y être fustigée, eh bien, une » écuelle d'argent me sauva d'abord » les étrivières, un collier de perles » m'épargna la seconde épreuve, &

» quarante écus déterminèrent le juge
» à me dispenser de la troisième. A
» l'aspect d'un doublon à deux faces,
» celle du plus lugubre procureur se
» déride à l'instant, la joie se répand
» sur les visages sinistres des algua-
» zils ». Dom *Juan de Carcamo*, jeune seigneur Espagnol, devient éperdument amoureux de *Précieuse*; la jeune bohémienne lui déclare qu'il n'a rien à espérer, à moins qu'il ne se fasse bohémien, & l'amant, aveuglé par sa passion, consent à embrasser cette profession infâme. Les cérémonies de sa réception, & surtout le discours du doyen, qui explique au novice les statuts de l'ordre, sont des morceaux assez curieux. En voici quelques traits : « Les bohé-
» miens s'empressèrent de démeubler
» la cabane la plus spacieuse; dans un
» clin d'œil elle fut tapissée de ver-
» dure & jonchée de fleurs & de ra-
» mée. On fit asseoir le récipiendaire
» au milieu sur un tronc de liége; il
» tenoit un marteau d'une main, &
» des tenailles de l'autre; ses compa-
» gnons l'examinèrent en silence pen-

» dant une demi-heure, & tout à
» coup on lui ordonna de se lever
» pour faire au son des guittares les
» cabrioles de costume. Lorsque ce
» grave sénat se fut assuré de la légé-
» reté du nouveau confrère, on recueil-
» lit les voix, le doyen s'empara de
» dom *Juan*, le ceignit d'une écharpe
» de soie, & lui fit faire lentement
» trois fois le tour de l'assemblée un
» bras & une jambe nuds. Les bohé-
» miens le considéroient avec autant
» de plaisir que de surprise, les vieilles
» regrettoient la perte de leur jeu-
» nesse, en voyant un si beau garçon,
» & les jeunes portoient envie au sort
» de *Précieuse*, qui se félicitoit tout
» bas de posséder la perle des bohé-
» miens ».

La cérémonie achevée, le doyen présente au nouvel initié la belle *Précieuse*, il l'instruit des loix du mariage chez les bohémiens, & lui vante les avantages & les agrémens de leur genre de vie. » Sans avoir
» ni richesses, ni domaines, nous
» sommes maîtres souverains de l'uni-
» vers. Les plaines, les montagnes,
» les forêts & les fleuves sont notre

» apanage ; il n'y a point d'abres
» dont les fruits ne nous appartien-
» nent ; c'eſt pour nous que les lé-
» gumes ſont cultivés dans les jardins,
» & que le laboureur enſemence les
» champs ; c'eſt pour nous que le
» bois s'élève dans les forêts, que les
» rivières ſe peuplent de poiſſons, &
» qu'un ſeigneur avide réſerve le
» gibier de ſes terres. Les antres &
» les cavernes ſont nos édifices les
» plus majeſtueux ; la neige, la grêle,
» le tonnerre & les éclairs ne nous
» paroiſſent qu'un ſpectacle ſuperbe,
» qui varie agréablement le tableau
» de la nature. Accoutumés dès l'en-
» fance à toutes ſortes de fatigues,
» nous dormons avec autant de vo-
» lupté ſur la terre que ſur un amas
» de duvet ; le hâle fait de notre peau
» une cuiraſſe impénétrable aux in-
» jures de l'air....... La gloire, ni
» l'ambition ne viennent jamais trou-
» bler notre repos. Verra-t-on jamais
» un bohémien, vil eſclave des eſ-
» claves titrés, ſe lever avec l'aurore
» pour aller mendier de prétendues
» faveurs, ou préſenter de longs mé-

» moires qu'on ne daignera pas lire...
» Nos pavillons tendus sous des arbres
» épais, l'émail des prairies, le cristal
» d'un ruisseau nous offrent un spec-
» tacle que tout l'étalage de l'orgueil
» & de la mollesse ne sçauroit atteindre.
» Environnés de ces riants objets,
» nous jouissons du présent, & nous
» nous reposons du soin de l'avenir
» sur notre étoile & sur notre indus-
» trieuse activité, observant sur-tout
» de craindre trois choses, l'église, la
» mer, & les palais des rois ».

Dom *Juan* séjournant avec sa troupe dans un village, inspire le plus violent amour à la fille de l'hôte chez lequel ils étoient logés : cette villageoise méprisée de son amant ne respire que la vengeance ; & lorsque Dom *Juan* est sur le point de partir, elle glisse dans ses hardes quelques-uns de ses bijoux, elle l'accuse ensuite de l'avoir volée, & implore le secours de la justice. Les bijoux ayant été trouvés dans le sac de Dom *Juan*, il est arrêté, & pour comble de malheur il tue un alguasil insolent qui avoit osé lui donner un soufflet. On le con-

duit prisonnier à Murcie, & lorsqu'il n'attend plus que la mort, *Précieuse* se trouve être la fille du corrégidor de Murcie : cet évènement change tout-à-coup sa destinée. Le corrégidor instruit de sa naissance & de son amour pour sa fille, unit les deux amans.

L'amant libéral est d'un genre fort différent de la nouvelle dont je viens de vous entretenir. On n'y trouve point cette gaîté vive & naturelle, ces traits satyriques, ces peintures de mœurs qui distinguent ordinairement les productions de l'auteur Espagnol. C'est un récit d'aventures absolument romanesques ; deux amans enlévés de leur patrie par des pirates, & réduits en servitude après avoir couru les plus grands dangers, trouvent enfin le moyen de briser leurs fers, & reviennent heureusement dans le sein de leurs familles. Ces incidens qu'on retrouve dans une foule de romans, offrent un certain intérêt qui pique la curiosité & soutient l'attention du lecteur ; mais l'amusement qu'ils procurent est frivole & passager, l'esprit s'en dégoûte bientôt parce qu'il

n'y trouve rien de ſolide, & que l'utile n'y eſt pas mêlé avec l'agréable. Les bons romans, les ſeuls qui ſoient dignes d'être lus par un homme ſenſé, ſont ceux qui préſentent des caractères vrais & bien ſoutenus, des événemens vraiſemblables, & tels qu'il peut en arriver tous les jours dans le monde ; en un mot, un tableau fidèle de la ſociété. Le plus haut degré de perfection dans ce genre conſiſte à donner à ſa fable un air de vérité qui faſſe illuſion, & à préparer tous les incidens d'une manière ſi naturelle que le lecteur ſoit forcé de convenir que les choſes ne pouvoient pas ſe paſſer autrement. Un ouvrage de cette eſpèce demande beaucoup de génie, & a preſque le mérite d'un poëme. Juſqu'ici l'auteur de *Clariſſe* eſt le ſeul qui ait rempli l'idée qu'on ſe forme d'un excellent roman. Il eſt créateur dans cette partie, & perſonne ne l'a encore imité avec ſuccès. L'abbé *Prevôt* eſt plein d'aventures biſarres & extraordinaires qui révoltent un lecteur judicieux, & ſes ouvrages ne ſoutiennent point une

M. le lieutenant rentra chez lui ; sur les éloges qu'il entendit faire de *Précieuse*, il desira d'être témoin de ses opérations, & elle eut la complaisance de les recommencer. Le lieutenant très-satisfait, voulut lui donner des marques de sa reconnoissance ; mais sa bourse se trouva également vuide. Son épouse voulut renvoyer *Précieuse*, en lui promettant de la mieux régaler une autre fois. « Permettez-moi, Mesdames, de dire à » vos seigneuries, interrompit *Précieuse*, que je ne suis pas la maîtresse » de donner mon temps pour des bénédictions, avec tout le respect que » votre petite servante a pour vous, » ne l'attendez plus si vous ne la payez » pas.... Allons, allons, M. le lieutenant, fouillez-vous bien, vous trouverez quelques réaux. Il faut que » chacun vive de son métier, n'établissez point de nouveaux usages, » car ils iroient à vous faire mourir » de faim. Que vous en coûtera-t-il » pour nous récompenser? un petit tour » de bâton de plus. Je ne suis qu'un » enfant ; mais j'ai toujours entendu

» dire que chaque office doit rappor-
» ter à celui qui l'exerce, au moins
» de quoi en acheter un meilleur.
» C'eſt ainſi que penſent les concuſ-
» ſionnaires, dit M. le lieutenant,
» mais un bon juge n'a d'autre titre
» pour mériter un poſte plus lucratif
» que de remplir le ſien avec honneur.
» Par la vie de votre auguſte épouſe,
» reprit *Précieuſe*, votre ſeigneurie
» parle comme un canoniſé, il faut
» que je coupe un morceau de votre
» robe pour en faire des reliques. La
» rare merveille de trouver ſur la
» légende un ſaint de votre métier!
» C'eſt aſſez, ma fille, reprit le lieu-
» tenant, je ferai ſi bien que leurs
» majeſtés ſouhaiteront de te voir.
» Oh, oh, continua *Précieuſe*, peut-
» être voudront-elles me faire ſervir
» de bouffon, il y en a bien aſſez à
» la cour, ſans y appeller des Bohé-
» miennes.... Tandis qu'elles fai-
» ſoient leurs révérences, & mon dé,
» s'écria la petite fille, qui avoit prêté
» le ſien, avec quoi veut-on que je
» travaille? Va, va, répondit *Pré-
» cieuſe*, tu peux t'en pourvoir d'un

seconde lecture. *Le Sage*, dans son *Gilblas*, a peint d'une manière fine & ingénieuse les ridicules des différens états ; mais sa fable ne suppose pas un grand effort d'invention, & son livre égaye l'esprit sans intéresser le cœur. Ce genre plus agréable, mais beaucoup moins difficile que celui de *Richardson*, paroît avoir été imaginé par les Espagnols. *Cervantes* s'y est particulièrement distingué. Vous pourrez en juger, Monsieur, par l'extrait de deux autres de ses nouvelles que je me propose de vous donner incessamment.

Je suis, &c.

Lettre à M. l'abbé Grosier, *l'un des auteurs de l'Année Littéraire.*

LE Journal auquel vous travaillez, Monsieur, mérite, à toute sorte de titres, d'être le dépositaire de tous les évènemens publics & particuliers qui peuvent contribuer aux progrès

& à la splendeur des sciences & des lettres dans ce royaume. Un de mes amis de Strasbourg vient de m'en apprendre un qui n'est pas indigne d'être consigné dans vos feuilles; vous avez surement entendu parler plusieurs fois de l'Université de cette ville; fondée par les empereurs, & mise dès-lors sous la protection des magistrats, elle a toujours joui d'une réputation distinguée, que les membres qui la composent, soutiennent encore aujourd'hui : sa célébrité paroît même augmenter depuis environ dix ans, & depuis cette époque sur-tout, la noblesse de France, & celle des pays étrangers, y envoyent à l'envi leurs enfans pour perfectionner leur éducation militaire & politique : l'Université de Strasbourg employe avec zèle tous les moyens propres à étendre les connoissances; elle a des professeurs pour enseigner toutes les sciences; on y donne des leçons publiques dans tous les genres; sa bibliotheque devenue plus considérable par la réunion de celle que le sçavant *Schoëpfflin* avoit donnée à la

ille, eſt maintenant ouverte à tous
s citoyens; peu de villes de pro-
ince poſsèdent une collection auſſi
iche d'ouvrages de tous les temps &
e tous les pays; chaque particulier
ourra déſormais s'approprier ce tré-
or par ſes lectures, & profiter des
umières des ſavans qui ont honoré
utrefois leur patrie; mais les Fran-
ois & les étrangers deſiroient en-
ore de pouvoir converſer auſſi avec
es ſavans de nos jours qui ſont en
rand nombre à Strasbourg; ils ſou-
aitoient de les voir ſe réunir quel-
uefois, & ſe rendre plus acceſſibles à
eux qui vouloient les conſulter.
M. le baron *d'Autigni*, préteur royal,
ient d'y pourvoir en annonçant aux
rofeſſeurs de cette Univerſité, qu'il
es recevroit chez lui tous les mer-
redis, ainſi que les gens de lettres
ui lui témoignoient le deſir d'être
dmis à ces aſſemblées : elles ont lieu
rès-exactement au jour indiqué, &
eviendront plus intéreſſantes par les
bjets que l'on y traite, & par l'eſ-
èce de procès-verbal qu'on y tient
es matières qui y ont été diſcutées.

Je ne prétens pas décider le fameux problème littéraire, si la multiplication des académies est en elle-même utile ou nuisible à la république des lettres : peut-être ces établissemens manquoient-ils à la littérature du seizième siècle ? les rayons moins épars & plus rassemblés jettent une lumière & plus abondante & plus sûre : peut-être les académies sont-elles devenues trop communes dans le dix-septième, & sur tout dans le dix-huitième siècle ; peut-être la littérature a-t-elle perdu en profondeur, ce qu'elle a paru gagner en surface ; le nombre des vrais sçavans a diminué à mesure que celui des demi-sçavans est devenu plus considérable ; les distinctions & les palmes académiques, trop souvent & trop facilement accordées, ont peut-être étouffé le germe des vrais talens, en favorisant trop les talens médiocres : dans toute constitution bien règlée, les récompenses doivent être rares, pour n'être jamais données qu'au mérite ; c'est le *ne quid nimis*, par-tout si nécessaire. Quoi qu'il en soit, Monsieur, & quel que

it votre ſentiment particulier ſur la ultiplicité des ſociétés littéraires, ous ne pourrez, je crois, qu'applaur au projet de M. le prêteur de Strasourg; chaque ville capitale d'une rande province, telle qu'eſt la proince d'Alſace, a bien le droit d'avoir on ſénat ſcientifique & littéraire; les ſſemblées que M. le baron *d'Autigni* indiquées chez lui tous les mercreis, feront ſans doute le berceau d'une cadémie brillante, qui le diſputera ux académies de province, & qui ourra même ne le pas céder un jour celles de la capitale: vous encouagerez ce nouvel établiſſement, en l'annonçant au public; vous êtes fait pour donner votre approbation à tout ce qui peut être utile.

Je ſuis, &c.

l'abbé *R*....



Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Portrait de François Rabelais *&* non Rabelais, *gravé par M.* Savart, *d'après le dessin de* Sarrabat.

On remarque sur le visage du joyeux satyrique cet air de gaîté & ce rire sardonien qui le caractérise. La tête est gravée avec beaucoup de pureté & de délicatesse ; on y trouve le même fini & les mêmes détails que l'artiste a coutume de mettre dans ses ouvrages. On desireroit cependant que les draperies fussent terminées avec plus de soin ; elles nuisent à l'harmonie qui manque peut-être à ce portrait du côté de l'exécution.

Le buste est renfermé dans un ovale entouré de lierre & porté sur un fust de colonne ; d'un côté sont le bonnet de docteur, les flèches de la satyre, avec une vessie remplie de vent, & de l'autre un livre où l'on voit écrit *Pantagruel.*

Ce portrait fait suite avec ceux que M. *Savart* a déjà gravés, & qui se trouvent à la même adresse que celui-

ci, hôtel de Chamouzet, quai Saint-Bernard. Prix 3 livres.

L'heureux moment, estampe de treize pouces de haut sur neuf de large, gravée par M. de Launay, *de l'académie royale de Peinture, d'après le tableau de M.* Lavreinse, *peintre du roi de Suède.*

Toutes les fois qu'on offrira au public des sujets puisés dans nos mœurs, & qu'au lieu de ces scènes d'horreur qui ne devroient jamais souiller le pinceau d'un artiste, ou qu'on devroit releguer avec les sombres productions de nos tristes dramaturges, on s'étudiera à répandre dans un tableau de la gaîté, de l'intérêt, des graces; à donner à ses figures le caractère de l'expression qu'elles exigent, l'on sera toujours sûr de mériter les suffrages. C'est ainsi que *Baudouin* s'est fait une réputation distinguée, c'est sur ses traces que marche M. *Lavreinse*, dans le sujet que nous annonçons.

La scène se passe dans un salon, qui annonce l'opulence; un jeune homme se précipite aux genoux d'une jeune femme qui est représentée dans un deshabillé galant; elle paroît émue

& sensible à la tendresse de son amant, elle lui fait enfin le doux aveu des sentimens de son cœur.

Ce sujet est exécuté avec le goût, la pureté & la délicatesse que M. *de Launay* sçait allier dans ses ouvrages. Cette estampe fait suite avec trois autres que le même artiste a déjà publiées sous ces titres : *le Carquois épuisé, les Soins tardifs*, *la Complaisance maternelle* qu'on trouve à la même adresse que celle-ci, rue de la Bucherie, près celle des Rats. Prix de chacune, 3 liv.

Livres nouveaux.

Historiæ Græcorum res memorabiles, ex Trogo Justino, nec non Cornelio nepote collectæ, ad usum studiosæ juventutis Parisiis, apud Nicolaum Ruault, *Bibliopolam, via Citharea.*

On a mis aujourd'hui en vente l'*Apologie de* Shakespeare, *traduite de l'Anglois de Madame* de Montagu. *Elle se trouve au grand Corneille, rue Saint-Jacques, & chez* Merigot *le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.* Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage intéressant.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Eloge de Michel de l'Hôpital, *chancelier de France, discours qui a remporté le prix d'éloquence de l'académie de Toulouse, & le premier* accessit *à l'académie françoise de Paris, par M. l'abbé* Talbert, *chanoine de l'église métropolitaine de Besançon, de l'académie de la même ville, &c. A Paris, au grand Corneille, rue Saint-Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, & chez* Merigot *le jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée,* in-8° *de 106 pages, prix 1 liv. 10 s. broché.*

ADMIREZ, Monsieur, la bisarrerie du sort & la fatalité des événemens. Un athlète qui ne trouvoit dans

la capitale aucun rival digne de se mesurer avec lui, a été terrassé, dès qu'il a osé s'arracher à sa terre natale, pour aller combattre sous les yeux de juges qui n'avoient pas pour lui des entrailles paternelles. Un autre, au contraire, victorieux dans toutes les académies du royaume, qui ne comptoit ses combats que par ses couronnes, vient de succomber à Paris sous les efforts d'un jouvenceau, inconnu jusqu'ici dans la république des lettres, & qui n'est parvenu à sortir de l'obscurité, que par l'audace des coups qu'il a portés, & par l'honneur qu'on a fait à son discours, en le dénonçant à la Sorbonne. Comment expliquer cet énigme? On connoît le zèle de l'académie Françoise pour le progrès des lettres. On connoît sa justice, & sur-tout son éloignement de tout esprit de parti. Il n'est donc pas possible d'assigner une autre cause à cette contradiction frappante, que le mauvais goût de trois ou quatre de ses membres qui enchaînent les suffrages du petit nombre des sénateurs qui s'amusent à juger les amplifications académiques. Peut-être quel-

qu'un trouvera-t-il fort extraordinaire que j'ose afficher un sentiment différent de celui des juges suprêmes de notre littérature : mais dans un pays où la tolérance, en matière de religion, est si fort en vogue, sera-ce sur les matières de goût seulement qu'il sera défendu de penser & de parler librement? Les décisions d'un tribunal littéraire sont-elles plus infaillibles, plus sacrées que celles d'un concile œcuménique; & puisque les juges des compositions académiques ont couronné l'audace d'un homme qui taxe d'*égarement* la conduite du concile de Trente, peuvent-ils s'offenser qu'on les accuse aussi quelquefois de *s'égarer* eux-mêmes dans leurs jugemens? D'ailleurs, quand on aura lu le discours de M. l'abbé *Talbert*, tant de voix s'élèveront en ma faveur, que les cris de ceux qui oseroient se plaindre seroient étouffés. Ainsi, je ne craindrai point d'avancer que je ne puis concevoir comment on a pu, non-seulement donner la préférence au discours qui porte le nom de M. l'abbé *Remy*,

mais même le metrre en parallèle avec celui de M. l'abbé *Talbert*. Ce n'eſt que par des citations nombreuſes qu'il m'eſt poſſible de juſtifier une aſſertion qui doit paroître incroyable. Je me ſervirai donc toujours, dans l'analyſe que je vais tracer de ce diſcours, des propres paroles de l'orateur. Par cette méthode je rends chacun de mes lecteurs juge de la ſupériorité marquée des penſées & du ſtyle de M. l'abbé *Talbert*, ſur les penſées & la diction de ſon heureux rival. Voici le début du premier.

» C'eſt dans les criſes des empires que les » hommes ſupérieurs connoiſſent leurs forces » & les déploient. Alors ſe fait la vive *exploſion des talens* ſi ſouvent ignorés dans le » ſilence de la paix. La commotion générale » leur communique ſon mouvement, les » rend néceſſaires & les met à leur place. » Tant que le cours des fleuves eſt tranquille » l'or dépoſé dans leur ſable y reſte enſeveli; » mais la chute des torrents vient-elle à ſoulever leurs flots, bientôt la vaſe agitée laiſſe » échapper les richeſſes qu'elle *enchaînoit*, & » l'œil étonné les voit briller ſur le rivage. » Ainſi *l'Hôpital* né dans l'obſcurité, dut » peut-être aux déſordres publics la plus » grande partie de ſa gloire.

» L'admiration peut-elle se lasser, la » louange peut-elle tarir, si l'on considère » cet homme rare, dévoué tout entier à la » défense des loix, lorsque tous les droits » sont violés; exerçant toutes les vertus au » milieu de la conjuration de tous les vices; » luttant seul contre l'intrigue, le crédit, les » partis & les couronnes; s'obstinant à éclairer » ses maîtres que l'on s'efforce d'égarer; op- » posant des prodiges de désintéressement aux » ravages de la concussion, & le flegme de » la sagesse au délire du fanatisme; bravant » tout pour sauver un état qui a conspiré sa » propre ruine, & dans le poste orageux qu'il » occupe, paroissant comme sur un rocher » qu'assiègent les vents & les vagues, & où » sa tête immobile attend la foudre qu'elle » défie. Craindrois-je de le suivre dans toutes » les situations, cet homme qui n'eut jamais » à se plaindre de *lui*? Intéressant lorsqu'il se » prépare aux emplois, sublime lorsqu'il les » remplit, il étonne encore lorsqu'il en est » descendu. Telle est l'esquisse du tableau » que j'entreprends de tracer, & qui demande » plus d'énergie dans les traits que d'éclat » dans les couleurs ».

Si l'on peut reprocher quelque chose à ce début, c'est de n'être point assez simple; ce luxe d'ornemens, cette profusion de comparaisons, qui sont les seuls défauts de l'auteur, ne conviennent qu'au style poëtique, &

sont déplacés, sur-tout dans un exorde; mais l'auteur en est plus sobre dans le reste du discours; & d'ailleurs les similitudes qu'il employe sont d'ordinaire si justes, si ingénieuses, si nobles, que par ce défaut même il plait, il séduit, il enchante.

» *L'Hôpital* avoit reçu de la nature ces
» avantages décidés que l'on ne peut ni ac-
» quérir, ni perdre : un courage intrépide,
» une droiture invariable, une imagination
» forte, un esprit juste, solide & profond.
» Il reçut de l'éducation tout ce qui peut
» donner à ces rares qualités l'essor, l'é-
» clat & l'étendue .... Envoyé à Toulouse
» pour y suivre dans des écoles célèbres un
» cours d'étude régulier, sa jeunesse distinguée
» par une maturité précoce, étonne ses
» guides, qui trouvent en lui leur modèle.
» Mais bientôt il y reçoit les instructions
» d'un plus grand maître, celles de l'adversité.

» Le fameux connétable *de Bourbon*, dé-
» pouillé de son appanage pour prix de ses
» services, ne put soutenir cet affront, il se
» vengea de l'ingratitude par la révolte. Subor-
» donnant le patriotisme à la reconnoissance,
» le père du jeune *l'Hôpital* sacrifia son sou-
» verain à son bienfaiteur. Le fils est arrêté,
» comme complice de la révolte de son père.
» Mais rassuré par sa conscience contre la
» colère du souverain, il lui oppose cette

» présence d'esprit que rien ne déconcerte, » ce ton de vérité & de franchise qui persuade » sans preuve ; cette fierté de l'innocence » qui ne brave point la justice, mais qui s'en » fait respecter. Loin de paroître ému, c'est » lui qui en impose ; c'est peu de se faire » absoudre, il force ses juges à l'admirer. » Ainsi apprenoit-il alors à lutter contre la » fortune.... un cœur noble augmente de » ressort sous ses coups, semblable à ces » arbres vigoureux qui, croissant sur les hau- » teurs, exposés aux intempéries & aux » orages, n'en deviennent que plus robustes.

» Rejoindre son père au-delà des monts » est le premier usage que *l'Hôpital* fait de » sa liberté... L'Italie jouissoit alors de la » lumière des arts dont la France voyoit » à peine briller l'aurore. Symbole du règne » de la nuit, le croissant de *Mahomet* avoit » mis en fuite les beaux arts, &, pour la » seconde fois, les bords du Tibre deve- » noient leur asyle. Dans le tumulte des » armes, *l'Hôpital* n'est attentif qu'à recueillir » la riche moisson qui l'environne... Une » carrière brillante s'ouvre devant lui ; mais » il dédaigne les faveurs de la fortune. Nom- » mé auditeur de Rote, il s'arrête au premier » pas, & jettant un coup d'œil sévère sur ce » séjour enchanteur, il juge Rome comme » *Caton* l'auroit jugé. Les excès du luxe, la » perte des mœurs, le renversement des » anciennes règles, les crimes de l'ambition, » les perfidies de la politique, les préjugés de

» l'ignorance, tout y blesse ses principes, tout
» y révolte sa vertu. Il ne possède rien. Mais
» son premier besoin est de vivre irrépro-
» chable..... Persuadé qu'il y respire un air
» contagieux, il abandonne l'Italie, enrichi
» de ses trésors sans s'être souillé par ses
» vices...... En entrant dans la capitale (de
» France) il apprend la mort de son unique
» protecteur. Fixant ses yeux errans sur le
» barreau, il y voit un noble asyle contre
» l'indigence, un ministère plus dangereux en-
» core qu'important, que l'orateur ennoblit ou
» dégrade à son gré, & qui égarant le juge,
» s'il ne l'éclaire, est le triomphe de l'élo-
» quence ou son opprobre.

» Une alliance honorable qui l'éleva à la
» magistrature fut le premier fruit de la répu-
» tation qu'il s'étoit acquise dans cette carrière
» périlleuse. Lorsqu'il prit place parmi les
» sénateurs, on crut voir une nouvelle co-
» lonne ajoutée au temple de la justice...
» A le considérer dans l'exercice de ses fonc-
» tions, on croiroit qu'il s'y est dévoué par
» choix & par goût. C'est cependant à la
» philosophie & aux lettres qu'il adresse en
» secret son hommage. Mais toujours ses
» penchans céderont à ses devoirs & tous ses
» momens seront signalés par des sacrifices ».

L'orateur passe rapidement sur les premières époques de la vie de *l'Hôpital.* Sa conduite & ses opérations dans les emplois d'avocat, de conseil-

ler, de maître des requêtes, de président de la chambre des comptes, & même de ſur-intendant des finances, ne doivent faire que la moindre partie de ſon éloge. C'eſt quand on le conſidère à la tête de la magiſtrature, qu'on le voit déployer toute la vigueur de ſon génie. C'eſt auſſi en traitant cette époque, que brillent tous les talens de l'orateur, & qu'il s'eſt élevé à la hauteur de ſon ſujet; je vais vous mettre ſous les yeux ce morceau tout entier, quelque long qu'il ſoit.

» *Medicis*, reine impérieuſe & timide, gé» miſſoit ſous le deſpotiſme de ſes miniſtres, » & ſentoit échapper de ſes mains le timon de » l'état... Pour rétablir ſon pouvoir, il lui » falloit un chancelier, ferme, éclairé, qu'elle » pût oppoſer aux princes lorrains, comme » elle les avoit oppoſés eux-mêmes aux » princes du ſang. Elle choiſit *l'Hôpital*.... » C'eſt avec la plus haute idée de ſa place, » & en même temps avec toutes les qualités » qu'elle exige, que le nouveau chancelier » monte ſur le trône de la juſtice. Une plaie » récente & vive, qui ſe renouvelloit chaque » jour, dégradoit la magiſtrature, & l'on » voyoit les défenſeurs des peuples, devenus » leurs fléaux par la vénalité des offices....

» Exemple mémorable des excès où peut
» conduire la dissipation des finances, ce systême, qui fut digne des temps & des peuples
» les plus barbares, étoit l'ouvrage du père
» des lettres & du restaurateur des lumières!
» Vendre le droit de juger les peuples, étoit
» de toutes les ressources fiscales la plus absurde comme la plus dangereuse. C'étoit
» supposer qu'on peut acheter la probité &
» l'érudition, ou plutôt c'étoit annoncer que
» le gouvernement mettoit la capacité du
» juge au rang des choses indifférentes. A la
» place de ces hommes graves, éclairés &
» vertueux, choisis avec tant de précaution
» par *Louis XII*, on voyoit des hommes nouveaux, de jeunes présomptueux, sans talens,
» sans réputation, envahir les cours supérieures; les uns, pour se faire craindre; les
» autres, pour s'enrichir; plusieurs, pour se
» soustraire aux loix; quelques-uns, pour
» rendre leurs fonctions aussi venales que leurs
» offices. Souvent, dans les plus intègres,
» l'ignorance produisoit tous les effets de la
» mauvaise foi. Les taxes des dépens n'avoient
» point pour règle l'étendue du travail, mais
» l'opulence du plaideur; des hommes puissants tenoient à leurs gages des tribunaux
» entiers, & les agens de la procédure, enhardis par l'exemple, rassurés par l'impunité, mettoient à un prix excessif leurs
» redoutables services, & le vain espoir d'une
» justice que l'on payoit sans l'obtenir.

» L'état des finances, & peut-être la foi-

» blesse du gouvernement ne permettent point
» à *l'Hôpital* de détruire le principe de tant
» d'abus ; mais il le rendra moins actif. Ce
» grand homme ne soutient pas l'idée d'être
» la tête d'un corps avili ; en attaquer les
» vices, lui paroît une dette de son ministère ;
» de là ce zèle brûlant qui tonnoit dans les
» cours souveraines, pour y réveiller le sen-
» timent assoupi; de là ces vérités dures que
» faisoit respecter l'autorité de sa vertu, plus
» impérieuse que celle de sa place. A la sévé-
» rité des reproches, il se hâta de joindre la
» sagesse des règlemens. Désormais les juges
» assujettis à des examens rigoureux, n'eurent
» droit de suffrage qu'à vingt-cinq ans. En
» fixant les honoraires, il mit un frein à l'a-
» vidité, & l'ancienne discipline reçut une
» sanction nouvelle..... Par ses soins infa-
» tigables, l'honneur françois prévalut sur les
» effets de la vénalité, & ce qui ne se trouva
» pas susceptible de réforme, se trouva ba-
» lancé par de solides avantages. En possédant
» des charges héréditaires, on eut à soutenir
» la gloire d'une famille, la réputation de
» ses ayeux. La maison paternelle devient une
» école où le fils peut profiter de l'expérience
» du père. Des juges nés avec des fortunes
» honnêtes furent à couvert des pièges de
» l'indigence & de la tache du soupçon. Peut-
» être se prépara-t-on moins à remplir des
» emplois dont on étoit assuré ; mais la déli-
» catesse des sentimens, le desir de l'estime
» publique suppléerent à la profondeur des

» connoissances. L'esprit de corps, plus puis-
» sant que tous les ressorts de l'autorité,
» s'étant rétabli, il imprima un mouvement
» uniforme à tous les membres de nos sénats.
» Avec quelle surprise dut-on voir le désinté-
» ressement caractériser des compagnies for-
» mées par une opération de finance, & la
» liberté d'acheter les offices, n'être plus
» que le droit de sacrifier au public sa for-
» tune & son repos?

Ce n'étoit pas assez de former des jurisconsultes célèbres, la France avoit sur-tout besoin d'un législateur; elle le trouva dans *l'Hôpital*.

» Qu'il parut différent de ces réformateurs
» praticiens qui ne saisissent rien de grand
» & n'embrassent jamais d'ensemble; qui
» ne cessant d'accabler la justice de ces
» chaînes qu'on appelle formes, & qu'elle
» traîne si lentement à sa suite, multiplient les
» les ressources de la mauvaise cause, égarent
» dans le même dédale le juge, le plaideur &
» la vérité! Qu'il ressemble peu à ces érudits
» qui rampent toujours parmi d'anciennes
» ruines, & transportent les uns dans les
» autres les peuples, les siècles, les climats....
» Cet administrateur de la jurisprudence ro-
» maine, n'en fut jamais l'esclave. Prompt à
» y recourir ou à l'abandonner, selon les
» besoins, il sçut s'élever au-dessus de
» cette source même, qu'il regardoit comme

» ſacrée. . . . . Un de ſes premiers ſoins eſt
» de faciliter au citoyen la défenſe de ſes
» poſſeſſions, en rendant la marche de la
» procédure libre, directe & rapide. Dans
» ſes hautes idées, il avoit conçu le temple
» de la juſtice comme un édifice majeſtueux,
» vaſte, ſans détours, ſans obſcurité, & tel
» enfin que de ſon trône, elle puiſſe obſer-
» ver tous les artifices de l'impoſture. Un
» règlement, qui ſert encore de baſe à la
» diſcipline des tribunaux, fut un des premiers
» fruits de cette profonde ſageſſe.

» Quelquefois la cupidité portoit l'audace
» juſqu'à ſuppoſer des donations; plus ſou-
» vent la ſurpriſe les arrachoit à la foibleſſe.
» *L'Hôpital* aſſujettit ces actes à des forma-
» lités qui donnèrent le temps *de les réfléchir*,
» & les rendirent moins faciles.

» Sous prétexte de léſion & d'erreur, on
» attaquoit les tranſactions les plus ſolem-
» nelles; de là l'inquiétude des acquéreurs,
» la multiplicité des procès, la rareté des
» ventes. Un édit qui confirma tous les
» traités faits librement & ſans fraude ſervit
» de frein à ce déſordre, établit parmi nous
» cette ſage juriſprudence qui tend toujours à
» l'exécution des contrats.

» Les ſubſtitutions, nées de l'eſprit de pro-
» priété & de l'ambition de ſe ſurvivre, fi-
» xèrent ſur-tout les regards du chancelier.
» Conſidérées ſous leur véritable aſpect, elles
» lui parurent en même temps utiles & dan-
» gereuſes; propres à conſerver les poſſeſſions

» dans les familles, & à les enlever au com-
» merce; à prévenir les effets de l'inconduite
» des pères, & à leur ôter l'autorité sur
» leurs enfans; à rendre difficiles des em-
» prunts ruineux, & à frustrer le créancier
» mal instruit; en un mot, à perpétuer des
» noms illustres, & à favoriser des sujets mé-
» prisables. Cette suite infinie de degrés qui se
» perdoient dans l'étendue des siècles, exi-
» geoit sur-tout qu'on lui donnât des bornes;
» le chancelier lui en prescrit. Les substitu-
» tions n'étendront plus leur fil secret au-delà
» de quatre générations, & l'on pourra le
» renouer par des actes nouveaux & authen-
» tiques.

» Dans l'yvresse d'une passion récente,
» des femmes séduites sacrifioient à d'avides
» époux les fruits d'une première union, &
» achetoient l'esclavage au prix de leur for-
» tune. Par l'édit des secondes nôces *l'Hôpital*
» réprime cette générosité inhumaine, &
» ressère dans d'étroites limites ces dons
» sujets au repentir.

» On voyoit des hommes sans mœurs & per-
» dus de dettes dépouiller de jeunes héritiers
» en les attirant dans les pièges du jeu; cette
» ressource leur est enlevée par un édit qui
» déclare les pertes des mineurs sujettes à
» restitution. Mais il falloit sur-tout les pro-
» téger contre la rapacité des tuteurs, qui,
» devenus leurs fléaux, n'exerçoient que pour
» leur ruine un ministère établi pour leur
» défense. A l'avenir une loi pénale con-

» tiendra ces mercenaires, & le péril de » leur propre fortune répondra de leur » fidélité.

» Par une imposture concertée, deux scélérats, vendus à un troisième, pouvoient » réduire à l'indigence un homme opulent. » Le chancelier, trouvant dans la preuve par » écrit un moyen facile & sûr de constater les » créances, ne laisse de force à la preuve » verbale que pour une somme médiocre; » & il regrette de ne pouvoir soustraire l'hon- » neur & la vie du citoyen à ce genre de » témoignage. Aisément le débiteur échap- » poit aux poursuites de son créancier, par » l'abus des procédures ou par des moyens » frauduleux ; un édit sévère rend sa per- » sonne responsable de ses engagemens, en » lui laissant l'option entre la perte de sa li- » berté & la cession de ses biens, qui aver- » tira le public de sa déroute.

» Dans ces temps de désordre, un art fait » pour éclairer les esprits & polir les mœurs, » étoit consacré à nourrir les préjugés, à » fomenter les troubles ; le gouvernement si » long-temps occupé à encourager la presse, » se voit forcé d'en réprimer la licence ; » *l'Hôpital*, renouvellant une loi de son pré- » décesseur, condamne l'imprimerie au joug » de la censure, & les réfractaires à la peine » de mort.

» Quel objet peut échapper à un zèle aussi » actif, à un génie aussi pénétrant? Le com- » merce dont il a senti l'importance, &

» saisi les ressorts, vient réclamer son secours.
» Pour éloigner les payemens, la mauvaise
» foi se jettoit entre les bras de la chicane,
» & combattoit long-temps avant de suc-
» comber ; de là l'interruption de ce mouve-
» ment qui est la vie du commerce ; de là le
» dépérissement de ce crédit qui en est le
» trésor. *L'Hôpital* instruit de l'avantage &
» du danger des formes, sent la nécessité de
» l'en affranchir ; persuadé qu'il doit agir &
» non disputer, il n'hésite point à briser ses
» chaînes, &, par l'établissement de la justice
» consulaire, il lui donne une vigueur qu'il
» ne connoissoit pas encore ».

Dans tout le reste du discours, M. l'abbé *Talbert* est infiniment supérieur à son rival, & c'est dire peu de chose. Mais ici il est supérieur à lui-même, & c'est faire le plus bel éloge de ce morceau. Que l'idée qu'il nous donne du temple de la justice est grande & majestueuse ! Avec quelle éloquence il développe les abus qu'entraînoit la vénalité, du temps de *l'Hôpital !* Avec quelle adresse il rappelle les biens qu'ont préparés à des générations plus heureuses les réglemens que *l'Hôpital* opposa pour digue aux désordres de la vénalité. Il nous représente l'immortel chancelier

el qu'un dieu, du ſein même des maux faiſant éclorre le bien. Comme il ſaiſit l'eſprit & l'enſemble de toutes les loix, de tous les règlemens que publia *l'Hôpital !* Avec quelle ſagacité, quelle profondeur de vues il balance les avantages & les inconvéniens des ſubſtitutions ! Pouvoit-on eſpérer de voir des queſtions arides de juriſprudence diſcutées avec autant de préciſion & de clarté, & embellies de toutes les graces, de tous les charmes de l'éloquence ? Pour traiter avec ſuccès un pareil ſujet, il falloit un homme également exercé dans la juriſprudence & dans l'art oratoire. Je croyois que perſonne n'étoit capable d'y réuſſir, auſſi complettement, qu'un *d'Agueſſeau*, ou un *Séguier*. M. l'abbé *Talbert* m'a fait ſentir mon erreur. Je ſerois curieux de ſavoir quel eſt, dans l'éloge de M. *Remy*, le morceau qu'on a mis en parallèle avec celui-ci.

Juſqu'ici l'orateur n'a montré dans le chancelier *de l'Hôpital* que le légiſlateur ; il préſente dans la ſuite à l'admiration publique, le digne confi-

d..t des r..is, le protect..ur de la paix, l'ami de l'humanité. L'etendue des citatio s précédentes ne me permet pas d'entrer dans les details de ces sous-divisions, où vous trouverez très-bien rapprochées les opérations & les ruses qu'employa le chancelier pour écarter de nos contrées les buchers de l'inquisition & le fléau de la guerre civile. Qand il vit ses efforts inutiles, incapable d'une servitude inutile, trop fier pour ne point prévenir un ordre humiliant, assez généreux pour en épargner la honte à ses maîtres, il se retira en formant des vœux pour sa patrie.

» Sans emplois, il est respecté; sans fortune, il est heureux. Ses vertus mâles & » indépendantes ont échappé aux écueils de » la faveur, & il les sauve encore des écueils » de la disgrace.... Dans la retraite, il ne » porta point la marque de ces chaînes qui » impriment au courtisan l'ineffaçable caractère de la servitude... Des plaisirs simples, » des soins domestiques, des travaux champêtres, occupoient ce grand homme d'état. » Dans ses mains les instrumens de l'agriculture remplaçoient la balance de la justice, » & les champs de Vignay s'énorgueillirent » de leur *Cincinnatus* ».

Parmi les milliers de victimes qui, dans l'affreux massacre de la saint *Barthelemi*, furent immolées à la vengeance plutôt qu'au fanatisme, *l'Hôpital* ne fût pas oublié. Averti de l'arrivée des satellites,

» Il fait ouvrir sa maison, prêt à les recevoir
» avec l'intrépidité de ces sénateurs, qui, à
» l'arrivée des Gaulois, restèrent assis comme
» pour juger les vainqueurs de Rome ».

Cependant on vient lui annoncer son pardon.

» *J'ignorois*, dit-il fièrement, *que j'eusse mé-*
» *rité la mort ou le pardon*, Il vit le trépas
» avec les mêmes yeux que *Coligny*; il l'au-
» roit subi avec la même indifférence ».

Voilà, Monsieur, l'abrégé de cet éloge, composé des paroles même de l'auteur. Vous pouvez à présent juger de son mérite. Il est, j'en conviens, aussi dénué que celui de M. l'abbé *Remy*, de ces grands mouvemens oratoires qui étonnent & ravissent le lecteur. Ce genre d'éloquence est depuis long-temps proscrit à l'académie Françoise : mais une diction pure, élégante, un style clair & harmonieux, un enchaînement naturel des

faits, des réflexions fines, des comparaisons ingénieuses, un morceau très-étendu sur la législation, qui suppose de grandes vues, & un goût exquis, tels sont les titres qui me paroissoient devoir assurer la palme à cet ouvrage. L'auteur cependant s'est vu privé du rameau d'or : mais il en sera bien dédommagé par les suffrages du public, juge en dernier ressort, & qui, très-souvent, annulle les brevets d'immortalité dont le sénat littéraire gratifie ses élèves.

Le préjugé dont j'étois imbu en faveur de M. l'abbé *Talbert* m'a rendu défiant. J'ai redoublé d'attention en lisant son discours, dans la crainte d'être injuste, & voici à-peu-près les seules taches de style qu'on peut lui reprocher.

Page 1re. Cet homme, *né pour des temps de désastres & de ténèbres.* On dit bien qu'un homme est né pour la vertu ou pour les grandes choses ; mais né pour des temps de désastre est louche.

Page 2. *La vase agitée laisse échapper les richesses qu'elle* ENCHAINOIT. Les

paillettes d'or enfouies dans la vase n'y sont pas *enchaînées*.

Page 7. *C'est dans l'adversité que le sage & le scélérat* S'ACCOMPLISSENT.

Page 8. Tour-à-tour on voyoit *l'Hôpital* défricher des *champs épineux* & des *fleurs légères*.

Page 83. *Le commerce des muses avoit émoussé les épines de sa vie publique.* Ce style est précieux. *Laisser* USER *des orages.* Donner le temps de *réfléchir des contracts.* Un *flambeau qui allumé sur les autels, éclaire les tribunaux de sa lueur sinistre*, & LA LANCE *jusques sur le trône. Coligni*, qui seul soutient *au milieu des tempêtes l'édifice de la secte.* Tandis que *l'Hôpital* exerçoit toutes les vertus *au milieu de la conjuration de tous les vices, le nerf de l'ame d'Olivier* s'est *détendu* dans la disgrace. Une brûlante avidité de connoissances qui *étendoit en tout sens la sphère des études de l'Hôpital.* Le *premier effort du duc* d'Albe *fut dirigé contre cette colonne* (l'Hôpital) *affermie par le poids même dont elle est chargée*, & FORTE *sur-tout parce qu'elle est* DROITE. Cette *colonne*

forte parce qu'elle est droite n'a-t-elle pas l'air d'un calembourg?

Voilà presque les seules phrases qu'un goût sévère & pur désavoueroit dans cet éloge. Vous voyez que les fautes de M. l'abbé *Talbert* sont bien moins nombreuses & moins grossières que celles de son vainqueur.

Je croyois, Monsieur, qu'avec des talens aussi distingués, l'auteur dédaigneroit la vile ressource des esprits médiocres, les satyres amères, les déclamations injustes, les assertions téméraires; mais les concours académiques sont malheureusement dégénérés en autant d'assauts de philosophie; & les athlètes qui se présentent au combat font à leurs juges l'injure de croire que la palme est réservée à celui dont l'audace se signalera par de plus grands excès. Ce n'est pas, sans doute, M. l'abbé *Talbert*, qui a eu ce triste avantage; mais il s'en faut bien qu'il soit aussi sage, aussi modéré que *sembloient* le promettre ses connoissances & les dignités ecclésiastiques dont il est revêtu.

Admirateur enthousiaste de son

héros, il entreprend de le laver de la tache qu'imprimoit à sa mémoire le soupçon universellement répandu, qu'il étoit infecté des nouvelles erreurs. Ces efforts inutiles n'auroient rien de blâmable, si l'auteur avoit su mettre des bornes à son zèle; mais il voudroit faire croire que tous ceux qui ont accusé *l'Hôpital* étoient de vils calomniateurs, des *persécuteurs fanatiques*. Il n'épargne pas sur-tout le sage cardinal *de Tournon*. Cependant il me semble que les préjugés contre *l'Hôpital* étoient assez forts pour autoriser les soupçons.

D'abord il me paroît difficile que les deux partis se soient accordés à regarder *l'Hôpital* comme protestant, s'il n'avoit été sincèrement partisan de cette secte. Chacun devoit se faire gloire de revendiquer un homme d'un si grand mérite, & la voix unanime des contemporains me paroît sur un fait de cette nature, devoir l'emporter sur l'opinion d'une douzaine de personnes qui veulent aujourd'hui deviner quels furent les sentimens d'un homme mort depuis deux cent ans.

Ensuite le nuage seul dont le chancelier s'obstinoit à couvrir sa foi, à envelopper ses démarches, devoit encore laisser de fâcheuses impressions. Un homme qui savoit que d'un côté sa croyance étoit suspecte, que de l'autre son autorité étoit du plus grand poids, ne devoit laisser aucun doute, si sa foi étoit bien pure.

D'ailleurs l'épouse, la fille, le gendre de *l'Hôpital* professoient publiquement la doctrine de *Calvin*. M. l'abbé *Talbert*, & ses rivaux, rapportent cette preuve par dérision. Elle me paroît de la plus grande force. Si l'éducation & l'exemple déterminent presque toujours nos opinions, surtout quand leur autorité se trouve jointe à celle de la vérité, il est difficile de croire que le chef respectable de cette famille ait eu une foi différente de celle que professoient sous ses yeux une femme soumise, une fille respectueuse. C'étoit lui, sans doute, qui avoit choisi son gendre; l'auroit-il été chercher parmi les hérétiques, s'il avoit détesté leurs erreurs?

La

Le testament de *l'Hôpital* a fourni encore de terribles inductions aux catholiques, & des sarcasmes aux aspirans à la palme académique. Le chancelier, dit *Bayle*, n'y *fait aucune mention ni de messe, ni de purgatoire, ni de prêtre*, &c. *preuve que son cœur n'étoit pas papiste.* Ce silence est éloquent; mais ce n'est pas tout. Il dit qu'il ne règle rien sur ses funérailles, *parce que les chrétiens ne les ont pas en grande estime**. Où avoit-il puisé ce langage? n'est-ce pas à l'école des sectaires? car les catholiques font le plus grand cas des funérailles & des prières qu'on y fait pour les morts. C'est donc une ironie très-indécente de dire, comme M. l'abbé *Talbert*, que c'est uniquement parce que *l'Hôpital, dans ce testament, ne faisoit aux églises aucune libéralité*, qu'il a été soupçonné d'hérésie.

Une autre déposition bien terrible contre la foi de *l'Hôpital*, c'est la dé-

* Voyez ce testament dans la Bibliothèque choisie de *Colomiès*, pag. 70, ou dans les Mémoires de *Brantome*, additions de M. *Laboureur*.

claration de MM. *Hurault de l'Hôpital* ses petits fils, qui ont attesté qu'il les avoit elevés & instruits avec le plus grand soin dans la religion protestante *.

Si l'on joint à toutes ces preuves la fameuse harangue du colloque de Poissy, que tous les prélats catholiques & le pape *Pie IV* jugèrent hérétique, & qui l'étoit en effet, comme je le dirai plus bas ; si l'on joint encore le règlement fait par ses or-

* Voici ce qu'on lit dans les annales de Spondanus, édition de *la Noue*, ad an. 1573. » Hoc tempore obiit *Hospitalius* magnus » certè doctrinâ ac virtutibus, sed quas fidei » catholicæ post-habitione, ne dicam deser» tione penè totas offuscarit ; cum certum sit, » etiamsi publicam non fecerit calvinismi pro» fessionem, tamen nepotes suos, quos multos » ex filiâ habuit, in eâ educasse ac instituisse, » ipsis-met fatentibus..... Vidimus quoque » ejus testamentum in quo ait *funus & sepul-* » *turam meam & cætera quæ* CHRISTIANIS » *videntur* INANIA *permitto uxori domesticis-* » *que meis.* Inania hæc christianis ! Ita sanè » ejus generis cujus ipse erat. Non autem veris » christianis quos sepulturam & funus ingenti » semper in pretio & desiderio habuisse » constat ».

dres dans l'assemblée de Saint-Germain où le culte des images est proscrit, où l'on décide que *les images, sur-tout celles de la sainte Trinité, sont une innovation contraire à l'écriture sainte, à l'autorité des conciles & des saints peres*; Si l'on se rappelle que, soit au concile de Trente, soit dans tout le cours de son ministère, *l'Hôpital* ne cessa d'appuyer les demandes des calvinistes; si l'on réfléchit que toute la vigueur des loix étoit dirigée contre les catholiques, & qu'il employoit toute son adresse & son crédit à soustraire aux châtimens portés par les loix les protestans auteurs des troubles; si l'on accumule mille autres circonstances que je ne puis développer ici, il est au moins bien difficile de ne pas se sentir porté à quelque mouvement d'indulgence envers ceux qui ont soupçonné la foi du chancelier, dont on disoit à la cour & à la ville, parmi les catholiques & les protestans : *Dieu nous garde de la messe du Chancelier.*

M. l'abbé *Talbert* demande par quelle raison *l'Hôpital* auroit *dissimulé*

ses opinions. C'est *Bayle* & *la Planche* qui vont répondre.

» Il est vrai, dit *Bayle*, qu'il fut contraint » de se servir de détours ; car, s'il eût voulu » s'opposer ouvertement aux desseins de » MM. *de Guise*, il se fût mis hors d'état de » remédier aux confusions de la France. Il » fallut donc qu'il nageât entre deux eaux. » Il lui falloit, dit *la Planche*, user de mer- » veilleux stratagême, sçachant que si une » fois on appréhendoit une telle opinion de » lui, il ne pourroit rien faire qui valût... » Ce néanmoins, il en donnoit entre deux » vertes une meure, &c. »

Voyez cependant avec quelle amertume l'auteur venge la foi de *l'Hôpital*.

» De nouvelles clameurs s'élevent contre » le chancelier. On lui prodigue les im- » putations d'hérésie, d'impiété. *Tournon*, » qui *dégrade ses talens & son caractère*, par un » *zèle persécuteur*, *Tournon* se fait un mérite » d'empoisonner ses discours, de rendre ses » vues odieuses ».

N'êtes-vous pas surpris, Monsieur, de voir outrager ainsi la mémoire d'un prélat également cher à l'état & à la religion. Opposons à cette satyre amère le portrait du cardinal *de Tournon*, tracé par le président *de Thou*,

qui n'étoit pas un *fanatique persécuteur*, que quelques-uns même ont accusé d'être trop favorable aux réformés, dont le jugement par conséquent ne peut pas être suspect. Voici comme il s'exprime, *tome 4*, *page 486*, édition de Londres.

» Au commencement de cette année, » François-Juste *de Tournon*, cardinal, mou- » rut âgé de près de quatre-vingt ans; homme » d'une prudence, d'une habileté pour les » affaires, & d'un amour pour sa patrie pres- » qu'au-dessus de tout ce qu'on peut penser. » *François I* l'avoit mis à la tête des affaires; » après la mort de ce prince, l'envie le fit » chasser de la cour; mais il fut toujours » estimé, considéré, & respecté de tous, » même de ses envieux. On le vit toujours » d'autant plus opposé aux protestans, qu'il » étoit persuadé qu'on ne pouvoit rien chan- » ger ou innover en matière de religion, *sans* » *troubler la paix & la tranquillité de l'état*. » D'ailleurs il étoit TRÈS-ÉLOIGNÉ DE » TOUTES LES FACTIONS qui ont déchiré la » France. Ce qui le rendit si cher à nos rois, » est que pendant plus de trente années d'un » ministère, dont il s'acquitta avec un applau- » dissement général, il n'eut jamais en vue que » le service du roi & le bien des peuples ».

Ce qui m'étonne le plus, c'est que

l'auteur, après avoir calomnié le sage cardinal *de Tournon*, n'a que des éloges à donner à ce *Montluc*, *évêque travesti en ministre*, comme le disoit le connétable *de Montmorenci*.

» *Montluc*, dit-il, osoit seconder le chan-
» celier, & s'exposer *à la calomnie* en affir-
» mant qu'il falloit instruire, édifier les héré-
» tiques, & non les *massacrer* ».

Ainsi voilà le pape *Pie IV*, qui condamna *Montluc* comme hérétique, le voilà, dis-je, déclaré calomniateur par M. l'abbé *Talbert*. On croiroit, à l'entendre, que le seul crime *de Montluc* étoit d'avoir dit qu'il falloit *édifier les hérétiques & non les massacrer*. Cependant on lui en reprochoit d'autres plus graves & plus réels ; c'étoit son mariage avec *Anne Martin ;* c'étoit de prêcher publiquement les maximes & même la doctrine de *Calvin ;* c'étoit d'avoir, dans un discours prononcé à l'assemblée de Fontainebleau, déclamé avec indécence contre les désordres du clergé, auquel seul il attribua tous les maux de l'état, tandis qu'il vanta la douceur, la piété, la

doctrine des huguenots ; c'étoit surtout, dit *Jean Hurault de l'Hôpital* *,
» d'avoir osé, profitant d'une conjoncture qu'il
» croyoit favorable au parti protestant, pré-
» senter à la reine un livre contenant les prin-
» cipaux articles du calvinisme, aussi claire-
» ment expliqués qu'ils le pouvoient être à
» Genève dans les prêches de Jean *Calvin* ».

Aussi *de Thou* dit, que lorsqu'il fut question d'envoyer des ambassadeurs à la reine *Elisabeth*, on choisit *Montluc*, parce que son penchant pour le calvinisme l'avoit *rendu très-agréable à tous les huguenots*.

Maintenant je vous le demande, Monsieur, s'il est quelqu'un qui ait *dégradé ses talens & son caractère*, est ce le cardinal *de Tournon* à qui l'on peut faire ce reproche ? N'est-ce pas plutôt l'orateur, le prêtre, qui par une lâche complaisance & pour flatter des personnes dont il connoît les sentimens s'est fait un jeu de calomnier, d'avilir ceux qui ont servi l'état & la religion & de prostituer son en-

* Voyez l'histoire du calvinisme, par *Maimbourg*, & les additions aux mémoires de *Brantome*, L. 2, c. 5.

cens à des déserteurs de la religion, également deshonorés par leurs mœurs & leurs impiétés.

M. l'abbé *Talbert* trouve fort extraordinaire qu'on n'ait point accordé aux protestans *quelques tempéramens, qu'on ne se soit pas relâché sur la discipline & les cérémonies*. Il feint d'ignorer que les protestans, à l'exemple de tous les hérétiques, ne demandoient l'abolition de ces pratiques extérieures, que pour sapper plus surement les dogmes dont elles étoient la sauve garde. Les ariens protestoient qu'ils ne vouloient que la suppression du seul mot *consubstantiel*, & promettoient de recevoir le fond du dogme, si l'on consentoit à supprimer un mot nouveau qui leur étoit odieux. Le concile de Nicée sentit l'artifice & resta inébranlable. Le concile de Trente, à son exemple, s'est abstenu d'une condescendance inutile, pernicieuse même. Aussi *la rigueur de ses décrets* paroît déplaire à l'orateur académique ; *les réformés traités en rébelles, déclarés hérétiques*, cela lui paroît bien dur, & ce fut, à l'en croire,

la vraie cause des troubles qui agitèrent la France, & qu'on auroit évité si, comme le vouloit *l'Hôpital*, on se fût contenté d'un synode national, *dont les membres plus instruits de nos besoins*, savent mieux s'accommoder aux temps que ces conciles généraux qui sont incapables de mollir à propos, & qui n'entendent rien du tout à pacifier les troubles.

Le colloque de Poissy avoit allarmé tous les prélats de France & les docteurs attachés à la religion; l'Empereur, le roi d'Espagne & le Pape le blâmèrent également. M. l'abbé *Talbert*, qui a des vues politiques plus profondes, juge que ce fut un trait de génie de la part de *l'Hôpital*, & un moyen infaillible de rendre le calme à la France, *si la terreur de Rome n'eût obligé les prélats de retourner à ce concile de Trente* qui gâta tout, *& de terminer cette conférence célèbre, que les catholiques eussent moins censurée, s'ils se fussent souvenus qu'elle avoit accéléré les décisions du concile.* Cette dernière réflexion ne fait pas l'éloge de la dialectique de l'auteur. Si le Pape & le

concile hâtèrent leurs décisions, allarmés par le mal que pourroit produire une dispute suscitée par des protestans habiles, en présence d'un roi enfant, d'une femme timide & foible, d'un chancelier huguenot, seuls juges des controverses ; c'est une raison de plus pour *censurer* cette conférence.

Mais rétablissons les faits malignement altérés par l'orateur ; examinons les motifs, les opérations & les succès de cette assemblée, & voyons ce qu'on doit en penser.

Le colloque de Poissy, malgré les remontrances du cardinal *de Tournon*, qui eut *la sagesse de s'y opposer*, fut *accordé par la reine * aux instances des huguenots.* Ils demandèrent & obtinrent, comme des conditions préliminaires, que les évêques *y assistassent comme parties, & non comme juges*, & que *toutes les controverses fussent décidées par la seule parole de Dieu* **. Conformément à des vues si pures, le

* Voyez le président *Hénault*, cinquième édition, pag. 493.

** Voyez *de Thou*, tom. 4, pag. 82, édition de Londres.

chancelier *de l'Hôpital* fit un discours, que les évêques & le Pape jugèrent hérétique, & qui l'étoit en effet; non content d'avoir calomnié la conduite des prélats catholiques, dont, suivant lui, la rigueur indiscrete FORÇA *Nestorius* & *Arius* à *soutenir leurs erreurs*; il ajoute que c'est par *la parole de Dieu seule qu'il faut décider les controverses*. Il s'y montre plein de mépris pour les conciles généraux, qu'il accuse même d'avoir souvent *répandu des erreurs proscrites dans la suite par des conciles nationaux* *. Voilà le discours que M. l'abbé *Talbert* propose comme un modèle d'orthodoxie & de charité évangélique. Il trouve qu'il n'y avoit *que l'esprit de parti qui pût résister à ce ton paternel*, avec lequel, *l'aigreur* IRONIQUE *du cardinal* de Tournon *lui paroît faire un contraste frappant*. Les historiens rapportent, il est vrai, que le cardinal *de Tournon* indigné de voir le chancelier se faire l'avocat général des protestans, demanda, qu'avant tout, son discours fût

* Lisez ce discours, pag. 85 & 86 de l'histoire du P. *de Thou*, tom. 4.

communiqué aux évêques, & que *l'Hôpital* n'osa donner par écrit la preuve de sa connivence avec les sectaires. Mais aucun historien ne parle de cette aigreur ironique qu'on prête au cardinal. Son caractère n'étoit pas compatible avec le ton ironique en matière si grave.

C'est *l'Hôpital* qu'on peut accuser d'avoir semé dans son discours des ironies sanglantes. Il dit en effet que les docteurs & les évêques *devoient être bien contens d'être juges dans leur propre cause*. Il savoit bien cependant que le contraire avoit été formellement stipulé. Il le supposa même, quand il ajouta, que s'ils jugeoient, *suivant la loi de Dieu, leurs jugemens seroient observés : mais qu'autrement, & s'ils passoient les bornes de la douceur & de la charité, leurs jugemens ne seroient ni respectés ni observés*. N'est-ce pas là une véritable ironie & le persiflage le plus déplacé ?

La suite des conférences répondit à un si beau début. Théodore *de Bèze* y parla avec une licence dont il rougit lui-même. Le cardinal *de Lorraine*

ne s'amusa point à disputer sur des cérémonies & des points de discipline. Il réduisit la question aux deux articles essentiels, l'autorité de l'église & la présence réelle, & promit que les prélats ne se rendroient pas difficiles, si les protestans vouloient reconnoître ces deux articles. De concert avec leur ami *Montluc*, ils dressèrent une formule de foi captieuse, qui fut jugée hérétique par la sorbonne. Ils déclarèrent qu'ils ne signeroient jamais celle qui leur fut présentée, où la présence réelle étoit clairement expliquée. L'assemblée ne pouvoit plus que dégénérer en disputes inutiles, ou en injures réciproques. On fut donc forcé de la dissoudre. Ce ne fut point la *terreur de Rome*, ce fut le peu de succès du colloque, l'obstination des protestans sur l'article essentiel, qui obligea de rompre ces conférences scandaleuses, qu'assurément le concile de Trente étoit bien digne de remplacer.

Les bornes de cette feuille ne me permettent pas de m'étendre davantage sur les autres faits altérés par

pas voulu, même en ce point, lui paroître inférieur. Cependant ses efforts ont été inutiles, & M. l'abbé *Remy* méritoit, à ce titre, la palme qu'il a obtenue.

On ne peut assez gémir sur les abus de ces éloges académiques qui sont dégénérés en autant de satyres, où, sous prétexte de louer un grand homme, on en calomnie vingt autres aussi respectables. Tous les faits y sont altérés, tous les caractères défigurés, tous les portraits infidèles; tous les éloges sont réservés pour ceux qui, par une tolérance cruelle, ou une désertion perfide, ont trahi les intérêts de la religion: le zèle, le courage de ceux qui ont essayé de s'opposer au torrent des nouvelles opinions, n'est reconnu que par des injures & des calomnies. Si la plupart de ces discours n'étoient destinés à mourir en naissant, au milieu des contradictions qui règnent entre les historiens & les candidats académiques, la postérité ne pourroit plus démêler la vérité. On attend, & sans doute on n'attendra pas vainement, de la

ſageſſe de l'académie Françoiſe, qu'elle apporte enfin un remède à des maux auſſi funeſtes aux lettres qu'à la religion. Ce n'eſt pas aſſez qu'elle déclare tous les ans, par l'organe de ſon ſecrétaire, que les ſentimens des *Laureats* ne ſont pas toujours les ſiens. On ſait bien que le panégyriſte de l'abbé *de Saint-Pierre*, qui entraîne preſque tous les ſuffrages, eſt ennemi déclaré des ſatyres & des diatribes philoſophiques ; mais tandis que ſéduite par de prétendues beautés littéraires, cette illuſtre compagnie couronnera des écrits audacieux, les jeunes candidats, qui ne connoiſſent pas, comme moi, la pureté de ſes intentions, croiront lui plaire en imitant la licence des vainqueurs. La défaite ſera pour eux un nouveau motif pour redoubler d'audace. On les verra ſe porter enfin à des excès dont la honte, par un effet de la malignité du public, réjailliroit ſur l'académie elle-même, & terniroit la gloire d'une ſociété faite pour éclairer la nation.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Gabrielle de Paſſy, *parodie de* Gabrielle de Vergy, *en un acte, en proſe, & en vaudevilles. Repréſentée, pour la première fois, par les comédiens ordinaires du Roi, le 30 Août 1777. Prix 1 livre 4 ſols. A Paris, chez la veuve* Ducheſne, *au Temple du Goût.*

LA parodie a fait quelques efforts heureux pour ſe reproduire ſur la ſcène. Il ſeroit bien à ſouhaiter, Monſieur, que ce genre abandonné depuis ſi long-temps, reprît vigueur aujourd'hui. Jamais pièces ne méritèrent davantage d'être livrées au ſarcaſme, que celles dont on nous afflige tous les jours, à la honte du bon ſens & du public. Il ne faut pas croire cependant que ce public ſoit différent de celui qui compoſoit le parterre il y a trente ans; le françois eſt toujours le même; je n'en veux pour preuve

que le ſuccès de la *Bonne Femme*; ſi un auteur avoit le talent de manier le vaudeville avec grace, je ſuis perſuadé qu'on riroit encore, en dépit de cette légion de ſombres *Yongues* qui ſe ſont emparés de tous nos théâtres. Celui de l'opéra comique, conſacré dès ſa naiſſance à la joyeuſe folie, & qui, grace aux lamentations funèbres du *Sylvain*, du *Déſerteur*, &c. penche vers ſon déclin, reprendroit bientôt ſon premier éclat. La malignité du vaudeville réveilleroit le public de la léthargie où le plongent nos drames aſſoupiſſans. Le goût & la raiſon auroient un tribunal folâtre où leurs droits ſeroient vengés gaiement. On n'épargneroit pas les poëmes nouveaux dont on ſurcharge la ſcène lyrique; il ſeroit même facile, avec un peu d'adreſſe, de tracer l'hiſtoire plaiſante de ces guerres excitées & ſoutenues très-ſérieuſement pour des notes, & celle des différens partis qui ſe diviſent, pour la gloire de l'harmonie. On peindroit d'un crayon léger les combats livrés pour *la période muſicale*. Nous verrions, d'un côté, la troupe des

LETTRE VIII.

Gabrielle de Passy, *parodie de* Gabrielle de Vergy, *en un acte, en prose, & en vaudevilles. Représentée, pour la première fois, par les comédiens ordinaires du Roi, le* 30 *Août* 1777. *Prix* 1 *livre* 4 *sols. A Paris, chez la veuve* Duchesne, *au Temple du Goût.*

LA parodie a fait quelques efforts heureux pour se reproduire sur la scène. Il seroit bien à souhaiter, Monsieur, que ce genre abandonné depuis si long-temps, reprît vigueur aujourd'hui. Jamais pièces ne méritèrent davantage d'être livrées au sarcasme, que celles dont on nous afflige tous les jours, à la honte du bon sens & du public. Il ne faut pas croire cependant que ce public soit différent de celui qui composoit le parterre il y a trente ans; le françois est toujours le même; je n'en veux pour preuve

que le ſuccès de la *Bonne Femme ;* ſi un auteur avoit le talent de manier le vaudeville avec grace, je ſuis perſuadé qu'on riroit encore, en dépit de cette légion de ſombres *Yongues* qui ſe ſont emparés de tous nos théâtres. Celui de l'opéra comique, conſacré dès ſa naiſſance à la joyeuſe folie, & qui, grace aux lamentations funèbres du *Sylvain*, du *Déſerteur*, &c. penche vers ſon déclin, reprendroit bientôt ſon premier éclat. La malignité du vaudeville réveilleroit le public de la léthargie où le plongent nos drames aſſoupiſſans. Le goût & la raiſon auroient un tribunal folâtre où leurs droits ſeroient vengés gaiement. On n'épargneroit pas les poëmes nouveaux dont on ſurcharge la ſcène lyrique ; il ſeroit même facile, avec un peu d'adreſſe, de tracer l'hiſtoire plaiſante de ces guerres excitées & ſoutenues très-ſérieuſement pour des notes, & celle des différens partis qui ſe diviſent, pour la gloire de l'harmonie. On peindroit d'un crayon léger les combats livrés pour *la période muſicale.* Nous verrions, d'un côté, la troupe des

boucher à Passy, est l'époux de *Gabrielle*, amante aimée du caporal *Sans-Souci*. La scène est dans la maison de *Coutel*. *Bernic*, son garçon boucher, voit arriver *Fricfrac*, son ami, & qui est soldat dans la compagnie de *Sans-Souci*. Il apprend à *Bernic* la mort de son caporal, qui l'a chargé de porter à *Gabrielle* un billet qu'il lui a écrit dans ses derniers momens. *Fricfrac* demande par hasard à *Bernic* quelle est la profession, la science de son maître. La façon dont *Bernic* répond à cette question est ingénieuse & plaisante. Mon maître. . . . . il est. . . . . anatomiste.

FRICFRAC.

Anatomiste ?

BERNIC.

Oui, il fait à fond l'anatomie, & nous nous amusons à disséquer.

FRICFRAC.

Ah ! ah ! cela me paroît drôle

A Paſſy ? & vous trouvez des gens à diſſéquer ?

BERNIC.

Des gens ? Non, ce n'eſt pas des gens que nous diſſéquons.

FRICFRAC.

Bon ! & quoi donc ?

BERNIC.

Des veaux, des moutons...,

Fricfrac s'informe quel homme eſt ce *Coutel*, de quelle humeur il eſt ordinairement. *Bernic* le lui apprend par ce couplet ſur l'air : *Ton humeur eſt Catherine.*

Lorſqu'il tétoit ſa nourrice
On prétend qu'il la mordoit ;
Pour jeu, pour tout exercice,
A la lutte il excelloit,
Il y faiſoit des miracles,
Et ce brave jouvenceau

N'aimoit de tous nos ſpectacles
Que le combat du taureau.

Ne vous ſemble-t-il pas, Monſieur, que le caractère de ce forcené de *Fayel*, qui, dans la tragédie ne parle que de tuer, d'aſſommer tout le monde, eſt ici ſupérieurement parodié ? La maniére dont *Coutel* s'annonce ſur la ſcène, eſt encore fort riſible par la gravité dont il accompagne ſes réflexions.

COUTEL (*gravement*).

Voici le moment des ſemeſtres.

BERNIC.

Eh bien! tant mieux! nouveaux profits.

COUTEL (*de même*).

Maudit ſemeſtre!

BERNIC.

Comment diable? c'eſt-là ce qui vous chagrine?

COUTEL.

COUTEL (*toujours gravement*)

Pourquoi faut-il qu'il y ait des semestres ?

Je vais découvrir
Des horreurs que je brûle . . & crains d'approfondir.

Apprends que *Sans-Souci* aimoit ma femme, & que ma femme. . . . . . . aimoit *Sans-Souci*.

Il lui confie ensuite le motif de sa jalousie. On surprit, l'année précédente *Sans-Souci* dans la chambre de *Gabrielle*. *Bernic* cache à son maître la mort de son rival. *Gabrielle* survient; elle est triste. *Coutel* lui en demande le sujet; elle ne répond que par un soupir; il se plaint qu'il n'est point aimé. Sa femme répond à ce reproche, qu'elle l'a toujours chéri, choyé, caressé. Belle raison, ma foi ! répond *Coutel*.

Un doux sourire, une caresse même,
Prouvent souvent notre honneur offensé;
Par fois on gronde un époux que l'on aime,
Celui qu'on trompe est toujours caressé.

Ce que *Coutel* dit encore de ſon caractère eſt une excellente épigramme contre les emportemens & la tendreſſe alternative du héros de la tragédie de M. *du Belloy*.

En moins de rien je me mutine,
Je m'appaiſe à propos de rien.
Toute ma rage ſe termine
Par dire que je t'aime bien.
Ah! tu ſçais trop que de mes criſes
Je reviens aſſez bruſquement;
Je commence par des ſottiſes,
Je finis par un compliment.

On ne ſait pas trop quelle eſt une petite *Pierrette* qui chante dans une ou deux ſcènes de cette parodie, & qui ne reparoît plus qu'au dénouement. C'eſt apparemment la diſcrette confidente de *Gabrielle*. *Fricfrac* reparoît & fait à l'épouſe de *Coutel* le récit larmoyant de la mort de ſon maître. Elle tombe évanouie. *Pierrette* lui préſente un flacon. « Me voilà mieux, dit *Gabrielle*, garde ton eau de cologne, » ma chère amie; certain preſſenti- » ment me dit que nous en aurons

» grand besoin au dénouement ». *Sans-Souci* est représenté par *Fricfrac* demandant une plume & de l'encre sur le champ de bataille, & écrivant un billet à son amante. Ce billet, ce sont les vers de *Raoul de Coucy* dans M. *du Belloy*.

GABRIELLE (*lisant*).

» Je meurs, mon ame vit à jamais pour t'aimer ;
» J'arrache au sein des morts sa dépouille mor-
» telle ;
» Ce cœur que pour toi seule elle dut animer.

Nous avions déjà fait sentir le galimathias ridicule de ces vers : « Ah ! » ma chère *Pierrette*, s'écrie *Gabrielle* » en extase, vois comme l'amour » l'animoit encore dans ces derniers » momens ! quel langage passionné ! » Il arrache à la mort son cœur..... » qui est la dépouille de son ame ! Ah » Dieu ! a-t-on jamais exprimé l'a- » mour si amoureusement ?

Fricfrac termine son récit par dire, qu'il a été obligé de lui laisser son cœur. Lamentations de *Gabrielle*. Très-joli couplet sur l'air : *Vive le vin, vive l'amour*.

Ce cœur froid qui ne sent plus rien ;
Je l'aurois posé sur le mien,
Il eût recouvré l'existence ;
Nous aurions sçu tromper l'absence ;
Et nos ennemis seroient charmés ;
Nos cœurs ainsi l'un par l'autre animés
Auroient vécu d'intelligence.

Elle relit le billet : Vous vous ressouvenez de la mal-adresse de *Gabrielle de Vergy*, qui malgré le bruit horrible qui précède toujours son époux, *continue*, contre toute *vraisemblance*, & cela pour nouer la pièce, à lire le fatal billet, afin de se faire surprendre par *Fayel*, qui n'y manque pas ; ce défaut est relevé ici très-finement. « O tonnerre ! un billet, un billet » dans tes mains ! crie *Coutel*. Donne, » épouse coupable... & sur-tout mal-» adroite : j'ai fait assez de bruit en » arrivant pour vous donner le temps » de cacher votre billet ». Il le lit, il entre dans une fureur comique par les conséquences qui en sont la suite. Après avoir juré, tempêté, promis la mort à son épouse, il se précipite à ses pieds, il prend sa main, la baise,

la rebaise, & s'écrie amoureusement: « Tu m'enivres de plaisir, ma tendre » *Gabrielle*. Adieu, je suis plus con» tent & plus heureux qu'un monar» que ». Il reste seul sur la scène avec *Bernic*, qui lui apprend que *Sans-Souci* n'est point mort. Rage, désespoir de *Coutel*; il sort brusquement. *Gabrielle* survient. *Bernic* se demande à lui-même ce qu'elle vient faire. « Mais, belle demande ! ne sais-je pas » que dans cette maison les gens en» trent & sortent sans qu'on sache » pourquoi. Laissons-la; car elle aime » à parler souvent seule, & long» temps ». Enfin *Sans-Souci* paroît en personne; il a de la peine à se faire reconnoître de son amante, qui a l'esprit si troublé, qu'elle ne voit que des *cœurs* autour d'elle. La reconnoissance est filée jusqu'au bout; *Gabrielle* demande des nouvelles de son *cœur* à *Sans-Souci*, qui lui en donne de très-bonnes. Leur entrevue est troublée par l'arrivée soudaine de *Coutel*, qui fond à coups de bâton sur son rival, & le désarme. Il ordonne gravement à ses garçons bouchers

qu'on *saigne Sans-Souci*, il s'est déjà défait de *Fricfrac*. *Sans-Souci* indigné lui propose un défi, les armes à la main, *Coutel* l'accepte ; inquiétudes de *Gabrielle* ; elle a tant de peur de son mari, qu'elle craint que s'il meurt sans lui ôter la vie, il ne la tue après sa mort. *Bernic* vient la rassurer par le récit du combat. Les deux rivaux se portent à merveille. Ils se sont battus au fusil ; *Sans-Souci* a feint de tomber mort, & *Coutel* persuadé qu'il l'a *tué*, annonce cette nouvelle à son épouse, & la fait sortir, comme dans la tragédie, on ne sait trop pourquoi. Quand elle est sortie, *Coutel* se félicite de son triomphe & fait part de sa joie à son confident. Il lui parle ensuite d'un plan qu'il a dans la tête ; il veut faire périr *Gabrielle*, mais la régaler avant sa mort du cœur de *Sans-Souci* ; il se propose de la tuer, quand il aura goûté cette vengeance atroce ; il viendra déchirer *proprement* ses blessures devant elle. *Bernic* se moque de lui & de ses projets. *Coutel*, par un caprice fort plaisant, croit, un instant après, que *Gabrielle* est innocente. —

« Qui vous l'a dit, reprend *Bernic*. — » Ces choses là me viennent tout d'un » coup. — En ce cas, avouez que » vous avez traité un peu durement » ce pauvre *Fricfrac*, qui n'avoit que » faire là. — Oui, il est vrai. — Et » même *Sans-Souci*... — Ma foi oui, » j'en suis fâché; car il y a des inf- » tans où je suis bon-homme ». *Bernic* profite des bonnes dispositions dans lesquelles il croit son maître, pour faire reparoître *Fricfrac* & *Sans-Souci*, & la pièce se termine par un vaudeville, dont le refrain : *Ah! il n'est point de fête, quand le cœur n'en est pas*, est fort heureusement trouvé.

Je vous ai cité, Monsieur, une partie des plaisanteries qui avoient trait aux défauts prodigieux de cette mauvaise tragédie. Je crois qu'elles vous paroîtront piquantes ; les critiques en sont très-justes, & assaisonnées d'une gaité vive & légère. On attribue cet opuscule à un de nos poëtes les plus agréables, connu par des productions charmantes. J'aurois voulu qu'il se fût plus moqué, qu'il n'a fait, de l'horrible dénouement de

Gabrielle. On auroit pu, je crois, trouver un moyen de parodier ce dénouement d'une manière plaisante, sans courir les risques de révolter la délicatesse des spectateurs.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

Prospectus d'un Dictionnaire Universel des Sciences morale, économique, politique & diplomatique, ou Bibliothèque de l'Homme d'Etat & du Citoyen; 30 volumes in-4°. *dont le premier est en vente. Cet ouvrage contient*,

I. Le Droit naturel, ses principes, ses conséquences, & leur application; ce qui comprend toute la science des Droits & des devoirs de l'Homme, considéré comme tel.

II. Le Droit civil, qui règle les affaires particulières des Citoyens entr'eux. On donne une idée juste & précise du Droit civil des Nations anciennes & modernes; mais, dans l'immensité des Loix que présentent

leurs Codes différens, on s'est contenté d'insister sur les plus sages, les plus utiles, les plus dignes d'être adoptées ; on en a développé l'esprit, discuté les effets, examiné jusqu'aux formes, pour en tirer un fonds d'instruction, propre à perfectionner les systêmes actuels de législation.

III. Le droit public, qui traite des Droits & des Devoirs réciproques des Souverains & des Sujets, du Commandement & de l'Obéissance ; de la Souveraineté considérée dans son origine, & les diverses manières de l'acquérir & de la perdre ; de sa nature, des pouvoirs qui la constituent, de la proportion de ces ponvoirs, & de leur action réciproque ; de ses caractères, & de ses fonctions, de ses charges, & de ses prérogatives ; des rapports du Souverain à l'Etat, & de l'Etat au Souverain, sous quelque forme de Gouvernement que ce soit ; des Loix fondamentales de chaque Société politique, *&c.* On y trouve le Droit public d'Allemagne, & tout ce qui concerne la Constitution du Corps Germanique, le Droit public

de France, celui d'Angleterre, d'Espagne, de Portugal, des différentes Républiques & Principautés d'Italie; ceux de la Suisse, celui de la Suède, de la Pologne, de la Prusse, de la Russie, de l'Empire Ottoman, &c. &c.

IV. Tout ce qui concerne la Police intérieure, l'Administration, & les différens Départemens, les Conseils, les Ministres, les Magistrats, les divers Ordres de Citoyens, les Droits des Charges Municipales, & autres, les Fonctions des Compagnies, la Police des Villes & des Campagnes, l'Education civile, ou l'Art de donner des Mœurs aux Peuples, celui de faire régner l'ordre, d'assurer les Propriétés, de maintenir la sureté, de faire fleurir l'Agriculture, & de procurer la plus grande abondance de denrées de toute espèce, de porter la Population à sa juste proportion avec l'étendue des Possessions, & les moyens de subsistance; l'Administration de la Justice civile & criminelle; la distribution des peines & des récompenses, des honneurs & des emplois; les Finances & leur régie, les

-mpôts & leur perception; le Commerce intérieur & extérieur, l'Encouragement aux Sciences qui rendent l'Homme meilleur, & aux Arts qui ajoutent aux agrémens de la vie.

V. Le Droit Ecclésiastique, qui règle les affaires de la Religion. Il traite des Systêmes Religieux, envisagés du côté politique, de la Discipline, en tant qu'elle appartient à l'Administration civile; de l'Autorité Ecclésiastique, resserrée dans ses justes bornes; des Libertés & des Usages des différentes Eglises, &c.

VI. Le Droit des Gens, & généralement tout ce qui regarde la politique extérieure. Le Droit des Gens, unissant les Nations, malgré l'indépendance où elles sont les unes des autres, les gouverne comme une grande République, composée d'autant de Familles qu'il y a de Peuples sur la terre; il donne des Loix à la Guerre même, établit les principes des Traités, ménage les Négociations, règle les Ambassades, ainsi que les fonctions & les privilèges des différens ordres de Ministres publics, &c.

VII. L'Hiſtoire de la Fondation des Empires, de leurs principales révolutions, de leur élévation & de leur décadence; des plus célèbres Conjurations & des autres grands évènemens, qui font époque dans les *Annales* du Monde. L'Hiſtoire eſt la meilleure école de l'Homme d'Etat: elle inſtruit les âges futurs par *les* ſiècles paſſés, & nous rend *maître* de ce qui ſera, par l'expérience de ce qui a été.

VIII. Une Table politique *de chaque* Etat, de ſa Conſtitution, & des altérations qu'elle a ſouffertes; de ſon Adminiſtration, de ſes Richeſſes, de ſon Commerce, de ſa Marine, de ſes Colonies, de ſon Militaire, de ſon Economie ruſtique, de ſa Population, de ſes forces abſolues & relatives, de ſes intérêts; en un mot de ſon exiſtence politique, ſous ſes différens rapports. En comparant les Gouvernemens anciens aux modernes, & ceux-ci entr'eux, en calculant leurs avantages & leurs inconvéniens, on découvre le degré de leur influence ſur le ſort des Peuples, & les moyens

de parvenir au grand but de toute Société civile, la félicité publique.

IX. L'Histoire des Négociations, des Traités de Paix, d'Alliance & de Commerce; les Traités même en entier, depuis la Paix de Westphalie. On s'est borné à cette époque, parce que cette Paix sert de base au Systême politique actuel de l'Europe; cependant on a rappellé les Traités précédens, toutes les fois qu'ils peuvent être utiles dans la discussion des intérêts présens des Puissances.

C'est un vaste Recueil Diplomatique, où le Négociateur trouve, soit en totalité, soit par extrait, les Traités, Conventions, Transactions, Pactes, Concordats, & autres Contrats faits entre les Potentats; les Capitulations Impériales & Royales; les Contrats de Mariage des grands Princes, leurs Testamens, Donations, Renonciations, Protestations; les Erections des grandes Compagnies de Commerce, & en général tous les Titres, de quelque nature qu'ils soient, qui peuvent servir à fonder, établir ou justifier les Droits & les Intérêts des

Princes & des Etats de l'Europe.

X. La Vie abrégée des plus grands Hommes d'Etat, Monarques & Ministres, avec un examen critique de leur Règne, ou de leur Ministère. On y a joint une Notice des Favoris & Favorites, dont le pouvoir a eu une influence marquée sur le sort des Etats.

XI. Des Analyses raisonnées des meilleurs Ouvrages, sur toutes les matières d'Administration, & les opérations du Gouvernement. Ces Analyses, qui complettent cette Bibliothèque, en font un résumé de ce que les plus habiles Politiques ont écrit de plus sensé sur les objets énoncés ci-dessus, & un dépôt précieux de la sagesse de tous les âges.

On peut juger, d'après cet exposé succinct, qu'on a tâché de ne rien omettre de tout ce qu'il importe à l'Homme d'Etat de sçavoir, de tout ce qui peut instruire les Chefs des Nations & leurs Ministres, les Directeurs, Présidens, Conseillers, Assesseurs & Commis des différens Départemens, les Gouverneurs, les Inten-

dans des Provinces, & leurs Subdélégués; les Juges des divers Tribunaux, les Magistrats & Officiers Municipaux, les Gens de Loix; en un mot, tous ceux qui sont employés ou appellés au maniement des affaires publiques, dans quelque charge ou emploi que ce soit, & même tous les Citoyens qui, sans avoir part à l'Administration, aiment à approfondir des objets qui, influant d'une manière directe sur le sort des Hommes réunis en société, les touchent de si près.

Pour former ce Corps de Science politique, le plus complet que l'on puisse souhaiter, dans l'état actuel des Connoissances humaines, il a fallu extraire, analyser, traduire, dépouiller plus de six mille volumes Anglois, François, Allemans, Italiens, *&c.* Mais cette vaste Compilation, fruit d'une lecture immense, commencée il y a plus de quinze ans, par plusieurs Gens de Lettres, & continuée avec autant de choix que d'assiduité, ne fait qu'une partie de l'Ouvrage: l'autre est composée de morceaux neufs, Observations, Discours, Mémoires,

Projets, Dissertations sur des points d'Histoire, de Morale, de Droit, de Législation, de Commerce, de Finance, d'Economie, de Police, *&c.* non-seulement par des Sçavans de profession, mais aussi par des personnes qui, ayant part à l'Administration, ont un titre particulier pour en discuter les matières. Ces discussions, *soit* historiques, économiques, ou *politiques*, sont marquées au coin de l'impartialité la plus inviolable. *Les Rédacteurs de cet Ouvrage ne sont d'aucune* Nation, d'aucune Secte, ni Anglois, ni François, ni Wighs, ni Torys, ni Economistes, ni Anti-Economistes, ni Enthousiastes, ni Frondeurs; ils aiment tous les Hommes, ils haïssent tous les vices; mais ils sçavent compatir à la foiblesse humaine, & ne proposer que le bien possible.

Le manuscrit, entièrement fini, nous permet d'ouvrir une Souscription, aux conditions suivantes.

L'Ouvrage sera composé de 30 vol. *in*-4°. d'environ 700 pages chacun. Le premier volume paroît; &, comme le manuscrit est entièrement fini, les

volumes se succèderont tous les trois mois, ou même plus rapidement. On souscrit dès-à-présent.

On paye 34 liv. argent de France, sçavoir 24 livres de souscription, & 10 livres pour le premier volume. On payera 10 livres en recevant chaque volume suivant, à l'exception des tomes X^e XXe & XXXe, qui seront délivrés *gratis*, aux Souscripteurs.

La Souscription sera ouverte chez *Pankouke*, Libraire, rue de Poitevins, à l'Hôtel de Thou.

Nous rendrons compte, le plutôt possible, du premier volume qui vient de paroître.

La Chûte dangereuse, estampe de dix pouces & demi de haut, sur quinze pouces & demi de large, gravée par M. de Launay, *de l'académie royale de Peinture, d'après le tableau de M.* Meyer. *A Paris chez l'auteur, rue de la Bucherie, près celle des Rats.*

Dans un riant paysage on voit une jeune villageoise d'une figure intéressante, qui vient de tomber de dessus sa monture, qu'un paysan tient par

la bride ; celui-ci craint que l'animal, par ses ruades, ne blesse la jeune fille : c'est ce qui donne le titre à cette estampe. Plus loin un pâtre gardant des bestiaux est témoin de l'accident, & exprime également la surprise & l'inquiétude. Une nappe d'eau d'un côté, de l'autre une masse d'arbres pitoresquement disposés servent à enrichir le premier plan ; le fond est occupé par des taillis & par une chaîne de rochers dans l'éloignement. Le paysage est traité de bon goût, varié avec intelligence ; on remarque dans les personnages & les animaux qui enrichissent cette composition une touche fine, spirituelle, qui contribue beaucoup à rendre ce sujet piquant & agréable.

Cette estampe sert de pendant à une autre du même auteur, qui a pour titre, *le Four à chaux*, & que nous avons annoncé dernièrement.

L'heureuse Fécondité, *estampe de dix pouces de haut sur onze de large, gravée d'après M.* Fragonard, *de l'académie royale de Peinture, par M.* de Launay,

de la même académie. A Paris chez l'auteur, rue de la Bucherie, la porte cochere près celle des Rats. Prix 3 livres.

M. *Fragonard* eſt toujours aſſuré de plaire, quelque ſujet qu'il traite ; les Graces conduiſent ſon pinceau, la Volupté l'accompagne, & la Nature ſemble lui révéler ſon ſecret.

L'on voit ici une mère, jeune & fraîche, entourée de ſes enfans; elle tient l'un dans ſes bras, un autre eſt à ſes pieds, un troiſième ſur le devant joue avec un chien; derrière elle, une jeune fille vient réclamer les careſſes de ſa mère ; le lieu de la ſcène eſt dans un vieux temple groteſquement diſpoſé pour ſervir de retraite à de ſimples villageois; un autel antique, couvert de légumes, tient lieu de table; la fenêtre, placée dans un entre-colonnement, laiſſe appercevoir le père de cette paiſible famille appuyé ſur un âne, auquel un enfant donne à manger. Le moëlleux du pinçeau, la variété des étoffes, le caractère de chaque figure, tout eſt heureuſement rendu dans la gravure de M. *de Launay*, qui a ſçu

conserver également l'effet pitoresque & la magie du clair-obscur qui règne dans cette composition. On voit avec plaisir que cette agréable estampe est dédiée à M. *Cochin*, dont le nom seul fait l'éloge; l'artiste ne pouvoit choisir un *Mécène* plus généralement estimé, ni plus digne de son hommage.

Livres nouveaux.

Œuvres de Bernard Palissy, *revues sur les exemplaires de la Bibliothèque du roi, avec des notes, par MM.* Faujas de Saint-Fond *&* Gobet, *1 volume* in-4°. *de 740 pages. Prix 12 livres broché en carton. A Paris chez* Ruault, *Libraire, rue de la Harpe.*

Je me propose de donner un extrait détaillé des ouvrages de cet homme singulier, qui par la seule force de son génie, sans secours, sans maître, devint l'un des plus savans naturalistes de son siècle. MM. *Faujas de Saint-Fond* & *Gobet* méritent la reconnoissance de tous les savans, pour avoir tiré de l'obscurité un auteur qui doit

attirer l'attention de tous ceux qui veulent approfondir l'Histoire Naturelle.

La Fortification perpendiculaire, ou Essai sur plusieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le quarré, & tous les polygones, de quelque étendue qu'en soient les côtés, en donnant à leur défense une direction perpendiculaire, où l'on trouve des méthodes d'améliorer les places déjà construites. On y trouve aussi des redoutes, des forts, des retranchemens de campagne, d'une construction nouvelle; ouvrage enrichi d'un grand nombre de planches, exécutées par les plus habiles graveurs. Par M. le marquis de Montalembert, *maréchal des camps & armées du roi, lieutenant général des provinces de Saintonge & Angoumois, de l'académie royale des Sciences, & de l'académie Impériale de Pétersbourg, 2 grands volumes* in-4°. *grand papier. A Paris, chez* Philippe-Denis Pierres, *Imprimeur du grand-conseil du roi, rue Saint-Jacques.*

Il faudroit des connoissances plus étendues que les nôtres pour apprécier, par soi-même, tout le mérite de

cet ouvrage. Les témoignages flatteurs de Mgr le duc *de Choiseul* & de M. le maréchal *de Senecterre* en feront mieux l'éloge que tout ce que je pourrois en dire, & le nom seul de M. le marquis *de Montalembert* peut en garantir l'excellence. C'est le fruit de quarante ans d'observations & d'expériences. Tous les militaires que j'ai consultés, font le plus grand cas des nouvelles méthodes de l'auteur. On ne peut s'empêcher de regretter, avec Mgr le duc *de Choiseul*, que M. *de Montalembert* n'ait pas fait au bien de sa patrie le sacrifice de son amour propre, & qu'il ait, par la voie de l'impression, fait part à nos rivaux des secrets qu'il importoit de ne leur pas réveler. L'auteur s'excuse sur ce que son ouvrage n'a pas rapport à la destruction des hommes, & ne concerne que la possession des biens. L'excuse n'est pas suffisante. Il leur apprend toujours à conserver ce qu'ils nous ont enlevé ou peuvent nous enlever encore. Mais du moins, hâtons-nous de profiter les premiers des connoissances que l'auteur nous

ournit, & que le fruit de ses travaux & de ses veilles ne soit pas pour les étrangers. Tous les militaires doivent étudier les principes nouveaux répandus dans cet ouvrage. La beauté & le luxe typographique donnent un nouveau relief à ces volumes. Les caractères, le papier, sont magnifiques, & les planches sont superbement gravées.

Le Chretien fidèle à sa vocation, ou réflexions sur les principaux devoirs du chrétien, distribuées par chaque jour du mois, & utiles pour les retraites; avec le tableau d'un vrai chrétien, composé de passages choisis des SS. docteurs de l'église, nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez Eugène Onfroy, libraire, à l'entrée du quai des Augustins, du côté du Pont Saint-Michel, au lys d'or; petit in-12 de 450 pages.

Ce petit ouvrage est plein d'onction & inspire la piété.

La Marine des anciens peuples, expliquée & considérée par rapport aux lumières qu'on en peut tirer pour perfec-

tionner la marine moderne, avec des figures représentant les vaisseaux de guerre de ces peuples: Par M. le Roy, *de l'académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, professeur & historiographe de l'académie d'Architecture & de l'institut de Bologne. A Paris, chez* Nyon *aîné, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvars; & chez* Stoupe, *Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.*

AVIS.

Le Discours de M. l'Abbé Talbert, dont nous rendons compte, imprimé à Besançon, n'est pas encore parvenu aux libraires de Paris, chez qui nous avons dit qu'il se trouveroit. On annoncera, tant dans cette feuille, que dans le Journal de Paris, le jour précis où ils mettront ce discours en vente.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IX.

Apologie de Shakeſpeare, *traduite de l'anglois de milady* Montagu. *A Paris au grand* Corneille, *rue Saint-Jacques, & chez* Merigot *le jeune, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.*

UNE ſociété de gens de lettres ont entrepris, Monſieur, de donner au public une traduction exacte & complette des œuvres dramatiques de *Shakeſpeare.* Cet ouvrage manquoit à notre littérature, & ſans doute il étoit honteux pour la nation Françoiſe de n'avoir qu'une idée très-imparfaite d'un des plus grands génies qui aient illuſtré la Muſe tragique : mais les traducteurs trop zèlés pour

la gloire du poëte Anglois, se sont répandus en éloges indiscrets qui ont irrité l'amour-propre de M. *de Voltaire*; vous savez, Monsieur, que cet écrivain modeste prétend à la première place daus le genre dramatique; il a regardé comme autant d'affronts pour lui les louanges données à *Shakespeare* : aussi-tôt il a pris la plume pour venger son honneur outragé, & couvrant sa jalousie secrette du prétexte d'un beau zèle pour la gloire de la nation, il a écrit à l'Académie, qu'il étoit odieux que des François prétendissent élever un étranger au-dessus des héros de notre scène, & voulussent enlever à *Corneille* & à *Racine* le sceptre de la tragédie pour le mettre dans les mains d'un poëte grossier & barbare, dont les pièces sont autant de farces monstrueuses, indignes d'être représentées sur un théâtre régulier & d'amuser une nation cultivée & polie : on ne soupçonnera pas sans doute M. *de Voltaire* de prendre un intérêt bien vif à la gloire de *Corneille* & de *Racine*, du premier sur-tout, dont il a commenté les ou-

vrages avec tant de malignité, & il n'est pas difficile d'entrevoir quel est le véritable motif de ses déclamations : peut-être aussi n'étoit-il pas bien aise qu'on fît connoître en France un poëte qu'il a mis à contribution, & qu'on découvrît au grand jour les ténébreux larcins dont il s'est fait honneur sur notre théâtre. Quoi qu'il en soit les Anglois ont été indignés de l'outrage fait à un écrivain pour lequel ils ont une espèce de vénération, & à qui ils ne donnent point d'autre épithète que celle de *divin*.

Milady *Montagu* s'est chargée de répondre aux invectives de M. *de Voltaire*, & par représailles elle n'a point épargné les tragiques François, particulièrement le grand *Corneille*; mais ses critiques sont plus honnêtes, plus modérées, & sur-tout bien moins superficielles que celles de M. *de Voltaire*. Elle n'a pas prétendu faire passer un bon mot pour une raison, ni une épigramme pour un argument : elle n'a point cherché par des plaisanteries frivoles à mettre les rieurs de son côté, c'est par un examen pro-

fond & réfléchi de la nature du drame, c'est par une comparaison suivie & motivée entre *Shakespeare* & *Corneille*, qu'elle a voulu répondre aux sarcasmes de son adversaire. Les principes qu'elle pose sont presque toujours justes & lumineux. Il est vrai qu'elle en tire souvent des conséquences beaucoup trop dures pour nos auteurs : elle n'a pu s'élever au-dessus du préjugé national, & l'on remarque dans ses jugemens une partialité évidente en faveur du tragique Anglois ; mais réduisant à leur juste valeur certaines exagérations, on trouvera dans son ouvrage de grandes vues sur la poësie dramatique, qui peuvent contribuer beaucoup à la perfection de l'art.

L'auteur examine d'abord quelle est l'essence & l'objet du drame : la tragédie & l'épopée ne sont que des imitations ; mais ces deux genres de poësie diffèrent essentiellement entre eux par la manière dont ils imitent les actions des hommes. La narration est le moyen qu'employe l'épopée ; mais la tragédie nous présente l'ac-

tion même qu'elle veut imiter : dans l'épopée, c'eſt le poëte qui parle ; dans la tragédie on ne doit entendre que les perſonnages : tous les ornemens de la poëſie, toutes les graces du ſtyle doivent embellir le récit épique ; le langage du cœur & des paſſions, le ton de la nature & de la vérité conviennent à l'action tragique. Ces deux poëmes ont un but moral qui eſt à-peu-près le même : mais les moyens que la tragédie met en œuvre pour y parvenir, ſont bien plus efficaces : elle donne à l'ame des ſecouſſes bien plus violentes. La narration eſt un reſſort trop foible pour émouvoir les eſprits ; au lieu que l'imitation tragique, quand elle eſt parfaite, excite juſqu'à un certain point, dans les ſpectateurs, les mêmes paſſions & les mêmes affections que ſi l'action repréſentée étoit réelle. Ces principes, dont on ne peut conteſter la vérité, amènent des conſéquences terribles contre le théâtre François : s'il n'y a point de tragédies ſans action, que faut-il penſer de la plupart des pièces les plus admirées en Fran-

ce, qui, de l'aveu de M. *de Voltaire* lui-même, ſont plutôt des converſations éloquentes que les repréſentations d'une action? Si l'objet de la tragédie eſt d'exciter la terreur & la pitié, que faut-il penſer de ces déclamations ampoulées du théâtre François, qui découvrent ſans ceſſe le poëte, de ces vaines amplifications de rhétorique qui affoibliſſent & énervent l'eſprit du drame, & lui ôtent toute l'influence qu'il devoit avoir ſur l'ame? Les François qui péchent dans la partie la plus eſſentielle de l'art, ont-ils droit de prétendre à la ſupériorité dans le genre dramatique? peuvent-ils exiger qu'on rende hommage au clinquant & aux ornemens frivoles qu'ils ont ſubſtitués aux beautés ſolides & réelles du drame?

« Que diroient les anciens, qui ne » permettoient pas même aux ſons » inarticulés de la muſique de pren» dre des tours capables d'amollir » l'ame, s'ils voyoient aujourd'hui ce » même théâtre d'où ſortoient les pré» ceptes qui réveilloient le magiſtrat, » animoient le guerrier & *amélioroient*

» le citoyen, donner aujourd'hui des
» leçons d'amour, s'ils voyoient l'art
» dramatique renoncer à exciter les
» passions par la compassion & la
» terreur, s'occuper d'une fausse dé-
» licatesse qui le dépouille de sa force
» & le détourne de son but pour sou-
» pirer les vers efféminés de l'élégie
» ou de l'églogue....... Laissons nos
» voisins tenir toujours leur lyre mon-
» tée sur le ton langoureux, mais
» gardons-nous d'aller jamais, à leur
» exemple, enchaîner, énerver la
» noble puissance de la muse britan-
» nique, & l'énergie d'une langue
» propre à exprimer des sentimens
» plus sublimes. Les yeux crevés &
» sanglans d'*Œdipe* sont, sans doute,
» des objets trop horribles pour être
» exposés à la vue du spectateur;
» mais *Thésée*, au milieu de la peste
» & de la famine, adorant les beaux
» yeux de la princesse *Dircé*, est un
» objet aussi choquant & bien plus
» ridicule.... M. *de Voltaire* a tâché
» de convaincre ses compatriotes que
» la méthaphysique de l'amour & les
» sophismes des politiques ne con-

» viennent pas au théâtre ; mais lui-
» même, il n'a pas osé y introduire
» l'histoire d'*Œdipe* sans une intrigue
» amoureuse, & *Philoctete*, compa-
» gnon d'*Hercule*, y paroît soupirant
» pour les charmes surannés de *Jocaste*.
On peut bien dire avec elle :

D'un lien si charmant le soin tendre & timide
Ne dut point occuper le successeur d'*Alcide*.

Nous sommes obligés de convenir qu'il y a quelque vérité dans les reproches que l'auteur nous fait de ne pas mettre assez d'action dans nos drames, & d'avilir, par des intrigues galantes, la grandeur & la majesté de la tragédie ; mais il eût dû ajouter que les poëtes Anglois, & spécialement *Shakespeare*, ont coutume d'entasser, sans ordre & sans liaison, une foule d'incidens, plus propres à distraire l'esprit du spectateur, qu'à renforcer l'intérêt principal ; qu'ils font communément un mélange absurde & barbare du tragique avec le comique, du sublime avec le bouffon. En compensant ainsi les défauts des deux théâtres, on trouvera

que s'il y a quelquefois des scènes vuides dans les pièces françoises, la confusion qui règne dans les pièces angloises est encore plus défectueuse & plus contraire aux vrais principes de l'art; que si la tragédie est quelquefois défigurée sur notre théâtre par un amour romanesque, elle est bien plus dégradée sur les théâtres anglois par de basses plaisanteries & des farces grossières. J'avoue que les tragédies françoises ne sont pas ordinairement aussi terribles ni aussi pathétiques que les tragédies angloises; la différence des mœurs en est la principale cause. Nous pourrions reprocher aux Anglois avec autant de raison l'atrocité révoltante de leurs spectacles; les gibets, les exécutions, les meurtres qu'ils aiment à voir sur la scène, ne nous inspireroient que de l'horreur; nous n'avons pas besoin de ces catastrophes affreuses, pour éprouver la terreur & la pitié. Il est dans cette partie un excès à éviter. On sçait les terribles effets que produisirent autrefois les Euménides *d'Eschyle*, qui firent

accoucher des femmes & mirent en fuite tous les spectateurs épouvantés. Je ne sçais cependant si nos mœurs & notre goût ne commencent pas à changer à cet égard ; le succès du cinquième acte de *Gabrielle de Vergy* semble annoncer que les Anglois n'auront bientôt plus à nous reprocher que nos pièces ne sont pas assez tragiques.

Le défenseur de *Shakespeare* n'est pas moins injuste, lorsqu'il *accuse* nos poëtes d'affoiblir & de *défigurer* les caractères qu'ils exposent sur le théâtre. Selon lui *Corneille* n'a pas connu la dignité romaine, & n'a pas sçu rendre avec vérité les sentimens de ces fiers républicains. Il est vrai que cet illustre tragique les a fait parler quelquefois avec un peu d'enflure ; mais ce défaut léger, doit-il empêcher qu'on ne rende justice aux traits mâles & vigoureux dont il a peint *Emilie*, *Auguste*, les *Horaces*, *Cesar*, *Cornélie*, &c.? Cette emphase qu'on lui reproche n'est peut-être pas aussi vicieuse dans une tragédie que le langage bas, trivial & bouffon

que *Shakeſpeare* met quelquefois dans la bouche de *Caſca*, de *Caſſius*, & de *Ceſar* lui-même. On pourroit, avec plus de raiſon, faire un crime à *Racine* d'avoir quelquefois traveſti les héros étrangers en courtiſans françois. *Bajazet*, *Britannicus*, *Xipharès*, *Hyppolite*, *Achille* même, ont *l'air & l'eſprit françois*; mais *Néron*, *Burrhus*, *Mithridate*, *Joad*, ſont des caractères tracés avec la plus grande vérité. Il eſt aſſez étonnant que l'auteur à qui les tragédies de *Racine* offroient un aſſez beau champ pour exercer ſa critique, ait choiſi préciſément le caractère d'*Ulyſſe* dans *Iphigénie*; il prétend que dans cette pièce, » il ne paroît ſur le théâtre autre choſe » d'*Ulyſſe* que ſon nom, & il en » apporte pour preuve ces paroles » qu'il dit à *Agamemnon* :

Je ſuis prêt de pleurer.

Paroles, ſelon lui, peu convenables au caractère d'un homme » froid, » prudent, ſourd à la pitié, aveugle » à la beauté, & qui ne peut être » touché que par la conſidération du

» bien public ». L'erreur de miladi *Montagu* eſt inconcevable, il faut qu'elle n'ait pas entendu le ſens du paſſage qu'elle cite : en effet, lorſqu'*Ulyſſe* dit à *Agamemnon qu'il eſt prêt de pleurer*, ce n'eſt pas qu'il ſoit attendri ſur le ſort d'*Iphigénie* ; c'eſt une ruſe éloquente qu'il met en œuvre pour déterminer ſon père à la ſacrifier. Il feint de partager la douleur d'*Agamemnon*, afin de s'inſinuer dans ſon eſprit, & de donner par là plus de poids à ſes conſeils. Avec quelle adreſſe ne ſe hâte-t il pas d'écarter l'image douloureuſe de la mort d'*Iphigénie* pour faire enviſager au père l'honneur dont il va ſe couvrir par ce ſacrifice.

En relevant les fautes des tragiques François, l'apologiſte de *Shakeſpeare* a ſoin de citer quelques traits de ſon auteur qui puiſſent ſervir d'exemple des qualités contraires. Pour faire voir combien le poëte Anglois eſt heureux à trouver des expreſſions & des ſentimens qui peignent au naturel la ſituation de ſes perſonnages, il rapporte un paſſage de la tragédie

du Roi *Lear*, dans lequel ce malheureux prince, trahi par sa fille, s'écrie: » Puisse-t-elle sentir combien la dou» leur d'avoir un enfant ingrat est plus » tranchante que la dent du serpent ». Il fait remarquer avec quelle énergie *Macbeth*, après avoir assassiné le roi *Duncan*, exprime ses remords dans le récit qu'il fait à sa femme, lorsque parlant des pages couchés auprès du roi, il dit: » l'un s'écrioit, *que le ciel* » *nous protège; ainsi soit-il*, répondoit » l'autre, dès qu'ils m'eurent vu avec » ces mains de bourreau, prêtant » l'oreille au cri de leur terreur; & » moi, je ne pouvois pas dire, *ainsi* » *soit-il*, quand ils s'écrioient *que le* » *ciel nous protège* ». Il me semble qu'on pouvoit mieux choisir ces exemples. Les traits cités, le dernier sur-tout, ne sont pas de nature à faire une grande impression sur des lecteurs François.

Après ce coup-d'œil général sur le caractère & l'objet de la tragédie, l'auteur entre dans un plus grand détail, & d'abord il examine les drames de *Shakespeare* qu'on appelle *historiques*,

parce qu'il a puisé les sujets dans les chroniques Angloises. Ce grand poëte a très-bien vu que des faits tirés de l'histoire de sa nation intéresseroient bien plus les spectateurs que des évènemens étrangers ; il seroit à souhaiter que son exemple fût suivi en France, & que notre fausse délicatesse ne privât point la scène d'un grand nombre de sujets plus intéressans & plus instructifs pour nous que ceux que nos poëtes inventent ou qu'ils vont chercher dans les histoires des autres nations.

On admire, avec raison, la force & l'énergie avec laquelle *Shakespeare* a peint les mœurs & les caractères différens des personnages qu'il fait agir, la sagacité avec laquelle il a pénétré les mystères les plus profonds de la politique, découvert les motifs cachés & les ressorts du gouvernement, quoiqu'il n'eût point d'autre guide & d'autre secours qu'un amas d'annales informes, entassées sans méthode & sans ordre, & chargées d'anecdotes triviales. Son panégyriste rapporte plusieurs endroits de ses drames historiques, que vous

lirez avec plaisir, je me contente de vous citer un des plus remarquables, dont voici le sujet. Le duc de *Glocester*, depuis roi d'Angleterre, sous le nom de *Richard-le-Bossu*, étoit extrêmement difforme. On disoit qu'il étoit né avec des dents, & les anciennes chroniques rapportoient les circonstances extraordinaires de son enfance, comme autant de présages des crimes atroces dont il devoit un jour se rendre coupable. *Shakespeare* avec une tournure d'esprit plus philosophique, regarde comme une cause de la férocité de son caractère & de son ambition démesurée, cette difformité qui le rendoit peu propre aux plaisirs les plus doux de la société. Voici comme il le fait parler. « Eh bien, suppose qu'il n'y a point de royaume » pour *Richard*, quel autre plaisir le » monde peut-il lui fournir? Je placerai mon ciel dans le sein d'une » femme, j'ornerai mon corps de » brillantes parures, & je séduirai » les femmes par mes paroles & mes » regards. Oh! misérable pensée, & » moins vraisemblable que de gagner

» vingt couronnes dorées. L'amour
» me renia dans le ſein de ma mère,
» & pour que je n'euſſe aucune part
» à ſes douces loix, il corrompit par
» quelque préſent la farouche na-
» ture, l'engagea à rétrécir mon bras
» comme un arbuſte deſſéché, à poſer
» une montagne odieuſe ſur mon dos,
» où la difformité aſſiſe inſulte à mon
» corps, à mouler mes jambes d'une
» grandeur inégale, & à détruire la
» proportion dans toutes les parties,
» toute ma perſonne eſt un cahos;
» je ſuis comme le petit mal léché
» d'un ours qui ne porte aucune reſ-
» ſemblance de ſa mère; & ſuis-je
» donc un homme fait pour être
» aimé? Oh erreur monſtrueuſe d'en-
» tretenir une pareille idée! Eh bien
» puiſque le monde ne m'offre aucune
» ſatisfaction que celle de commander,
» de réprimer & d'exercer une domi-
» nation ſur ceux qui ne ſont pas
» défigurés comme moi, *je mettrai*
» ma félicité à ſonger à la couronne,
» & à regarder, tant que je *vivrai*,
» ce monde comme un enfer, juſqu'à
» ce que le tronc difforme qui *porte*

» cette tête ſoit entouré d'une cou- » ronne glorieuſe ».

L'auteur inſiſte particulièrement ſur le talent merveilleux qu'avoit *Shakeſpeare* pour peindre au naturel les mœurs des perſonnages qu'il fait agir; mais c'eſt en vain qu'il s'efforce d'excuſer la groſſièreté & la baſſeſſe des traits qu'il employe. Ce n'eſt pas aſſez, dans la tragédie, qu'un caractère ſoit naturel & vrai, il faut encore qu'il ſoit noble: de même que dans un tableau d'hiſtoire il ne ſuffit pas que les figures ſoient peintes d'après nature; il faut que dans les attitudes & dans les airs de tête on y remarque une imitation de la belle nature relevée & annoblie par l'imagination du peintre: les tableaux de *Michel Ange*, de *Caravage*, ſont d'une vérité frappante; mais on eſt juſtement révolté de l'air ignoble & bas qu'il donne à ſes perſonnages. *Jeſus-Chriſt* y eſt repréſenté ſous les traits d'un artiſan groſſier; la Vierge reſſemble à une femme du peuple: il en eſt de même de *Shakeſpeare*; les ſentimens qu'il prête à ſes héros ſont toujours dans la na-

ture & dans la vérité, mais ſouvent fort au-deſſous de la dignité tragique : il leur met dans la bouche un langage tantôt ridiculement ampoulé, tantôt comique & trivial, qui les dégrade aux yeux d'un ſpectateur délicat.

Vous ſerez ſans doute ſurpris, Monſieur, qu'on oſe ſoutenir que *Corneille* eſt fort inférieur à *Shakeſpeare* dans l'art de conduire une intrigue & de diſpoſer des incidens : le poëte François a prouvé dans les examens de ſes tragédies qu'il connoiſſoit à fond tous les ſecrets de l'art dramatique, au lieu que le tragique Anglois ignoroit abſolument les règles du théâtre. Cependant milady *Montagu* prétend démontrer que *Shakeſpeare*, dans ſes drames hiſtoriques, prépare & arrange les évènemens avec plus d'art que *Corneille*, & pour appuyer ſon ſentiment elle cite la tragédie d'*Othon*, dont l'intrigue lui paroît très-foible & très-défectueuſe : il eſt bien injuſte de vouloir décider du mérite de *Corneille* ſur un de ſes plus mauvais ouvrages ; mais quand on admettroit l'exemple qu'elle rapporte, il n'en ſeroit pas

moins vrai que la tragédie d'*Othon*, malgré ses défauts, est un chef-d'œuvre de regularité en comparaison des pièces les plus sages de *Shakespeare*. En effet, on n'apperçoit dans ces dernières aucun plan, aucun art dans la disposition du sujet, aucune liaison entre les scènes: & le poëte ne fait communément autre chose que mettre en dialogue les évènemens que l'histoire lui présente: son panégyriste en convient lui-même dans un autre endroit, où il est dit que *Shakespeare*, en suivant scrupuleusement les chroniques de son temps, a embarrassé ses drames d'un trop grand nombre de personnages & d'évènemens. « L'action tumultueuse de ses » pièces les rendoit recommandables » à une assemblée grossière & ignorante, qui, comme il le dit lui-» même, aimoit le bruit des boucliers. » Sa pauvreté & l'état vil du théâtre » qui n'étoit pas fréquenté alors par » des personnes de distinction, l'obli-» geoient à cette complaisance, & » malheureusement son esprit brut » n'avoit été poli par aucune des » règles de l'art, ni instruit par la lec-

» ture de drames réguliers & bien
» conduits ». Dans un autre endroit
il avoue que M. *de Voltaire* a eu quelque raison de dire que les intrigues des pièces de *Shakeſpeare* ſont auſſi extravagantes que celle du *Clitandre* de *Corneille*, & il ſe contente d'obſerver que ces intrigues, quoique beaucoup trop chargées, ne le ſont cependant pas au point d'être inintelligibles.

Un des défauts de *Shakeſpeare* qui annonce le plus la barbarie du ſiècle où il a écrit, eſt l'uſage qu'il a fait dans ſes tragédies des revenans, des lutins, des ſorciers, des fées, & de tous les preſtiges de la magie : l'auteur bien loin de paſſer condamnation ſur cet article, regarde tous ces êtres fantaſtiques comme les plus beaux ornemens des drames de *Shakeſpeare*, & comme les preuves les plus éclatantes de ſon génie. Peu s'en faut qu'il ne mette ces fictions abſurdes & groſſières au-deſſus des fables charmantes, qui embelliſſent les poëmes d'*Homère*; il a même fait une diſſertation exprès pour développer avec quel art *Shakeſ-*

peare a mis en œuvre ces contes populaires pour augmenter l'intérêt de ses pièces : ce qu'il dit de plus sensé sur cette matière, se réduit à ce raisonnement. La fiction est l'ame de la poësie ; la religion des Grecs fournissoit aux poëtes une moisson abondante de fables propres à frapper vivement l'imagination des lecteurs. *Shakespeare* privé de ce secours a substitué à l'ancienne mythologie les superstitions accréditées de son temps. C'est ainsi que le *Tasse* & *l'Arioste* ont recours aux merveilles des magiciens & des enchanteurs pour embellir leurs poëmes. Cette apologie ne me paroît pas bien solide.

L'auteur n'a pas su distinguer la poësie épique d'avec la poësie dramatique, & les différentes espèces de fictions qui conviennent à ces deux genres. Le merveilleux est essentiel à l'épopée, on y peut admettre toutes les fables populaires, qui produiront toujours un bon effet lorsqu'elles seront embellies des charmes de la poësie. On n'exige pas du poëte épique une vraisemblance si exacte & si scru-

puleuſe, il peut ſe livrer aux tranſports de ſon imagination, & pourvu que ſes menſonges ſoient agréables, & ne choquent point trop les idées communes, on ſe prête aiſément à l'illuſion ; mais la nature & la vérité ſont l'eſſence du drame. La ſeule fiction qui ſoit permiſe dans ce poëme eſt celle qui conſiſte à imaginer des événemens plus intéreſſans & auſſi vraiſemblables que ceux qu'on lit dans l'hiſtoire : le jeu des paſſions humaines y doit tenir la place du merveilleux. Il faut qu'on y voye des hommes agir & parler d'une manière convenable à leur ſituation, mais tous les agens ſurnaturels, tous les êtres fantaſtiques doivent être ſévérement bannis d'un genre d'imitation, qui a pour but de préſenter une image fidèle de la vie humaine. Dans la Grèce même, dans le pays des fables & des ſuperſtitions de toute eſpèce, les poëtes dramatiques, qui dans tout le reſte, affectoient de prendre *Homère* pour leur modéle, ont été très-ſobres & très-réſervés ſur le merveilleux & ſur les fictions. Je ne parle point

d'*Eſchyle* dont les ouvrages annoncent l'enfance de l'art, & qui n'avoit pas encore approfondi la véritable nature du drame ; mais *Sophocle* & *Euripide* qui ont perfectionné l'art, paroiſſent avoir ſenti que la tragédie, bien différente de l'épopée, ne devoit marcher & ſe ſoutenir que par des moyens naturels. Si quelquefois ils ont recours à une divinité pour dénouer l'intrigue, ce n'eſt que dans les occaſions extraordinaires, & le judicieux *Horace* blamoit l'uſage trop fréquent de ces dénouemens à machines.

Nec Deus interſit niſi dignus vindice nodus.

Lorſque les tragiques Grecs introduiſent leurs dieux ſur la ſcène, ce qui eſt rare, ils les font paroître avec la grandeur & la majeſté qui convient à leur nature & à la dignité, de la tragédie : cependant ces endroits ſont ceux que nous eſtimons le moins, & qui ſont en effet le moins eſtimables. Quant à la magie & aux ſortilèges, quoiqu'ils fuſſent alors auſſi en vogue que du temps de *Shakeſpeare*, il n'en eſt point fait mention dans les

tragédies Grecques, si ce n'est dans *Médée*; mais les passions violentes dont elle est agitée, sont bien plus tragiques & font une impression bien plus vive que la robbe enchantée qu'elle envoie à *Creüse*. *Tiresias* dans *Œdipe* & dans *Antigone* n'est point présenté comme un sorcier, c'est un homme inspiré des dieux, dont les paroles sont autant d'oracles, & dont le caractère inspire une sorte de vénération religieuse. On ne doit donc point faire un mérite à *Shakespeare* d'avoir rempli ses pièces de génies, de sorciers & de fées, & quand même on avoueroit que de pareilles fictions étoient intéressantes dans un temps où l'on étoit persuadé de l'existence de tous ces êtres, il n'en seroit pas moins vrai que, dans un siècle éclairé, des tragédies, où l'on fait usage de ces moyens absurdes, doivent paroître ridicules & extravagantes. Ce qui sembloit autrefois si terrible à des esprits grossiers & crédules, doit faire rire aujourd'hui des hommes sensés. Je doute qu'au théâtre François on éprouvât cette *terreur sans bornes* dont l'ame

l'ame des Anglois est remplie, si l'on en croit l'auteur, lorsque *Macbeth* dit aux sorciers de la forêt : « Qu'est-ce » donc, sorcières cachées, méchantes » & nocturnes, qu'est-ce que vous » faites », & que les sorcières répondent : « une action sans nom ».

Quoiqu'un lecteur judicieux ne puisse pas ratifier les éloges donnés à *Shakespeare* sur l'usage qu'il a fait dans ses tragédies des superstitions populaires, on trouvera cependant dans la dissertation sur les êtres surnaturels des réflexions fort sensées ; l'auteur y fait très-bien sentir tout l'avantage que la poësie peut retirer de ces fictions ; & si l'on applique au poëme épique ce qu'il dit du drame, on ne pourra qu'applaudir à la justesse de ses idées. Ses observations sur la tragédie de *Macbeth* sont remplies de goût ; il y développe très-bien l'art avec lequel *Shakespeare* a peint son caractère principal : mais le morceau le plus important de tout cet ouvrage, est la comparaison du *Cinna* de *Corneille* avec le *Jules César* de *Shakespeare*. M. *de Voltaire*, dans

ses commentaires sur *Corneille*, avoit déjà eu le même dessein. A la fin de ses remarques sur *Cinna* il a donné une traduction des trois premiers actes du *Jules Cesar*, afin de mettre le lecteur à portée de comparer les pensées, le style & le jugement de *Shakespeare*, avec les pensées, le style & le jugement de *Corneille*. Quoiqu'il dise que c'est aux lecteurs de *toutes* les nations à prononcer entre ces deux grands hommes, & qu'un Anglois ou un François seroient *suspects* de partialité ; il insinue cependant assez ouvertement que *Corneille* est bien supérieur au rival qu'on lui oppose. On se doute bien que l'auteur Anglois n'est pas de cet avis, & le résultat de la comparaison qu'il établit entre les deux poëtes est, que le tragique Anglois l'emporte de beaucoup sur le François. Il commence par relever les bévues énormes dont fourmille la traduction de M. *de Voltaire*. Le commentateur de *Corneille* s'étoit flatté d'avoir traduit *Shakespeare* avec l'exactitude la plus scrupuleuse. » La traduction qu'on

» donne ici, dit-il, est la plus fidelle,
» & même la seule fidelle qu'on ait
» jamais faite en notre langue d'un
» poëte ancien ou étranger. On a mis
» en prose ce qui est en prose dans la
» tragédie de *Shakespéare*; on a rendu
» en vers blancs ce qui est en vers
» blancs, & presque toujours vers
» pour vers. Ce qui est familier &
» bas est traduit avec familiarité &
» avec bassesse. On a tâché de s'é-
» lever avec l'auteur quand il s'élève,
» & lorsqu'il est enflé ou guindé, on
» a eu soin de ne l'être ni plus ni
» moins que lui ».

Qui ne croiroit, d'après cet exposé, que M. *de Voltaire* a une connoissance profonde de la langue angloise, & qu'il a effectivement traduit son auteur avec la plus grande fidélité; cependant cette traduction si vantée n'est qu'un amas d'erreurs grossières & *un véritable galimathias fait à coups de dictionnaire*. Je vais vous en donner des preuves auxquelles il n'y a point de réplique. M. *de Voltaire* ne contestera pas sans doute à un écrivain Anglois le privilège d'entendre sa

propre langue. Le mot *course* signifie en Anglois conduite ou manière d'agir. M. *de Voltaire* le traduit en François par *course* ; il fait dire à *Brutus* :

Notre *course* aux Romains paroîtroit trop sanglante.

tandis que l'Anglois dit : *notre conduite paroîtra trop sanguinaire* ; & il ajoute ingénieusement dans une note « Le » *course* fait peut-être allusion à la » course des Lupercales. *Course* signifie » aussi service de plats sur table. Il est » bien extraordinaire, dit l'auteur An» glois, qu'un homme s'érige en tra» ducteur avec assez peu de connois» sance de la langue, pour ne pas » pouvoir distinguer si un mot dans » une phrase signifie une course, un » service à table, ou une manière » d'agir ».

Voici un autre passage que le traducteur François a tout bouleversé, & qui dans sa version présente le sens le plus ridicule. *Brutus*, dans un monologue, rêvant à ce que *Cassius* venoit de lui dire de *César*, exprime

la crainte que le titre & la puissance d'empereur ne changent la conduite de l'homme, & dit, » c'est une vérité » d'expérience que l'humilité est l'é» chelle de la jeune ambition. L'homme » la monte, le front élevé vers elle; » mais dès qu'une fois il est parvenu » au dernier échelon, alors il tourne » le dos à l'échelle, porte son regard » dans les nues, dédaignant les bas » degrés par lesquels il est monté ». Cette métaphore est belle & juste; mais il paroît que M. *de Voltaire* n'y a rien entendu; car il traduit ainsi ce passage.

On sçait assez quelle est l'ambition;
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente;
Elle y monte en cachant son front au spectateur,
Et quand elle est au haut, alors elle se montre.
Alors, jusques au ciel élevant ses regards,
D'un coup-d'œil méprisant, sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.

Dans l'original, l'humilité est l'échelle de l'ambitieux, c'est-à-dire, qu'il s'élève par des moyens bas qu'il

dédaigne ensuite quand il est parvenu au faîte de la puissance. Dans la traduction, au contraire, c'est l'échelle des grandeurs à laquelle monte l'ambition, & lorsqu'elle est au haut, elle dédaigne les premiers échelons, lesquels sont les grandeurs ; ainsi il résulte de cet amphigouri que l'ambition dédaigne les grandeurs, idée *directement* contraire à celle de *l'original*. Il est fâcheux pour le *traducteur* qu'il n'ait pas eu un meilleur *dictionnaire* ; car il paroît qu'il a *plus compté* sur ce secours que sur la connoissance de la langue Angloise. Mais il a été souvent la dupe de sa confiance pour ce guide trompeur. L'erreur suivante en fournit encore un exemple frappant. Après que *Porcia* a importuné *Brutus*, en le pressant de lui communiquer la cause secrette de ses agitations, il lui dit : » *Porcia*, rentre un » moment, & bientôt ton sein va » recevoir tous les secrets de mon » cœur, je te développerai tous mes » engagemens, & le vrai caractère de » cette tristesse répandue sur mon » front ». L'auteur Anglois explique

avec beaucoup d'agrémens & de ſagacité, de quelle manière M. *de Voltaire* eſt tombé dans l'erreur en traduiſant ces vers :

All my engagements I will conſtrue to thee,
And the charaſtery of my ſad brows.

Le diſtionnaire, dit-il, fut conſulté pour le mot *conſtrue*, & ſelon le ſens ordinaire, on peut ſuppoſer qu'il a trouvé *to conſtrue*, *to interpret*. N'étant pas plus avancé, il a cherché le mot *interpret*, & trouvé *to interpret or to explain*. Alors, infatigable dans ſes recherches, & animé par le deſir de ſurpaſſer tous les traduſteurs & toutes les traduſtions, il aura cherché le mot *to explain*, il aura trouvé *to unfold or clear up* qui ſignifie *éclaircir*; auſſitôt le traduſteur part de là, & va *éclaircir la contenance de Brutus*.

Vas, mes ſourcils froncés prennent un air
plus doux.

Il ſeroit ennuyeux, Monſieur, de relever toutes les erreurs groſſières contenues dans cette traduſtion. Le

défenseur de *Shakespeare* en conclut, avec raison, qu'il ne faut point juger le poëte Anglois d'après cette copie infidelle, où il est étrangement défiguré. De-là il passe à l'examen de la tragédie de *Cinna*. Le sujet d'abord lui paroît fort peu intéressant. La clémence d'*Auguste* est, selon lui, un effet de politique plutôt que de grandeur d'ame. *Emilie* est une femme violente & féroce, qui, malgré les bienfaits d'*Auguste*, dont elle est fille adoptive, veut l'assassiner pour venger la mort d'un père qu'elle n'a point connu, & qui a péri, depuis fort long-temps, dans la foule des proscrits. *Cinna* n'a pas la moindre étincelle de l'esprit romain; il est tendre, vil & timide. *Maxime*, son digne associé, n'est qu'un infâme délateur: ainsi aucun de ces personnages n'est capable d'inspirer un intérêt bien vif.

Le critique fait ensuite ses observations sur les détails de la pièce. Il blâme l'enflure choquante du monologue d'*Emilie* qui ouvre la pièce, & le ton emphatique d'*Auguste* au commencement du second acte. Il relève quel-

ques expressions d'une fade galanterie dans le premier entretien de *Cinna* avec *Emilie;* mais il est sur-tout révolté de la noire perfidie de *Cinna*, qui, lorsqu'*Auguste* le consulte comme son ami, pour savoir s'il se démettra de sa puissance & rendra la liberté à la république, lui conseille de garder l'empire avec toute l'apparence du plus sincère attachement pour sa personne & du plus pur zèle pour le bien de la patrie, tandis qu'il n'a réellement d'autre vue que d'avoir un prétexte de le sacrifier à la vengeance d'*Emilie*. « Jamais, dit-il, caractére
» plus atroce ne parut peut-être sur la
» scène, lors même que l'intention du
» poëte étoit d'exciter de l'indignation
» contre le coupable; ainsi l'absurdité
» est au comble, lorsque c'est le carac-
» tère même sur lequel doit rouler l'in-
» térêt de la pièce ». Le rôle inutile de *Livie* n'échappe pas à sa censure; il observe que *Cinna*, dans sa dernière scène avec *Auguste*, qui lui reproche d'avoir conspiré contre lui, s'avilit encore, par le plus lâche mensonge, lorsqu'il s'écrie:

Moi, ſeigneur, moi, que j'euſſe une ame auſſi
traitreſſe !
Qu'un ſi lâche deſſein .....

Il prétend que dans cette même ſcène *Emilie* ſe comporte avec une hauteur inſolente, une effronterie ſans bornes, & une ingratitude révoltante ; en un mot qu'il n'y a rien dans toute cette pièce qui puiſſe exciter la pitié ou la terreur : on retrouve toutes ces critiques dans le commentaire de M. *de Voltaire* : pluſieurs ſont juſtes ; mais la plupart ſont outrées. Le cenſeur ne rend point aſſez de juſtice au rôle d'*Emilie*, dont les défauts ſont bien rachetés par une foule de traits ſublimes ; il ne paroît pas avoir ſenti le mérite du caractère d'*Auguſte*, qui eſt plein de dignité & de grandeur. Quoi qu'il en diſe, il n'y a point de ſpectateur qui puiſſe retenir ſes larmes à ces vers admirables :

Soyons amis, *Cinna*, &c.

Ces larmes, il eſt vrai, ne ſont point arrachées par la pitié, ce ſont

des larmes de joie & d'admiration. On n'est point attendri en faveur de *Cinna*, mais tous les cœurs sont émus de la générosité héroïque d'*Auguste*. Il n'a point fait attention que la tragédie de *Cinna* étoit d'un genre particulier inconnu aux anciens, & qui n'appartient qu'au seul *Corneille* : c'est ce que nous appellons le genre *admiratif*, qui consiste à étonner les esprits par la grandeur des sentimens & par l'héroïsme de la vertu. C'est particulièrement à l'égard du style qu'il se montre injuste & partial. « Ce drame, dit-il, » est écrit en style de roman ». On peut y trouver quelques phrases romanesques, que le mauvais goût du siècle avoit introduites sur la scène ; mais cela n'empêche pas que la plus grande partie de la pièce ne soit écrite avec une vigueur & une énergie dont on ne trouve point d'exemple dans aucun autre auteur : qu'on relise le beau récit que fait *Cinna* au premier acte de la délibération d'*Auguste*, & sur-tout la dernière scène, on verra si ces morceaux sont écrits en style de roman.

Dans l'examen du *Jules Cesar* l'auteur tient une conduite toute opposée: il insiste beaucoup sur les beautés, & glisse légèrement sur les défauts qu'il s'efforce toujours d'excuser : nous conviendrons avec lui que le sujet de *Shakespeare* est plus intéressant que celui de *Corneille*. *Brutus* est un autre personnage que *Cinna*; & de généreux Romains qui conspirent pour défendre leur liberté sont un objet plus grand & plus noble qu'un *courtisan* d'*Auguste* qui veut assassiner *son empereur* pour plaire à sa maîtresse; mais il faut observer que *Shakespeare* a traité ce sujet en trois actes, au lieu que *Corneille*, par la nécessité d'en faire cinq, a été obligé d'affoiblir son intrigue : on ne doit pas oublier que *Shakespeare* ne s'est astreint à aucune des règles du théâtre; il n'y a chez lui aucune trace d'unité de temps ni de lieu, aucune liaison entre les scènes. Tous les incidens que *Plutarque* rapporte dans les vies de *Cesar* & de *Brutus* trouvent leur place dans son drame, qu'on peut regarder comme une histoire en dialogue, plutôt que

comme une véritable tragédie. *Corneille* au contraire s'est asservi rigoureusement aux unités & à toutes les bienséances théâtrales : est-il étonnant qu'étant chargé d'entraves sa marche paroisse moins sure & moins hardie que celle de son rival, qui se permet tout & ne connoît aucun frein? On ne peut disconvenir que les caractères de *Brutus* & de *Cassius* ne soient admirables ; mais *Shakespeare* les a trouvés tout tracés dans *Plutarque*, au lieu que *Corneille* a créé ceux de *Cinna* & d'*Emilie*, dont l'histoire ne dit rien. Le poëte Anglois a manqué absolument le caractère de *César*. Il met dans la bouche de *Cassius* des propos ridicules & grossiers, qui ressemblent au langage de *Gilles* à la foire ; il a jugé à propos de travestir en une espèce de fou & de bouffon ce fier *Casca*, qui porta le premier coup à *Cesar*. En un mot, il y a dans toute cette pièce une foule de traits comiques & bas, qui ont fait dire à M. *de Voltaire*, que les conspirateurs ne sont pas des Romains, mais une troupe de paysans d'un temps bar-

bare, qui conſpirent dans un cabaret. Il y a ſans doute de l'exagération dans cette critique; mais d'un autre côté il y a un peu d'entêtement & de prévention de la part de l'auteur Anglois, qui s'efforce d'ériger en beauté le défaut de nobleſſe & de bienſéance qu'on reproche avec raiſon à *Shakeſpeare*. Il raiſonne toujours d'après ce faux principe, qu'un perſonnage tragique s'exprime bien lorſque ſes diſcours peignent au naturel ſes *mœurs* & ſon caractère. Il ſe peut *faire que* *Caſſius*, en s'entretenant familièrement avec *Brutus*, lui ait tenu un langage encore moins noble que celui que lui prête *Shakeſpeare*; mais il n'en eſt pas moins conſtant que le ton de la converſation familière ne convient point à la tragédie, dont le ſtyle doit toujours être noble, ſans enflure, & ſimple ſans baſſeſſe. Le diſcours d'*Antoine* ſur le corps de *Ceſar* eſt, à quelques longueurs près, un chef-d'œuvre d'éloquence, & M. *de Voltaire* n'a preſque fait autre choſe que de l'abréger dans ſa tragédie de la mort de *Ceſar*. Il réſulte de cette comparaiſon, que

si *Shakespeare* a eu l'avantage de traiter un plus beau sujet, & de peindre des caractères plus intéressans, *Corneille* l'emporte sur lui par la régularité du plan, & par la conduite de la pièce, par l'élégance du style, par l'éloquence des détails, enfin par la noblesse & par la grandeur des idées.

Quoique mylady *Montagu* se livre quelquefois trop à son admiration exclusive pour *Shakespeare*, son livre n'en est pas moins un des plus judicieux & des plus profonds qu'on nous ait donnés depuis long-temps sur l'art dramatique, on est même obligé de souscrire à toutes les louanges qu'elle donne aux poëtes Anglois sur la force & la vérité de ses caractères, sur le talent qu'il a de peindre les passions & d'émouvoir le cœur. On n'apperçoit sa partialité que lorsqu'elle entreprend de justifier ce mêlange de tragique & de comique, qui défigure son style, lorsqu'elle regarde comme des efforts de génie les spectres & les sorciers qu'il a introduits sur la scène, & qu'elle veut excuser l'irrégularité monstrueuse de ses pièces. Il faut lui

passer cet enthousiasme patriotique; en faveur des grandes vues & des idées neuves sur la tragédie qui se trouvent répandues dans son ouvrage.

Je suis, &c.

LETTRE X.

L'Art de parler, réduit en principes, &c. A Paris, chez la veuve Savoie.

ENCORE un abrégé de rhétorique ! Quel peut être le mérite & l'utilité d'un pareil ouvrage ? Les principes du goût sont ensevelis sous des monceaux de livres. Ce n'est point enrichir notre littérature que d'ajouter à cette foule de compilations ignorées. L'auteur anonyme paroît avoir senti cette vérité. Mais pour braver impunément la critique, il appelle à son secours le beau sèxe ; il lui consacre le fruit de ses veilles , & lui promet un nouvel empire , celui de

a parole. C'est un disciple de *Socrate*
qui paye la dette de son maître, en
montrant l'art sublime de l'éloquence
aux modernes *Aspasies*. Un préjugé
barbare les a bannies de la tribune
& de la chaire ; elles pourront dé-
sormais rentrer dans tous leurs droits.
Nous verrons éclorre des *Bossuet* &
des *Cochin* femelles. Nos orateurs
sacrés & profanes seront effacés &
jugés en dernier ressort.

Les hommes seroient bien humiliés
si le petit rhéteur alloit exécuter ce
qu'il entreprend ; mais il détournera
lui-même le malheur dont il nous
menace. On voit, à la lecture de son
livre, qu'il seroit fâché de réussir.
Quel style ! quelle froideur ! quelle
sécheresse ! Le bon *Rollin*, dont les
vues se bornoient à former les jeunes
habitans des colleges, s'est fait un
devoir d'intéresser jusques dans les
moindres détails, & de répandre les
fleurs à pleines mains. Le précepteur
d'un sexe délicat, & même difficile,
néglige ce devoir important. Qu'en
dites-vous, Monsieur ? c'est qu'il est
de mauvaise foi, c'est qu'il a peur

que ses leçons ne profitent. Tous les défauts que j'aurai soin de relever appuyeront la vérité de ma conjecture, & vous en serez convaincu, quand vous aurez lu cet article.

Le plan de l'ouvrage n'a rien de remarquable, c'est le même qu'ont suivi & que suivront éternellement tous les compilateurs. Invention, *disposition*, élocution, prononc*iation*, geste, mémoire, voilà l'ordre des matières. La manière de *les traiter* n'est pas moins commune & *triviale*. Jugez des autres parties par celle de l'invention ; c'est elle qui distingue les vrais génies. Mille orateurs ont arrangé des phrases sonores, & fait quelques morceaux pleins de chaleur & de vie. Un très-petit nombre ont reçu du ciel cette imagination qui dessine des plans vastes & hardis, cet esprit de méditation qui creuse les idées, saisit des rapports que l'œil du vulgaire n'eût jamais apperçus, s'empare fortement d'un sujet, le pénètre, le développe & l'épuise. L'art paroît impuissant. Comment féconder des esprits que la nature condamne

à la stérilité? Comment aggrandir les têtes étroites? Tout homme de bon sens peut apprendre à bien enchaîner des raisonnemens, à former un corps des différents membres du discours. Mais inventer! Le rhéteur qui prétend nous instruire là-dessus est un charlatan qui vante sa céleste panacée. Il n'est qu'un remède, ou plutôt, qu'un palliatif à la médiocrité, c'est d'analyser les excellens discours. On surprend ainsi la marche du génie; à force de temps ou de travail, on vient à bout de se traîner lentement sur ses traces. C'est tout ce que peuvent espérer les hommes ordinaires. Notre *Quintilien* nous étale & nous vante les lieux communs. *Cette méthode a sa commodité.* Oui, elle favorise la paresse des esprits foibles. *Les grands orateurs la dédaignent.* Les grands orateurs sont nos modèles & nos maîtres. *Mais elle est très-utile aux commençans.* Que sert aux commençans de se tourmenter à bien dire des choses mille fois dites? Qu'a besoin de savoir parler celui qui n'a point le don de penser? Cela me rap-

pelle un proverbe persan : *j'entends le bruit du moulin, je ne vois pas la farine.*

Vous me dispenserez, Monsieur, de commenter, de réfuter ou d'expliquer le reste de l'ouvrage. Ainsi je vais parcourir à mon aise, & sans trop de suite, les feuilles de cette brochure.. Vous connoissez les discours fameux d'*Ajax* & d'*Ulysse*, qu'on lit au troisième livre des Métamorphoses. Le fils de *Telamon* commence :

Agimus, proh, Jupiter, inquit,
Ante rates causam & mecum confertur Ulysses!
At non Hectoreis dubitavit cedere flammis;
Quas ego sustinui, quas hâc à classe fugavi.

Cet exorde me semble un trait de génie; le rhéteur est d'un autre avis. « *Ajax* étoit aussi mauvais orateur » qu'il étoit bon guerrier, & dit pré» cisément ce qui devoit indisposer » ses juges, &c. rien ne ressent la » modestie ». Demander de la modestie aux généraux d'*Homère !* c'est être trop exigeant. Les héros des premiers siècles ne se piquoient nulle-

ment de cette vertu. Ils disoient franchement : Je suis le plus vigoureux, le plus intrépide, le plus sage de l'armée. Cela n'offensoit personne. Mais s'agit-il ici de modestie ? Le fils de *Télamon*, à la vue de ces vaisseaux, qu'il a défendus contre le feu & la flamme des Troyens, s'indigne qu'on lui compare *Ulysse*, qui avoit abandonné la flotte à la fureur d'*Hector*; comme ce mouvement est rapide ! comme la raison succède au premier sentiment d'indignation ! *at non Hectori*, &c. Quel est le sujet du combat entre ces deux rivaux ? Les armes d'*Achilles*. Ces armes sont réservées à celui qui a rendu les plus grands services. Il faut des faits & non pas des paroles. *Ajax* ne pouvoit débuter avec plus d'éloquence, avec plus de force. Il rappelle celui de ses exploits qui l'élève au-dessus de tous les Grecs, il offre, dans un seul exemple, le caractère frappant de sa valeur & de la lâcheté de son rival.

La traduction de ce morceau n'est pas moins curieuse que sa critique.

« Grands dieux, c'est à la vue de cette » flotte que je plaide, & c'est un » *Ulysse* qu'on ose mettre en parallèle avec moi ! Mais ce lâche a-t-il » pu tenir contre *Hector*, lorsque ce » fier tyran portoit le feu dans nos » vaisseaux ? C'est moi qui arrêtai » ce terrible ennemi & qui le repoussai, & c'est à moi qu'on doit *la* » conservation de cette flotte ». *Vous* sentez la foiblesse & la longueur insipide de cette paraphrase : mais admirez l'adresse de l'*Aristarque. Il exagère*, il défigure, pour avoir le plaisir d'exercer & de montrer la délicatesse de son goût. Les termes d'orgueil & de mépris, *c'est un Ulysse*, *on ose*, *ce lâche ;* ce ton emphatique, *c'est moi*, *c'est à moi*, &c. *Ovide* ne revendique aucune de ces belles choses, elles appartiennent au traducteur.

L'éloge est distribué avec le même discernement que la censure. Un vers du *dernier sublime*, au gré de l'auteur, c'est le dernier vers de l'épitaphe du maréchal *de Rantzau*.

Du corps du grand *Rantzau* tu n'as qu'une des
parts ;
L'autre moitié resta dans les plaines de *Mars* ;
Il dispersa par-tout ses membres & sa gloire ;
Tout abattu qu'il fut il demeura vainqueur,
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire ;
Et *Mars* ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Si je voulois citer un exemple de dureté, de barbarie, d'antithèses pointues, d'équivoques & de calembours, il me seroit difficile de mieux choisir. Je défie nos *Chapelains* modernes d'atteindre à ce degré de perfection.

Voici un modèle du style simple, plus *incroyable* (s'il est possible) que celui des pensées sublimes.

Beaux fruits, vous allez voir *Merise*
Que je chéris & que je prise ;
O que je vous estime heureux !
Portez-lui du moins tous mes vœux.
Soyez doux à sa belle bouche ;
Et que votre beauté la touche.
Gardez pour elle votre odeur
Et flattez son goût & son cœur.
Inspirez-lui de la tendresse ;
Qu'elle éprouve de l'allegresse

Quand elle vous caressera
Et lorsqu'elle vous baisera.
Que votre eau charmante & nouvelle
Rafraîchisse un peu cette belle.
Enfin contentez ses desirs
En lui causant mille plaisirs, &c.

Belise & *Philaminte* se pâment à la lecture du sonnet de *Trissotin.* Le sonnet ne vaut pas cette épitre légère. Des *fruits qui portent des vœux, qui flattent le cœur, des fruits qui inspirent la tendresse, des fruits dont l'eau charmante & nouvelle raffraichit une belle, qui contentent ses desirs en causant mille plaisirs!* Quelle poësie! que d'images rïantes! Nous en sommes redevables à notre rhéteur. Ce chef-d'œuvre de graces, étoit bien digne d'embellir une rhétorique à l'usage des demoiselles. Je n'ai point vû de pièces fugitives de la même beauté, si vous en exceptez une allégorie intulée *Retour d'Apollon* chez les Muses, & une farce sur la jalousie, qui vous rendroit jaloux du poëte qui l'a composée. Cette dernière commence ainsi:

Un ſinge avec ſa guenon
Faiſoient entr'eux fort bon ménage,
Et n'avoient encore qu'un poupon
Malgré la vigueur de leur âge,
Lorſqu'il en ſurvint un ſecond,
Après ſix ans de mariage.
Auſſi-tôt maître Sapajoux,
(C'eſt le nom que chacun lui donne)
Alla careſſer ſa mignonne,
Que l'on appelle Beaubijoux,
Et lui dit : ah ! ma bonne amie,
Que je ſuis donc ravi, que je ſuis enchanté
De la nouvelle compagnie
Que tu viens de donner à notre premier né ;
Je t'en chéris mille fois davantage, &c.

La plume échappe de mes doigts. Cet excès de ridicule m'étonne, moi que tant d'écrivains ont accoutumé à ne m'étonner de rien. Je ne trouve à louer que des morceaux de *Ciceron*, tirés du traité *de Oratore*. Cette *infinie diſſemblance de luſtre*, pour me ſervir des expreſſions de *Montagne*, *rend un viſage ſi pâle, ſi terni qu'il y perd beaucoup plus qu'il n'y gagne ;* mais quand l'auteur auroit toutes les qualités dont

il manque, le charme du ſtyle, la fineſſe des réflexions, le jugement, le goût, quelle idée que de changer en claſſe de rhétorique les penſions des jeunes filles, que d'entretenir ces aimables écolières de ſynecdoche, de metonimie, de catachrèſe, d'antonomaſe! &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

Opuſcules de Phyſique animale & végétale, par M. l'abbé Spanlazani, *profeſſeur royal, &c. traduits de l'italien par* Jean Senebier, *miniſtre du ſaint évangile*, 2 *volumes* in-8°. *A Genève chez* B. Chirol.

M. *Senebier*, déjà connu ſi avantageuſement, dans la république des lettres, a mis à la tête de l'ouvrage que nous annonçons, une *introduction* de 120 pages, non moins intéreſſante que l'ouvrage même qu'il

a traduit. Elle renferme le plan d'une *Histoire des découvertes microscopiques dans les trois règnes de la nature*. Il y a joint les détails sur l'influence des connoissances microscopiques pour le *perfectionnement* de l'esprit humain ; il fait voir comment ces connoissances ont perfectionné l'*art d'observer*, facilité les classifications, éclairé la médecine, l'agriculture & les arts. Il montre ensuite comment le microscope instruit le métaphysicien sur la *personnalité*, par le moindre des êtres qui se reproduisent ; il combat le *Systême de la Nature*, en démontrant que les êtres qu'on apperçoit dans les liqueurs qui se corrompent, ne sont pas une matière purement active, mais des *animaux*, à toute rigueur, qui naissent, se développent, éprouvent la faim, prennent des alimens pour se nourrir, chassent leur proie, sont malades, se multiplient & meurent : mais ce qui intéresse, sur-tout dans les connoissances microscopiques, c'est qu'elles montrent que ces petits êtres sont soumis, comme les grands, aux mêmes

loix de la nature, qu'ils ont la plus grande analogie avec les animaux & les plantes, qu'ils établissent les *indiscernables*, confirment la préexistence des *germes*, & offrent de nouvelles probabilités en faveur de l'opinion sur l'*échelle des êtres*.

Le traducteur termine cet intéressant tableau par une hypothèse, dont il ne garantit pas la probabilité, mais qui est appuyée sur un nombre assez considérable de *faits* pour mériter d'être approfondie. Il croit que les êtres microscopiques sont les premiers combinateurs des élémens, comme les animaux & les végétaux qui nous environnent en sont les dernières combinaisons. Si cette hypothèse n'est pas fondée, elle annonce au moins la plus grande sagacité dans celui qui en est l'auteur. Passons à l'ouvrage qu'il a traduit.

M. l'abbé *Spanlazani*, un des plus beaux génies d'Italie, s'étoit rendu célèbre par sa découverte de la reproduction des têtes & du col qu'on a coupés aux limaçons. Cette découverte contestée, a été confirmée par

M. *Senebier*, qui a répété scrupuleusement les observations de M. l'abbé *Spanlazani*. Cet abbé, dans l'ouvrage dont on donne la traduction, combat le systême de M. *Needham*, qui croyoit que les animalcules étoient l'effet d'une force végétatrice, qu'il attribuoit gratuitement à la nature ; il réduit en poudre les objections du naturaliste Anglois, & il fait voir en même temps que les germes des animalcules bravent l'ardeur de la flamme d'un feu de reverbère ; que l'ébullition favorise la naissance de plusieurs espèces particulières d'animalcules qui paroissent dans des vases fermés hermétiquement ; & que ces animalcules ont leurs germes, qui flottent dans l'air, & qui éclosent quand ils trouvent des lieux propres à les nourrir.

Rien de plus curieux que les expériences de l'auteur, pour montrer que les animalcules, comme les animaux & les plantes périssent long-temps avant leurs germes, leurs œufs & leurs graines. Ce phénomène est, selon lui, un effet de l'état différent du germe & de l'animal, de la graine & de la plante.

La ferme adhésion des parties de l'animal & de la plante dans l'œuf & dans la graine peut les rendre insensibles à l'action du feu, tandis que, lorsqu'ils sont plus dilatés, le feu agit en eux avec plus de force & en détruit l'organisation par le bouillonnement & la dilatation qu'il occasionne dans les fluides de l'animal & dans ses petites parties, qui sont plus aisément pénétrées.

M. *Spanlazani* suit, avec une scrupuleuse attention, tous les *traits de* la vie de ces animalcules, que leur petitesse dérobe à nos regards; il les peint avec l'exactitude & la précision qu'on pourroit exiger de l'observateur d'un éléphant. M. *de Saussure*, célèbre professeur de Genève, avoit observé le premier que les animalcules se multiplioient par divisions; M. *Spalanzani* a étendu cette importante découverte; il a vu que plusieurs de ces êtres étoient ovipares; &, ce que l'on aura de la peine à croire, il est parvenu à voir la cinquième génération d'un de ces animalcules emboîtée l'une dans l'autre:

enfin il démontre l'*animalité* de ces êtres d'une manière triomphante.

Dans son chapitre VI, M. *Spanlazani* établit deux vérités contraires à des préjugés reçus ; la première, c'est que les hirondelles ne s'engourdissent pas l'hiver comme les *loirs* ; la seconde, que la cause de l'engourdissement des *loirs* & de tous les animaux qui dorment pendant l'hiver, est le refroidissement des solides, puisque les grenouilles, qu'on a privées de leur sang, en leur coupant le cœur, s'engourdissent lorsqu'on les met dans la neige, comme celles qui ont tout leur sang ; & que les premières, comme les secondes, nagent & reprennent la vie lorsqu'on les transporte dans un lieu plus chaud.

A la tête du second volume on trouve deux lettres de M. *Bonnet* ; on y reconnoît le génie vaste de ce sçavant naturaliste Genevois, ses vues profondes, sa logique sévère, son coloris agréable. Il tire des résultats très-curieux des observations de son ami M. *Spanlazani* sur les animalcules. Il montre comment un bon esprit

employe les bons matériaux ; mais ce qui intéresse sur-tout, c'est qu'il saisit toutes les occasions de faire remarquer comment la saine philosophie est *un pont de communication* qui nous mène à la divinité ; & en conduisant ainsi à Dieu son lecteur qu'il instruit, il fait voir un nouveau rapport entre lui & les *Descartes*, les *Newtons*, les *Boyle*, les *Leibnitz*, auxquels il ressemble déjà à tant d'autres égards.

M. l'abbé *Spanlazani* quitte les animalcules des infusions pour suivre l'histoire des animaux spermatiques, qu'il a observés avec un soin, une sagacité & une patience incroyable. Il a trouvé ses observations presque toujours conformes à celles de *Leuwenhoëk* ; mais il fait voir que *Linneus* se trompe, quand il croit que les animaux spermatiques ne sont qu'une illusion d'optique, qui fait prendre le mouvement intestin d'une matière inerte qui surnage à la liqueur séminale, pour le mouvement des animaux qu'on croit appercevoir. M. *Spanlazani* démontre l'existence de ces animaux dans tous les points d'une pro-

fondeur quelconque de ce fluide, & il prouve clairement que Mrs *de Bomare* & *d'Arech* se sont trompés en privant ces êtres séminaux de l'animalité.

M. *Spanlazani* discute ensuite les observations de M. *de Buffon* & le systême des *molécules organiques;* il montre, avec toute la modestie, mais aussi avec toute l'évidence possible, que M. *de Buffon*, a constamment été trompé dans ses observations sur les liqueurs séminales, puisque, contre les assertions de ce célèbre naturaliste, l'observateur Italien a constamment trouvé les petits vers dans la partie solide de la semence; il a toujours vu que le petit filet qu'on observe dans la partie postérieure de ces vers leur est essentielle, & qu'elle a tous les caractères d'une vraie queue. Il fait voir que ces vers, en vieillissant, ne changent ni de forme ni de vîtesse, & que M. *de Buffon* ne s'est trompé, que parce qu'il a confondu les animaux spermatiques avec les animalcules qui naissent dans la semence qui se corrompt. Enfin il combat le

système des *molécules organiques* en ne laissant aucun doute sur l'animalité des êtres séminaux.

M. *Spanlazani* passe à des objets plus intéressans encore. Il porte ses regards sur les animaux & les végétaux qui sont dans un air renfermé. Il prouve que *Boërhaave* se trompe, lorsqu'il affirme que tous les animaux & les végétaux périssent lorsqu'ils sont renfermés dans des vases pleins d'air; car il a vu plusieurs insectes & plusieurs plantes, non-seulement vivre dans des vases un peu grands, mais s'y métamorphoser & y éclore. Il établit, en même temps, que lorsqu'on passe un certain volume d'air, la mort des animaux & des plantes devient d'autant plus prompte, que le volume d'air est plus petit & que la chaleur est plus forte; mais ce qui doit sur-tout intéresser, c'est lorsqu'il fait voir que les vapeurs qui s'échappent des animaux sont la vraie cause de la mort de ceux qui respirent cet air renfermé, & que ces vapeurs tuent ces animaux, en viciant leur systême nerveux.

On découvre chaque jour dans l'étude de l'*Histoire Naturelle* des phénomènes qui nous étonnent. Lorsqu'on coupe un polype en deux morceaux, on a deux polypes; lorsqu'on coupe la tête à un limaçon, au bout d'un mois elle est reproduite; mais voici un fait plus surprenant encore. Le *rotifère*, le *tardigrave*, les *anguilles de bled niellé* sont des animaux à la vérité microscopiques, que l'observateur peut, à son gré, faire passer de la mort à la vie, seize ou dix-sept fois de suite, pendant des intervalles très-longs, au bout de vingt-sept ans, & surement au bout d'un temps beaucoup plus long encore; mais ce qui augmente l'étonnement, c'est que ces animaux sont fort composés, & qu'ils ont des organes bien distincts. Il est vrai cependant que le nombre de ces résurrections paroît limité, & qu'elles exigent quelques conditions; mais toujours elles sont très-réelles, & on ne peut rien de plus mort, en apparence, que ces animaux desséchés, ni de mieux en vie que ces animaux, lorsqu'avec de l'eau ils ont été hu-

mectés. Notre infatigable naturaliste entre dans les plus grands détails sur ces animaux, & il attribue le phénomène dont nous venons de parler, à l'irritabilité de ces êtres excitée par l'eau qui les humecte. Il faut voir, dans son ouvrage, comment, par ce moyen, il explique clairement & facilement tous les effets que présente ce prodige, déjà découvert par *Leuwenhoëk* & par *Baker*, mais qui paroît ici sous de nouveaux points de vue.

M. *Spanlazani* termine son ouvrage par des observations sur les petites plantes que le microscope fait voir dans ces prairies formées par les *moisissures*. Il montre qu'elles ressemblent aux champignons, & qu'elles sont de leur famille; il conclut que les *moisissures*, qui different des autres plantes, parce qu'elles ne tendent qu'à rendre leurs tiges perpendiculaires à l'horizon, & qu'elles ne cherchent pas la lumière avec une espèce d'instinct, se rapprochent cependant des végétaux à tous les autres égards.

Ce que nous venons de dire sur

l'ouvrage de M. *Spanlazani* suffit pour faire connoître l'obligation que l'on a à M. *Sennebier* d'avoir pris la peine de le traduire, & nous ne pouvons nous empêcher, en finissant, d'inviter ce sçavant bibliothéquaire de Genève à donner incessamment au public l'*Histoire des découvertes dans les trois règnes de la Nature*, qu'il promet dans son *Introduction*. Son exemple portera, peut-être, d'autres sçavans à donner l'histoire des découvertes dans les autres sciences; ce qui formeroit, un jour, une *Encyclopédie*, de la plus grande utilité.

Je suis, &c.



LETTRE XII.

Histoire de Zulmie Warthei, *par Mademoiselle* M***. *A la Haye; & se trouve à Paris, chez la veuve* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.*

Le roman que je vous annonce est du même auteur que celui de *Célide*, dont mon père vous a rendu compte dans le temps*. Mademoiselle *M**** n'a point démenti les éloges qu'il donna à ce premier ouvrage, remarquable par la chaleur du sentiment qui l'anime. Elle a justifié l'idée avantageuse qu'il avoit conçue de son talent. Vous en jugerez, Monsieur, par l'analyse que je vais vous offrir de la nouvelle production de cette jeune *Villedieu.*

Milord *Warthei* & la fille de milord *Hindsei* étoient unis par une tendresse mutuelle : l'espoir d'une union plus étroite leur étoit interdit. Le père

* Année Littéraire 1775, tom. VI, p. 193.

& l'amant avoient suivi deux partis opposés ; le premier, défenseur ambitieux du fanatisme républicain ; le second, victime de son attachement à la famille des *Stuarts*. Cet obstacle ne fit qu'irriter la passion de la jeune Angloise. Elle renonce à la maison paternelle, au calvinisme, à l'opulence dont elle jouissoit, & vient en France à travers les dangers & des orages, consacrer sa vie au généreux *Warthei*. La naissance d'une fille est le gage de leur himen. *Zulmie*, c'est le nom de cet enfant, fut comblée des faveurs de la nature. Objet de tous les soins de ses parens ; seule consolation de leur peine & de leur indigence. Elle croit, elle s'embellit sous leurs yeux, & devient un modèle de vertus, de talens & de graces ; mais le Ciel a toujours mêlé ses dons. A l'âge de quinze ans, *Zulmie* est consumée du desir d'aimer. Un dégoût vague, une mélancolie profonde trahissent le besoin de son coeur. Sa mère veut l'armer de défiance contre ce penchant, mais en vain ; le langage de la raison ne peut rien sur ces ames

de ſeu, qui trouvent dans la vivacité même de leurs ſentimens la ſource de leur bonheur. Le moment ſi déſiré alloit arriver. Un jour *Zulmie* étoit à l'égliſe; il y faiſoit une chaleur brûlante : elle tombe évanouie. A cette vue un jeune homme perce la foule, donne les ſecours néceſſaires, & ſoutient entre ſes bras cette beauté touchante, *qui* tourne enfin vers lui des regards pleins de langueur. Ils ſont tous deux fortement épris. Le lendemain, *l'inconnu* ſe rend de lui-même à la *maiſon de Warthei*, ſe jette à ſes genoux, lui déclare ſon nom, ſa famille & ſon rang, & lui demande la main de *Zulmie*. Cette vivacité françoiſe déplait au ſeigneur Anglois, d'autant plus fier que la médiocrité de ſa fortune ſembloit l'humilier; il ſe montre inflexible à toutes les prières. Pour arracher ſa fille à l'attrait & aux ſurpriſes, il change de demeure. Cependant un chagrin lent & concentré le dévore. Il ſe reproche d'avoir entraîné dans les malheurs une femme chérie : il ne découvre aucun moyen d'aſſurer à ſa fille un ſort plus doux. L'unique reſ-

ſource qui lui reſte eſt d'implorer ſon pardon de milord *Hindſei*. Cette idée ſeule révolte l'orgueil d'un philoſophe citoyen qui s'eſt condamné, par devoir, à la même deſtinée que ſes maîtres. Mais le ſpectacle journalier d'une épouſe déſeſpérée & de *Zulmie* ſouffrante, la pauvreté, l'abandon qui menacent deux créatures adorées, & ſi dignes de la ſuprême félicité, tout ce qui l'environne combat la fierté de ſes réſolutions. Les combats le fatiguent, l'épuiſent inſenſiblement & le conduiſent au tombeau. En mourant il exige de ſa femme de ne jamais ſolliciter les bienfaits d'un père infidèle à ſon roi. Il expire & laiſſe après lui le deuil, les larmes, & la perſpective d'un avenir affreux. Mais d'*Ulny*, l'amant de *Zulmie*, reparoît, toujours également généreux, toujours idolâtre de la fille de *Worthei*. Cette *Zulmie*, qu'il a cherchée pendant une année entière, il va peut-être la perdre ſans retour. Elle eſt accablée de l'excès de ſes maux, elle rejette tous les remèdes. Le chevalier ne la quitte point, il lui offre les conſolations de

l'amour, & la rappelle à la vie. Tout sembloit seconder les vœux de nos amans. La mère de la belle infortunée est attaquée, à son tour, d'une maladie incurable, & suit son époux. Nouvelles douleurs, nouveau sujet d'allarmes pour les jours de *Zulmie*. Un peu revenue de son abattement extrême, le chevalier la place dans un couvent, & là il vient assiduement mêler ses larmes à celles de sa maîtresse, & partager les ennuis qui la rongent. Il attendoit, avec *constance*, l'instant de ce mariage tant *desiré* & si long-temps retardé. Un jeune marquis, moins corrompu qu'esclave de la mode, entreprend de le dégoûter de cette constance amoureuse. D'*Ulny* est d'abord insensible aux plaisanteries, mais il se refroidit par degrés. Ses visites sont moins fréquentes, son ton n'est pas celui de la politesse. *Zulmie*, dès qu'elle s'apperçoit de ce changement, quitte son asile, renvoye au chevalier ses présens & l'argent qu'il avoit avancé, & se retire dans un appartement obscur. Voici la lettre où elle consigne ses derniers adieux.

« Si j'ai jamais pu accepter vos
» bienfaits, ce n'est pas de vous que
» je les ai reçus : non ; c'étoit d'un
» homme qui m'aimoit, & vous n'êtes
» plus cet homme : par conséquent,
» vous ne devez plus être mon bien-
» faiteur. J'ai reçu, parce que vous
» trouviez du plaisir à donner ; quelle
» étoit la cause de ce plaisir ? L'amour
» que je vous inspirois. L'amour est
» détruit : ce plaisir ne peut plus sub-
» sister. Je vous rends vos dons : en
» cessant de m'aimer, vous pourriez
» les regretter ; & il ne me convient
» plus de les recevoir. Vouloir tou-
» jours donner, quand vous en avez
» perdu le droit ; ce n'est pas être
» généreux : c'est là le seul reproche
» que je vous fais. Du moment, où
» j'ai cessé de vous être chère ; vous
» deviez me le dire : il y avoit moins
» à rougir de cet aveu que de me
» tromper. A la vérité, vos actions
» me l'ont assez dit : mais je cherchois
» moi-même à m'abuser : votre cœur
» m'étant précieux ; j'aimois à croire
» que je le possédois encore : car je ne
» vous dirai pas que je ne vous aime

» plus : vous attribueriez ce langage
» au dépit ; vous ne me croiriez pas,
» & vous auriez raiſon. Si vous avez
» pu me céler la vérité ; moi je vous
» la dis. Oui, je vous aime encore ; &
» en effet, ſi vous aviez toujours été
» ſincère, quel motif aurois-je de ne
» pas vous aimer ? En ceſſant de me
» trouver aimable, vous ne ceſſez pas
» de l'être : j'ignore s'il eſt véritable-
» ment contre la décence, qu'une fille
» de mon âge parle avec tant de fran-
» chiſe à un homme du vôtre : en
» tout cas, cela ne tient qu'à l'uſage, à
» une formule de parole ; & ma vertu
» ne conſiſte pas dans des mots : ſe-
» lon moi, ce qu'on peut penſer ſans
» crime on peut le dire ſans honte.
» Adieu.... Jamais.... vous n'enten-
» drez jamais parler de *Zulmie* : Mais
» que vous importe ? La *Zulmie* d'à
» préſent, n'eſt plus celle d'autre-
» fois ».

Attendri, étonné de tant de gran-
deur jointe à tant de ſimplicité, l'a-
mant revole aux pieds de ſon amante.
Elle adouciſſoit l'amertume de ſa
misère par des actes de bienfaiſance.

D'*Ulny* règnoit toujours au fond de son cœur; mais elle lui ordonne d'oublier ses projets de mariage. Le repentir, les protestations, les sermens de fidélité sont inutiles. Il s'imagine qu'il n'a qu'à faire disparoître l'inégalité des fortunes, & qu'alors la délicatesse de *Zulmie* sera satisfaite. Il court à une salle de jeu; le jeu lui est favorable; il en sort avec une espèce de fureur & laisse tout l'argent qu'il avoit gagné & celui qu'il avoit apporté. Un Anglois, frappé d'une telle singularité, le suit & l'aborde. D'*Ulny* lui découvre le secret de son cœur. Cet Anglois est l'oncle de *Zulmie*; il vole auprès de sa nièce & la rétablit dans tout l'éclat de sa fortune & de sa naissance; mais il veut punir d'*Ulny* de sa légereté; il le prive, pendant quelque temps, de la vue de *Zulmie*; mais, après quelques épreuves suffisantes, il unit les deux amans.

Tel est, Monsieur, le fonds de ce roman. Vous trouverez peut être que les aventures n'en sont point assez frappantes; qu'il n'offre point une

intrigue assez fortement liée ; mais j'imagine que l'auteur, comme le célèbre Genevois, s'est moins proposé de peindre des choses singulières, que des caractères singuliers. Celui de *Zulmie* n'a pu être imaginé que dans l'enthousiasme de cette vertu douce, naïve & tendre, qui se prête au sentiment de l'amour, & n'a point ses foiblesses ; vertu que la raison des hommes traite de chimère, & que le cœur d'une femme idolâtre & réalise quelquefois.

Mais ce qui m'a le plus étonné, c'est que l'ouvrage d'une demoiselle, & d'une demoiselle de dix-sept ans, fût plein de chaleur & même d'énergie. Tous ses défauts tiennent à l'excès du sentiment & de l'imagination.

Je suis, &c.



Sujet du prix proposé pour l'année 1779 par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon.

L'Académie avoit demandé pour le prix de Physique, fondé par M. *Christin*, qu'elle a distribué l'année dernière, cette question : *L'Électricité de l'athmosphère a-t-elle quelqu'influence sur le corps humain ? Quels sont les effets de cette influence ?* Elle propose, afin de perfectionner cet objet, la question suivante pour le prix qu'elle distribuera en 1779 : *Quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité du fluide électrique du corps humain ? Et quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres ?*

Le prix proposé est une médaille d'or, de la valeur de 300 livres.

Toutes personnes pourront concourir pour ce prix, excepté les Académiciens titulaires & les vétérans ; les Associés y seront admis. Les Mémoires seront écrits en françois ou en latin. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement ; ils mettront une devise à la

tête de l'ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, leurs noms & le lieu de leur résidence. Les paquets seront adressés francs de port à Lyon, *à M. de la Tourette, ancien Conseiller à la cour des Monnoies, Secrétaire perpétuel pour la classe des Sciences, rue Boissac;*

Ou *à M. de Bory, Commandant de Pierre-Scize, Secrétaire perpétuel pour la classe des Belles Lettres;*

Ou *chez Aimé de la Roche, Imprimeur-Libraire de l'Académie, aux Halles de la Grenette.*

Aucun ouvrage ne sera reçu au concours passé le premier Avril 1779; le terme est de rigueur. L'Académie décernera le prix dans l'assemblée publique qu'elle tiendra après la fête de S. Louis.

La médaille sera remise à l'auteur couronné, ou à son fondé de procuration.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Lettres nouvelles, ou nouvellement recouvrées, de la marquise de Sévigné *& de la marquise* de Simiane, *sa petite fille ; pour servir de suite au recueil des lettres de la marquise* de Sévigné ; *un volume* in-12 *d'environ 400 pages. A Paris, chez* Humblot, *libraire, rue Saint-Jacques ;* & Nyon *l'aîné, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais. Prix, 1 liv. 10 s. broché.*

La publication tardive de ces lettres ne doit point, Monsieur, vous en faire suspecter l'authenticité ; il suffit d'y jetter un coup-d'œil pour reconnoître le génie épistolaire de Madame *de Sévigné*. Vous y retrouverez ce tour fin & délicat que cette femme

célèbre sçavoit donner à ses pensées; ces saillies, ces réflexions vives & naturelles qu'elle ne devoit point au travail de la méditation, ces expressions neuves & pittoresques qui naissoient en foule sous sa plume; en un mot, cet art de narrer toujours avec intérêt, & de répandre l'agrément jusques sur le récit des plus petits riens & des événemens les plus journaliers de ses sociétés. Ces lettres, au nombre de trente & une, sont adressées à M. *de Moulceau*, président à la chambre des comptes de Montpellier. Elles embrassent un espace de quinze ans, & se terminent à l'année 1696, qui fut celle de la mort de Madame *de Sévigné*. Vous me permettrez, Monsieur, de vous citer quelques morceaux de ces lettres nouvellement recouvrées. Madame *de Sévigné* apprend à son ami la réception qui fut faite à M. *de Vardes*, au retour de son exil. » N'avez-vous pas été bien surpris de » vous voir glisser des mains M. *de* » *Vardes*, que vous teniez depuis dix- » neuf ans? Voilà le temps que notre » providence avoit marqué; en vé-

» rité, on n'y pensoit plus, il paroiſ-
» ſoit oublié & ſacrifié à l'exemple.
» Le roi qui penſe & qui range tout
» dans ſa tête, déclara un beau matin
» que M. *de Vardes* ſeroit à la cour
» dans deux ou trois jours; il conta
» qu'il lui avoit fait écrire par la poſte,
» qu'il avoit voulu le ſurprendre, &
» qu'il y avoit plus de ſix mois que
» perſonne ne lui en avoit parlé. Sa
» majeſté eut contentement; il vouloit
» ſurprendre, & tout le monde fut
» ſurpris: jamais une nouvelle n'a fait
» une ſi grande ſenſation ni un ſi grand
» bruit que celle là. Enfin, il arriva
» ſamedi matin avec une tête unique
» en ſon eſpèce, & un vieux juſte-
» au-corps à brevet*, comme on le
» portoit en 1663. Il ſe mit un genou
» en terre dans la chambre du roi, où
» il n'y avoit que M. *de Châteauneuf*.
» Le roi lui dit que tant que ſon cœur
» avoit été bleſſé, il ne l'avoit point

* C'étoit une caſaque bleue, brodée d'or & d'argent, qui diſtinguoit les principaux courtiſans. Il falloit une permiſſion ſpéciale pour la porter. La mode en étoit paſſée depuis long-temps, lorſque *Vardes* revint à la cour.

» rappellé ; mais présentement que
» c'étoit de bon cœur, & qu'il étoit
» aise de le revoir. M. *de Vardes* ré-
» pondit parfaitement bien & d'un air
» pénétré, & ce don de larmes que
» Dieu lui a donné ne fit pas mal son
» effet dans cette occasion. Après
» cette première vue, le roi fit ap-
» peller M. le dauphin, & le présenta
» comme un jeune courtisan, *M. de*
» *Vardes* le reconnut & le salua : le
» roi lui dit en riant : *Vardes, voilà une*
» *sottise, vous sçavez bien qu'on ne salue*
» *personne devant moi*. M. *de Vardes* du
» même ton : *Sire, je ne sçais plus rien,*
» *j'ai tout oublié ; il faut que votre*
» *majesté me pardonne jusqu'à trente*
» *sottises*. — *Eh! bien, je le veux*, dit
» le roi, *reste à vingt-neuf*. Ensuite le
» roi se moqua de son juste-au-corps.
» M. *de Vardes* lui dit : *Sire, quand on*
» *est assez misérable pour être éloigné de*
» *vous, non-seulement on est malheureux,*
» *mais on est ridicule*. Tout est sur ce
» ton de liberté & d'agrément. Tous
» les courtisans lui ont fait des mer-
» veilles, &c. ».

Les moindres bagatelles deviennent

quelque chose sous la plume de Madame *de Sévigné*. Voici comment elle annonce, en passant, que son *bon abbé Corbinelli*, son ancien & inséparable ami, a pris perruque : « mais » vous ne pourriez pas le reconnoître ; sçachez qu'il a pris une per- » ruque comme un autre homme. Ce » n'est plus cette petite tête frisottée, » seule semblable à elle : jamais vous » n'avez vu un pareil changement ; » j'en ai tremblé pour notre amitié. » Ce n'étoit plus ces cheveux à qui » je suis attachée depuis plus de trente » ans ; mes secrets, mes confiances, » mes anciennes habitudes, tout » étoit chancelant ; il étoit plus jeune » de vingt ans ; je ne sçavois plus où » retrouver mon ancien ami. Enfin, » je me suis un peu apprivoisée avec » cette tête à la mode, & je retrouve » dessous celle de notre bon *Cor-* » *binelli* ».

L'aimable auteur de ces lettres s'abandonne quelquefois à de pieuses moralités, à des réflexions pleines de sagesse & de vraie philosophie ; mais elles naissent du sujet même, &

le ton d'enjouement dont elle les accompagne, ou les tournures ingénieuses dont elle se sert pour les exprimer, tempèrent toujours ce qu'elles pourroient avoir de trop sombre & de trop austère. » Je veux vous de» mander, par occasion, dit-elle à » M. *de Moulceau*, comme vous » vous portez d'être grand-père. Je » crois que vous avez reçu une gron» derie que je vous faisois sur l'horreur » que vous me témoigniez de cette » dignité ; je vous donnois mon » exemple, & vous disois : *Pæte non* » *dolet*. En effet, ce n'est point ce que » l'on pense. La providence nous con» duit avec tant de bonté dans tous » ces temps différens de notre vie, » que nous ne les sentons quasi pas ; » cette perte va doucement, elle est » imperceptible : c'est l'aiguille du » cadran que nous ne voyons pas aller. » Si, à vingt ans, on nous donnoit » le même degré de supériorité dans » notre famille, & qu'on nous fit » voir dans un miroir le visage que » nous aurons à soixante ans, en le » comparant avec celui de vingt ans,

» nous tomberions à la renverſe, & » nous aurions peur de cette figure; » mais comme c'eſt jour à jour que » nous avançons, nous ſommes au» jourd'hui comme hier, & demain » comme aujourd'hui. Ainſi nous avan» çons ſans le ſentir, & c'eſt un » miracle de cette providence que » j'adore. — Vous êtes vraiment bien » délicat & bien précieux (dit-elle » encore à ce même ami, dans une » autre lettre) de vous trouver atteint » d'une petite attaque de décrépitude, » parce que vous êtes grand-père, & » que Madame votre fille a pris la » liberté de vous en faire une autre: » voilà un grand malheur! Et à qui » vous en plaignez-vous, Monſieur? » A qui penſez-vous parler? Et que » feriez-vous donc, ſi vous en aviez » une qui eût pris l'habit à la Viſi» tation d'Aix à ſeize ans? Vraiment, » vous feriez une belle vie; & moi, » je ſoutiens cet affront comme ſi ce » n'étoit rien: je regarde ce mal, qui » n'étoit pas encore tombé ſur moi, » avec un courage héroïque; je me » prépare à toutes les conſéquences

» avec paix & tranquillité ; & voyant
» qu'il faut se résoudre, & que je ne
» suis pas la plus forte, je m'occupe
» de l'obligation que j'ai à Dieu de
» me conduire si doucement à la
» mort ».

Madame *de Sévigné* admiroit sincèrement *Bourdaloue*, dont elle avoit déjà tracé l'éloge dans plusieurs de ses lettres à Madame *de Grignan*. Elle trouve encore occasion, dans celles-ci, de dire un mot sur cet *orateur* célèbre, qu'on avoit appellé à *Montpellier*, dans l'espérance que sa dialectique pressante pourroit ramener les sectaires à l'unité de l'église. Après avoir appris à son ami qu'elle *est* quitte d'une maladie légère & qu'elle *reprend doucement le fil de son carême, seulement interrompu par quelques bouillons*, elle ajoute : « Pour le pere *Bourdaloue*,
» ce seroit mauvais signe pour Montpellier, s'il n'y étoit pas admiré,
» après l'avoir été à la cour & à Paris
» d'une manière si sincère & si vraie.
» Je comprends que ces endroits,
» cousus par le sujet des nouveaux
» frères, à la beauté ordinaire de ses

» sermons, font une augmentaion » considérable. C'est par ces sortes » d'endroits, tout pleins de zèle & » d'éloquence, qu'il enlève & qu'il » transporte. Il m'a souvent ôté la » respiration, par l'extrême attention » avec laquelle on est pendu à la » force & à la justesse de ses dis» cours, & je ne respirois que quand » il lui plaisoit de les finir pour en » recommencer un autre de la même » beauté ». On a beaucoup loué *Bourdaloue*, mais peut-être n'a-t-on jamais peint avec autant de justesse & d'énergie, l'effet que devoit produire, sur ses auditeurs, cet art admirable d'enchaîner ses raisonnemens, de développer ses idées, & de les suivre jusqu'à ce qu'elles aient fait luire cette lumière pure & satisfaisante, qui résulte de la démonstration. Cette même lettre est terminée par deux nouvelles du jour, que Madame *de Sévigné* conte avec son agrément ordinaire. « M. l'abbé *de Quinci*, » nommé à l'évêché de Poitiers, n'a » pas cru sa poitrine assez bonne pour » s'acquitter de ses devoirs de la

» manière qu'il le voudroit, & il a » remis cet évêché au roi. Cette ac» tion eſt belle & rare. Sa majeſté a » mis à ſa place M. *de Tréguier*, autre» fois le père *Feuillant* de l'Oratoire, » qui très-canoniquement s'eſt con» ſacré, aux dépens de ſa poitrine » fort large, à toutes les fatigues paſ» torales ».

La France a été de tout temps l'aſile des rois malheureux ; c'eſt dans ſon ſein qu'ils ont toujours trouvé des reſſources qui les vengeoient de l'indifférence des autres cours de l'Europe. Madame *de Sévigné* ſe répand en éloges ſur la grandeur d'ame & le zèle généreux que fit paroître *Louis XIV*, en embraſſant la défenſe de *Jacques II*, que le prince *d'Orange* avoit chaſſé du trône d'Angleterre. Elle s'étend ſur-tout ſur la magnificence des ſecours que le monarque François fournit à ce prince, pour retourner en Irlande, & tenter le recouvrement de ſes états. « Que de choſes à dire, » Monſieur ! écrit-elle à ſon ami; » quel endroit dans l'hiſtoire du roi, » que la manière dont il a reçu le roi

» d'Angleterre ; les présens dont il
» l'a accablé en partant pour aller en
» Irlande, des vaisseaux à Brest où il
» est présentement, des frégates, des
» troupes, des officiers, & le comte
» *d'Avaux* pour ambassadeur extraor-
» dinaire & pour conseil, & pour
» avoir soin des troupes & de l'ar-
» gent ; deux millions en partant,
» & dans la suite tout ce qu'il de-
» mandera ! Mais après ces grandes
» choses, il lui a donné ses armes,
» son casque, sa cuirasse, qui lui
» porteront bonheur. Il a donné
» de quoi armer dix à douze mille
» hommes : mais pour les petites
» choses & les commodités, elles
» sont en abondance ; des chaises de
» poste faites en perfection, des calè-
» ches, des attelages, des chevaux
» de main, des services d'or & d'ar-
» gent, des toilettes, du linge, des
» lits-de-camp, des épées riches, des
» épées de service, des pistolets, & en-
» fin tout ce qui peut s'imaginer : & en
» lui disant adieu & en l'embrassant,
» il lui a dit : *Vous ne sauriez dire que*
» *je ne sois touché de vous voir partir* ;

» *cependant je vous avoue que je sou-*
» *haite de ne vous revoir jamais ; mais*
» *si par malheur vous revenez, soyez*
» *persuadé que vous me retrouverez tel*
» *que vous me voyez*. Rien n'est mieux
» dit, rien n'est plus juste : jamais la
» générosité, la magnificence, la
» magnanimité, n'ont été exercées
» comme elles l'ont été par sa ma-
» jesté.

L'éditeur a joint, dans ce volume, onze autres lettres de Madame *de Sévigné*, dans lesquelles *elle rend* compte à M. *de Pomponne*, de la suite & des détails du fameux procès intenté à M. *Fouquet*. Ce surintendant, qu'on vouloit perdre, fut accusé d'avoir mis le désordre dans les finances. Des ennemis passionnés ourdirent & dirigèrent cette trame odieuse, & plusieurs d'entre eux furent ses juges. On condamna *Fouquet* au bannissement. La principale pièce qu'on fit servir à sa condamnation, étoit un projet vague de fuite dans le pays étranger ; projet qu'il avoit jetté sur le papier quinze ans auparavant, dans un temps où les troubles

de la fronde déchiroient la France, & où il croyoit avoir de justes raisons de se plaindre de l'ingratitude de *Mazarin*. Ce projet, qui étoit échappé à sa mémoire, fut malheureusement retrouvé parmi les papiers qu'on saisit chez lui. Madame *de Sévigné* étoit sincèrement attachée au surintendant; elle le loue beaucoup, dans ses lettres, sur sa fermeté & sur la manière dont il répondit aux différens chefs d'accusation qu'on produisit contre lui. « S'il continue, dit-» elle, ses interrogations lui seront » bien avantageuses. Il a mandé une » chose qui fait frissonner. Il conjure » un de ses amis de lui faire savoir » son arrêt par une voie enchantée, » bon ou mauvais, comme Dieu le » lui enverra, sans préambule, afin » qu'il ait le temps de recevoir la » nouvelle par ceux qui viendront la » lui dire; ajoutant que pourvu qu'il » ait une demi-heure pour se prépa-» rer, il est capable de recevoir » sans émotion tout le pis qu'on lui » puisse apprendre. Cet endroit-là » me fait pleurer, & je suis assurée

» qu'il vous serre le cœur ». On applaudit beaucoup, au rapport de Madame *de Sévigné*, à la présence d'esprit & au courage avec lequel M. *Fouquet* rétorqua contre le chancelier lui-même qui l'interrogeoit, le reproche d'avoir manqué de fidélité au roi. On n'avoit pas encore oublié que le chancelier, durant les troubles, avoit été le chef du conseil des ennemis de *Louis XIV*, & qu'il avoit engagé plusieurs de ses parens à donner passage aux troupes rebelles. » Après » que M. *Fouquet* eut dit que les seuls » effets que l'on pouvoit tirer du » *projet*, c'étoit de lui avoir donné la » confusion de l'entendre, M. le chan» celier lui dit : vous ne pouvez pas » dire que ce ne soit là un crime » d'état. Il répondit : je confesse, » Monsieur, que c'est un folie & une » extravagance, mais non pas un » crime d'état. Je supplie ces Messieurs, » dit-il, en se tournant vers ses juges, » de trouver bon que j'explique ce » que c'est qu'un crime d'état. Un » crime d'état, c'est quand on est dans » une charge principale, qu'on a le

» fecret du prince, & que tout d'un
» coup on fe met du côté de fes enne-
» mis ; qu'on engage toute fa famille
» dans les mêmes intérêts, qu'on fait
» ouvrir les portes des villes, dont
» on eft gouverneur, à l'armée des
» ennemis, & qu'on la ferme à fon
» véritable maître ; qu'on porte dans
» le parti tous les fecrets de l'état.
» Voilà, Meffieurs, ce qui s'appelle
» un crime d'état..... M. le chan-
» celier ne fçavoit où fe mettre, &
» tous les juges avoient fort envie de
» rire. Vous avouerez qu'il n'y a rien
» de plus fpirituel, de plus délicat,
» & même de plus plaifant. Toute la
» France a fçu & admiré cette ré-
» ponfe ».

Ces mêmes lettres contiennent encore une anecdote fur *Louis XIV*, que vous me fçaurez gré de rapporter. Le trait eft connu, mais je ne me rappelle pas de l'avoir trouvé ailleurs auffi agréablement conté. » Le roi fe
» mêle depuis peu de faire des vers.
» Meffieurs *de Saint-Agnan* & *Dangeau*
» lui apprennent comment il faut s'y
» prendre. Il fit l'autre jour un petit

» madrigal, que lui-même ne trouva
» pas trop joli. Un matin, il dit au
» maréchal *de Grammont*: M. le maré-
» chal, lisez, je vous prie, ce petit
» madrigal, & voyez si vous en avez
» jamais vu un si impertinent; parce
» qu'on sçait que depuis peu j'aime
» les vers, on m'en apporte de toutes
» les façons. Le maréchal, après avoir
» lu, dit au roi: sire, votre majesté
» juge divinement bien de toutes
» choses, il est vrai que voilà *le plus*
» sot & le plus ridicule madrigal que
j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire
& lui dit: n'est-il pas vrai que
celui qui l'a fait est bien fat? —
Sire, il n'y a pas moyen de lui
donner un autre nom — Oh! bien,
je suis ravi que vous m'en ayez
parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai
fait. — Ah! sire, quelle trahison!
Que votre majesté me le rende, je l'ai
lu brusquement. — Non, M. le ma-
réchal, les premiers sentimens sont
toujours les plus naturels. Le roi a
fort ri de cette folie, & tout le
monde trouve que voilà la plus
cruelle petite chose que l'on puisse

» faire à un vieux courtisan ».

Ces quarante-deux lettres de Madame *de Sévigné* ne formoient, Monsieur, que la moitié du volume ; l'éditeur, qui vouloit le compléter, a cru qu'on lui pardonneroit d'y joindre celles de Madame *de Simiane*, fille de Madame *de Grignan*, & petite-fille de Madame *de Sévigné*. Celles-ci, au nombre de quatre-vingt-une, sont adressées à un intendant de Provence qu'on ne nomme point. On remarque dans ces lettres une certaine facilité de style ; mais le fonds en est si pauvre, qu'il n'est pas concevable qu'une pareille correspondance ait pu tenter l'avidité d'un éditeur. Une des principales causes de l'intérêt qu'on éprouve en lisant les lettres de Madame *de Sévigné*, c'est qu'elles sont en partie historiques, & qu'on peut les regarder comme des mémoires secrets, propres à faire connoître les mœurs, le ton, l'esprit, les usages d'étiquette qui régnoient à la cour de *Louis XIV* ; on y trouve des détails qu'on chercheroit vainement ailleurs, des anecdotes, des particularités qui

tiennent à des événemens publics & connus. Les lettres de Madame *de Simiane* n'ont pas le même avantage. Cette dame écrivoit en province & loin de la cour. Eſt-elle à Aix ? Elle ne ceſſe de ſoupirer après l'agréable ſaiſon qui lui permettra de retourner à ſon château de *Belombre*. Eſt-elle à *Belombre ?* toutes ſes lettres expriment le deſir qu'elle a d'y poſſéder M. l'intendant. Nulle anecdote, nul récit qui puiſſe intéreſſer : des détails domeſtiques, des commiſſions qu'on donne ou dont on s'acquitte, des choſes dites à demi mot, & qui reſtent inintelligibles, l'éternel retour de tendres proteſtations d'amitié, de zèle, d'attachement, &c. telle eſt la matière la plus ordinaire de ces lettres. L'imagination du lecteur n'eſt pas même fixée par la connoiſſance des perſonnages qu'on y produit ſur la ſcène, & dont preſque tous les noms ſont réduits à leur lettre initiale. Qui ne prendroit, par exemple, toutes ces phraſes pour autant de formules algébriques : » M. de *B*. eſt allé faire une » courſe légère juſqu'à mercredi ; dites

» moi des nouvelles de mademoiselle
» de *P*. — Le chevalier de.... &
» moi, allons tête à tête. *L*. va à *B*.
» M. de..... reçoit Madame de *M*.
» *D*...... eſt à Aix. — J'ai vu la
» beauté *B*., j'ai dîné avec elle chez
» Madame *de*... — Madame *de B*. a
» la fièvre double-tierce, & made-
» moiſelle *de*..... épouſe M. *de N*.
» C'eſt comme ſi le *P*. *G*. épouſoit
» mademoiſelle *C*. — On vous a
» mandé les hau*s faits de M. *de B*. Le
» pauvre M. *de R*. en eſt affligé à
» mourir. — *B*. me fait eſpérer de
» venir la ſemaine prochaine. Les
» grandes compagnies iront à *B*. *L*. y
» eſt furieuſement invité. — Vous
» voyez d'ici tous les *L*., les *C*. &,
» ſans doute, les *G*. Nous ſçavons
» les morts de M. d'*A*., de M. *de L*.,
» de Madame *de V*., & des fragmens
» de leurs dernières diſpoſitions. —
» *L*. arriva hier au ſoir du château *R*.
» Le maître, la maîtreſſe & leur
» fille y ſont avec Meſdames *de B*.,
» *de M*. &c. &c. » Comment a-t-on
pu ſe perſuader que de pareilles ari-
dités ne rebuteroient pas le lecteur,

& qu'il pourroit s'intéresser aux aventures & à toutes les allées & venues de cette kyrielle de personnages alphabétiques ?

Le seul morceau qu'on doive distinguer dans la correspondance de Madame *de Simiane* est la lettre IXe; aussi l'éditeur a-t il soin, dans son avertissement, de la citer » comme » un modèle de la sensibilité *la plus* » *honnête*, & la plus touchante ». Madame *de Simiane* y recommande un ancien serviteur de son *père aux* bontés de l'intendant de Provence. » Vous avez un bon cœur, Monsieur; » vous avez des entrailles, vous sça» vez ce que c'est qu'un vieux & an» cien domestique d'un père & d'une » mère tendrement aimés. Voilà un » pauvre vieillard affligé que je vous » présente. Il n'étoit pas domestique, » mais excellent sculpteur, qui a tra» vaillé toute sa vie aux châteaux de » Grignan & de la Garde. C'est un » ouvrier qui a été admirable, & de » pair avec les plus fameux ; il tra» vaille encore à quatre-vingt ans » qu'il possède ; au surplus bon &

» honnête homme. Ce misérable père » a un fils qui le soulageroit dans sa » vieillesse ; il s'est avisé de donner » un soufflet à son sergent, le voilà » aux galères pour sa vie. Il est venu » à moi tout en larmes ; je lui ai dit » toute l'impossibilité de ravoir ce » fils ; il le sçait, il m'a montré cette » lettre que je vous envoie de l'abbé » *de Suze*, aumônier du roi. Je vous » conjure, Monsieur, de vouloir ac» cueillir charitablement & cordiale» ment ce pauvre homme, cela le » consolera ; dites-lui que vous lui » accordez votre protection ; & puis » dans la suite, nous verrons s'il y » auroit quelque moyen de le servir » réellement. Il sera content de cela, » & vous me ferez un sensible plaisir. » Quand je vois un vieux bonhomme » que j'ai vu toute ma vie chez mon » père, que je le vois fondre en » larmes vis-à-vis son portrait, je » vous avoue que s'il me demandoit » mon bien, je crois que je le lui don» nerois ; & je vous avertis que je » vous fatiguerai beaucoup au sujet » de ce fils galérien. Prenez courage » & armez-vous de patience ».

Quoique le recueil des lettres de Madame *de Simiane* présente peu d'intérêt, on auroit cependant tort d'en conclure que cette dame manquoit d'esprit, de goût ou de ressort dans l'imagination. Ces épitres familières ne doivent point être considérées comme une composition sérieuse & réfléchie : si elles n'offrent rien qui les distingue, c'est que Madame *de Simiane* ne les écrivoit pas, pour me servir de l'expression de l'éditeur, *sous l'œil de la postérité* ; c'est qu'elle croyoit ne s'entretenir qu'avec son ami, & qu'elle étoit très-éloignée de penser que sa correspondance dût parvenir un jour aux honneurs de la publicité.

Je suis, &c. *G****



LETTRE XIV.

Exposition des peintures, sculptures & gravures au salon du Louvre, Année 1777.

JAMAIS on ne vit éclore, Monsieur, tant de prétendus amateurs de peinture; comme il est du bel air d'avoir du goût pour les arts, chacun s'érige en connoisseur, & cette risible prétention ne pouvoit manquer de produire une manie assez plaisante; les uns regrettent sincèrement l'exposition des tableaux au colisée, où ils alloient étaler aux yeux des nymphes de ce temple leurs brillantes connoissances; les autres, emportés par leur engouement, courent aux Célestins disserter gravement sur le tableau de la mort du feu prince *de Conti*, & autres productions aussi merveilleuses qu'on voit exposées sous ce cloître. De plus hardis s'érigent en appréciateurs des talens, prennent le masque de l'anonyme, &, dans une brochure

éphémère, dictent leurs oracles, ou répandent la satyre, sans s'appercevoir que, nouveaux *Pyrenées*, ils outragent les muses & ceux qui les cultivent. Pous vous, amateur modeste des arts & des lettres, vous attendez, Monsieur, pour former votre jugement, qu'il soit dirigé par la voix publique; & sur-tout par celle des maîtres de l'art exempts de passion. J'ose entreprendre de fixer votre opinion, quoique je n'aye que des connoissances très-superficielles *sur cette* matière. Ne croyez pas cependant que je pense avec M. *de la Harpe* que pour apprécier les beautés & les défauts des ouvrages de peinture & de musique, il suffise d'avoir *des yeux & des oreilles*. Je trouve, au contraire, qu'il est aussi ridicule de croire que l'on peut, *pourvu qu'on ne soit ni sourd ni aveugle*, parler sçavamment de peinture & d'harmonie, que si l'on prétendoit que c'est assez de sçavoir lire pour se constituer juge d'une pièce de théâtre. Aussi, Monsieur, sentant mon insuffisance, je me garderai bien de rien hazarder de moi-

même

ième, sur les peintures du salon. C'est le jugement d'artistes célèbres & d'amateurs éclairés que j'ai consultés, dont je vais vous faire part.

Je ne vous parle point des prix proposés par l'académie royale de Peinture; elle n'a point trouvé cette année d'ouvrages dignes de son approbation, & les prix sont remis. Vous auriez souhaité, sans doute, que l'académie Françoise, *l'arbitre du goût, l'oracle de la nation*, fût aussi sage, aussi réservée dans la distribution de ses graces : mais ses vues sont différentes. L'académie de Peinture exige des ouvrages de génie. L'académie Françoise ne demande que des élans *philosophiques*; mais revenons au salon.

Depuis long-temps, Monsieur, vous gémissiez avec les vrais amateurs de voir le genre de l'histoire oublié, anéanti même en quelque sorte. En effet, lorsqu'on réfléchit que ce genre, le premier de tous, celui qui exige le plus de génie, qui demande une étude constante & approfondie du cœur humain, des pas-

ſions de l'ame, de la nature & de ſes différens effets ; qui ſuppoſe une connoiſſance exacte de la mythologie, des hiſtoriens, des poëtes, qui met de niveau la palette & la lyre ; lorſqu'on réfléchit, dis-je, que ce genre, ainſi que l'épopée, ſembloit ne devoir plus exiſter, parmi nous, que dans l'admiration ſtérile des chef-d'œuvres que nous connoiſſons, on eſt tenté de pleurer ſur les ruines de Jéruſalem. Je crois néanmoins vous avoir obſervé que cet *abandon ne* devoit point être attribué aux artiſtes, mais à la frivolité du ſiècle ; que les diſtinctions, les honneurs, les encouragemens répandus avec ſageſſe, avec choix & diſcernement, feroient briller de toutes parts la flamme du génie : c'eſt la révolution que vient de produire encore M. le comte *d'Angivillers*, conformément aux intentions bienfaiſantes de ſa majeſté.

Vous ſavez ſans doute, que la galerie du Louvre, connue ſous le nom de *galerie des plans*, eſt deſtinée à former un cabinet de peinture : on doit y raſſembler tous les tableaux du roi,

& ce ſuperbe muſée, le plus beau de l'Europe, ſera décoré par les ſtatues pédeſtres, en marbre, des hommes célèbres que la France a produits dans tous les genres. L'exécution de ce magnifique projet ſuffiroit ſeul pour immortaliſer, & les génies auxquels on défere cette apothéoſe & le prince qui l'ordonne, & le *Mécène* éclairé qui ſeconde avec tant de zèle les vues bienfaiſantes de ſa majeſté.

L'on diſtingue particulièrement au ſalon neuf grands tableaux d'hiſtoire, exécutés pour le roi, entre leſquels il s'en trouve deux dont les ſujets ſont tirés des faſtes de la nation. L'un repréſente les honneurs rendus au connétable *du Gueſclin* après ſa mort; il eſt peint par M. *Brenet*. *Du Gueſclin* eſt repréſenté étendu ſur ſon lit, au pied duquel le commandant de la garniſon ennemie vient en ſe proſternant dépoſer les clefs de la fortereſſe qu'il défendoit; *Olivier Cliſſon*, frère d'arme du connétable, eſt debout & paroît accablé de triſteſſe; on voit derrière lui le maréchal *de Sancerre*, & ſur le devant eſt un jeune page

assis auprès du lit de son maître, & dans une attitude qui annonce la douleur dont il est accablé. Ce tableau est d'un grand style, l'ordonnance en est belle & imposante, la distribution des plans & des grouppes est du plus heureux choix; les figures ont de la noblesse, de l'expression, du caractere; celle de *Du Guesclin*, qui est vue en raccourci, est d'un effet étonnant. L'exécution de ce tableau répond parfaitement au mérite de l'invention; on y remarque une exacte observation du costume, un dessein correct & savant, une touche moëlleuse & facile. Les talens de M. *Brenet* lui assurent une place distinguée parmi les peintres qui font le plus d'honneur à l'école Françoise.

Le second tableau, dont notre histoire a fourni le sujet, a pour titre *la continence de Bayard*. Pour l'intelligence de ce tableau, vous saurez, Monsieur, que *Bayard*, étant à Grenoble, on lui amena un soir une jeune fille, d'une beauté rare, que la mère, pressée par la plus affreuse indigence, avoit livrée à la prostitution. Cette

eûne infortunée se précipite aux genoux de *Bayard*, & lui expose en pleurant toute l'horreur de la situation où elle se voit réduite; le chevalier la relève, la rassure; il mande sa mère, & après lui avoir fait les plus vifs reproches, il apprend que la jeune fille auroit été mariée si elle avoit eu six cent florins. *Bayard* remet à la mère le double de cette somme pour servir de dot à la jeune personne dont il conserve ainsi l'honneur & la vertu.

Qu'on me permette à ce sujet une courte réflexion. Bien des gens citent ce trait comme un acte d'héroïsme qui fait connoître toute la vertu, toute la grandeur d'ame de *Bayard*. Moi, je le regarde comme une action louable, mais qui ne sort pas de la classe des vertus ordinaires. Je crois qu'à moins d'être un satyre effréné, qui au lieu des plaisirs délicats de l'amour, ne cherche qu'à assouvir ses sens, à moins d'être en même temps barbare & débauché, *Bayard* ne pouvoit pas résister aux prières, aux larmes d'une

jeune fille qui, d'une voix suppliante, réclamoit avec confiance son secours & son appui. Il n'y a que la générosité de doter cette pauvre fille qui puisse donner quelque éclat à cette action de *Bayard*.

Mais revenons au tableau de M. *du Rameau*. La scène se passe chez une parente de *Bayard*, où il avoit conduit la jeune fille, en attendant qu'il eût fait avertir la mère : cette dernière y reçoit la bourse que le chevalier lui présente ; elle se prosterne à *ses pieds*, & paroît, ainsi que sa fille, pénétrée de la plus vive reconnoissance. Cette composition a été critiquée, avec autant de sévérité que d'injustice ; par exemple, on auroit voulu que l'artiste y eût introduit la parente de *Bayard*, chez laquelle il se trouve ; mais ce reproche est d'autant plus mal fondé, que si le peintre eût admis ce personnage, c'eût été un défaut de convenance ; il est probable au contraire qu'en cet instant *Bayard* éloigna cette parente pour ne point trop humilier la mère en lui faisant des reproches, & pour ne

oint faire rougir la jeune fille en
ui donnant des preuves de sa généosité : une autre observation, qui
aroît mieux fondée, c'est que l'ariste auroit pu choisir un autre monent, parce que dans celui-ci on
gnore, dit-on, *s'il récompense le
vice ou la vertu.* Je n'approuverois
pas non plus l'idée de suspendre une
bourse par les cordons, cette action
pourroit être traitée avec plus de
noblesse ; on peut ajouter encore que
la mère paroît trop jeune pour la
fille ; à l'égard des autres reproches
qu'on fait à M. *du Rameau*, ils décèlent trop de partialité pour les réfuter sérieusement, & il n'en est pas
moins vrai que ce tableau a des
beautés qui font honneur à l'artiste ;
qu'il est peint & dessiné largement,
d'un ton de couleur & d'un effet
harmonieux.

Je vais continuer, Monsieur, à
vous entretenir des autres tableaux,
exécutés par les ordres du roi,
dont les sujets sont tirés de la mythologie & de l'histoire. Celui qui
réunit le plus grand nombre de suf-

frages, repréſente *Caïus Furius Creſſinus*, cité devant l'édile, pour ſe diſculper d'une accuſation de magie. On ſe rappelle que ce laborieux affranchi confondit ſes accuſateurs en montrant, avec ſa famille, des bœufs & des inſtrumens d'agriculture en bon état, & en faiſant obſerver qu'il ne pouvoit montrer également ſes peines, ſes ſueurs, ſes fatigues ; ce tableau eſt de M. *Brenet*, qui avoit traité le même ſujet en petit au dernier ſalon. Comme rien ici *ne donnoit* des entraves au génie de l'artiſte, il a développé avec le plus grand ſuccès les formes grandes & pittoreſques du coſtume antique ; les caractères ſont mâles & bien prononcés, les draperies larges & jettées avec goût, l'effet général clair & lumineux, & le ton de couleur plus brillant & plus vigoureux que dans le tableau de la mort de *Du Gueſclin*.

Le courage de *Porcia* étoit placé à côté de celui-ci. Tout le monde connoît ce trait d'héroïſme, qui peint d'une manière énergique les mœurs des derniers défenſeurs de la liberté

républicaine. Ce sujet présente à l'imagination des pensées si grandes, des caractères si magnanimes, des expressions si frappantes, qu'il n'est pas étonnant que l'artiste soit resté au dessous de l'idée qu'on s'en est formée. Cependant on ne peut refuser à M. *Lépicier* l'éloge d'avoir réuni dans ce tableau un heureux accord entre toutes les parties, ce qui produit l'effet piquant & vrai qu'on y remarque; mais n'auroit-il pas été à desirer qu'il eût mis plus de chaleur & de mouvement dans sa composition, plus de noblesse & de fermeté dans les caractères, & plus d'expression dans les attitudes? Ces observations, que je soumets au jugement des artistes, ne peuvent offenser M. *Lépicier*. Les ouvrages qu'il a exposés ci-devant annoncent assez qu'il est capable d'exécuter de grands sujets; ceux qu'il a peints dans un autre genre & qui sont exposés au salon, prouvent qu'il dessine correctement, qu'il sait étudier la nature & la rendre avec une aimable naïveté; ses petites compositions sont agréables pour l'ef-

ſet, la couleur en eſt fraîche & quelquefois approchante de celle de *Téniers*, mais on n'y trouve pas la touche moëlleuſe du peintre Flamand.

Au-deſſus du portrait du roi, dont je vais, Monſieur, vous entretenir dans un moment, on avoit placé un tableau de M. *Hallé*; il a pour ſujet *Cimon* l'Athénien, qui fait abattre les murs de ſes poſſeſſions & invite le peuple à venir prendre les fruits de ſes jardins. Une compoſition riante, un deſſin coulant, un ſtyle gracieux, caractériſent ce tableau de M. Hallé, on y deſireroit peut-être, plus d'accord entre les différentes parties, & plus de vérité dans le ton de couleur.

Plus loin on voyoit *Fabricius* refuſant les préſens que *Pirrhus* lui envoye; ce tableau de M. *de la Grenée* l'aîné, eſt très-bien deſſiné, riche ſans profuſion, & terminé ſans ſéchereſſe, comme tous ceux de ce maître; c'eſt dommage que la figure de *Fabricius* n'exprime pas aſſez la noble ſimplicité de ce vertueux Romain; on regrette encore que l'artiſte ait

négligé, dans ce tableau, la magie du clair-obſcur ; mais on ne refuſera ſurement pas à M. *de la Grenée* les éloges qu'il mérite pour les autres ſujets qu'il a expoſés au ſalon, où l'on remarque toujours un génie fertile, un pinceau moëlleux & ſuave, ſur-tout dans les femmes, dont le ton de couleur eſt frais & ſéduiſant, & dans les enfans qui ſont d'une beauté digne de *l'Albane*.

L'hiſtoire Romaine a fourni pareillement à M. *de la Grenée* le jeune le ſujet de ſon grand tableau ; il repréſente *Albinus* qui s'enfuit de Rome, & qui offre ſon char aux Veſtales. Ce ſujet eſt bien conçu ; l'idée en eſt grande, les fabriques en ſont riches & de bon goût ; il y a des parties dans ce tableau qui ſemblent tenir de *Piètre de Cortone* ; c'eſt faire l'éloge de l'artiſte François. Si la figure d'*Albinus* n'a pas l'expreſſion qu'elle devroit avoir, ſi l'on obſerve dans ce tableau quelques incorrections de deſſin, ces défauts ſont rachetés par des beautés réelles.

Le *S. Jean* du même auteur, désarme la critique, il est savamment dessiné, d'un effet & d'un ton de couleur vigoureux ; le *S. Jerôme*, placé à l'autre extrémité du salon, quoiqu'inférieur au précédent, mérite néanmoins des éloges, ainsi que les petits tableaux de M. *de la Grenée* le jeune, qui sont d'une touche fine, moëlleuse & spirituelle ; le même artiste a aussi exposé un grand nombre de dessins où l'on remarque du génie, de la facilité, avec une touche ferme & hardie.

Le tableau de l'*Aurore* qui enlève *Céphale* est peint par M. *Vanloo*; il offre une composition sage, des formes élégantes, un dessin correct; il est fâcheux qu'aux beautés réunies dans ce tableau, ne se joignent pas un coloris plus frais, plus analogue au sujet. Dans un autre tableau, du même artiste, qui représente une expérience d'électricité, on reconnoît la même pureté dans les contours, un pinceau moëlleux, un coloris plus vrai que dans le précédent ; mais on pourroit y desirer aussi un meilleur

hoix de draperies, plus de mouve-
ment dans les attitudes, & plus d'ex-
pression dans les caractères.

M. *Taraval* a exposé cette année
le triomphe d'*Amphitrite* : il y a du
mouvement dans la composition, des
graces & de la variété dans les
grouppes, de l'expression & de la vo-
lupté dans plusieurs figures où l'on
retrouve, dit-on, le style ferme &
harmonieux du célèbre artiste qui est
aujourd'hui à la tête de l'école fran-
çoise ; je ne sçais si la comparaison
est juste ; mais elle est bien flatteuse
pour M. *Taraval* ; l'effet de ce tableau
n'est pas d'ailleurs aussi vrai, ni le
ton de couleur aussi chaud, aussi vi-
goureux qu'on pourroit le desirer.

Après vous avoir parlé, Monsieur,
des tableaux d'histoire exécutés pour
le roi, il est temps de vous entretenir
du superbe portrait de ce prince, peint
en pied par M. *Duplessis*. L'attitude
est remplie de noblesse & de majesté,
ce portrait attire tous les regards &
le cœur ému semble y reconnoître le
caractère de bienfaisance de ce jeune
monarque, qui ne s'occupe que du

bonheur de son peuple. Vous connoissez, Monsieur, les talens supérieurs de M. *Duplessis*; ce tableau est digne de la réputation de son auteur; la tête est peinte largement, & les draperies sont d'une vérité étonnante; cependant la critique n'a pas épargné ce portrait : on reproche à l'artiste que la figure manque de pondération, & que l'effet en est interrompu par une draperie bleue dans le fond qui est trop lumineuse. Ces observations me paroissent assez *justes*, mais elles ne peuvent diminuer les éloges que mérite M. *Duplessis* pour le ton de couleur, la touche sûre & moëlleuse, & la vérité qui règne dans chaque partie de ce tableau. Le même artiste en a exposé d'autres au salon qui sont de la même beauté. Celui qui m'a le plus frappé entre ceux-ci, est un portrait de femme représentée en peignoir de mousseline doublé de rose; je ne sçais lequel on doit le plus admirer, ou de la correction du dessin, ou du pinceau séduisant, qui rend le ton de la chair à faire illusion, ou de l'effet surprenant qui résulte de

'accord de toutes ces parties.

Si je vous parle du tableau de M. *Doyen*, ce ne sera pas pour en faire la critique, il seroit injuste d'oublier la mort de *Virginie*, le tableau de saint Roch, le petit dôme que le même artiste a peint aux Invalides, & autres ouvrages que je pourrois vous citer, & qui prouvent, d'une manière avantageuse, les talens de M. *Doyen*. En homme de génie, il auroit pu tirer parti d'un *ex-voto* comme d'un autre sujet; mais *aliquando bonus dormitat Homerus*.

Il est un homme dont le talent ne sommeille jamais, qui n'a point d'égal dans son genre, & dont les productions sont toujours reçues du public avec un nouveau plaisir; vous devinez sans doute, Monsieur, que je veux parler de M. *Vernet*. Je n'entreprendrai point de vous faire son éloge; il me suffit de vous dire que la nature semble lui avoir révélé ses secrets, & qu'on la retrouve dans ses ouvrages, tantôt embellie par la présence de l'astre qui nous éclaire, tantôt effrayante par le désordre

apparent que produisent ses phénomènes. Deux grands tableaux exposés à côté du portrait du roi, justifient pleinement ce que j'avance ; dans celui qui représente un naufrage, on voit de malheureuses victimes échappées à la mort, qui s'empressent mutuellement de se donner des secours ; la crainte, la pitié, la terreur passent dans l'ame des spectateurs ; dans le pendant qui offre un temps calme, on partage les *délices* de la promenade que *plusieurs* personnages vont prendre sur la mer, à la vue d'une belle soirée embellie des rayons du soleil couchant. Il faut observer encore en finissant, que de tous les peintres de ce genre, aucun n'a sçu mieux que M. *Vernet* mettre plus de génie dans ses compositions, faire un plus sçavant usage de la perspective linéaire & aërienne, & donner autant d'expression, d'esprit & d'intelligence à ses figures, dans lesquelles la variété d'un costume exact répand encore un nouvel intérêt. Revenons aux tableaux d'histoire.

Quatre nouveaux agréés s'annoncent avec succès dans cette brillante carrière, MM. *Vincent*, *Ménageot*, *Berthelemy* & *Callet*. Le premier avec un ton de couleur chaud & vigoureux, un dessin sçavant & correct, laisse entrevoir les plus grandes espérances. Son *Belisaire*, recevant l'aumône, a beaucoup de mérite du côté de l'exécution, sur-tout pour la précision des contours, qui sont de la plus grande vérité; mais la composition en paroît bien froide lorsqu'on se rappelle ce même sujet traité par *Vandick* & *Salvator Rose*. Le général des armées d'un empereur, privé de la vue, &, après une longue prison, réduit à mendier sa vie, est un événement si extraordinaire, si attendrissant que je m'étonne qu'il n'ait pas échauffé davantage la verve du jeune artiste. Ce tableau a pour pendant *Alcibiade* recevant des leçons de *Socrate*; il présente des caractères bien prononcés & relatifs aux personnages; mais l'effet en est peut-être un peu dur & tranchant. Le S. *Jerôme*, du même artiste, est supérieur

aux précédens ; il eſt compoſé avec feu, les attitudes ont de l'énergie, les têtes de l'expreſſion & du ſentiment ; elles reſpirent : une touche ſûre & fière, un effet piquant, voilà ce qu'on remarquoit avec plaiſir dans ce tableau ; ce qu'on pourroit y deſirer ce ſeroit un peu moins de ſéchereſſe dans les contours. Un autre ſujet, du même auteur, dans un genre tout oppoſé à celui-ci, préſente de la facilité, de l'eſprit, de la grace, & un effet *harmonieux* produit par des *reflets heureuſement* ménagés ; c'eſt un jeune homme qui donne une leçon de deſſin à une demoiſelle. Le portrait de M. *Bergeret*, & une femme dans le coſtume Napolitain, ſont d'une touche ſûre, moëlleuſe, ſpirituelle & d'un beau ton de couleur. Les portraits que M. *Vincent* a expoſés au ſalon méritent les mêmes éloges, & prouvent autant la facilité de cet artiſte, que le goût ſûr & les excellens principes qu'il a puiſés dans l'école d'Italie ; s'il ſe tient en garde contre les tons noirs, qu'on prend quelquefois pour de la chaleur, & s'il continue

d'étudier les grands maîtres, il peut être sûr, en dépit de ses détracteurs, de contribuer un jour à la gloire de l'école françoise.

M. *Ménageot* annonce beaucoup de génie par son tableau des adieux de *Polixène*, qui est d'un grand style ; l'ordonnance en est belle & imposante, la jeune princesse a de la noblesse & de l'expression dans son attitude ; le groupe des femmes qui l'accompagnent est très-intéressant. *Ulysse* conduisant lui-même la victime pour être sacrifiée, fait ici un rôle bien peu digne d'un grand capitaine ; cette figure d'ailleurs paroît gigantesque ; & n'est pas d'un heureux choix. *Hécube* est évanouie an milieu de ses femmes ; c'est bien prendre son temps ; je pense au contraire que la nature, dans ces momens terribles, dût lui faire ranimer toutes ses forces pour les opposer à la violence barbare des Grecs qui alloient immoler sa fille aux mânes d'*Achille*. Malgré ces observations on ne peut refuser à M. *Vincent* le mérite d'une belle disposition, un choix heureux

dans les plans, un bon goût dans les draperies, de l'intelligence dans l'enchaînement des grouppes & des masses de lumière qui produisent un heureux effet : mais n'est-ce pas insulter également au jugement de ses lecteurs, & à la modestie du jeune artiste, que de dire qu'il est aussi grand compositeur que *Rubens*, & plus correct que lui? Les éloges outrés sont plus offensans qu'une critique impartiale qui ne relève les défauts d'un ouvrage que pour applaudir avec plus de zèle aux beautés qui s'y trouvent. Telle est la loi que je me suis toujours imposée. Le tableau de M. *Ménageot* a de grandes beautés, je crois les avoir indiquées; mais je ne sais pourquoi il me donne la réminiscence de celui de *Callhiroë*, que M. *Fragonard* a exposé au salon il y a quelques années?

En face de celui dont je viens de vous entretenir, Monsieur, vous aurez remarqué le même sujet que M. *de Belloy* fit représenter sur la scène Françoise, & qui lui mérita le titre de citoyen de Calais. Les six

généreux patriotes sont conduits devant la tente d'*Edouard*; la reine se prosterne aux pieds du prince Anglois pour obtenir leur grace : c'est le moment qu'a choisi M. *Berthelemy*. *Eustache de Saint-Pierre* exprime bien la magnanimité de son dévouement, par la noble simplicité que l'artiste a donnée à cette figure ; la tête est d'un beau caractère ; mais celle d'*Edouard* paroît basse & ignoble. Il étoit facile de rendre cette figure intéressante, soit en exprimant le courroux du premier à l'aspect des principaux citoyens d'une ville dont le siège consume son armée & retarde ses conquêtes, soit en peignant *Edouard* fléchi par les prières de son épouse, & pénétré d'admiration en voyant le courage héroïque de six vertueux François qui viennent affronter la mort pour le salut de leurs concitoyens. On pourroit desirer aussi plus d'accord dans l'effet général de ce tableau ; mais cela n'empêche pas que cette composition ne donne une idée avantageuse des talens de M. *Berthelemy*; son pinceau est large, moël-

leux, ſoutenu par un bon goût de deſſin, comme on le remarque encore dans le tableau qui repréſente un gladiateur; cet artiſte étudie la nature, & la rend avec une heureuſe facilité.

Cérès qui vient implorer *Jupiter* pour obtenir le retour de *Proſerpine* que *Pluton* a enlevée, fait le ſujet d'un tableau de M. *Callet*. Le *Jupiter* ſemble, tenir pour le fond de la couleur, de la manière de *Rubens*, & pour le deſſin, de celle du *Carrache*. M. *Callet* paroît avoir pris pour modèle ces deux ſublimes artiſtes, il ne pouvoit faire un meilleur choix. La figure de *Cérès* ne paroît pas auſſi heureuſe; quoiqu'en larmes, cette divinité pourroit avoir un caractère plus noble & plus intéreſſant; mais en général ce tableau eſt remarquable par des formes grandes & majeſtueuſes, un ton de couleur vigoureux & un très-bon goût de deſſein; la petite figure nue, peinte par le même artiſte, réunit tous les ſuffrages.

Vous aurez ſans doute admiré, Monſieur, un charmant tableau de M.

le Prince, qui a pour titre *la Crainte*; composition ingénieuse, dessein correct, touche moëlleuse, ton de couleur aimable & vrai, excepté dans la jeune femme, où l'on desireroit qu'il fût moins fade.; voilà ce qui caractérise ce tableau: on reproche encore à M. *le Prince* de donner à toutes ses têtes le même caractère. Le Corps-de-garde du même artiste est d'un effet piquant & d'un pinceau suave; peut-être y trouveroit-on quelques légères incorrections de dessin. L'ingénieuse fécondité de cet artiste se manifeste dans les différens sujets qu'il traite, coloris frais & brillant, effets pitoresques, sites gracieux enrichis de petites figures dessinées avec esprit, une touche légère & transparante dans les ciels & les eaux, détails riches & intéressans, voilà ce qu'on remarque généralement dans les ouvrages de M. *le Prince*. Une vache dessinée d'après nature est digne du pinceau de *Paul Poter*, pour le fini précieux & la vérité du local.

Un des artistes qui rend la nature avec le plus de vérité, est M. *Robert*,

Dans les vues des jardins de Versailles exécutées pour le roi, ainsi que dans les autres tableaux de cet artiste, qui rappellent les anciens monumens de l'ancienne Rome, on trouve un ton de couleur argentin, des détails riches & majestueux, des effets étonnans par la vérité & la perspective aërienne, portée au point de faire aux spectateurs l'illusion la plus agréable. Si les figures qui se trouvent dans les compositions de M. *Robert* étoient d'un meilleur choix & plus *terminées*, je doute qu'il y eût rien à desirer dans ses charmantes productions.

M. *de Machy*, non moins célèbre, dans un genre à-peu-près semblable, consacre ses talens à nous offrir les points de vue les plus intéressans de la capitale & de ses environs. La perspective y est observée avec précision, & le ton de couleur en est harmonieux. Dans ces petits tableaux, ornés de figures touchées avec esprit, l'imagination se promène au gré du pinceau de l'habile artiste, qui varie ses productions avec intelligence, &

sçait

fait y joindre un effet piquant au fini le plus agréable.

La crainte d'être prolixe m'empêche d'entrer dans des détails sur les ouvrages de MM. *Jollain*, *Beaufort*, *Robin*, *Huet*, *Guérin*, *Carême*, *Olivier* & *Bonnieu*. Le premier a exposé au salon plusieurs objets dans lesquels on découvre du génie, & une touche facile; mais ce n'est surement pas l'*Alceste* qui lui fait le plus d'honneur. Une Vierge de M. *Beaufort* se fait remarquer par les tons dorés, la touche facile & l'heureux choix des caractères. L'esquisse d'un plafond, par M. *Robin*, m'a paru composée avec autant de noblesse que de génie. M. *Huet* conserve la même facilité dans les différens genres qu'il traite; sa couleur est quelquefois triviale, mais sa touche est légère, aimable & spirituelle. J'ai vainement cherché au salon la *Nymphe métamorphosée en menthe* * *par Proserpine*, tableau de

* Selon la fable, la nymphe *Menthe* ou *Minthes*, fille de *Proserpine*, ayant été surprise avec *Pluton*, sa mère la métamorphosa en la plante qui porte son nom.

M. *Carême*, mais je ne me rappelle d'avoir vu de cet artiste, au salon de cette année, que deux petits tableaux peints à gouache; j'en suis fâché, car pour la réputation de M. *Carême*, j'aurois mieux aimé voir celui qui n'y étoit pas. Entre un grand nombre de petits sujets, exécutés par M. *Bonnieu*, on remarque particulièrement un trait mémorable de la vie de *Henri IV*, où cet artiste a sçu réunir l'effet, l'expression, & l'énergie convenables au sujet; ses autres compositions sont quelquefois *ingénieuses*, souvent triviales, & d'une touche pesante, molle & indécise.

Je ne sçais, Monsieur, pourquoi les amateurs semblent s'être donné le mot pour déprimer les ouvrages de M. *Martin*; une femme qui lit à la lueur d'une lampe, petit tableau un peu noirci par le temps, m'a cependant paru d'un effet piquant, bien dessiné, & drapé d'un bon style. C'est une observation que je faisois faire dernièrement à un ami de M. *Martin*: vous avez raison, me dit-il, il est vrai que ce tableau paroît ancien, mais c'est de la première manière de

l'auteur. A la bonne heure, lui dis-je, mais M. *Martin* a donc eu grand tort d'en changer ; car cet autre tableau qui a pour sujet l'éducation d'une jeune fille, est tellement inférieur au premier, que, sans le catalogue du salon, on n'imagineroit jamais qu'ils sont du même artiste ; ainsi je vous conseille, ajoutai-je, d'exhorter M. *Martin* à quitter sa manière actuelle pour s'en tenir à celle de son ancien tableau ; ce sera un excellent moyen de fermer la bouche à ses détracteurs.

MM. *Aubry*, *Wille* le fils & *Théolon* courent la même carrière en peignant des scènes de la vie privée ; ces trois artistes paroissent être les imitateurs de M. *Greuze*, qui, depuis long-temps, on ne sçait pourquoi, n'expose plus ses ouvrages au salon : petite singularité dont il pouvoit se passer d'autant plus facilement que ses talens supérieurs lui assureront toujours une place distinguée dans l'estime des amateurs. Le genre qu'il paroît avoir mis à la mode est à celui de l'histoire ce que les

drames modernes sont à la tragédie. M. *Théolon* est, parmi ses concurrens, celui qui réunit le plus de suffrages ; une composition ingénieuse & bien réfléchie, un coloris frais & transparent, du caractère dans les têtes qui sont d'un beau choix & bien étudiées, de l'expression dans les attitudes qui sont simples & naturelles ; voilà ce qui distingue les ouvrages de M. *Théolon*, & sur-tout le tableau de la *Mère sévère* ; les têtes d'études de cet artiste sont d'une touche moëlleuse & suave, & d'un effet harmonieux. M. *Aubry* paroît avoir abandonné le genre du portrait, genre dans lequel il excelle ; mais je doute que celui qu'il a choisi lui fasse autant d'honneur. Cependant son tableau du *Mariage rompu* annonce du génie ; on y trouve de l'onction, du pathétique, des caractères bien prononcés, des épisodes ingénieux, un ton de couleur vigoureux, mais sans fraîcheur, une touche molle, & des attitudes outrées, telle, par exemple, que celle du jeune époux. Il paroît encore que l'artiste a manqué le but qu'il se proposoit. Le spectateur s'intéresse davantage pour

la jeune femme évanouie, que pour celle qui présente ses enfans ; cependant les graces naïves & touchantes de ces jeunes infortunés soutenus par leur mère en larmes, cette mère dans une attitude suppliante, réclamant le cœur de son volage amant, & cherchant à l'émouvoir par la présence de ses enfans, auroit pu rendre cette scène attendrissante. En général, la plupart des autres sujets de M. *Aubry*, ainsi que celui du précédent, sont privés d'une qualité bien essentielle, & qu'on rencontre presque toujours dans les ouvrages de M. *Greuze*; je veux parler de l'art avec lequel ce dernier sçait ennoblir ses compositions, soit par le choix du sujet, soit par les caractères qu'il donne à ses figures. M. *Wille* le fils paroît s'être mieux pénétré de l'avantage qui résulteroit pour ses productions s'il pouvoit y répandre ce charme imposant qui pénètre le cœur & l'intéresse pour l'objet qu'on traite ; c'est ce qu'on remarque avec satisfaction dans la plupart de ses sujets. On ne peut refuser des éloges à ce jeune artiste qui fait chaque

jour de nouveaux progrès ; il est à desirer qu'il s'applique encore davantage à éviter les sécheresses, & à mettre plus d'effet & d'harmonie dans ses compositions. Le *Devoir filial* & le *Repos du bon Père* me paroissent exempts de ces reproches. Les têtes ont une expression juste, la touche en est moëlleuse, le ton de couleur soutenu, l'effet piquant & approchant des bons maîtres de l'école Flamande.

J'oubliois de vous parler de *M. Chardin* ; le public admire toujours avec un plaisir nouveau le prestige de son pinceau, & l'art étonnant avec lequel il séduit les yeux les plus exercés. C'est ce qui frappe à la vue d'un petit tableau imitant le bas-relief ; on est tenté d'y porter la main. Trois têtes d'études au pastel, d'une touche large & savante, prouvent que, dans ses délassemens, M. *Chardin* consulte la nature & sçait en rendre les effets avec cette chaleur & cette liberté qui lui sont particulières.

Emule de cet homme célèbre, Mademoiselle *Vallayer* marche sur ses traces avec un heureux succès. Ses

sujets sont disposés avec goût ; les grouppes ont des formes heureuses qui prêtent à l'harmonie ; une touche ferme & libre, de la vérité dans le ton de couleur, de l'intelligence dans le clair-obscur, donnent à Mademoiselle *Vallayer* de justes droits à nos éloges & des titres assurés pour occuper une place distinguée parmi les peintres de son genre. M. *Spaendonck*, dans le sien, paroît avoir pris pour modèles *Van-Huissum* & *Monnoyer* ; ses ouvrages tiennent beaucoup de la fraîcheur & de la précision du premier, réunies au goût libre & à la touche facile du second.

Je n'omettrai point, Monsieur, de vous parler des miniatures. MM. *Hall*, *Weiller*, *Courtois* & *Pasquier* ont donné chacun des preuves de leurs talens. Le premier mérite les plus grands éloges ; dessin correct, touche ferme & hardie, pinceau léger & suave, coloris frais, effets piquans, voilà ce qui distingue avantageusement M. *Hall* des autres artistes du même genre. Il seroit à desirer que ceux qui se consacrent à peindre en miniature s'exer-

çassent, comme M. *Hall*, à étudier la nature en grand, & à la rendre, comme lui, d'une manière large & facile.

Il me reste à vous entretenir, Monsieur, des Sculptures & Gravures exposées au Salon, mais l'abondance des matières ne me permet pas de le faire aujourd'hui ; ce sera l'objet d'une autre lettre.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Recueil des meilleurs Contes en vers. A Paris, chez Delalain, *Libraire, rue de la Comédie Françoise.*

LE conte est peut-être le genre de littérature le plus agréable. Il est décrié parmi nous, parce que la plupart de ceux qu'on nous a donnés sont trop licencieux. C'étoit rendre un vrai service aux ames honnêtes, que de leur présenter un choix des plus jolis contes qu'elles pussent lire sans rougir ; c'est ce qu'a exécuté avec

ſuccès l'éditeur de cette collection. La décence, ainſi que le goût, a préſidé à ce recueil; *Grécourt* lui-même, ſi juſtement décrié, a fourni quelques contes qui amuſent ſans bleſſer la pudeur. Tel eſt celui qui a pour titre *la Linotte de* Jean XXII.

Etre diſcrete & femme tout enſemble,
Ce ſont deux points que jamais on n'aſſemble,
Et la moins femme, en ce ſèxe indiſcret,
Garderoit mieux ſon honneur qu'un ſecret.

En voici la preuve. *Jean XXII* importuné par un couvent de nones qui vouloient obtenir la permiſſion de ſe confeſſer, & leur ayant repréſenté en vain que la confeſſion exigeoit une diſcrétion dont le ſexe féminin n'étoit pas capable, voulut un jour les mettre à l'épreuve :

Tenez, dit-il, je mets juſqu'à demain
Cette boëte en garde à votre main;
Ne l'ouvrez pas avant mon arrivée,
Sans quoi ſerez à tout jamais privée
Du ſaint indult, qui demain vous eſt dû;
Si n'ouvrez pas le coffre défendu.

Il sort; chacune veut voir & toucher le coffre mystérieux; pourtant on se couche sans l'ouvrir; on dormit peu; le lendemain l'office alla tout de travers. Enfin l'abbesse impatiente fait promettre à ses religieuses qu'on ne révélera pas au saint père l'ouverture du coffre. On le promet. On ouvre. Une linotte que le pape y avoit renfermée s'envole. Au même instant *Jean XXII* entre. Voyons, dit-il,

. . . . Voyons, Mesdames, .
Si l'on se peut confier à des femmes;
Car votre indult est dedans tout scellé.
Oh! oh! dit-il, il s'en est envolé!
Seriez vraiment de maîtresses commères
Pour confesser; adieu, discretes mères,
Onc ne sera confesseur féminin.
Tant mieux, reprit tout bas une nonain,
Je n'étois pas pour la métamorphose;
Un confesseur est toujours quelque chose.

Vous m'avouerez, Monsieur, qu'on ne peut rien lire de plus agréable & de plus décent en même temps. Presque tous les contes de ce recueil sont de

ce genre, ils sont tous connus & estimés. C'est ce qui m'empêche d'entrer dans un plus long détail sur leur mérite. Quelques contes de MM. *d'Arnaud*, *Dorat*, *le Monnier*, *Imbert*, ne sont point déplacés à côté des bons de *Grécourt*, *Senecé* & de M. *de Voltaire*. On trouve à la tête de ce volume un discours sur les contes en vers qui paroît être d'un homme très-versé dans la littérature, & qui suppose des connoissances & du goût.

Publii Terentii Afri Comœdiæ sex, ad optimorum exemplarium fidem recensitæ : accesserunt variæ lectiones è libris manuscriptis, & eruditorum commentariis depromptæ. Lutetiæ Parisiorum apud J. G. MERIGOT juniorem, Bibliopolam ad crepidinem Augustinianorum. *2 vol. in-12, cum fig.*

Cette belle édition de *Térence* a paru pour la première fois en 1753, mais jusqu'ici elle étoit restée presque inconnue entre les mains d'un particulier qui en étoit propriétaire, & qui n'avoit pas pris les moyens né-

cessaires pour la répandre dans le public. Le Libraire qui vient d'en faire l'acquisition, s'empresse d'offrir aux amateurs ce nouveau *Térence*, qui paroît devoir entrer dans la suite des poëtes latins de *Coutellier*, mais qui lui est fort supérieur.

Térence a toujours été regardé, avec raison, comme un des auteurs les plus purs de la latinité : c'est dans ses écrits que brille cette fleur d'élégance & cette urbanité romaine qui égale l'atticisme des Grecs. Ses contemporains, charmés de la correction & du naturel de son style, ne pouvoient concevoir qu'un esclave africain écrivît en latin avec tant de grace, & ils croyoient reconnoître dans ses comédies la main de *Scipion* & de *Lælius*, les hommes les plus lettrés & les plus polis de leur siècle. *Térence* est sur-tout précieux, parce qu'il nous donne une idée de la manière & du genre d'écrire de *Ménandre*, si célèbre dans l'antiquité, & dont il ne nous reste plus que quelques fragmens. Il n'a manqué au poëte latin, pour se placer à côté de son modèle, qu'une touche

un peu plus ferme, un plus grand fonds de gaîté & de plaisanteries. *Cesar* souffroit de ne pas trouver cette force comique dans des poëmes d'ailleurs si parfaits & si bien écrits.

Inférieur à *Plaute* pour la vivacité de l'intrigue & l'enjouement du dialogue, il a bien plus de décence, de noblesse & de goût : ses caractères sont plus vrais, ses peintures de mœurs plus fidelles ; il rend beaucoup mieux la nature, & attache bien davantage par le grand fonds d'intérêt qui domine dans ses pièces. S'il n'égaye pas ses lecteurs par cette foule de bons mots que *Plaute* répand avec profusion, & qui souvent, au jugement d'*Horace*, sont assez insipides, il sait les dédommager par la justesse & la solidité des pensées, la délicatesse des sentimens, la douceur des images, par ce moëlleux & cette suavité de style qui fait éprouver un plaisir toujours nouveau dans la lecture de ses comédies.

On n'a rien négligé pour imprimer cet auteur d'une manière digne de lui, & l'on a voulu que l'élégance de l'exé-

cution typographique répondît en quelque forte aux graces de l'ouvrage. On peut se flatter que les connoisseurs ne trouveront rien à desirer dans cette édition, soit pour la beauté du papier, soit pour la netteté & la propreté des caractères, soit enfin pour les magnifiques gravures dont elle est enrichie, & qui sont toutes de la main des plus grands maîtres. Pour donner une idée de leur mérite, il suffit de citer les *Gravelot*, les *Le bas*, les *Lafosse*, &c. artistes justement célèbres, dont le nom seul fait l'éloge. Ces précieux ornemens se trouvent en quelque sorte prodigués dans le nouveau *Térence*; on y compte jusqu'à sept estampes, trente vignettes & autant de culs de-lampes. C'est un avantage qu'il a sur les éditions de MM. *Barbou*, d'ailleurs si belles & si soignées.

On s'est attaché spécialement à donner le texte de l'auteur aussi pur & aussi correct qu'il est possible. M. *Philippe*, Censeur royal, connu par son érudition & ses profondes connoissances dans la littérature ancienne,

en a été l'éditeur ; il a consulté & comparé les meilleurs exemplaires de ce poëte, soit manuscrits, soit imprimés, afin de choisir & de déterminer la véritable leçon. On trouvera à la fin du second volume une preuve authentique de son travail & de ses immenses recherches ; c'est un recueil de nombreuses variantes sur chaque pièce.

On connoît toutes les différentes éditions de *Térence.* Les curieux & ceux qui ont quelque goût pour la belle latinité, peuvent être assurés que l'édition qu'on leur présente est non-seulement plus agréable & plus ornée, mais encore plus soignée & plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour.

Le prix des deux volumes en feuilles	10 l.
Reliés en veau, avec filets, Bord & bordure	12
Reliés en veau, tranche dorée	13
Reliés en maroquin	18
Il y a des exemplaires tirés sur de très-beau papier d'Hollande, dont le prix en feuilles est de . .	20

Reliés en veau, doré sur tranche .... 22 l.
Reliés en maroquin 28

AVIS.

M. l'abbé *de Peracel de Saint-Beron* recommencera, le 13 novembre, depuis neuf heures jusqu'à onze, son cours de Géographie avec son cours de langue Italienne, où, en suivant l'ordre, le fil & l'enchaînement des principes, tant généraux que particuliers de la Grammaire Italienne, il montre, dans un tableau de trente six thèmes, composés dans chacune des deux langues Italienne & Françoise, leur caractère constitutif & leurs différentes constructions. Le même jour, depuis cinq heures jusqu'à sept, il recommencera le même cours de Géographie avec un cours de langue Françoise, par une méthode philosophique, également curieuse, courte & savante, où les loix de la phrase & les règles de la ponctuation sont géométriquement démontrées.

Le prix de la double leçon, tant de celle du matin que de celle du

ſoir, n'eſt que de 18 livres, chez lui, au mois de douze leçons, & du double en ville, à une diſtance raiſonnable.

On le trouve chez lui, le matin juſqu'à onze heures, & l'après-midi juſqu'à quatre, à l'entreſol, au-deſſus du Chapelier, petite rue de Vanne, entre la rue des Deux écus & le tournant de la nouvelle halle.

AVIS au ſujet du renouvellement de l'abonnement pour l'année 1778.

Le temps du renouvellement des ſouſcriptions pour *l'Anné Littéraire* 1778 approche. Nous nous hâtons de prévenir le public que c'eſt chez M. *Fréron* ſeul, ou chez M. *Merigot*, Libraire, quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée, qu'il faut ſouſcrire. Les manœuvres que les ennemis de ce Journal employent pour empêcher qu'il ne ſe répande, rendent cette précaution néceſſaire. Parmi ces manœuvres il en eſt de purement

odieuſes, dont il ne convient pas d'entretenir le public; mais il en eſt d'autres qui ont un côté plaiſant. Celles-ci, on peut les révéler, quand l'occaſion s'en préſente; le parti philoſophique a ſenti qu'un des moyens les plus ſûrs pour répandre ſa doctrine, c'étoit d'avoir à ſes gages des libraires qui euſſent ſoin d'arrêter, autant qu'il ſeroit poſſible, le cours & le débit des ouvrages où leurs maximes ſeroient combattues. Ordre en conſéquence aux colporteurs de la philoſophie d'intercepter par-tout *l'Année Littéraire*. Auſſi y a-t-il des libraires de province & de Paris qui, lorſqu'on leur demande *l'Année Littéraire*, prennent l'argent de la ſouſcription, donnent quittance, & envoyent un autre Journal. Si l'on ſe plaint, ils en ſont quittes pour dire que c'eſt une erreur. Mais très-ſouvent il arrive qu'on ſe contente du Journal qu'on reçoit, ne ſachant pas ſi celui qu'on a demandé ſera meilleur. Cependant cette petite ruſe ne réuſſit pas toujours, & voici par quel haſard je ſuis parvenu à la découvrir.

M. le comte *de M****, militaire retiré en son château près Dijon, écrivit à un de ses amis, littérateur instruit, & lui demanda quel étoit l'ouvrage périodique qu'il estimoit le plus. On lui indiqua *l'Année Littéraire*. Il s'adressa à un libraire de Paris, qui lui envoya une quittance de souscription pour *l'Année Littéraire*. Il a reçu pendant six mois un Journal bien ennuyeux, bien insipide, dont je ne rapporte pas le titre, parce qu'il feroit connoître le libraire coupable. M. le comte étant venu un jour à Dijon fit des reproches à son ami du tour sanglant qu'il lui avoit joué. Voilà donc cette Année Littéraire que vous m'aviez tant vantée. — Eh bien! je la vante encore; n'en êtes-vous pas content? — Je la soutiens déteſtable. — Vous êtes difficile. Prenons & lisons. On lut & le comte parut satisfait; mais, s'écria-t-il, *voici qui est plaisant, il n'y a pas un mot de cela dans mon Année Littéraire*; il tire de sa poche la prétendue Année Littéraire, & l'on reconnut que c'étoit un autre Journal qu'il avoit reçu. Il m'écrit aussi-tôt fort en colère, & me

demande pourquoi il reçoit un Journal bien fade, bien ridicule, tandis qu'il a trouvé à Dijon une Année Littéraire instructive & amusante. Je l'ai prié de me renvoyer sa quittance de souscription. J'ai été à la source. On m'a dit qu'on s'étoit trompé: mais comme ces petites distractions & d'autres encore arrivent souvent à certains libraires, je prie ceux qui seroient attachés à ce Journal de ne s'adresser qu'à moi ou au sieur *Merigot*, dont le zèle & l'activité reconnus me répondent qu'aucun de ceux qui souscriront chez lui n'auront de juste sujet de se plaindre.

Je suis, &c.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE SIXIEME VOLUME.

Fin de la Table des Matières du sixième Volume.

